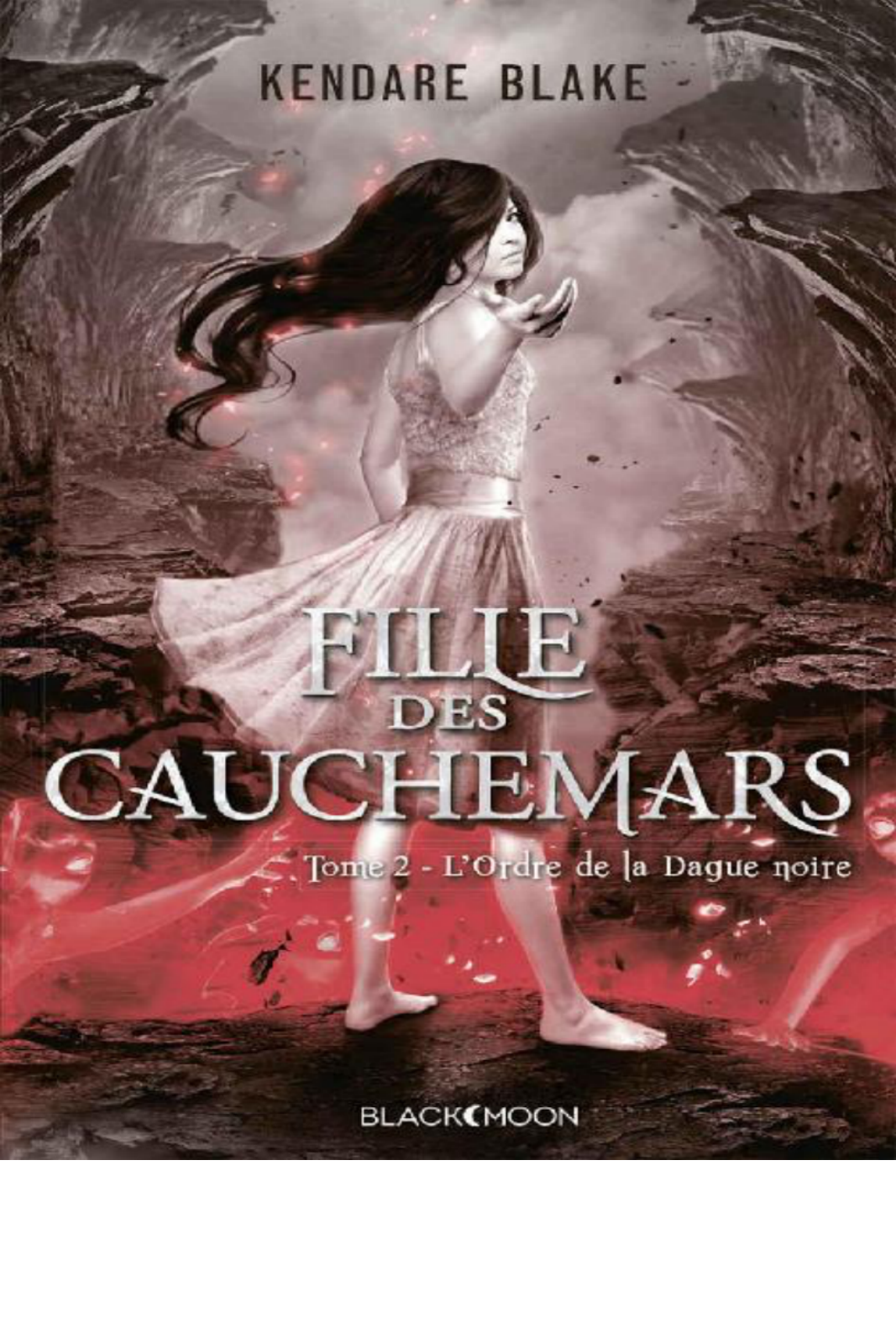


Fille des Cauchemars 2 : L'Ordre de la Dague Noire

**Kendare Blake
Victoria Duhamel**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



KENDARE BLAKE

FILLE DES CAUCHEMARS

Tome 2 - L'Ordre de la Dague noire

BLACKMOON

KENDARE BLAKE

FILLE DES CAUCHEMARS



L'Ordre de la Dague noire

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Victoria Duhamel

hachette

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Tor Teen Book,
published by Tom Doherty Associates, LLC., sous le titre :

GIRL OF NIGHTMARES

GIRL OF NIGHTMARES by Kendare Blake.

Text Copyright © 2012 by Kendare Blake.

Published by arrangement with Tom Doherty Associates, LLC.

All rights reserved.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Victoria Duhamel.

Couverture : © NEKRO/Alan Lynch Artists.

© Hachette Livre, 2015, pour la traduction française.

Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 978-2-01-204161-5

CHAPITRE 1

À qui me fait penser cette fille ? Visage rond, cheveux blonds tirant vers le roux, rire un peu trop aigu... Ça y est ! Je sais. Elle ressemble trait pour trait au fantôme d'Emily Danagger, l'un des tout premiers de ma carrière. Je me souviens, j'avais quatorze ans à l'époque, elle pas beaucoup plus ; sauf que le cours de sa vie avait été interrompu brutalement par un ouvrier qui faisait des travaux chez ses parents. Il l'a bâillonnée, ligotée, et emmurée vivante dans le grenier. Son corps a été retrouvé quinze jours plus tard, emprisonné sous une épaisse croûte de plâtre.

Elle m'avait donné du fil à retordre, Emily. J'ai passé plus d'une heure à la traquer dans les combles. Son profil pâle se dessinait contre la cloison, je fondais sur elle et plantais mon athamé dans le papier-peint en croyant l'épingler, mais elle s'évanouissait dans un rire et réapparaissait juste derrière moi. Bref, elle était infiniment plus intéressante que mon rencard d'aujourd'hui dont je n'arrive même plus à me rappeler le prénom.

— J'adore les films d'horreur. Genre *Saw* ou *Vendredi 13*, tu vois ? Freddy et Jason sont tellement classe !

J'ai envie de lui répondre qu'aucun des deux n'arrive à la cheville des créatures qui font mon quotidien de chasseur de fantômes, mais Carmel me tuerait. Remarque, elle me tuera de toute façon si je continue à ignorer sa copine.

— Je ne sais pas, moi je préfère la science-fiction, les effets spéciaux. Les trucs qui sortent vraiment de l'ordinaire.

Cait Hecht fait la moue, quand même soulagée que je lui adresse enfin la parole. Son nom me revient, c'est déjà ça. Si je la recroise au lycée, je n'aurai pas l'air trop bête. La pauvre, elle est pourtant mignonne avec ses grands yeux marron ; mais quand je la regarde, je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à Emily. De quelle couleur étaient ses yeux déjà ? Trop injectés de sang pour que je me souviene. Je revois sa figure pâle émerger sous les fleurs défraîchies de la tapisserie. Quand j'ai fini par la poignarder, elle a explosé comme une charge de mortier. J'ai cru que le plafond allait me tomber sur la tête, et je suis sorti de là ruisselant de sueur, laissant une semi-ruine derrière moi. Cette partie de cache-cache est longtemps restée parmi mes plus hauts faits d'armes.

C'est drôle quand j'y repense, j'étais tellement jeune et

inexpérimenté. Il m'a fallu attendre quelques années avant de me frotter à des missions sérieuses. Depuis, j'ai rencontré le spectre qui les surpasse tous en rage aveugle et en nombre de victimes. En beauté et en panache, aussi. Anna Korlov, Anna à la robe de sang. Celle qui aurait pu briser chacun de mes os en un claquement de doigts, et qui a choisi de se sacrifier pour me sauver la vie.

Et moi, six mois plus tard, je suis assis comme un idiot dans un café de Bay Street. Carmel me fait face, ainsi que Jo et Chad, occupés à se bécoter comme si leur rencontre datait d'hier alors qu'ils sont ensemble depuis des siècles. Beurk. Je suis coincé à côté de Cait, incapable de faire ce que tout le monde attend, c'est-à-dire entourer ses épaules de mon bras et lui décocher mon plus beau sourire. Je suis tellement à l'ouest que je n'ai rien compris au film qu'on vient de voir. Cait fait ce qu'elle peut pour attirer mon attention, agite ses mains quand elle parle et exhibe ses dents parfaites, espérant rentabiliser son enfance perdue en rendez-vous d'orthodontiste. Tant d'efforts pour ressembler à Emily Danagger en moins bien... La pauvre, ça me désolerait presque pour elle.

— Et sinon... Ton café te plaît ?

OK, on a touché le fond, le point zéro de la conversation. Qu'est-ce qui m'a pris de céder au harcèlement de Carmel ? J'ai pensé qu'elle me ficherait la paix si j'acceptais cette sortie, mais au fond je n'y gagne rien. Pure perte de temps, pour moi et pour les autres. J'essaie de meubler le silence embarrassé qui suit la question de Cait en contemplant mon gobelet d'un air inspiré. C'est vrai que c'est délicieux, ce truc. Un condensé de café sucré parfumé à la noisette, surmonté d'une dose de chantilly à faire pâlir un cupcake de jalousie. J'en prends une gorgée en roulant des yeux connaisseurs, quand Carmel me balance un vigoureux coup de pied dans le tibia. Il s'en faut de peu que je ne crache le précieux nectar au visage de Cait. Carmel reprend la discussion comme si de rien n'était. Si je ne la connaissais pas, je pourrais presque croire qu'elle m'a frappé par erreur. Sauf que le message est clair. Si elle pouvait m'arracher les yeux, elle le ferait sur-le-champ et sans remords.

Après tout elle n'a pas tort, je devrais peut-être faire semblant de jouer le jeu. Être poli, au moins. Je ne m'explique pas pourquoi Cait s'intéresse à moi. Je suis le paria du lycée Winston-Churchill, où trois élèves sont morts dans les deux mois qui ont suivi mon arrivée. De fait, je ne suis pas tout blanc dans l'histoire : Mike s'est fait éviscérer par Anna ; Will et Chase ont fini dévorés par le fantôme qui a tué mon père. Les autorités n'ont jamais établi de lien entre ma petite personne et ce carnage, mais mes congénères ne s'y trompent pas : pour eux, je suis le suspect numéro un.

Ces mecs me détestaient, ils ont disparu dans des circonstances horribles. Il n'en fallait pas plus pour que naissent des légendes urbaines improbables, relayées de bouche à oreille jusqu'à perdre toute crédibilité. La drogue arrive en tête des hypothèses, avec des variantes plus ou moins croustillantes. Aux dernières nouvelles, je leur fournissais des amphétamines pour améliorer leurs performances dans de sordides parties fines organisées au sous-sol de ma maison. Quoi, vous ne saviez pas que j'étais toxico et obsédé sexuel depuis mes douze ans ?

L'avantage, c'est que je ne risque plus de me faire bousculer dans les couloirs du lycée. La foule s'écarte sur mon passage, chacun évite mon regard, et le brouhaha des conversations est remplacé par un murmure défiant. Je me suis demandé si je faisais bien de finir l'année à Thunder Bay. C'est quand même fou que ces abrutis aillent chercher des histoires pareilles alors qu'ils ont la clé sous le nez depuis le début. Ils connaissent Anna à la robe de sang depuis qu'ils sont gosses, son évocation pimente chaque veillée de camp scout, chaque soirée pyjama. Sauf qu'évidemment le jour où on pourrait enfin dire un truc intéressant à son sujet, il n'y a plus personne.

Plus d'une fois j'ai cru que j'allais supplier ma mère de nous trouver une petite ville bien tranquille, pleine de gentils fantômes à exterminer. Mais c'était sans compter sur Thomas Sabin et Carmel Jones. Si ces deux-là n'avaient pas pris une place primordiale dans mon existence, mes valises seraient bouclées depuis longtemps. Dieu sait si j'ai lutté, pourtant, moi, le loup solitaire, sans cœur et sans attaches. Cette même Carmel, qui me couve d'un œil assassin à l'autre bout de la table, je l'ai d'abord vue comme un simple instrument, la carte de visite qui allait me permettre de m'intégrer dans la jungle du lycée. Et Thomas, le psychopathe qui me collait aux basques... Aujourd'hui, ce sont les meilleurs amis que j'ai jamais eus. Plus indispensables à mon équilibre que les spaghetti bolognaise et le tiramisu.

Un nouveau coup de pied furieux me tire de ma rêverie. Je regarde l'horloge : cinq minutes se sont écoulées. Ce n'est pas possible, le mécanisme doit être cassé. Cait frôle mon poignet d'un geste tendre. Je retire ma main. Les yeux de Carmel sont plus exorbités que jamais. On dirait qu'elle attend une réponse de ma part. Ai-je raté quelque chose ?

— La question, pour ceux qui suivent, dit-elle de son air courroucé, c'est ce qu'on envisage comme études supérieures après le lycée. Tu n'en as aucune idée toi, Cas, je suis sûre.

Non mais elle est dingue ! Je ne vais pas me prendre la tête avec

mon orientation alors qu'on finit à peine notre année de première ! Si elle est bien du genre à avoir planifié sa carrière depuis la maternelle, on ne vit pas tous avec l'ambition de finir présidente de la République.

— Je vise la fac de Saint-Lawrence, déclare Cait dans le blanc qui suit. Même si mon père pense que Saint-Clair est meilleure.

J'émetts un vague grognement. Carmel me regarde comme un fou échappé de l'asile. Qu'est-ce qu'elle veut que je réponde à ça ? Je me fiche de l'avis du papa de Cait Hecht comme de mes premières chaussettes. Je voudrais tellement que Thomas soit là ! À lui, au moins j'aurais quelque chose à dire. Soudain, mon téléphone vibre devant moi et son nom s'affiche comme par magie sur l'écran. Je quitte la table avec une telle précipitation que je manque la renverser au passage. Une fois dehors, je regarde à travers la vitre mes camarades se retourner vers Carmel et lui demander : *C'est quoi le problème de ce type ? Il est pas un peu débile, par hasard ?* Carmel leur répond une connerie du genre : *Ce n'est pas contre vous, il est juste asocial.*

— Salut, mec. Je ne sais pas si tu as lu dans mes pensées, mais tu me sauves la vie.

— Ça se passe si mal que ça ?

— Horrible, comme je l'imaginais. Alors, quoi de neuf ?

— Pas grand-chose en fait, j'ai pensé que tu avais besoin d'une diversion.

Je le vois d'ici hausser ses épaules maigres avec un sourire.

— Sinon, j'ai récupéré ma bagnole au garage. On pourrait rouler jusqu'à Grand Marais dès cet après-midi, si tu veux.

Si je veux ? Plutôt mourir que de passer cinq minutes de plus dans ce traquenard. C'est ce que je m'apprête à répondre, quand Carmel pousse à son tour la porte du café.

— Merde. Je vais me faire tuer.

— Hein ? Comment ça ? Allô ?

J'écarte de mon oreille la petite voix inquiète de Thomas. Carmel me toise, bras croisés, visage sévère. Puis soudain un éclair de malice traverse ses yeux.

— Allô ? Cas, tu es toujours là ?

— Oui. Passe nous chercher chez moi dans vingt minutes. Et fais un peu de ménage dans ta voiture. Carmel vient avec nous.

Je ne rentre même pas dire au revoir aux autres, et laisse à Carmel le soin de nous trouver une excuse. Elle me fait clairement la gueule au volant de son Audi, mais ça ne durera pas. Tous les feux passent au vert à notre arrivée, on a de la chance. Je dirais que c'est le signe qu'on est partis au bon moment, mais je ne veux pas faire exploser la bombe à retardement à côté de moi. Des restes de verglas fondent le long de la chaussée luisante. Les vacances d'été commencent dans deux semaines, mais la météo n'a pas l'air d'être au courant. Les températures persistent à chuter en dessous de zéro pendant la nuit alors qu'on est presque fin mai ! Une seule chose annonce l'arrivée du printemps : les tempêtes monstrueuses qui se déchaînent sur le lac Supérieur ; elles brassent les eaux boueuses qui stagnaient depuis des mois sous une chape de glace. Je n'étais pas préparé à la violence de l'hiver canadien ; six mois sans lumière, de la neige jusqu'aux genoux. Je n'avais jamais vécu dans un pareil étaiu.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre...

Je savais que Carmel ne tiendrait pas quarante secondes avant de rompre le silence.

—... c'est pourquoi tu es venu. Si tu savais que tu n'ouvrirais pas la bouche. Cait était super mal à cause de toi.

— À cause de *nous*, Carmel. J'ai été très clair, je t'ai dit qu'elle ne m'intéressait pas. *Tu* lui as laissé croire que ça pourrait marcher.

— Ça fait six mois qu'elle me parle de toi. Tu aurais pu te montrer plus sympa.

— Mais pourquoi tu ne m'as pas fait passer pour un salaud infréquentable ?

— Je ne sais pas, j'attendais peut-être qu'elle le constate par elle-même. Au moins maintenant elle est fixée.

Carmel tire une gueule de six pieds de long. Heureusement, elle n'est pas trop rancunière, ça lui passera vite. Et puis elle sait au fond qu'elle est un peu responsable. L'enfer est pavé de bonnes intentions.

— Je pensais que ça te ferait du bien de sortir, de rencontrer de nouvelles personnes.

— J'en rencontre tout le temps.

— Ne joue pas au plus malin, Cas. Les fantômes ne comptent pas.

Admettons. En attendant, c'est moi qui serre les dents, en proie à un accès de colère inattendu. Elle ne se doute pas, la pauvre, mais c'est comme ça chaque fois qu'elle, ou Gideon, ou ma mère, laisse entendre qu'il faudrait que j'oublie Anna. Que je « passe à autre chose », comme

ils disent. Ils ne comprennent pas que la vie s'est arrêtée pour moi la nuit où je l'ai vue s'immoler dans la brèche par laquelle elle a entraîné l'homme obeah. La terre s'est refermée sur elle, et depuis j'y pense toutes les heures, à chaque minute. Je n'aurai pas de repos tant que je ne saurai pas où elle est, et comment la retrouver. Jusqu'ici nos efforts pour percer le mystère n'ont rien donné. Pour Carmel, c'est plié, elle voudrait que je mette cette histoire derrière moi. Sauf que c'est impossible. Tant pis si j'ai tort de m'entêter, je ne peux pas agir autrement.

— Ce n'était pas la peine de laisser tes amis en plan au café, tu sais. Je pouvais très bien faire la route à pied.

Mon ton froid et irrité la désarçonne. Elle n'est pas habituée à ce qu'on lui tienne la dragée haute. Personne, à part moi, n'ose se disputer avec elle, et, chaque fois que je me rebelle, elle est tellement sidérée que j'en oublie pourquoi je suis fâché. Là, typiquement, elle se mordille la lèvre de la façon la plus adorable du monde.

— Tu te serais transformé en glaçon sur le chemin. Et puis, si tu veux tout savoir, moi aussi je m'ennuyais comme un rat mort.

Même lorsqu'elle s'avoue vaincue, elle reste majestueuse, sanglée dans un caban beige, gants en laine assortis à l'écharpe rouge qui s'enroule élégamment autour de son cou. Comment fait-elle ? Moi, j'ai à peine eu le temps d'enfiler mon manteau en partant.

— Au fond Cait devrait me remercier, poursuit Carmel d'un ton amusé. Elle voulait son rendez-vous, elle l'a eu. Ce n'est pas ma faute si tu n'as pas succombé à ses charmes.

— À sa décharge, je reconnais qu'elle a de jolies dents.

Carmel part de son beau rire cristallin. Puis elle reprend, soudain sérieuse :

— Tu sais, j'ai compris le message, Cas. Je force trop les choses. Promis, je ne le ferai plus.

Je sens à son regard insistant qu'elle voudrait que je lui parle, que je livre mes émotions, mais je ne bronche pas. Je n'ai rien à dire qu'elle ne sache déjà.

La vieille Ford Tempo de Thomas, plus délabrée que jamais, est garée de guingois sur le trottoir devant chez moi. Et dire qu'elle sort tout juste du contrôle technique... ils laissent vraiment rouler n'importe quoi !

— C'est décidé, c'est moi qui conduis, déclare Carmel en lançant un

regard suspicieux à la guimbarde bicolore. Si on veut arriver à Grand Marais avant demain, mieux vaut prendre mon Audi.

Je la remercie secrètement de sa présence d'esprit. Quand je disais que Carmel et Thomas me sont devenus indispensables... Depuis six mois, ils m'accompagnent dans chaque nouvelle mission. J'ai bien essayé de refuser au début, mais après ce qu'on a vécu ensemble, faire cavalier seul n'était plus une option. On est dans le même bateau à présent, pour le meilleur et pour le pire.

Thomas est avachi dans le canapé du salon. Il disparaît dans ses vêtements trop grands, comme une boule de linge sale jetée dans un coin. Il se redresse dès qu'il voit Carmel, remonte ses lunettes sur son nez et passe la main dans ses cheveux. Je ne dirais pas qu'il a repris figure humaine, mais c'est mieux. Ma mère est assise dans un fauteuil, emmitouflée dans un gros pull douillet. Elle dément à elle seule tous les clichés sur les sorcières : pas d'eyeliner ni de maquillage outrancier, pas de cuissardes ni de cape rouge. J'invite tous ceux qui ont ce genre d'image en tête à prendre le thé chez nous. Ma mère leur fera ravalier leurs idées reçues d'un seul coup d'œil bienveillant. Elle brûle de savoir si Cait Hecht m'a pris dans ses filets, mais à la place elle nous demande comment était le film. J'apprécie sa délicatesse. J'essaie de lui faire une réponse aussi éloquente que possible :

— Sans intérêt.

Ma mère soupire et change de sujet :

— Thomas me parlait de votre expédition à Grand Marais. Vous avez de drôles de façons de passer vos samedis soir.

— Se taper un fantôme entre copains ou une bonne pizza, pour moi c'est du pareil au même, tu sais.

J'ajoute à l'intention de Thomas :

— On prendra la voiture de Carmel.

— Ah cool ! Avec la mienne, c'était la panne sèche avant la frontière.

On voudrait continuer notre conversation, élaborer notre plan de bataille, mais la présence de ma mère nous gêne. Un silence s'installe. Ce n'est pas qu'on ne lui fait pas confiance ; j'essaie juste de la préserver un maximum. Je ne compte plus les cheveux blancs qui ternissent sa belle chevelure rousse depuis qu'elle a failli perdre son fils (soit toute la famille qui lui reste) l'automne dernier.

Elle finit par se lever, bien consciente qu'elle est de trop. Elle me met dans la main trois minuscules sachets à l'odeur envahissante. Son fameux mélange d'herbes protectrices, fraîchement préparé.

— Faites attention à vous, murmure-t-elle en m'effleurant le front. Allez, je retourne à mes bougies, moi. Thomas, tu sais que ton grand-père m'a passé une nouvelle commande ce matin ?

— Ça ne m'étonne pas, les Prospérités s'arrachent comme des petits pains au magasin.

— Ce sont les plus faciles à faire, ça tombe bien. Un peu de citron, du basilic, un morceau de magnétite au fond et le tour est joué. Je vous en déposerai un carton mardi prochain.

Sur ces mots elle se retire dans son atelier de magie installé à l'étage, où les flacons d'huiles essentielles et les bocaux d'herbes fraîches côtoient les runes ancestrales et les talismans.

— Je t'aiderai à les emballer dès que je rentre !

Elle a déjà disparu dans l'escalier. Autrefois Tybalt aurait galopé à sa suite. Son absence me serre le cœur. J'aimerais bien que maman prenne un nouveau chat, mais cela fait seulement six mois qu'il est mort. Le deuil n'est pas encore achevé.

Thomas attrape la grande sacoche en toile qui traîne à ses pieds et se met à fourrager dans la marée de papiers qu'elle contient. C'est là qu'il remise les informations glanées sur nos missions, tous les détails qu'on récolte sur les fantômes à l'ordre du jour. Je préfère ne pas penser à ce qui lui arriverait si quelqu'un tombait sur cette véritable mine. On le mènerait au bûcher, ou alors à l'asile. Mais il faudrait d'abord me passer sur le corps. Au bout de cinq secondes, il brandit une feuille de papier qu'il tend à Carmel. Ça sert, d'être médium, quand on est aussi bordélique. Il devrait travailler aux Objets Trouvés, ce serait le meilleur usage qu'il pourrait faire de ses dons de télépathie.

La lettre nous a été adressée par un respectable professeur de psychologie de l'université de Rosebridge, ancien habitué des séances de spiritisme organisées par mes parents au début des années 1980. Les esprits, ça le connaît. Il me signale la présence d'un fantôme dans une grange abandonnée de Grand Marais, petit bled paumé du Minnesota. Six cas d'homicides ont été recensés dans la propriété en trente ans, dont trois non élucidés.

Six morts... Avant, je ne me serais jamais déplacé pour si peu ; mais, depuis que je suis cloué à Thunder Bay, je prends tout ce qui s'offre, du moment que c'est accessible en voiture.

— OK, donc apparemment ce truc zigouille les gens en faisant croire à un accident, résume Carmel.

Elle ne parlera jamais d'un fantôme en disant « il » ou « elle ». Ce

sont toujours des tournures plus ou moins péjoratives, « le truc », « le machin ». Elle mentionne parfois leurs prénoms, mais c'est vraiment rare.

Elle parcourt la lettre pour nous rappeler les faits. Un agriculteur réduit en bouillie par le tracteur qu'il était en train de réparer. Il était allongé en dessous ; la machine s'est mise en marche « toute seule ». Quatre ans plus tard, sa femme monte sur une échelle. Elle « perd l'équilibre », tombe, et s'embroche sur une fourche malencontreusement posée par terre.

— Je suis désolée pour ces pauvres gens, reprend Carmel, mais si ça se trouve c'était juste de la malchance. Ce serait ballot de se taper tout le trajet jusqu'à Grand Marais pour rien.

— Note qu'on n'a pas grand-chose de mieux à faire...

Soudain je sens l'athamé s'animer au fond de sa cachette, dans mon sac à dos. Une vibration presque imperceptible s'empare de la lame tranchante comme un rasoir. Il tinte légèrement dans son fourreau de cuir, comme pour se rappeler à mon souvenir, mon vieux compagnon de route, mon plus fidèle associé... qui a bien failli causer ma perte malgré lui il y a six mois. Depuis ma confrontation avec l'homme obeah, quelque chose s'est brisé entre le couteau et moi. Le sentir résonner à mes pieds me met presque plus mal que de devoir soutenir le regard langoureux de Cait Hecht.

Le salopard de mage vaudou qui a bouffé mon père s'est approprié l'athamé après avoir commis son crime. Il a vécu dedans jusqu'à l'automne dernier. Du jour où j'ai repris le flambeau de chasseur de fantômes, j'ai transporté le monstre partout où j'allais ; il a envahi mon intimité, percé mes secrets, dormi sous mon oreiller et souillé l'objet que j'avais reçu en héritage. J'ai encore du mal à me remettre de cette profanation. Gideon m'a juré que le lien avait été rompu ; que le démon n'absorbait plus l'énergie des fantômes que je passais par ma lame pour s'en nourrir. Maintenant, je les poignarde et ils s'en vont, un point c'est tout. Je fais une confiance aveugle à l'ancien mentor de mon père. Il ne m'affirmerait pas un truc pareil sans avoir consulté cent fois ses vieux grimoires, du fin fond de sa bibliothèque à Londres. Pour en avoir le cœur net, j'ai aussi demandé l'avis de Morfran, le grand-père de Thomas, spécialiste du vaudou. Ça m'a valu de passer un après-midi entier coincé au milieu des antiquités de sa brocante, à l'écouter dissenter sur les circuits d'énergie et les aiguillages d'un monde à l'autre. Dans le détail, je n'ai pas tout compris ; mais en gros il semblerait que l'homme obeah et l'athamé n'appartiennent plus à la même sphère, et que je peux dormir tranquille.

Mon destin est lié à l'athamé par le sang qui coule dans mes veines.

Je ne saurais le rejeter, nous sommes indissociables. Pourtant quand il s'éveille comme ça sans que je ne lui aie rien demandé, mû par une volonté qui me dépasse, je ne peux m'empêcher de soupçonner la persistance d'influences néfastes.

Décidément, la mission de Grand Marais n'inspire pas Carmel. Qu'est-ce qu'on fait s'il n'y a pas de fantôme ? Ou s'il s'avère inoffensif ? Les objections se succèdent et il faut toute la patience de Thomas pour affronter ce déluge avec calme :

— Vous vous souvenez de notre dernière expédition ? Quand on est revenus bredouilles ? J'étais tellement frustré que j'ai travaillé à un système pour que ça n'arrive plus.

Il tire de sa vieille veste militaire une pierre ronde parfaitement lisse. Elle est plate, gris clair, à peine plus épaisse qu'une médaille en métal. Un symbole est gravé sur l'une de ses faces. Une sorte de croix celtique.

— C'est beau, qu'est-ce que c'est ? demande Carmel en tendant la main.

— Une rune, murmuré-je.

Et du beau boulot, avec ça. La facture est parfaite. Thomas n'a pas fini de m'impressionner.

— Je vous présente mon tout nouveau prototype : l'appeau à fantômes.

Carmel me passe l'objet. Une pierre pour attirer nos cibles, comme un asticot au bout d'un hameçon. C'est exactement ce qu'il nous faut. Je la fais tourner entre mes doigts.

— Alors ? Ça vaut le coup de l'essayer, non ? lance Thomas en récupérant son œuvre.

Je les regarde l'un après l'autre et hoche la tête :

— Il n'y a pas une minute à perdre.

La nuit est tombée depuis longtemps. La route est longue et monotone. Les troncs des sapins se succèdent dans la lumière des phares, et je finis par attraper mal au cœur à force de les fixer sans ciller. Seul à l'arrière, j'essaie de grappiller quelques minutes de sommeil, sans succès. Alors je profite d'avoir l'air de dormir pour écouter en douce la conversation de mes amis. S'ils chuchotent, c'est qu'ils parlent d'Anna. Je le sais, même s'ils font gaffe à ne jamais prononcer son prénom. Comme d'habitude, Carmel murmure qu'on

perd notre temps, qu'on ferait mieux d'abandonner nos recherches. On ne saura jamais, et tant pis, il faut se résigner. Thomas ne la contredit pas. Il est prudent le bougre, habile quand il s'agit de ménager la chèvre et le chou. Avant, ce genre de conciliabules me mettait hors de moi ; à force, ils sont presque devenus banals.

— Tourne, indique soudain Thomas. En principe c'est là.

Je sors de ma torpeur et passe la tête entre leurs sièges. Carmel s'engage dans une piste boueuse, complètement défoncée. J'ai peur qu'on s'embourbe malgré les quatre roues motrices de l'Audi. Chaque ornière est gorgée d'eau. Il a dû pleuvoir à verse peu avant qu'on arrive. C'est trop galère, Carmel avait raison : il faut rebrousser chemin. Je m'apprête à le lui dire, quand une ombre se découpe dans la lueur des phares.

Carmel s'arrête net.

— C'est ça, non ?

Le « ça » en question, c'est un énorme grenier à foin dressé au bout d'une langue de terre aride. Un corps de ferme devait s'élever autrefois au milieu du terrain. Il ne reste plus que la grange sombre, dernière trace de civilisation avant la forêt immense. Je souffle à voix basse :

— C'est comme ça que je le voyais.

— L'intuition c'est bien, mais on a encore mieux, répond Thomas en plongeant dans sa sacoche.

Il en tire une feuille noircie au fusain. Carmel allume le plafonnier de la voiture. Erreur ! La lumière blanche nous éblouit, et livre tous nos secrets au monde extérieur. L'obscurité est parfois le meilleur bouclier, Carmel vient de l'apprendre à nos dépens. Quand elle fait un geste pour éteindre, je pose une main sur son épaule :

— Trop tard.

Thomas plaque le dessin contre le pare-brise, pour le comparer au bâtiment tapi dans l'ombre. Je suis sceptique. L'esquisse tient plus du gribouillage que du plan d'architecte. Le professeur l'a jointe à sa lettre en précisant qu'elle avait été produite pendant une séance de spiritisme, griffonnée par un des participants en transe. Si vous voulez mon avis, le type aurait pu se concentrer deux minutes. Un enfant de quatre ans aurait fait mieux que lui. Pourtant, plus je regarde les traits hachurés, plus j'admets la ressemblance.

C'est au-delà de la forme et presque indicible ; une émanation d'horreur qui se dégage aussi bien de la bâtisse délabrée que de sa représentation tourmentée. Je frissonne.

Quoi ? Je ne vais quand même pas me laisser impressionner ! Combien de fois mon père m'a-t-il dit qu'il ne fallait pas se laisser bernier par les apparences ? On ne doit pas avoir peur d'une façade, mais de ce qu'elle cache. Je sors l'athamé de mon sac et ouvre la portière. L'eau qui détrempe le sol s'insinue par les trous de mes lacets. Thomas et Carmel pataugent vaillamment dans la gadoue et m'aident à sortir du coffre lampes torches et lanterne de camping. Depuis qu'on fait équipe, les voitures de mes deux amis sont mieux outillées que des camions militaires. Fusées de détresse, couvertures, mallettes de secours à faire pâlir d'envie un hypocondriaque. On marche vers la grange en ordre de bataille. Nos pieds s'engourdissent, rien ne trouble le silence – que le chuintement spongieux de nos chaussettes. Quelques plaques de neige persistantes blanchissent le pied des arbres et les contours du bâtiment.

Plus on s'en approche, plus je suis frappé par son aspect. C'est un monstre gigantesque recroquevillé sur lui-même, une araignée qui attend le dernier moment pour attaquer sa proie. Même la maison d'Anna n'était pas si terrifiante... Stop, Cas ! Je sais que le froid et le noir de la nuit n'aident pas, mais il faut arrêter de se raconter des histoires. Ce n'est qu'un stupide tas de planches et de clous. En tout cas si un pyromane passe dans le coin, je lui fournirai personnellement l'essence et une bonne boîte d'allumettes pour qu'il règle son compte à cette baraque.

Nous arrivons au pied du mur, au sens propre comme au figuré. Nous allumons nos lampes et je distribue les sachets préparés par ma mère. Thomas le fourre dans la poche de son pantalon. Carmel malaxe nerveusement le sien comme un chapelet. Je leur fais mes dernières recommandations :

— Quoi qu'il arrive, restez près de moi.

Nous nous groupons sur le seuil. Un craquement de bienvenue fait trembler la charpente.

— Chaque fois, je me dis qu'on est cinglés, et je me demande pourquoi je ne suis pas restée dans la voiture, marmonne Carmel.

— Parce que tu es audacieuse, et que j'adore ça chez toi, chuchote Thomas.

Carmel rosit de plaisir.

— Quand vous aurez fini de roucouler, on pourra peut-être y aller ?

Joignant le geste à la parole, je tourne la poignée vermoulue.

Thomas balaie l'intérieur de la grange de son faisceau lumineux avec frénésie. Il s'attend à quoi, débarquer en pleine scène de crime et

constater un flagrant délit ? Il n'a pas compris qu'un fantôme, c'est timide ? Prudent ? J'ai quelques années de carrière derrière moi, et je ne me suis jamais trouvé nez à nez du premier coup avec ma cible. Ce serait trop facile. En revanche, il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir la sensation d'être observé par quelqu'un tapi dans l'ombre. Comme maintenant.

Ça fait toujours un drôle d'effet. Avec les vivants, on peut deviner d'où vient le regard. Avec les morts, c'est impossible. On reste là, enveloppé par le sentiment d'une présence impalpable, et il n'y a rien d'autre à faire que subir. Un peu comme lorsque Thomas fait des effets boule à facette avec sa lampe torche.

Je gagne le centre de la grange et pose la lanterne sur le sol. Une odeur prononcée de foin en décomposition sature l'air. Il y a de la paille partout, ça crisse sous mes semelles tandis que je tourne sur moi-même pour éclairer méthodiquement les alentours. Sorcier comme il est, Thomas doit aussi sentir l'œil qui nous couve. Il braque sa lampe sur les recoins sombres. Ce n'est pas la bonne tactique, mais je n'ai pas le temps de le lui expliquer. Il faut ruser avec la lumière, la projeter à côté de ce qui paraît important, le contourner, biaiser. Ne jamais brusquer les ténèbres.

Le silence est si épais que le moindre bruit prend des proportions folles. Le frottement des cheveux de Carmel sur son manteau fait plus de vacarme que les chutes du Niagara.

Je fais quelques pas de côté, sortant du halo que la lanterne dessine au sol. Nos yeux se sont habitués à l'obscurité, et Carmel et moi éteignons nos torches. L'endroit est entièrement vide, à l'exception d'une vieille charrue abandonnée dans un coin, sur lequel la lampe projette ses reflets jaunes.

— C'est ici, n'est-ce pas ? demande Carmel.

J'embraye immédiatement :

— En tout cas, ça fera notre affaire pour cette nuit. Essayons de dormir, et demain on trouvera un endroit qui capte pour appeler une dépanneuse.

Carmel me lance un regard entendu. Le coup des voyageurs perdus marche à chaque fois. Ce n'est pas pour rien qu'autant de films d'horreur brodent sur le thème.

— Il ne fait pas beaucoup plus chaud ici que dehors, remarque Thomas en coupant enfin sa lumière.

Un fracas d'ailes et de griffes nous parvient des hauteurs de la grange. Thomas sursaute et clique comme un forcené sur le bouton de

sa torche qu'il dirige au plafond.

— Il doit y avoir des pigeons. Tant mieux : si on reste coincés ici plus longtemps que prévu, on aura de quoi faire une rôtisserie improvisée.

— Immonde ! lâche Carmel.

— Tu serais étonnée, le pigeon c'est bien meilleur que le poulet. Allons jeter un coup d'œil, dis-je en me dirigeant vers l'échelle moisie qui monte vers les combles.

On ne trouvera sans doute rien qu'une réserve de foin envahie par les volatiles ; Carmel et Thomas restent néanmoins en alerte, et ils font bien. Ils m'emboîtent le pas, fidèles comme mon ombre. Carmel pousse un petit cri. Je me tourne vers elle et suis son regard effrayé. Elle vient de buter sur une fourche. Elle secoue la tête. Non, ça ne peut pas être la même fourche que celle qui a coûté la vie à la femme du fermier. On fait tous un effort pour le croire, même si rien n'est moins sûr.

Arrivé en haut, je découvre un vaste grenier rempli de meules, sur lesquelles veillent une bonne centaine de pigeons. Ils nichent dans les interstices entre les poutres, pas dérangés pour un sou par mon intrusion.

— Vous pouvez venir.

Une seconde plus tard, Thomas tend galamment la main à Carmel pour l'aider à se hisser par la trappe.

— C'est charmant ici, marmonne-t-elle en lançant un regard torve à l'armée de volatiles.

Nous plissons les yeux pour sonder les ténèbres, mais il n'y a pas grand-chose à voir, juste un tapis de foin et de fiente. Un système de poulie suspendue par d'énormes cordes traverse le plancher au milieu de la pièce. L'endroit devait servir à stocker les meules.

— Le problème avec les lampes de poche...

Thomas marque une pause. Je suis des yeux le rond de lumière qu'il dirige autour de lui, révélant des pigeons mécontents, des ailes enchevêtrées, des lambris couverts de toiles d'araignée.

—... c'est que c'est traître. En éclairant un point, ça ne fait qu'amplifier les zones d'ombres.

— C'est vrai, renchérit Carmel. Ce que je déteste le plus dans le cinéma d'épouvante, c'est quand le héros passe des heures à explorer un endroit avec sa torche. On pense qu'il ne va rien trouver, et *bim*, c'est pile le moment où le monstre apparaît !

Ils feraient mieux de la fermer plutôt que de jouer à se faire peur. Il faut rester lucide. Je tape du pied par terre, à la fois pour les rappeler à l'ordre et pour m'assurer de la solidité du parquet. De l'autre côté, Thomas longe prudemment le mur. J'inspecte les bottes de foin. Rien à signaler, hormis leur aspect verdâtre qui trahit un état de décomposition avancé. Un grincement sinistre retentit derrière moi. Je me retourne : une bourrasque me décoiffe par surprise. Thomas a ouvert une des portes percées dans le mur.

La sensation d'être observé a disparu. Il n'y a pas de fantôme ici. On a l'air malin, tiens, à fureter dans cette grange en prétendant s'être perdus, avec pour seuls spectateurs une brochette de pigeons. On s'est monté le bourrichon, et si ça se trouve, on s'est même gourés d'endroit.

— Bon, au moins une chose est sûre, ton piège à revenants ne fonctionne pas.

Thomas hausse les épaules, déçu. Il porte la main à sa poche, où je devine les contours de la pierre.

— Je ne vous avais rien promis. C'est la première fois que je fabrique une rune.

Il s'appuie au chambranle de la porte et passe la tête dehors pour contempler le vide. La température a chuté, un nuage de vapeur sort de sa bouche à chaque expiration.

— Je ne m'avoue pas vaincu, il faut juste retravailler le modèle. Pour ici, tant pis, ce n'est pas grave que ça n'ait pas marché. Même si la grange est hantée, elle ne représente aucun danger. Personne ne vient jamais. C'est tellement mort que même le fantôme a dû partir simuler ses faux accidents ailleurs.

Faux accidents. Les mots prennent soudain sens tandis que je vois le tas de corde posé sur le sol se dévider à toute vitesse avec un chuintement féroce.

Je suis trop con.

Pas le temps d'avertir Thomas. Je cours vers lui comme un fou. La corde se tend. La plate-forme attachée à l'autre bout monte comme un ascenseur, et le fantôme apparaît, liftier funeste. Une demi-seconde plus tard, il pousse Thomas dans le dos. La silhouette de mon ami plane un instant dans les airs, au ralenti. C'est fini : dix mètres plus bas, le sol dur et froid l'attend. Pas un arbre, pas un buisson pour amortir sa chute.

Je plonge. Ce fichu foin freine ma glissade en avant. Je baisse la tête et tends les bras le plus possible. Pitié, faites que ce ne soit pas trop

tard... Non ! J'attrape la chaussure de Thomas en plein vol ! Son corps, arrêté dans son élan, heurte le mur de la grange. Je ne sais pas par quel miracle je résiste au choc sans le lâcher. Une seconde plus tard, Carmel est à mes côtés pour m'aider. Elle agrippe l'autre pied et nous nous arc-boutons pour le remonter. Chaque centimètre gagné est une lutte, les chevilles d'abord, puis les genoux, nos muscles gémissent, tétanisés. Thomas conserve un calme admirable pour quelqu'un suspendu tête en bas au-dessus du vide. Encore un effort et il sera hors de danger. Mais le fantôme ne l'entend pas de cette oreille. Carmel pousse un cri perçant. Moi je ne le vois pas venir, je sens juste une masse me plaquer contre le plancher. Ce connard s'est assis sur moi ! Un parfum d'abattoir me sature les narines. Des mains glacées se referment autour de mon cou.

Je me contorsionne sous l'étau glacial pour faire face à mon assaillant. Quand je le fixe enfin, son visage est à quelques centimètres du mien. Il est jeune, boudiné dans sa salopette de travail usée. Ses bras, gras comme des saucisses, sortent d'une chemise en coton sale. Quelque chose cloche avec la forme de son crâne. Je sors l'athamé de ma poche. La lame cingle l'air, prête à lui taillader la bedaine, quand un grand éclat de rire tinte à mon oreille.

Un rire que je connais par cœur, bien que je l'aie entendu trop peu. Un rire qui monte du ventre répugnant que j'allais transpercer, un rire qui coule par la bouche édentée penchée sur moi. La stupeur me fait perdre mes moyens. Le couteau me glisse des doigts, le temps se fige. Enfin le rire s'arrête et le fantôme me fixe, tout aussi abasourdi. Il pousse un juron sonore et bat en retraite. Cent pigeons se réveillent en sursaut et fondent sur nous dans un mouvement de panique.

L'odeur suffocante de la volière et la pluie de plumes m'arrachent à ma torpeur. Je crie à Carmel de tenir bon. C'est superflu. Elle ne lâchera pas son mec, même si une nuée d'oiseaux s'emmêlaient dans sa chevelure. Je reviens lui prêter main forte et, dans un soubresaut désespéré, on arrive à remonter Thomas. Je les pousse vers la trappe sans regarder si le fantôme nous attend en bas. Tout ce que je veux, c'est sortir d'ici, courir sans jamais me retourner.

— Et maintenant ? s'écrie Carmel en bas de l'échelle.

— On se casse ! Thomas et moi lui hurlons à l'unisson.

Lorsque mes pieds touchent le dernier échelon, Thomas et Carmel ont déjà presque atteint la porte. Le fantôme se matérialise entre eux et moi. Je comprends maintenant pourquoi son crâne avait une forme bizarre : l'arrière en a été enfoncé. Par un trou béant on discerne les volutes du cerveau ; mais ce qui me préoccupe le plus, c'est la fourche qu'il brandit avec un beuglement rauque.

La fourche siffle dans les airs. Je crie le prénom de Carmel. Elle fait volte-face juste au moment où les dents de l'outil s'enfoncent dans le mur, à un millimètre de sa tête. Le son suraigu qui s'échappe de sa bouche me fait l'effet d'un coup de fouet. Je lance mon couteau d'un geste cinglant. Le temps semble s'arrêter entre le moment où l'athamé quitte ma main et celui où il vient se ficher dans la gorge du fantôme. Il se retourne et fixe sur moi ses grands yeux surpris, bleu délavé. L'homme obeah peut bien le bouffer celui-là, je m'en fous. Quand il se désintègre dans un hurlement de douleur, je regarde le spectacle avec une satisfaction hargneuse. Il a failli tuer mes amis. Qu'il aille au diable.

Le poignard tombe sur le sol. Carmel s'époumone toujours à l'autre bout de la pièce, mais je cours d'abord récupérer mon arme avant de la rejoindre. Thomas m'a devancé :

— Carmel ! Tu es blessée ?

Il l'inspecte sous toutes les coutures pendant qu'elle se débat, en proie à la panique. Elle est clouée au mur. La fourche a accroché au passage un bout de son manteau. J'attrape le manche qui vibre encore sous le choc et la libère. Elle se dégage d'un bond, frottant l'étoffe comme si ça allait la raccommoder. Je ne sais pas quel sentiment la domine, la peur ou la colère. Quand elle lâche un « pauvre connard » entre ses dents serrées, je ne peux m'empêcher de me sentir visé.

CHAPITRE 2

L'athamé repose dans son bocal en verre, enfoncé jusqu'à la garde dans des cristaux de gros sel. Les premières lueurs de l'aube le nimbent d'un halo doré. Je me souviens du temps qu'on passait, mon père et moi, à le regarder dans sa gangue argentée. Je rêvais de légendes, Excalibur, Merlin l'Enchanteur. Ça ne m'évoque plus rien aujourd'hui. Le constat est triste, mais je ne vois plus le couteau du même œil.

Derrière moi, ma mère nous prépare des œufs au plat. Sur le plan de travail, un bataillon de bougies neuves attend d'être empaqueté. Trois variétés, trois couleurs différentes. Vert pour la Prospérité, rouge pour la Passion, blanc pour la Clarté. Ma mère a tracé les incantations correspondantes sur de petits rouleaux de papier qu'il faudra accrocher un à un avec un ruban. Dommage qu'il n'y ait pas de machine pour faire ça.

— Tu nous ferais des toasts ? me demande ma mère.

— OK. Il reste de la confiture d'amélanche ?

Elle attrape le pot dans un placard, et je mets quatre tranches de pain à griller que je tartine ensuite de beurre et de confiture. Je dépose les assiettes sur la table, et ma mère y fait glisser les œufs.

— Il ne manque plus que le jus d'orange, et tu pourras me raconter ce qui s'est passé samedi soir.

D'accord pour le jus, mais le récit, je ne sais pas. Aucune envie d'en parler. Le retour de Grand Marais s'est opéré dans le silence. Le temps qu'on arrive, c'était déjà dimanche. Je me suis effondré sur mon lit et n'ai rien fait d'autre que dormir depuis. Meilleure façon de fuir la réalité. Mais ça ne dure qu'un temps.

— Allez, Cas, on n'a pas toute la journée ! Tu dois être au lycée dans une demi-heure.

Je m'assieds. Les œufs me fixent de leurs grosses pupilles jaunes. J'y plante ma fourchette, mais je n'ai pas faim. Ma mère s'impatiente. Une pensée m'obsède : ce rire cristallin que je reconnaîtrais entre tous, ce rire qui s'échappait de la gorge noire du fermier, c'était le rire d'Anna. Comment est-ce possible ? Maintenant que je revois les événements à la lumière du jour, il n'y a qu'une explication rationnelle : je suis en train de devenir fou.

— J'ai merdé.

— Quoi ? Attends, je ne comprends pas. Vous l'avez eu ce fantôme, non ?

— Oui, sauf qu'entre-temps, Thomas a failli faire le saut de l'ange et Carmel se transformer en chiche-kebab.

Rien que d'y penser, j'ai des crampes d'estomac. Je repousse mon assiette.

— Ils n'auraient jamais dû venir. Je ne devrais plus les laisser m'accompagner.

— Cas, arrête de croire que tu as le contrôle sur tout. Tu ne *peux* pas les empêcher, c'est leur décision, répond ma mère avec un soupir.

C'est gentil à elle de le dire, mais son point de vue n'est pas objectif. Elle s'en voudrait toute sa vie s'il arrivait quoi que ce soit à mes amis, mais, en même temps, elle est trop heureuse que je ne parte plus seul en mission.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, d'abord ? Sauver le monde ? Se procurer des sensations fortes ?

Un accès de colère me serre les tripes. Je poursuis, la voix de plus en plus aiguë :

— Ils n'ont pas pigé que c'est pas du cinéma ! Le jour où ils se feront tuer pour de vrai, qu'est-ce qu'on fera, hein ?

Le visage de ma mère ne trahit aucune émotion. Elle a à peine froncé les sourcils. Elle coupe tranquillement ses œufs et avale une bouchée.

— Si tu veux mon avis, tu les sous-estimes, mon chéri.

Peut-être. En même temps je ne leur en voudrais pas s'ils raccrochaient les gants après ce fiasco. C'était déjà incroyable qu'ils restent après ce qui est arrivé à Mike, Will et Chase. Même moi je regrette parfois de ne pas pouvoir arrêter, prendre des vacances, ciao bye-bye.

— Il faut que j'y aille.

Je me lève de table le ventre vide. L'athamé a mariné pendant les vingt-quatre heures réglementaires, prêt à reprendre du service, mais je ne le retire pas de son bocal. Pour la première fois depuis mes quatorze ans, je quitte la maison en le laissant derrière moi.

Je marche à pas pressés dans les couloirs et tombe sur Thomas,

adossé à mon casier. Il bâille à s'en décrocher la mâchoire, ses livres sous le bras. Son T-shirt gris est usé jusqu'à la trame, ses cheveux se dressent sur sa tête en épis indisciplinés. Je souris malgré moi. Si frêle, et pourtant si puissant, c'est tout le paradoxe de Thomas Sabin. J'aime penser qu'un des plus grands sorciers de sa génération se cache sous cet accoutrement absurde. Quand il me voit, son visage s'illumine. Puis il bâille à nouveau, sans mettre la main devant sa bouche.

— Désolé. J'ai du mal à me remettre de notre nuit blanche.

— Un type comme toi, faire la fête toute la nuit ? Pincez-moi je rêve ! raille une voix nasillarde.

Je me retourne : un groupe s'est formé derrière nous, dont je ne connais pas la moitié des têtes. L'auteur de la réflexion mesquine est une certaine Christy je-ne-sais-plus-comment, une idiote qui ne mérite pas une seconde de notre attention. Sauf que sa remarque a fait mouche. Thomas, tout pâle, regarde les casiers comme s'il voulait disparaître à l'intérieur.

Je fixe sur Christy mon regard le plus inquiétant :

— Encore un mot et je te tue.

La stupeur se peint sur son visage. Elle n'est pas tout à fait sûre que je plaisante. Je jubile. Les rumeurs ont parfois du bon. Christy décampe sans demander son reste, suivie de sa clique d'abrutis.

— Laisse tomber. S'ils avaient été à ta place samedi, ces crétins auraient fait dans leur froc.

— C'est vrai, acquiesce Thomas en se redressant un peu. Au fait, je suis désolé, je ne sais pas ce qui m'a pris d'ouvrir cette porte, c'était débile. Je te dois une fière chandelle. Sans toi j'y passais.

C'est globalement ma faute s'il a failli mourir, et c'est lui qui me présente des excuses ! Je m'abandonne un instant à la surprise et à la tendresse pour ce type plein de bonnes intentions. Mais la culpabilité reprend vite le dessus.

— Tu n'as pas à me remercier, Thomas, je t'assure.

On prend la direction de notre cours de physique. En principe je ne comprends rien à la mécanique quantique, la mole et toutes ces conneries, mais j'ai la chance d'avoir un pote qui absorbe tout comme une éponge et m'explique ensuite pendant de longues heures. Mon niveau s'est sensiblement amélioré grâce à lui. Je suis sûr que ça a un lien avec ses dons pour la sorcellerie. Il comprend intuitivement comment fonctionnent les forces invisibles. On passe devant Cait Hecht, qui met un point d'honneur à m'ignorer. Va-t-elle contribuer à augmenter ma mauvaise réputation ? Pour le coup je pourrais

comprendre.

Carmel reste invisible une bonne partie de la journée. Sa qualité de troisième larron dans notre drôle de trio n'a bizarrement pas nui à sa popularité, et ses obligations de reine des abeilles lui laissent peu de temps libre quand on est sur son terrain. Elle cumule les fonctions, membre du Bureau des élèves, présidente d'associations caritatives... C'est fascinant de la voir glisser de son personnage social, toujours en représentation, à la Carmel qu'on connaît, simple et naturelle. Elle jongle de l'un à l'autre avec une facilité déconcertante.

Il me faut attendre la fin de l'après-midi pour la retrouver dans la salle d'étude. Lorsque je m'assois à ma place habituelle, elle lève à peine les yeux de son cahier. Ça commence bien.

— Un petit rendez-vous chez le coiffeur ne te ferait pas de mal, maugrée-t-elle sans me regarder.

Je ne me méfie pas, candide :

— Tu trouves ? J'aime bien les avoir un peu longs, moi.

— Mais oui, c'est super de ressembler au Cousin Machin quand un fantôme menace ta meilleure amie avec une fourche. Si on fait une soirée déguisée, je pourrais venir en papillon cloué sur la planche d'un naturaliste, ce serait parfait !

OK, je ne l'ai pas volée, celle-là.

— Je suis désolé, Carmel. J'étais à côté de la plaque. Je sais le danger que...

— Tu peux remballer ton baratin, me coupe-t-elle. Je t'ai vu hésiter. Au moment où tu aurais pu en finir, tu as retenu ton coup. Il n'y avait plus qu'à frapper, et toi, au lieu de ça, tu as failli lâcher ton couteau.

Je reste bouche bée. Rien n'échappe à Carmel Jones. J'ai beau chercher les mots, ça ne vient pas. Devant mon hébétude, elle se radoucit :

— Je sais que tu te méfies de l'athamé, mais Morfran nous a juré que tout était rentré dans l'ordre. Ton ami Gideon aussi. Après, si tu doutes encore, il faudrait peut-être songer à prendre une pause, tu ne crois pas ?

Thomas se glisse sur le siège à côté d'elle.

— Ben, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous faites des têtes d'enterrement.

Bravo Thomas, excellent choix de mots.

— Rien, Carmel était juste en train de me dire que je devais songer

à la retraite anticipée.

— Hein ?

— Ne fais pas l'étonné, Thomas, tu l'as vu aussi bien que moi. Cas a hésité. Le truc était à sa merci, il n'avait qu'un geste à faire...

Elle suspend sa phrase à l'approche de deux camarades de classe.

—... et il a perdu tous ses moyens. Dix secondes après, je suis passée à ça – elle fait un geste dramatique – de me prendre une fourche dans l'œil.

— Au final personne n'est blessé et on a rempli notre mission, plaide Thomas avec un sourire conciliant.

— Je ne suis pas d'accord, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cas doute encore de son couteau. On ne peut pas fermer les yeux sur un truc aussi énorme.

Et c'est reparti. Ils parlent de moi comme si je n'étais pas là. C'est chiant. Thomas me défend mollement face à une Carmel catégorique qui ne me voit pas m'en sortir à moins de six bonnes séances avec un coach en estime de soi. Je craque au bout de quelques minutes de ce dialogue de sourds :

— OK, c'est bon, j'ai une explication à vous donner. Ça vous dit de vous attirer quelques ennuis avec l'administration scolaire ?

Je fais un geste vers la porte de la salle, et ils se lèvent en même temps que moi. Nous rassemblons nos affaires sous les vociférations du pion qui nous ordonne de nous rasseoir. Carmel lui lance sur le chemin de la sortie :

— Désolée, je ne peux pas travailler sans mes fiches bristol.

Une demi-heure plus tard, nous stationnons sur une aire d'autoroute. Carmel et Thomas ont retourné les sièges avant de l'Audi et me fixent comme deux pys patients et bien rôdés. Leurs regards bienveillants me rendent la tâche encore plus difficile. C'est dur de se lancer à froid comme ça. Allez, courage.

— Tu as raison, Carmel, j'ai hésité au moment de frapper. J'ai encore des doutes au sujet de l'athamé, mais ce n'est pas ça qui m'a retenu.

— Alors quoi ?

Ah, Carmel, si seulement je pouvais te répondre ! Mais je ne sais pas moi-même, c'est bien le problème ! J'ai entendu le rire d'Anna et

aussitôt je l'ai revue, la belle jeune fille pâle, toute de blanc vêtue. Derrière pointait la déesse de la mort, veines noires et robe de sang. J'ai vraiment cru qu'elle était là, je n'avais plus qu'à tendre la main pour la toucher. Mais ce n'était qu'un mirage, le fruit de mon imagination dérégulée par le chagrin.

— Je ne peux pas continuer à vivre sans savoir ce qu'Anna est devenue. Est-ce que vous pouvez le comprendre ? dis-je, les yeux rivés au sol.

— Totalement, me répond Thomas.

Je lève la tête. Carmel évite mon regard.

— Je sais que tu voudrais que j'aille de l'avant, Carmel, mais c'est impossible.

Elle rassemble ses cheveux sur son épaule.

— Je sais, Cas, mais cela fait des mois que tu piétines sans trouver de réponse. On n'a pas avancé d'un pouce.

— Tu en as marre, c'est ça ? dis-je tristement.

— Écoute, j'aimais beaucoup Anna. Je lui dois d'être ici en ce moment. Mais regarde les choses en face, Cas. Si elle s'est sacrifiée, c'est pour toi. C'est pour que tu vives pleinement, pas que tu erres comme un zombie se languissant après une fille morte et re-morte.

Ses mots m'achèvent. L'état d'incertitude dans lequel je flotte depuis des mois m'a conduit aux frontières de la folie. Qu'est-il arrivé à Anna ? J'ai tout imaginé, je l'ai vue brûler en enfer, s'égarer dans les limbes, ou alors purement anéantie. Je suis incapable de passer à autre chose dans ces conditions. Il faut du tangible pour faire un deuil, que la disparition soit palpable. Ce n'est pas pour rien qu'on a inventé les cérémonies d'adieux. L'ironie de la chose, c'est qu'Anna a toujours été morte ; et que je n'aspirais à rien d'autre au début qu'à la rayer de la surface de la terre. Aujourd'hui, l'injustice de sa disparition me ravage. Je ne supporte pas l'idée que tout soit fini. Anna n'est pas partie. On me l'a arrachée.

Je lève les yeux vers mes amis. Leurs visages trahissent l'inquiétude. Je suis prostré contre mon siège. Je secoue la tête et les mots banals, étudiés, reprennent le dessus.

— D'accord. On devrait peut-être ralentir la cadence. Si je ne suis pas en pleine possession de mes moyens, ça pourrait devenir dangereux. Je suis vraiment désolé pour samedi, tu sais, Carmel.

Ils me rassurent, me disent de ne pas m'en faire. Il n'y a que les baleines qui finissent harponnées, plaisante Carmel, et elle ajoute

qu'elle devrait peut-être se poser des questions. Ils sont juste parfaits, et moi je me sens nul. Il est vraiment temps que je me ressaisisse. Temps que je fasse mon deuil, si je ne veux pas avoir d'autres pertes à pleurer.

CHAPITRE 3

Le rire suraigu se répercute contre les parois de mon crâne pour la centième fois de la journée. Il frisait l'hystérie et pourtant je suis sûr d'avoir reconnu sa voix. Mon Anna, désespérée, folle peut-être. Maintenant je doute, je voudrais l'entendre de nouveau. Peut-être était-il déformé parce qu'il sortait de la bouche édentée d'un autre ? Peut-être qu'il n'y avait pas de rire du tout et que c'est moi le fou.

Un bruit de verre brisé me fait sursauter. Au sol gisent les débris d'une des bougies de ma mère, blanche pour la Clarté. Elle m'a échappé des mains alors que je m'apprêtais à la ranger dans son carton.

— Eh bien, mon cher fils, d'où vient votre trouble ? me demande ma mère avec grandiloquence. Quel souci vous tourmente que vous laissiez ainsi échapper toute notre fortune ?

Sa passion pour Shakespeare se manifeste parfois de façon étrange. J'essaie de recoller les deux plus gros morceaux de la bougie, en vain. Un petit coup de baguette magique, maman ? Mais non, ça n'existe pas. Je marmonne une excuse. Ma mère me prend la bougie des mains et la porte à son nez.

— Ce n'est pas grave. On gardera celle-là pour nous. Tu ne m'as pas répondu. Il y a un problème au lycée ? Ou alors la fille de samedi soir t'a fait tourner la tête plus que tu ne veux l'admettre ?

Elle plaisante à moitié, mais ne peut se départir d'un vague espoir.

— Ne rêve pas, maman.

Là-dessus je suis clair, mais, pour le reste, je suis obligé de mentir. Ma mère a trouvé dans cette ville l'équilibre qui lui manquait depuis des années. Non seulement dans cette ville, mais dans cette maison. L'assassin de mon père a beau y avoir vécu pendant des mois, tapi dans le grenier, ma mère n'a pas mis le feu à la baraque. Au contraire, depuis que l'homme obeah a disparu avec Anna, elle s'est approprié cet endroit comme nul autre. La plaie s'est refermée. C'est une renaissance, une page qui se tourne. Alors que, de mon côté, une brèche s'est ouverte, dans laquelle je m'enfonce chaque jour un peu plus.

— Cas ? Tout va bien ? Qu'est ce qu'il se passe, mon chéri ?

Je lui adresse un sourire rassurant.

— Juste quelques pensées parasites.

— Hm. À toi d'allumer cette bougie alors. Ça fera un peu de ménage, dit-elle en me tendant une boîte d'allumettes.

— Voilà la solution ! dis-je en étouffant un rire. Attends, est-ce que je ne dois pas prononcer l'incantation d'abord ?

— Les mots ne sont pas toujours nécessaires, tu sais. C'est ici que ça se passe, ajoute-t-elle en posant la main sur mon cœur.

Je craque l'allumette.

— Tu joues comme un pied, me lance Thomas, affalé sur le canapé.

— On s'en fout, c'est nul, Pac-Man.

Mon bonhomme fonce dans un fantôme. Je perds ma dernière vie.

— Ce n'est pas comme ça que tu battras mon record.

Je renifle dédaigneusement. La vérité, c'est que je ne pourrai jamais rivaliser avec l'adresse que Thomas a développée à ce jeu stupide. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi rapide et intuitif. Pourtant je m'y connais en jeux vidéo, mais dans un registre plus moderne. Thomas, son truc, c'est les vieux jeux d'arcade. Il me prend la manette des mains et je le regarde manœuvrer son Pac-Man avec une virtuosité ridicule.

— Tu as mémorisé les niveaux, ce n'est pas possible.

— Peut-être, me répond-il avec un sourire mystérieux.

Sa poche vibre. Il met sur pause et attrape son portable, cadeau de Carmel qui en use et abuse quotidiennement pour nous convaincre de venir traîner au centre commercial. J'ai personnellement ce genre d'endroit en horreur. Je ne les tolère que pour les muffins de chez Starbucks. Et encore.

Thomas lit le texto avec un soupir :

— Carmel nous propose de la retrouver chez Starbucks, ça te dit ? Il y aura Katie.

Il était passé me filer un livre sur la vie après la mort et l'au-delà. Je ne l'ai même pas feuilleté. J'en ai marre de ces bouquins qui accroissent le nombre de mes questions sans jamais apporter de réponse. Marre d'interroger les anciens compagnons de mon père pour n'en tirer que des hypothèses floues. J'ai l'impression de m'enfermer dans un borborygme sans fond. Je soupire à mon tour.

— OK, s'il n'y a que ça à faire.

Le centre commercial est ultra-lumineux et empeste le pot-pourri. Carmel nous attend seule. Katie s'est défilée quand elle a su qu'on venait.

— Ça ne te saoule pas que ta meilleure amie me déteste ? demande Thomas entre deux bouchées de muffin.

— Elle ne te déteste pas. C'est juste que tu te comportes bizarrement dès qu'il y a plus de deux personnes autour de toi. Au final tu fais fuir les gens.

— Pff, n'importe quoi !

C'est exactement la vérité. Carmel a bien essayé d'intégrer Thomas à sa bande d'amis. Échec cuisant. Moi, rumeurs mises à part, j'arrive encore à m'adapter aux situations sociales. Bon, sauf si les gens m'emmerdent. Pour Thomas, c'est mission impossible. Quand on se retrouve tous les trois, on se coupe du reste du monde. Ça me procure un sentiment de sécurité que j'ai rarement expérimenté dans ma vie.

Carmel ralentit pour que je les rattrape. Thomas continue d'argumenter. Les noms de Katie et de Nat reviennent une ou deux fois mais je n'écoute pas. Ce ne sont pas mes oignons, leurs histoires de couple. Il y a trop de monde pour qu'on marche tous les trois de front. Je rétrograde à ma place habituelle, juste derrière eux, le nez plongé dans mon muffin.

Un groupe hèle Carmel. Amanda Schneider, Heidi Trico et une autre Katie lui adressent de grands signes. Derek Pimms et Nate Bergstrom complètent le tableau, deux mecs qui appartiennent à la nouvelle garde de l'Armée troyenne, comme les appelle Thomas. En d'autres termes, les beaux gosses du lycée. Nous bifurquons vers eux, emmenés par Carmel. Thomas se raidit.

— Salut meuf, quoi de neuf ? demande Heidi.

— Rien de spécial. On se balade, on mange des muffins, je donne des idées de cadeaux à m'offrir pour mon anniversaire, qui passent totalement inaperçues... La routine quoi, achève-t-elle avec un petit sourire à l'attention de Thomas.

Elle n'aurait jamais dû le taquiner en public. Il vire au rouge tomate, pour le plus grand plaisir de Derek et de Nate qui ricanent en se poussant du coude. Les filles, elles, le dévisagent avec un rictus hypocrite. Thomas se balance d'un pied sur l'autre, au comble de la gêne. Il baisse la tête, résigné devant l'adversaire. A contrario, je me force à fixer Derek puis Nate droit dans les yeux, pour sauver l'honneur. De son côté, Carmel n'a pas cessé de rire et de parler,

ignorant le drame qui se trame.

On en est là de ce face-à-face absurde quand, tout à coup, l'air frémit autour de moi. Ça vient de l'athamé. Je suis sûr de l'avoir senti remuer. Il est pourtant rangé dans son étui, étroitement sanglé à ma cheville par deux lanières de cuir.

Je pivote sur moi-même, mû par l'impulsion du couteau. Il y a beaucoup trop de lumière, beaucoup trop de monde pour qu'un fantôme s'aventure ici. Sans parler du parfum d'intérieur sucré et écœurant. Pourtant l'athamé ne se trompe jamais. J'observe les passants, ceux qui rient ensemble, ceux qui arpentent les boutiques d'un air las, ceux qui se disputent à voix basse. Tout grouille de vie. Je me tourne à nouveau et le couteau caracole comme une boussole devenue folle. Je grince entre mes dents :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Soudain mon regard s'arrête sur une vitrine à quelques pas de là. Je reste pétrifié. C'est la robe d'Anna.

Je cligne des yeux une fois, deux fois. La robe est toujours là, blanche, simple. Belle. Je marche vers la devanture comme un somnambule. La rumeur assourdissante du centre commercial s'est tue, rien n'existe plus que la robe et moi. C'est tellement dingue de la retrouver dans cet endroit que je m'étonne à peine quand le mannequin en plastique descend de son socle et s'approche de moi à pas saccadés. Ses cheveux synthétiques luisent sous les spots. Hypnotisé par le mouvement du tissu sur ce corps surnaturel, je ne regarde pas le visage. Les mains plaquées sur la vitre, je dévore cette silhouette qui s'agenouille lentement pour se mettre à mon niveau, dans un froissement de tissu blanc...

— Cas ?

Le bruit des conversations et des escalators, amplifié par la coupole en verre, explose dans mes oreilles. Quand je rouvre les yeux, Thomas et Carmel sont à mes côtés, les traits déformés par la stupeur. Mon cerveau est noyé de brume, comme après un réveil difficile. Devant moi le mannequin se tient droit sur le piédestal dont il n'a jamais bougé, drapé dans une robe qui ne ressemble pas du tout à celle d'Anna. Elle est blanche, d'accord, mais ça s'arrête là.

Un coup d'œil vers Amanda, Derek et les autres me confirme ce que je craignais. La scène ne leur a pas échappé, ils arborent la même expression choquée que mes amis. Dans deux heures ils riront comme des hyènes en racontant la bonne histoire à tous ceux qui voudront l'entendre. J'ai tellement honte que je ne peux même pas leur en vouloir. Je retire les mains de la vitrine d'un geste maladroit et me

retourne lentement.

— Est-ce que ça va ? me demande Carmel, la voix voilée par l'inquiétude. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. J'ai cru voir quelque chose, mais je me suis trompé.

Elle regarde furtivement à droite puis à gauche, et me glisse :

— Cas, tu ne te rends pas compte, tu criais à pleins poumons !

Merde. Je regarde Thomas qui hoche la tête en signe de confirmation.

— Il y a tellement de bruit ici, on ne s'entend plus penser.

Mes amis échangent un regard éloquent. À quoi bon me justifier ? Ils ont compris. Au-dessus de ma tête, la robe blanche me nargue, preuve irréfutable de ma folie naissante.

CHAPITRE 4

Dès le lendemain, assis sous un arbre un peu à l'écart dans la cour du lycée, je profite de la pause déjeuner pour appeler Gideon. Les élèves sont éparpillés sur la pelouse par grappes, là où il y a du soleil. Ils sont allongés, la tête posée sur un sac à dos ou le genou d'une copine. On me lance des regards en coin. Des rires fusent çà et là. J'ai perdu tout semblant de crédibilité, ç'en est fini de ma réputation. J'hésitais à faire encore une année ici, mais je crois que je vais m'abstenir.

— Allô ? Thésée ? Tu as l'air distrait, mon garçon.

Je laisse planer un silence. J'ai besoin d'entendre qu'Anna est partie pour toujours. J'ai besoin qu'il me dise que je ne la reverrai jamais, avec son accent anglais autoritaire. J'en ai besoin, et en même temps je recule comme un cheval devant l'obstacle.

— Est-ce que tu as déjà entendu parler d'un cas où un mort serait revenu dans notre monde après avoir fait le grand saut ?

Gideon prend le temps de réfléchir.

— Non, jamais. Du point de vue de la rationalité, c'est strictement impossible.

Un spécialiste de l'occulte qui invoque la rationalité. On aura tout vu.

— D'accord, mais si je suis capable de faire un truc aussi dingue qu'expédier un fantôme de l'autre côté avec mon athamé, est-ce qu'il ne pourrait pas faire le trajet en sens inverse ?

Gideon, si loquace d'habitude, se tait. Soit il ne me prend pas au sérieux, soit il n'a pas envie de répondre. Sinon je l'entendrais déjà feuilleter ses bouquins poussiéreux.

Je tente tant bien que mal de combler le vide :

— Enfin c'est vrai, quoi, ça ne paraît pas si absurde comme idée. Je pousse peut-être les choses un peu loin mais...

— Tu l'as dit, Thésée. On ne fraie pas avec les limites du concevable sans subir de lourdes conséquences.

Il prend une profonde inspiration et poursuit :

— Je sais ce que tu as derrière la tête, mon garçon, et je vais te le dire une bonne fois pour toutes : rien ne pourra ramener Anna.

Je ferme les yeux.

— Et si elle était déjà revenue ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Son ton trahit une lassitude, un désarroi qui me déconcertent. Je change de tactique et me force à sourire, espérant qu'une voix enjouée le déridera.

— Laisse tomber. Pardon de t'ennuyer avec mes questions. Il ne faut pas que tu t'inquiètes, c'est juste que... je n'arrête pas de penser à elle, ça doit peser sur mon inconscient.

— Et c'est tout à fait normal, soupire Gideon. Anna était... hors du commun. Sauf qu'on ne peut plus rien pour elle, ni toi ni personne. Il faut que tu acceptes qu'elle est là où elle doit être, Thésée.

Je sens presque sa main ridée serrer mon épaule pour m'aider à encaisser.

— Tu as raison.

Je détache chaque mot pour mieux m'en convaincre. Pas la peine de lui raconter les dernières frasques de l'athamé, ni toutes les choses que j'ai cru voir ou entendre ces derniers jours. J'aurais l'air d'un fou, et il s'effraierait pour de bon.

— Je vais me ressaisir, c'est promis. Ah merde !

Je réalise en me relevant que mon jean s'est imprégné de l'humidité de la pelouse.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, j'ai juste le cul trempé de m'être assis par terre. C'est dingue, le sol ne sèche jamais dans ce pays.

J'aurai au moins arraché un rire à Gideon avant qu'on ne raccroche. Je remonte vers le lycée quand je vois Dan Hills venir à ma rencontre.

— Salut, me lance-t-il. J'ai raté le cours d'histoire d'hier, est-ce que je pourrais t'emprunter tes notes ?

— Heu... si tu veux, oui.

— D'habitude je demande aux filles, poursuit-il avec un sourire entendu, mais avec la moyenne que je me tape, je ne peux pas me permettre de faire le malin. Tu es arrivé premier au contrôle, non ?

À mon étonnement et pour la plus grande fierté de ma mère. Dan est bien renseigné.

— C'est cool en tout cas, merci. Hé, il paraît que tu as perdu les pédales au centre commercial. Tu étais sous acides ou quoi ?

— Il ne faut pas croire les gens. Je montrais juste à Thomas une robe qui aurait plu à Carmel. Derek et Nate sont allés inventer des conneries pour me faire chier.

— C'est bien ce que je me suis dit. Allez, à plus, mec, ajoute-t-il en me serrant la main.

Le monde est plein de surprises, décidément. Avec un peu de chance, Dan propagera ma version légèrement remaniée de l'épisode d'hier et je redorerais mon blason social. Je ne me fais pas trop d'illusions, cela dit. Les démentis ne font jamais la une des journaux. On préférera toujours l'histoire scabreuse à la réalité ennuyeuse. Or, dans mon cas, non seulement les détails sont croustillants mais, en plus, ils sont vrais à cent pour cent. Bref, mes affaires ne sont pas près de s'arranger.

— Je ne comprends pas comment tu peux ne pas aimer la pizza au poulet et à l'ail, s'insurge Carmel, le téléphone sur l'oreille, prête à passer commande. Tu veux juste des champignons et du fromage ? Sérieusement ?

— Et des tomates, rectifie Thomas.

— De simples tomates coupées en rondelles ?

Carmel me prend à témoin, les yeux écarquillés.

— Ce type vient d'une autre planète.

— Complètement d'accord, dis-je en sortant des canettes de soda du réfrigérateur.

Carmel a proposé une soirée tranquille chez moi plutôt que de sortir. Peut-être pour éviter que je ne m'humilie encore en public ? À son crédit et au mien, je me dis qu'elle veut juste qu'on se détende.

— Si Thomas ne veut pas manger d'ail, c'est peut-être par égard pour toi, suggère ma mère en entrant dans la cuisine pour se resservir du thé.

— Beurk ! m'écrié-je.

Thomas éclate de rire et c'est Carmel qui rougit cette fois. Ma mère ajoute avec un sourire bienveillant :

— Je veux bien partager la pizza aux légumes, si vous voulez.

— D'accord, madame Lowood, mais je vous assure que vous le regretterez dès que vous verrez arriver celle au poulet.

On s'installe au salon devant une rediffusion de *Scrubs*. Nous

sommes à peine assis que Carmel bondit comme un diable, tapant un texto à une vitesse forcenée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande Thomas.

— Nat et Amanda organisent une soirée de révision pour les derniers contrôles, et je leur ai promis de passer. Je reviens bientôt, ne vous inquiétez pas.

Quand la porte se referme sur elle, je me tourne vers Thomas :

— Ça ne t'ennuie pas qu'elle s'en aille comme ça ?

— Pourquoi ça m'ennuierait ?

— Ben...

Je ne sais pas trop comment formuler les choses. Je trouve ça tellement bizarre que la vie de Carmel soit si cloisonnée. Thomas ne s'en plaint pas, mais je me demande si ça ne le vexe pas. Et puis d'abord, qui va à des soirées de révision ? Les gens sont fous dans ce pays.

— Ben je ne sais pas, tu es son petit copain, non ? Pourquoi est-ce qu'elle ne te propose pas de l'accompagner aux fêtes où elle va ?

Mon manque de tact me fait frémir. Voilà ce qui arrive quand on veut y mettre les formes. Heureusement Thomas n'a pas l'air blessé. Il sourit, même.

— On ne s'est jamais vraiment dit qu'on était ensemble. Et, de toute façon, on ne fonctionne pas comme ça. On est différents, c'est tout.

Ses yeux rêveurs se perdent dans le vague. C'est touchant, mais je ne résiste pas au besoin de le provoquer :

— Différents, différents, on est tous différents ! Ça n'empêche pas de faire des choses ensemble.

— Beaux principes pour quelqu'un dont la dernière petite amie en date est morte en 1958.

C'est de bonne guerre. Je souris à mon tour et me retourne vers la télé quand quelque chose arrête mon regard.

Anna se tient derrière la fenêtre, debout au milieu des arbustes qui bordent la maison. Je pousse un hurlement et me recule dans le canapé. L'accoudoir s'enfonce dans mes côtes. Alerté, Thomas baisse le nez vers le sol, s'attendant à y voir courir un rat ou un truc du genre. Puis il suit mon regard vers la fenêtre.

Anna me fixe sans ciller, les yeux vides. Elle ne me reconnaît pas.

J'ai l'impression d'être face à un crocodile immobile au milieu d'une mare stagnante. Un filet de sang noir coule lentement d'une de ses narines.

— Cas, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Quoi ? Thomas ne la voit pas ? Je le regarde, incrédule, puis avise à nouveau la fenêtre, à moitié certain qu'Anna aura disparu, l'espérant tout du moins ; mais elle est plus présente que jamais, défigurée par la strie sanguinolente qui dégouline de son nez.

Thomas sonde les profondeurs, bouge la tête pour déjouer les reflets de la lumière sur la vitre. Il tremble, mais pas parce qu'il a peur d'Anna. Il a peur de moi. J'ai envie de hurler, de le secouer. Pourquoi il ne la voit pas ? C'est lui le sorcier, putain de merde !

C'est insupportable. Je jaillis du canapé et me jette dehors, ouvrant la porte à toute volée. Sur le perron, Carmel me dévisage avec stupeur, le portable collé à l'oreille. Je fais volte-face, prêt à affronter de nouveau l'horrible vision. Personne.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Carmel.

Je dévale les marches et me rue sur les arbustes au milieu desquels se dressait la silhouette d'Anna il n'y a pas deux secondes. Je piétine les plates-bandes, ignorant les branches qui me griffent les bras.

— Passe-moi ton portable !

Carmel est terrifiée. Ma mère aussi. Elle est descendue, alarmée par le vacarme. Elles me regardent me démener, bientôt rejointes par Thomas.

— Qu'est-ce que tu attends ? Passe-moi ton portable !

Carmel me lance l'engin comme un morceau de viande à un lion en cage.

J'appuie sur un bouton et braque la lumière bleue au sol, à la recherche d'une empreinte de pas dans la terre meuble. Pas une trace, pas une marque, rien.

— Explique-nous ! couine Thomas.

— Ce n'est rien, dis-je, hagard, la voix rauque.

Bien sûr, ce n'est pas vrai, je ne vais pas pouvoir continuer à le nier. Je ne sais pas d'où viennent ces hallucinations, mais c'est de pire en pire. Et si je n'étais pas fou, après tout ? Si Anna était bien là ? Je glisse la main dans ma poche à la recherche de mon athamé : il est froid comme un bloc de glace sous mes doigts.

Dix minutes plus tard je suis assis dans la cuisine. Ma mère dépose une tasse fumante devant moi. Je la renifle, suspicieux.

— Ce n'est pas une potion, juste une tisane.

— Merci.

J'en prends une gorgée et réprime une grimace. Pas de caféine, pas de sucre. C'est dégueulasse. Je me suis toujours demandé comment une macération de feuilles dans de l'eau chaude pouvait avoir quoi que ce soit de réconfortant. Je fais quand même semblant de soupirer d'aise pour lui faire plaisir.

Les regards anxieux qu'échangent Carmel et Thomas n'échappent pas à ma mère :

— Vous, vous savez quelque chose. Crachez le morceau.

Carmel lève un sourcil interrogateur pour me demander la permission. Je ne pipe mot. Elle interprète mon silence comme un signe d'approbation et raconte l'épisode du centre commercial.

— Pour être franche, Cas, tu as été bizarre toute la semaine. C'est depuis qu'on est revenus de Grand Marais, conclut-elle.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit, mon chéri ?

— J'ai préféré retarder le moment où tu découvres que ton fils est devenu bargeot.

Je le dis sur un ton léger, mais ils ne sont pas dupes. Ils attendent que je m'explique.

— D'accord. Si vous voulez tout savoir, j'ai cru voir Anna tout à l'heure par la fenêtre.

Je prends une autre gorgée de tisane.

— Et l'autre soir à Grand Marais, j'ai cru... j'ai cru entendre son rire. Depuis j'ai l'impression d'être... hanté. Oui, c'est le mot. Aussi absurde que cela semble, j'ai l'impression qu'Anna est revenue.

Je vois très bien ce qu'ils pensent à leurs mines désolées, pleines de compassion. *Pauvre Cas, le chagrin lui fait perdre la boule.* Je n'ai pas besoin de leur pitié.

— L'athamé aussi sent qu'Anna est là.

Aussitôt leur expression change. Maintenant ils me prennent au sérieux.

— On appellera Gideon dès la première heure, déclare ma mère.

J'acquiesce en silence. Si ça peut la rassurer... Mais Gideon n'a pas envisagé une seconde qu'Anna essaie d'entrer en contact avec moi. Il

n'est pas le seul à être sceptique. Tous les trois, ils ne savent pas quoi penser. C'est tellement facile de se dire que c'est mon inconscient qui secrète ces illusions. Un grand classique du choc post-traumatique. Mais je ne peux pas croire que mon cerveau pousserait le masochisme jusqu'à me procurer des visions si dérangeantes. Ces six derniers mois, j'ai imaginé plus d'une fois Anna se matérialiser à mes côtés. J'ai simulé mille et une conversations qu'on aurait pu avoir. Je suis allé jusqu'à me raconter qu'on avait trouvé un moyen d'anéantir l'homme obeh sans qu'elle disparaisse, et que nous coulions des jours heureux ensemble. C'est un peu fou aussi, mais au moins c'est agréable.

— Tu crois que c'est possible ? Qu'Anna se manifeste ? me demande Thomas.

— Elle ne peut pas revenir de l'endroit où elle est. Gideon me l'a redit. Pourtant je suis sûr que, d'une façon ou d'une autre, elle m'appelle. Et je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle veut.

— C'est flippant, murmure Carmel d'une voix blanche. Qu'est-ce que tu vas faire ? Qu'est-ce que *nous* allons faire ?

— D'abord, je vais essayer de savoir si tout cela est réel, ou si je suis officiellement en train de perdre la raison. Si ce n'est pas le cas, et qu'Anna essaie bel et bien d'entrer en contact avec moi, je dois comprendre pourquoi.

— Ne fais rien tant qu'on n'en a pas parlé à Gideon, je t'en prie. Pas de précipitation. Je n'aime pas du tout cette histoire, commente ma mère.

— Moi non plus, renchérit Carmel.

Elles se tournent vers Thomas qui tempère :

— Je ne peux pas être aussi catégorique que vous. Si on y réfléchit, Anna était notre amie. Enfin, elle se trouvait dans notre camp, quand elle était elle-même. J'ai du mal à croire qu'elle pourrait nous vouloir du mal, ou même chercher à nous faire peur. Ce qui m'inquiète en revanche, c'est que l'athamé réagisse. Il faudra aussi en parler à Morfran.

Tous les regards convergent vers moi.

— D'accord. J'attendrai, je vous promets.

Au moins jusqu'à demain matin.

CHAPITRE 5

Dire que j'ai mal dormi est un euphémisme. À peine sorti du lit, je cours chez Thomas où je retrouve Carmel. Nous sommes attablés dans sa cuisine, en train de le regarder préparer le petit déjeuner avec Morfran. Leur ballet matinal est bien réglé ; c'est fascinant de les voir passer des plaques de cuisson au plan de travail, sachant que Morfran est affublé d'un peignoir en éponge bleu turquoise du dernier ridicule. Thomas a de qui tenir, aussi bien pour ses talents de magicien que pour son goût vestimentaire.

Le crépitement de l'huile chaude dans la poêle me tire de ma torpeur. Le matin, chez les Sabin, on ne fait pas griller du bacon comme tout le monde, non. On prépare d'authentiques steaks hachés pour bien commencer la journée. À première vue c'est dégueu, mais je vous assure que ça passe plutôt bien. Cela dit, lorsque Thomas garnit mon assiette de viande et d'œufs brouillés, je disperse discrètement la nourriture sur les côtés pour faire croire que j'ai mangé. De l'autre côté de la table, Carmel ruse de la même façon.

Morfran verse une portion de bœuf dans la gamelle de Stella. Le labrador noir déboule dans la cuisine comme si on l'avait affamé depuis trois jours. Morfran caresse sa vaste croupe puis il s'appuie contre l'évier et nous observe derrière ses lunettes d'écaille.

— Il doit se passer quelque chose de grave pour que vous vous leviez si tôt.

— Tu exagères, marmonne Thomas.

— Vous n'allez pas me faire croire que vous êtes venus ici juste pour mon petit frichti.

Oui parce que Morfran est le genre de personne à appeler son orgie matinale « petit frichti ». On n'est plus à une loufoquerie près.

— Le jus d'orange est délicieux, risque Carmel.

— Sans pulpe, c'est ça le secret. Bon, maintenant qu'on a tous joué le jeu, qu'on a été bien polis, vous allez m'expliquer ce que vous faites ici. J'ai d'autres chats à fouetter.

C'est évidemment moi qu'il toise. Le beau discours que j'avais préparé s'évapore aussitôt de mon cerveau et je lâche la phrase que j'ai déjà dû lui répéter cent fois :

— Je dois savoir ce qui est arrivé à Anna.

Ma rengaine lui sort par les oreilles mais je reviendrai à la charge tant qu'il ne m'aura pas répondu. C'est de lui dont j'ai le plus besoin, mais la dernière fois qu'il a daigné m'apporter son aide, c'était pour contrer le sort que m'avait jeté l'homme obeah et aider Thomas à protéger la maison d'Anna. Depuis, il est resté en retrait.

— Tu n'aimes pas le steak ?

— Si, mais je n'ai pas faim. Peut-être que si vous acceptiez de me répondre, ça me rendrait l'appétit.

Morfran ne me regarde plus. Ses yeux se sont portés sur le sac à dos posé à mes pieds. Je ne suis pas assez fou pour sortir mon athamé en sa présence. La dernière fois, il est entré dans une fureur qui m'a vacciné. Thomas s'éclaircit la gorge pour faire diversion :

— Morfran, tu devrais lui parler de Marie La Pointe.

— Qui ça ?

À voir la tête de Morfran, Thomas pourrait bien être privé de steak jusqu'à la fin de ses jours.

— Marie La Pointe, poursuit-il en ignorant les foudres de son grand-père. Une des meilleures sorcières de la Jamaïque. Morfran lui a parlé de ta... situation.

— Quelle partie exactement de ma situation ?

— L'histoire de l'athamé et de l'homme obeah. Apparemment les pratiques cannibales sont super rares dans le vaudou. Ça l'a marquée, Marie, que l'homme obeah ait osé se nourrir de chair humaine pour ingérer l'énergie de ses victimes. Mais quand on lui a raconté qu'il s'était glissé dans l'athamé après avoir dévoré ton père, et qu'il absorbait la puissance de tous les fantômes que tu frappais, ça l'a sciée. Comme si on lui déclarait avoir croisé une licorne.

— Thomas ! Tu veux bien la fermer s'il te plaît ? gronde Morfran. Une licorne, non mais franchement.

— Vous ne lui avez pas parlé d'Anna ?

— Non. Tu m'excuseras, mon garçon, mais ma priorité c'était de savoir si le lien entre l'homme obeah et ton athamé avait été rompu.

Je sens la chair de poule se former sur ma nuque.

— Alors ?

— Elle a dit que le lien pouvait être rompu ; qu'il l'avait été ; qu'il le serait.

— Qu'il le serait ? s'exclame Carmel en faisant tomber sa fourchette.

Morfran l'ignore royalement. Stella frotte son museau contre son genou. Il lui fourre un steak cru dans la gueule.

— C'est tout ?

— Non. Elle a aussi ajouté ce que je me tue à te dire depuis des mois : tu dois te faire une raison. Arrête de fouiller le passé et de fourrer ton nez dans ce qui ne te regarde pas. Tu finirais par te le faire couper et ce serait bien fait.

— C'est une menace ?

— Juste un conseil. Nous vivons dans un monde où certaines personnes tueraient pour garder leurs secrets.

— Vous vous rendez compte que vous ne faites qu'attiser ma curiosité ? De quoi voulez-vous parler ? Quelles personnes ?

— Mauvaise question. Demande-toi plutôt : quels secrets ? répond Morfran en se tournant pour rincer son assiette.

Nous échangeons des regards exaspérés dans son dos. Thomas fait mine de l'étrangler à distance. Je n'en peux plus de ses énigmes. Il n'est pas capable de s'exprimer clairement ? Je décide de jouer cartes sur table, en espérant que ça paiera.

— Depuis quelques jours, je vois et j'entends Anna. Elle s'incrute dans mon quotidien sans prévenir, et chaque fois l'athamé réagit. Parfois j'ai l'impression que c'est lui qui va la chercher, comme s'il sentait que je n'arrive pas à tourner la page. À d'autres moments je me dis que c'est elle qui se connecte au couteau pour me trouver. Si ça se trouve, c'est les deux en même temps.

— Ou aucun des deux, déclare Morfran en se retournant.

Il s'essuie les mains et me dévisage.

— Si cette chose dans ton sac n'obéit plus à l'homme obeah, à qui obéit-elle ?

— À moi. Le couteau a été forgé pour obéir à tous ceux de ma lignée.

— Tu ne t'es jamais dit que c'était ta lignée qui avait été forgée pour obéir à l'athamé, jeune imbécile ? Quand je te parle, Cassio, je sens une tempête furieuse se lever dans mon crâne. Il se trame des choses très graves, cette histoire est en train d'éveiller des puissances que vous regretterez d'avoir convoquées. Pourtant tu t'entêtes sans te rendre compte de rien ! Et toi, Thomas, tu restes dans ton coin à gober les mouches, et tu ne vois pas le fléau qui vous menace ? Je pensais avoir mieux réussi ton éducation !

Piqué au vif, Thomas se redresse et se met à m'examiner comme si j'étais une nouvelle pierre de Rosette.

— Je ne sais pas vous, mais moi cette histoire me terrifie, murmure Carmel. Ça fait beaucoup en une semaine. J'ai l'impression qu'on ne trouvera jamais de solution.

— Il y en a une, grommèle Morfran. Détruire ce maudit athamé une bonne fois pour toutes et enterrer les débris aussi profond que possible.

Avant de quitter la cuisine, il se tourne une dernière fois vers moi :

— Écoute, mon garçon, l'homme obeah est la créature la plus monstrueuse que j'ai eu le malheur de croiser sur mon chemin. Il n'y avait qu'Anna pour nous en débarrasser, et elle l'a fait avec un courage qui honorera sa mémoire pour l'éternité. Il faut savoir ne pas chercher plus loin. Elle a accompli son destin. Respecte ça, au moins.

— C'est un fiasco, commente Carmel dans la voiture. Tu as réussi à joindre Gideon ?

— Non, je suis tombé sur son répondeur.

Carmel parle toute seule en nous conduisant au lycée. Elle a besoin de s'épancher. Je l'écoute à peine. Thomas, de son côté, essaie de se brancher sur les ondes dont a parlé Morfran, cette fameuse tempête sous un crâne. Il a beau se concentrer, ça n'a pas l'air de marcher très fort. Panne de troisième œil ? En tout cas, ça le contrarie.

— C'est frustrant d'enchaîner avec les cours sans en savoir plus, constate Carmel. Vous voulez qu'on prépare une nouvelle mission ? Ça nous changerait les idées. Ou alors on attend d'avoir des nouvelles de Gideon avant de bouger ? Mince ! J'ai complètement oublié, j'étais censée faire l'inventaire des décorations du hall avant le rassemblement du comité pour la fête des terminales.

— Mais tu n'es pas en terminale, observé-je.

— Ce qui ne m'empêche pas de faire partie du comité, dit-elle d'un petit ton pincé. Bref, qu'est-ce qu'on fait ? On attend d'avoir parlé à Gideon ?

— À ce rythme-là, c'est Anna qui se manifestera en premier, glisse Thomas.

Carmel le foudroie du regard. Je calme le jeu en la rassurant :

— OK, promis je serai sage.

Comment suis-je arrivé là, déjà ? Ça n'a aucun sens, je promets quelque chose de bonne foi, et dès que les gens ont le dos tourné je fais le contraire de ce que j'ai dit. C'est plus fort que moi, j'ai l'impression d'avoir été guidé par une pulsion incontrôlable. Si je remonte le fil, la journée de cours s'est passée sans encombre. Quand Carmel m'a déposé chez moi, le plan était de m'installer devant la télé, de me resservir deux fois des fameux spaghetti bolognaise de ma mère et de filer au lit. Au lieu de ça, je n'ai même pas enlevé mon manteau, j'ai pris les clés de sa voiture, je me suis mis au volant, j'ai conduit quatre heures sur l'autoroute sans m'arrêter, et me voici au pied d'une immense cheminée de brique qui se détache sur le ciel déjà sombre, à contempler la silhouette d'une fonderie désaffectée.

C'est Rudy Bristol, mon fidèle indic, qui m'a parlé de ce plan, il y a six mois. Lorsque j'ai reçu son coup de fil, je venais de perdre Anna ; j'étais à peine en état d'écouter, anéanti par ce vide que je n'ai pas vraiment réussi à combler depuis. En fait, j'avais décroché en mémoire d'elle, parce que j'étais content d'entendre la voix du doux dingue qui m'avait mis sur sa piste au commencement. Rudy n'y a pas gagné ma confiance, je ne suis pas assez fou, mais mon amitié et ma reconnaissance, ça oui. Bref, il m'appelait pour me parler d'un nouveau fantôme. J'étais incapable de me remettre en chasse, mais il faut croire que les indications qu'il m'a données sont restées gravées dans un coin de mon cerveau, en veilleuse jusqu'à aujourd'hui. La mission m'est revenue en tête comme une idée fixe.

— Le bâtiment est un vestige de la révolution industrielle dans le Minnesota, pas loin de Duluth. Les flics n'y patrouillent pas très souvent et on les comprend : quand ils y vont, ils trouvent des cadavres en pagaille. Des SDF non identifiables qui finissent à la fosse commune. Je ne sais plus trop quand l'usine a fermé, mais ça fait un bail.

Je me souviens d'avoir souri à ce moment-là de la description. Sacré Rudy, il a beau être l'indicateur le mieux informé d'Amérique du Nord, il aime cultiver l'imprécision. Pour lui ça fait partie du charme de l'exercice. Ses récits sont vagues dans le meilleur des cas, fumeux et romancés dans le pire. Un jour, je suis arrivé à bout de patience et je lui ai demandé de faire un effort. Il m'a regardé avec des yeux de chien battu, comme si je venais de lui enlever son os. Pour lui, la magie naît de l'incertitude. Il adore les zones d'ombre, ça lui donne tout le loisir de fantasmer. J'ai appris à le prendre comme il est. Que voulez-vous ? C'est un enfant de La Nouvelle Orléans. Là-bas, l'occulte est une seconde nature.

Briques disjointes, murs fissurés, le corps de la bâtisse semble prêt à s'écrouler. Les deux cheminées, elles, s'élèvent avec assurance vers les nuages. Ça fait un drôle de contraste, entre l'aspect instable de l'axe horizontal et le côté majestueux de l'axe vertical. Les fenêtres étroites ont été murées. Je me demande comment je vais entrer. L'athamé vibre contre ma cheville. Je sors de la voiture.

Je fais le tour du bâtiment. Les herbes folles bruissent sous mes pas. Il y a longtemps qu'une tondeuse n'est pas passée par ici. J'aperçois au loin les méandres brumeux du lac Supérieur. Je n'ai pas réussi à le semer après quatre heures de route, je n'en reviens pas !

Arrivé devant la face nord, je découvre une porte entrebâillée. Un cadenas cassé pend à un anneau en fer. Voilà ma chance. Mon corps vibre à l'unisson de la lame qui me chauffe la jambe. Je ne voulais pas vraiment venir, ce fantôme m'indiffère totalement, et pourtant il y a longtemps que je ne m'étais pas senti aussi affûté, en osmose avec l'athamé. Depuis ma confrontation avec l'homme obeah, en fait. Quand je serre le couteau dans ma main, j'ai de nouveau l'impression qu'il fait partie de moi, qu'il est le prolongement de ma peau, de mes os. Il est vissé à ma paume, rien ne pourrait l'en faire tomber.

J'entre. Une odeur âcre me prend à la gorge. Des centaines de rongeurs nichent dans les recoins, je les vois grouiller dans l'ombre ; mais ce n'est pas ça qui sent. C'est la mort. Elle a imprégné la sciure, la poussière, jusqu'aux excréments qui jonchent le sol. Normal, les bestioles qui les produisent ne se nourrissent que de cadavres. L'air est sec, piquant. J'aime mieux ça que les endroits humides où des charognes en décomposition m'accueillent avec leurs sourires tordus. Les paroles de Rudy me reviennent : *les corps qu'on retrouve ici sont impossibles à identifier. Ce sont des ossements indistincts, repêchés au milieu d'un tas de cendres. Les autorités n'ont plus qu'à les balayer dans les oubliettes de l'administration. Ça arrange tout le monde.* Classique. Plus la cause est dérangeante, moins on a envie de savoir.

Difficile de dire dans quelle pièce de l'usine je me trouve. Tout ce qui avait un peu de valeur a été pillé. Il ne reste que les machines indéboulonnables, noircies par les années de service. Le mur ébréché laisse passer juste assez de lumière pour que je voie où je mets les pieds. Je progresse, arme au poing, marquant un arrêt à chaque porte pour me laisser le temps de sonder le silence. Ici ce devait être un bureau, ou alors une pièce commune pour les ouvriers. Une table renversée gît dans un coin. Mes yeux s'attardent sur les franges d'une vieille couverture posée par terre. Je ne vois pas tout de suite le pied nu à moitié calciné qui en dépasse. Immobile, je suis prêt à bondir, mais rien ne bouge. Ce n'est que le corps inerte d'une victime, étendue derrière la table. On dirait un fossile. À mon avis, il y a belle lurette

qu'elle est morte. Je n'ai pas besoin d'en voir plus et passe mon chemin en ravalant un haut-le-cœur.

Je débouche sur le cœur de l'usine, un hall impressionnant qui compte bien huit mètres de hauteur sous plafond. Des passerelles longent les murs, reliées à des escaliers en fer. Au niveau du sol, des rampes qui ressemblent aux tapis à bagages des aéroports tracent un circuit compliqué. Elles devaient servir à acheminer les produits sortis brûlants de l'énorme four à métaux que j'aperçois tapi dans le noir comme une bête aveugle. Il n'est plus en activité depuis longtemps mais sa taille laisse imaginer la quantité de matière qu'il a avalée, et toute la sueur qu'il a coûtée aux ouvriers chargés de l'alimenter. Des années après, l'atmosphère est encore lourde de la chaleur du brasier et de la douleur des hommes.

Plus j'avance dans la pièce immense, plus je sens l'espace se resserrer autour de moi. Il y a quelqu'un ici, une présence étouffante. Je ne serais pas étonné qu'une des machines endormies se réveille brusquement dans un fracas de fer et de feu. Une violente odeur de peau brûlée agresse soudain mes narines. Une fraction de seconde plus tard, je roule à terre, assommé par un coup brutal.

Je me relève et fais tourner ma lame autour de moi, dessinant un cercle défensif. Le couteau fend l'air sans toucher sa cible. J'aurais pourtant juré que le fantôme était juste derrière moi. S'il s'est dématérialisé, je suis bon pour une nouvelle partie de cache-cache. Ça me fatigue d'avance. Un relent de cochon grillé me parvient à nouveau ; une onde de rage fait trembler l'espace.

Le fantôme s'est replié devant la porte. Il me bloque toute possibilité de sortie. Son regard est narquois. Il a dû en piéger plus d'un comme ça, mais je ne suis pas du genre à me défilier, moi. La peau est calcinée, conglomérat de boursouflures noires qui coulent comme de la lave en fusion. Les yeux tranchent au milieu de ce magma mouvant. J'espère qu'il a encore son iris et ses pupilles. Je déteste quand il n'y a que le blanc, ça me dégoûte. Ce qui est sûr c'est que je ne trouverai pas une once de raison dans ce regard-là. Je n'ose pas imaginer comment ce type est mort, mais il a sûrement versé dans la folie la plus sombre s'il est resté enfermé ici depuis, dans l'agonie permanente de l'auto-combustion.

— À nous deux !

Je me mets en garde, ignorant la douleur à mon épaule, là où le fantôme a frappé. On verra plus tard. Il se rapproche à pas lents. Il prend son temps. Parce qu'il est surpris de ne pas me voir fuir ? Ou parce que chacun de ses mouvements déchire un peu plus son épiderme cassant, duquel suppure un liquide orange qui doit être du

sang ?

Il est si près maintenant que je vois le bleu de ses yeux – ouf ! – et ses pupilles rétrécies par la douleur. Il prend son élan pour frapper. Je fais face sans bouger ; j'attends. J'attends qu'Anna me fasse signe, comme l'autre jour dans le grenier à foin.

Le poing du fantôme frôle mon oreille. Une vague de chaleur me fouette le visage et je perçois une odeur de cheveux brûlés. Mes propres cheveux. Merde. Je revois le pied fossilisé sous sa couverture. J'ai été naïf de penser qu'il était mort il y a longtemps. Si ça se trouve le pauvre type était tout frais carbonisé de ce matin. Le visage du fantôme n'est plus qu'un champ de ruines déformé par la rage. Le nez a été mangé par les flammes, exposant deux trous béants qui ne laissent plus passer d'air. Ses joues, rugueuses comme du charbon, sont un nid d'infections dont suinte un pus jaune. J'abdique, il faut que je recule. Les lèvres rongées dévoilent des dents serrées. On dirait qu'il sourit, un sourire dément comme celui du crâne de Yorick, dans *Hamlet*. Je ne veux pas penser à tous les sans-abri qui ont emporté cette dernière image dans leur tombe. J'espère au moins qu'ils n'ont pas souffert, mais j'en doute : finir cramé comme une merguez n'est certainement pas des plus agréables.

Je lui fais un croche-pied. Il mord la poussière. Mon jean fond et s'imprime dans mon mollet comme un fer incandescent. Je glapis mais ce n'est pas le moment de faire le délicat. La main de mon adversaire se referme sur ma cuisse. Je me dégage d'un coup sec. Le tissu se consume, les cloques fleurissent sur ma peau.

Quel con, mais quel con ! Je vais finir comme Jeanne au bûcher pour avoir voulu tirer un son d'un fantôme qui n'a peut-être même plus de langue. Si le feu ne l'a pas dévorée, encore faut-il qu'Anna soit disposée à s'en servir. L'absurdité de mon entreprise m'apparaît avec une acuité cuisante. Pourquoi n'ai-je pas tenu ma promesse faite à Carmel ? Attendre sagement, ne pas prendre d'initiative.

Allez Cas, ressaisis-toi. Le fantôme se recroqueville sur lui-même, c'est le moment de lui planter mon couteau dans le ventre, mais une pensée m'arrête. J'ai peur que l'athamé ne s'embrase en le touchant. Moi qui étais heureux de ne faire plus qu'un avec le couteau, je ne suis pas encore prêt à entrer en fusion avec lui. Pendant la seconde où j'hésite, un bruit léger de tulle capte mon attention à l'autre extrémité de la pièce.

Je tourne la tête, médusé. Une jeune fille, pâle comme la mort, traverse le hall comme un funambule. C'est impossible. Il doit s'agir d'un autre spectre mort à l'usine. Et pourtant ce sont bien ses longs cheveux bruns qui contrastent avec la blancheur diaphane de la robe.

Cette robe que je reconnaîtrais entre mille, même quand elle est gorgée d'un sang maléfique. Anna. Ses pieds nus font un petit bruit mat sur le béton rugueux.

— Anna ! Parle-moi ! Est-ce que ça va ?

Elle ne m'entend pas. Ou, si elle m'entend, elle m'ignore. Une main brûlante se saisit de ma chaussure. J'envoie bouler le fantôme sans me soucier de la fumée de caoutchouc brûlé qui se dégage de ma semelle. Anna ne me voit pas. C'est à devenir fou !

— Je suis là, Anna ! Retourne-toi !

Je veux courir vers elle mais je me retiens. J'ai peur de me précipiter et qu'elle s'évapore sous mon nez. Ou de lui faire enfin face et de découvrir que son visage n'est plus qu'un écran vide. De la toucher et qu'elle tombe en cendres à mes pieds.

L'homme-brasier en profite pour se remettre debout, dans un craquement répugnant de chair désagrégée. Je n'ai d'yeux que pour Anna. Pourquoi ne me parle-t-elle pas ? Pourquoi erre-t-elle ici sans but ? Sans but, vraiment ? Alors pourquoi marche-t-elle bille en tête vers le four au fond de la pièce ? Un ignoble pressentiment me serre la poitrine.

Je hurle son prénom. Une douleur ravageuse enflamme mon torse et le cri meurt dans ma gorge. J'ai l'impression qu'on a fourré une pelletée de braises brûlantes sous ma chemise. Le fantôme s'est jeté sur moi. Dans l'effort que je fais pour desserrer son étreinte, je crois voir Anna se retourner. Je n'ai pas le temps d'y vérifier à deux fois, trop occupé à me débattre.

Je ne sais pas ce que je fais mais soudain mon couteau grésille. Le fantôme lâche prise : je l'ai touché. Il porte les mains à son ventre d'où s'échappe un liquide rouge-orange. L'athamé me brûle la main si fort que je dois jongler avec, comme avec un toast sorti du grille-pain. Je devrais en finir, envelopper le manche dans un pan de ma chemise et planter le couteau dans le cœur du démon. Mais je soupçonne que la présence d'Anna est liée à la sienne. Si je l'achève, elle disparaîtra. Je délaisse le fantôme et regarde Anna s'approcher du four.

Ses doigts effleurent le métal brut. J'ai beau m'époumoner, elle ne réagit pas. Elle saisit la lourde poignée de la machine et tire. La gueule noire s'entrouvre dans un grincement de mécanique rouillée.

Je tangué. Les dimensions se télescopent, la perspective s'abolit. Soudain, Anna est à un mètre de moi, à portée de main, mais je ne peux pas l'atteindre. Je ne reconnais pas sa façon de bouger, on dirait qu'elle s'agite au bout d'une ficelle comme un pantin désarticulé. Elle

se plie, araignée aux pattes flexibles, et se faufile dans la bouche béante, comme aspirée par une force supérieure. Des traces de suie maculent sa robe, bleussent sa peau.

J'ai la bouche sèche. Derrière moi, le fantôme se relève à nouveau. La jambe où mon jean brûlé pend en lambeaux me soutient à peine mais qu'importe. Il faut que j'avance, que j'essaie de retenir Anna. *Réveille-toi, je t'en supplie ! Sors de là. Regarde-moi au moins.*

Mes pieds collent au sol et me condamnent à l'impuissance. Je n'ai même plus de voix pour crier. Je reste interdit lorsque la fournaise centenaire s'allume, dans un feu d'artifice de cendres et de fumée. Je ne peux rien faire d'autre que regarder Anna être happée par les flammes qui lèchent les parois, dévorent sa robe, ses cheveux, son visage. Soudain, elle fait volte-face, la main tendue vers moi. Elle a changé d'avis mais c'est trop tard. Ses doigts implorants se crispent dans les airs avant de finir comme le reste, calcinés par le feu.

Une chaleur insoutenable me mord le cou. Le fantôme m'a attrapé par le col de ma chemise et m'oblige à lui faire face. Ses yeux exorbités crèvent la surface noire de ses joues, il claque des dents comme un possédé. Je ne le vois pas, aveuglé par l'horrible spectacle qui vient de se dérouler. Je ne sens plus rien, je ne sais plus si j'ai mal ou si mon cœur bat encore. Ma peau brûle mais je reste paralysé, pris dans un bloc de glace.

— Achève-moi ! siffle l'homme, consumé par la douleur et la rage.

Sa prière, son ordre, agit comme un détonateur. Sans réfléchir je plonge ma lame dans son ventre et lâche aussitôt le manche surchauffé. Le spectre s'effondre et se convulse sur le sol. Je me recule, heurte une rampe de marchandises à laquelle je m'agrippe pour ne pas tomber. Des cris indistincts se répondent, Anna dans son four, le fantôme qui se contorsionne, moi-même, en état de choc. Un dernier soubresaut fait trembler l'usine jusque dans ses fondations et soudain le calme revient.

La température chute immédiatement et je rouvre les yeux. Je ne me souvenais pas les avoir fermés. Il ne reste plus du fantôme qu'une carcasse tordue, ratatinée par terre. Le silence me perce les tympan. Je me tourne lentement vers le four : il me regarde du fond de la pièce avec l'indolence d'un vieux sage. Il est vide.

CHAPITRE 6

Vivement que les antalgiques fassent effet ! J'aimerais tellement qu'ils soient assez puissants pour me faire dormir une semaine. Malheureusement ce n'est pas dans la politique des hôpitaux d'assommer les malades. Je vais devoir affronter mon martyre en toute conscience. Je ne sais pas ce qui me fait le plus mal, mon corps meurtri ou mon esprit hanté par les images.

Le médecin s'entretient avec ma mère dans le couloir. Je suis livré en pâture à l'infirmière qui applique une crème sur mes blessures. La phase de désinfection a été horrible. Je ne voulais pas venir à l'hôpital. J'ai essayé de convaincre ma mère qu'un peu de calendula et une potion à la lavande feraient amplement l'affaire. Elle a eu raison de ne pas céder. L'allopathie a parfois du bon, et la morphine aussi. Et puis c'était drôle de la voir se creuser les méninges pour trouver l'explication la plus plausible à mon état. Elle a hésité entre l'accident de gazinière ou de feu de camp, et a opté pour ce dernier sans lésiner sur les détails. La version officielle c'est donc que je faisais tranquillement griller des chamallows pendant une veillée quand j'ai trébuché – Dieu sait comment – et suis tombé dans la braise incandescente. Pris de panique, je n'ai pas hésité à me rouler dessus pour que la cuisson soit uniforme. Je passe pour un crétin mais je ne l'ai pas volé. L'essentiel, c'est que les médecins aient gobé l'histoire.

Je suis brûlé au second degré sur toute la longueur du mollet ainsi qu'aux épaules. C'est pourtant ma main qui me fait le plus mal, là où le manche de l'athamé a gravé une trace rouge. Ce n'est que du premier degré, pas plus méchant qu'un gros coup de soleil, mais je ne conseille à personne de prendre un coup de soleil sur la paume.

L'infirmière m'enveloppe dans de la gaze comme une momie quand ma mère revient. Elle oscille entre les larmes et la résignation. Voir son fils dans cet état lui est insupportable, je le sais bien. Ça la bouffe, pire encore que lorsque c'était mon père. Malgré ça, elle ne m'a jamais demandé d'arrêter. Après l'homme obeah, je pensais que ce serait trop, qu'elle m'enfermerait dans la cave ; mais sa compréhension est sans limite. Elle sait qu'elle n'a pas le choix.

Thomas et Carmel font irruption dans mon salon dès le lendemain après les cours. Ils me trouvent à moitié drogué devant la télé,

piochant dans un paquet de chips, une cannette de coca ultra-fraîche dans la main droite.

— Je t'avais bien dit qu'il n'était pas mort, triomphe Thomas.

— Pourquoi tu as éteint ton portable ? J'ai eu tellement peur ! s'écrie Carmel.

— Je suis malade. Je n'avais envie de parler à personne. Ce n'était pas pour t'inquiéter, je me suis dit que, de toute façon, au lycée, tu n'aurais pas l'occasion de m'appeler. Les portables sont interdits dans le règlement, non ?

Carmel pousse un soupir et se laisse tomber dans le fauteuil le plus proche. Thomas se juche sur l'accoudoir du canapé et me vole une poignée de chips.

— Tu n'es pas « malade », Cas. J'ai appelé ta mère, elle nous a tout raconté.

— Donc tu savais que je n'étais pas mort. Rôtir comme l'agneau pascal grâce aux bons soins d'un fantôme, ça s'appelle être malade aux yeux de l'administration scolaire. Pour eux je serai malade demain. Et après-demain. Et probablement tout le reste de la semaine.

Je tends les chips à Thomas. Le regard de Carmel est éloquent : c'est elle qui va finir par me tuer si je continue à faire le malin. Même moi je me trouve agaçant. C'est la faute aux pilules, elles m'abrutissent et me rendent odieux. Égoïstement, je préfère ça et avoir le cerveau noyé plutôt que d'être assez lucide pour repenser à l'épisode d'hier.

Carmel voudrait me passer un savon, elle a déjà ses phrases toutes prêtes ; heureusement pour moi, la lassitude et l'inquiétude lui font repousser les remontrances à plus tard. Elle attrape les chips, résignée :

— Bon, si tu es absent je te prendrai les cours.

— Merci, c'est gentil. Il se peut que je ne revienne pas la semaine d'après non plus.

— Mais c'est la dernière semaine de l'année !

— Justement. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Convoquer un conseil de discipline ? Ils sont comme nous, tout ce qu'ils veulent c'est arriver jusqu'aux vacances sans s'attirer d'ennuis.

Carmel et Thomas échangent un regard fataliste que je connais bien. Je suis un cas désespéré.

— Est-ce que tu vas nous raconter ce qui t'a pris à la fin ? Tu m'avais promis de te tenir tranquille, s'indigne Carmel.

Je n'ai rien à répondre pour ma défense. J'ai cédé à une impulsion et je suis inexcusable. Pour eux, ça doit tenir du caprice égoïste. Ils me voient comme un gamin qui ne supporte pas la frustration. Peu importe le motif, ce qui est fait est fait. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est produit avec l'homme-brasier exactement la même chose que dans le grenier à foin, Anna s'est manifestée. Et pas qu'un peu. Je suis encore hanté par le spectacle de son supplice volontaire.

— Je vais tout vous dire, je vous jure ; mais laissez-moi un peu de temps. Je suis trop défoncé par les calmants. Vous ne voulez pas qu'on regarde un film, plutôt ?

Aussitôt Thomas se cale confortablement dans le canapé. Carmel hésite, pousse quelques soupirs, roule des yeux pour bien marquer qu'elle est fâchée, et finit par tourner son fauteuil vers la télé.

Ils débarquent à nouveau chez moi le lendemain. Ils ont beau jeu de me faire la leçon, ils n'hésitent pas à sécher, eux, pour satisfaire leur curiosité. Je pensais que je serais prêt à vider mon sac, mais c'est plus difficile que prévu. J'ai déjà tout raconté à ma mère avant qu'elle ne parte livrer sa marchandise à travers la ville. Quand je me suis tu, elle m'a lancé un regard de reproche ; elle attendait des excuses. *Pardonne-moi maman d'avoir encore failli me faire tuer.* Ça lui aurait fait du bien de l'entendre, mais je n'ai rien dit. Arrondir les angles est le cadet de mes soucis. Alors elle est sortie en claquant la porte sans me regarder, en maugréant que je n'étais pas digne de confiance. Apparemment Carmel est dans le même état d'esprit. J'apprends de mes erreurs. Quand j'achève mon récit pour la deuxième fois de la journée, je parviens à m'arracher d'une voix rocailleuse :

— Je suis désolé d'avoir fait cavalier seul, les gars. Je n'ai rien prémédité, c'est comme si je n'étais plus moi-même et qu'une voix m'avait dicté d'y aller.

— Tu veux nous faire avaler que tu as roulé quatre heures d'une traite sans te dire à un seul moment que c'était de la folie ? C'est la crise de somnambulisme la plus longue dont j'ai jamais entendu parler.

— Restons calmes, intervient Thomas, le roi de la conciliation. L'essentiel, c'est que Cas soit en vie. Avec un peu de peau en moins, mais toute sa tête, n'est-ce pas, Cas ?

Honnêtement je ne sais pas. Pour l'instant la seule idée qui me vienne, c'est d'avalier tous mes calmants jusqu'au dernier. J'ai si mal que je pourrais pleurer.

— L'essentiel pour moi, c'est d'aider Anna.

— Comment ça, aider Anna ? répète Carmel, incrédule.

— Tu crois encore que c'est moi qui invente tout ? Pourquoi j'irais fabriquer des mises en scènes aussi atroces ? Franchement, si mon cerveau éprouve la moindre satisfaction inconsciente à imaginer Anna brûler vivante dans un four, je veux bien passer le reste de mes jours dans un hôpital psychiatrique.

— Ce n'est pas toi que je remets en question, j'ai juste peur de tout ce que cela cache, plaide Carmel. Rappelle-toi ce qu'a dit Morfran.

Que je me rappelle quoi, une suite d'inepties et de prophéties incompréhensibles ? Même Thomas est d'accord avec moi, je le vois dans ses yeux.

— En réalité, Carmel, ce que tu voudrais, c'est que j'attende les bras croisés sans rien faire. Alors qu'Anna est en train de souffrir mille morts.

Un flash me revient en mémoire. Ses doigts pâles tendus vers la sortie, léchés par les flammes.

— Je ne suis pas sûr d'en être capable, Carmel, pas après ce que j'ai vu hier.

Carmel a l'air désespéré. On n'aurait jamais dû laisser Morfran l'effrayer avec ses harangues ésotériques. Ça m'énerve tellement que mes épaules se contractent. Aïe, mauvaise idée.

— OK, dit calmement Thomas en prenant la main de Carmel. Si on est lucides, il faut admettre qu'il se passe quelque chose. On ne sait pas ce que c'est, mais on ne peut pas l'ignorer. Les visions de Cas se multiplient, et je doute qu'elles s'arrêtent d'elles-mêmes. À moins qu'on ne détruise l'athamé, et encore, ce n'est pas sûr.

Ils partent peu de temps après et je passe le reste de l'après-midi à somnoler sous l'effet des cachets, essayant de penser le moins possible à Anna. Dieu seul sait quel supplice elle est en train de subir en ce moment même. Je regarde plusieurs fois mon téléphone mais Gideon ne se manifeste pas. Je ne peux pourtant pas me payer le luxe d'attendre.

Lorsque ma mère rentre, il fait déjà nuit. Elle me prépare une tisane corsée de quelques gouttes d'huile de lavande, pour activer la régénération des cellules. Méthode de naturopathe, pas de sorcière. On ne peut pas mélanger magie et morphine, ce serait trop dangereux. L'infusion me fait du bien. Ou alors c'est le petit comprimé supplémentaire que je me suis autorisé en cachette. Je suis tellement shooté que je titube sur le chemin de ma chambre. Je n'ai qu'une

envie, me blottir sous ma couette et ne pas me réveiller jusqu'à dimanche.

Je suis presque surpris de ne pas trouver Tybalt lové sur mon oreiller, comme il en avait l'habitude. Après tout si ma petite amie morte revient me hanter, pourquoi pas mon chat ? Je me mets au lit et tâche de trouver une position confortable, ce qui est à peu près impossible quand on a cinquante pour cent de peau à vif sur le corps.

Je ferme enfin les yeux. Un froid glacial s'abat sur la pièce, comme si la fenêtre s'était ouverte. Je frissonne. De la vapeur sort de ma bouche. L'athamé, plus réactif que jamais, siffle sous mon oreiller.

— Tu n'es pas réelle, dis-je à voix basse.

Je répète, pour achever de me convaincre :

— Si c'était vraiment toi, tu ne me ferais pas ça.

Tu ne sais pas ce que c'est d'être mort, Cassio, et de mourir encore vingt fois par jour. Si tu étais à ma place, tu n'aurais pas tant de scrupules.

J'entrouvre les yeux, juste assez pour apercevoir ses pieds nus se serrer l'un contre l'autre dans un coin de la pièce, à côté de mon placard. Je remonte jusqu'à l'ourlet blanc de sa robe, un peu au-dessus du genou, puis je m'arrête. Je ne supporterai pas de la voir se tordre un bras au point de se briser l'os, ou se jeter par la fenêtre. Elle peut aussi se garder son nez qui saigne et ses yeux hagards, j'ai déjà donné. Elle me fait peur, je déteste la voir comme ça. Je n'étais pas aussi impressionnable du temps où elle m'apparaissait en déesse de la mort, couverte de veines noires et tous cheveux dehors. Anna à la robe de sang n'avait aucun secret pour moi ; l'enveloppe désertée d'Anna Korlov me terrifie.

La silhouette qui me toise est tapie dans l'ombre, à peine plus tangible qu'un rayon de lune.

— Ça ne peut pas être toi. La maison est protégée, aucun mort ne peut franchir la barrière de sortilège tracée par ma mère.

Des règles, toujours des règles. Là où je suis, mon pauvre Cassio, les règles n'existent plus.

Comme c'est pratique ! Décidément, la voix qui résonne dans ma tête a réponse à tout. Je vais finir par croire que Carmel a raison, que ce n'est que le produit de mon imagination dérangée. Ou pire encore, un piège. Un leurre.

— Tu vas passer la nuit ici ? J'ai la ferme intention de dormir, alors si tu as encore des idées pour me traumatiser avec une scène d'horreur, c'est maintenant.

Une boule d'angoisse se loge dans ma gorge tandis que je vois les pieds se rapprocher de mon lit en traînant. Elle est toute proche à présent, à portée de main. Elle s'assied sur la couette et je ne peux éviter son regard.

Pour la première fois, je reconnais les yeux d'Anna. Le choc est tel que c'est comme si on m'avait plongé la tête dans un baquet d'eau glacée. Le brouillard des médicaments se dissipe aussitôt. Je retrouve notre complicité, la sensation d'être absolument compris en un coup d'œil. Elle se souvient, cette fois c'est sûr. On se dévisage en silence pendant un long moment. Parfois un tremblement agite ses épaules, et ses contours se confondent, comme un hologramme dans un vieux film de science-fiction.

— Tu me manques, dis-je dans un souffle.

Anna ferme doucement les yeux. Quand elle les rouvre, ils sont remplis de sang. Un spasme crispe son visage. Une tache rouge attire mon attention sur son buste. De profondes coupures se dessinent au plus tendre de sa chair puis se referment aussitôt. Une longue entaille serpente le long de son bras, laissant perler le sang avant de disparaître.

Je l'observe subir cette torture, impuissant. Je voudrais lui prendre la main, mais elle n'est pas vraiment là. Je me laisse retomber sur l'oreiller. Mes épaules m'arrachent un cri. Au moins je partage sa souffrance. Nous nous contemplons en silence, solidaires dans la douleur. Je garde les yeux ouverts aussi longtemps que possible. Ce soir, j'ai compris une chose : Anna veut que je la voie.

CHAPITRE 7

À bout de patience, j'appelle Gideon le lendemain matin. La sonnerie retentit dans le vide. Deux fois. Quatre fois. Ce n'est pas possible, il a dû lui arriver quelque chose. Soudain il décroche.

— Gideon, c'est toi ? Où est-ce que tu étais passé ? Tu as eu mon dernier message ?

— Oui, tôt ce matin. J'ai voulu te rappeler, mais avec le décalage horaire je t'aurais réveillé. Mon Dieu, Thésée, tu as une voix à faire peur.

Et encore, heureusement que tu n'as pas l'image. Si je le pense très fort, je ne le dis pas. Inutile d'en rajouter. Gideon a toujours été là pour moi. Depuis l'enfance. Il avait une réponse à toutes mes questions. Mon père lui faisait confiance aussi, se tournait vers lui dès que ses affaires sentaient le roussi ou qu'il avait un doute. Il a toujours surgi au bon moment, sonnant à notre porte comme par magie quand on avait besoin d'aide, impeccable dans son costume trois-pièces, les poches remplies de ces sucreries déroutantes dont les Anglais ont le secret. Voilà deux jours qu'il évite mes appels. Pour la première fois, j'ai l'impression qu'il me tient à distance.

— Allô ? Thésée ?

— Oui, Gideon.

— Eh bien ? Raconte-moi !

Lui raconter... On a dû passer quatre heures à se faire face, Anna et moi ; elle pleurant du sang, la peau déchirée par ses plaies, moi étouffant mon effroi dans mes draps. J'ai cédé à l'épuisement peu avant l'aube. Quand j'ai rouvert les yeux, il n'y avait plus personne au pied de mon lit.

À présent le soleil jette son éclat rassurant sur le monde. La vision qui m'a tenu en éveil me semble lointaine, presque irréelle. Les pires cauchemars deviennent dérisoires à la lumière du jour. Le souvenir des plaies d'Anna est frais dans mon esprit, l'image de sa chair boursouflée par les flammes est gravée dans ma mémoire ; et pourtant, qu'est-ce qui me dit que je n'ai pas rêvé ?

— Thésée ? Tu es toujours là ?

Je ne sais pas par où commencer. Il n'y a pas un bruit à la ronde, à part celui de mes pas sur le perron. La nature est plus verte que

jamais, sans un souffle de vent pour la troubler. Mon T-shirt sombre retient la chaleur. Je regarde les plates-bandes là où j'ai cru voir Anna l'autre soir.

— Elle est de retour.

J'entends un bruit métallique, comme si quelque chose était tombé sur le sol à l'autre bout de la ligne.

— Gideon ?

— C'est impossible, énonce lentement sa voix devenue rauque et sévère.

Quelque chose se rétracte en moi. Gideon a aussi marqué mon enfance par des colères dont je garde encore les stigmates. Un seul mot tranchant de sa part et le gamin tremblant pris en flagrant délit ressuscite en moi. Cette fois, je tiens bon.

— Je te dis qu'Anna est là. Elle essaie de me contacter. Je dois l'aider, seulement je ne sais pas comment.

J'ai ânonné ces phrases mécaniquement, presque sans y croire. Je prends conscience de mon immense fatigue. J'ai l'impression d'avoir cent ans. Les paroles de Morfran tournent dans ma tête. Détruire l'athamé. En finir une bonne fois pour toutes. Brusquement je comprends Carmel, son envie de tranquillité. Carmel et Thomas... profiter de leur amitié, de leur présence sans craindre à chaque instant pour leur vie. Ce serait trop beau ! Je me laisse un instant aller à ce flux de pensées agréables. Qu'est-ce qu'Anna me disait, il y a des mois ? Qu'elle aurait voulu construire librement son existence. On est responsable de son bonheur. Je me force à me concentrer de nouveau.

— L'athamé est lié à tout ça. Il n'est plus pareil qu'avant.

— Arrête de mettre le couteau en cause, Thésée. Tu en es le gardien, je te rappelle.

— Je ne l'oublie jamais, crois-moi. C'est une charge qui pèse sur mes épaules à chaque seconde depuis la mort de papa.

De là à dire que c'est un poids, il n'y a qu'un pas. Je m'étonne moi-même de ma formulation. Gideon soupire.

— Quand j'ai rencontré ton père, il était à peine plus âgé que toi. Pourtant il avait l'air d'un vieillard, usé avant l'heure par un pouvoir qui le dépassait ; il servait l'athamé depuis bien moins longtemps que toi.

Un ange passe.

— Il a voulu tout arrêter un jour, tu le savais ?

Je reste cloué sur place.

— Non, il ne l'a jamais mentionné.

— Il s'était ravisé, ce n'était plus utile de t'en parler.

— S'il avait arrêté, tout irait bien. Il serait encore là...

Je m'interromps. Gideon ne dit rien, il attend que je comprenne moi-même que le raisonnement ne tient pas. Mon père serait là, certes, mais combien d'innocents auraient trouvé la mort ? Le gardien de l'athamé a un devoir envers l'humanité. On ne badine pas avec ce genre de responsabilité.

— Et pour Anna ? Qu'est-ce que je dois faire ?

— Rien.

— Quoi ? Tu plaisantes ?

— Je suis on ne peut plus sérieux. Cette histoire est regrettable et je respecte profondément ton chagrin ; mais il est temps que tu oublies cette fille et que tu sortes la tête de l'eau, Thésée. Tu es investi d'une mission, tu as des objectifs. Cesse de fourrer ton nez dans ce qui ne te regarde pas. Certaines choses sont faites pour rester secrètes.

Ses paroles me glacent. Elles ressemblent presque mot pour mot à celles de Morfran.

— Thésée, au nom de la confiance que tu m'as toujours accordée, je te demande plus que jamais de m'écouter. Oublie Anna, contente-toi de faire ton travail, et nous n'aurons plus rien à craindre.

Quelques jours plus tard, je retourne au lycée à la surprise générale. Carmel, dans son zèle habituel, avait prévenu tout le monde qu'on ne me reverrait pas. Je fais face à une avalanche de questions et raconte à l'envi mon prétendu accident de feu de camp, qui m'avait fait tant rire sur le coup. Avec le recul, j'aurais préféré que ma mère trouve un alibi moins humiliant.

Mais bon, je préfère encore ça que de rester tout seul chez moi à arpenter les pièces comme un lion en cage pendant que ma mère sort faire prospérer son commerce. Aucune envie de passer mes journées à regarder la télé en attendant qu'Anna se matérialise à l'écran comme Samara dans *The Ring*. Ça me changera les idées d'entendre les profs dispenser leurs derniers conseils avant la fin de l'année. C'est la bonne vieille tactique, on se pince le bras pour oublier qu'on a mal à la tête. Sauf que les heures s'égrènent et qu'Anna ne quitte pas mon esprit. Rien ne me fait l'oublier. Surtout pas les cours sans entrain de

professeurs au bout du rouleau. Même mon cher M. Dixon a l'air ailleurs tandis qu'il nous expose les circonstances de la guerre de Sept Ans. bercé par son flot monotone, je laisse Anna s'immiscer dans mon cerveau. Soudain, une voix courroucée explose dans ma tête comme un rappel à l'ordre : *Cesse de fouiner dans ce qui ne te regarde pas. Oublie-la.*

Qui parle ? Est-ce Gideon, Morfran, ou Carmel ? Je ne sais plus. *Oublie-la et nous n'aurons plus rien à craindre.* Cette phrase en particulier m'obsède. L'enjeu semble démesuré. Que faire, percer le mystère, ou obéir à Gideon ?

— Cas ? Tu m'écoutes quand je te parle ?

— Hein ?

Nat, une des copines de Carmel, me regarde comme si j'étais une crotte de chien sur son passage. Pourquoi elle m'emmerde, si je la dégoûte tant que ça ?

— Je voulais savoir si tu venais à la fête des terminales.

— Ben, je ne sais pas, je ne suis pas en terminale.

Nat lève les yeux au ciel.

— On ne va pas te demander ton carnet de correspondance pour entrer. Si on était en seconde, je ne dis pas, mais là, même Thomas pourrait se pointer sans problème. Cas ?

— Oui, m'entends-je dire d'une voix lointaine.

En vérité je n'écoute pas un mot de ce qu'elle raconte. Car ce n'est plus Nat que je regarde, mais Anna. Son visage s'est superposé à celui de mon odieuse voisine, ses lèvres bougent à l'unisson des siennes, mais son expression reste figée comme celle d'un masque.

— Tu es vraiment bizarre aujourd'hui, marmonne ironiquement l'horrible visage dédoublé.

— Désolé, les calmants m'abrutissent, bredouillé-je en tombant à moitié de ma chaise.

Je me relève et profite de l'inattention de M. Dixon pour me glisser hors de la salle. Il ne remarque rien, trop occupé à regarder par la fenêtre en attendant que la cloche sonne.

Quand Carmel et Thomas finissent par me trouver, je suis assis au bord de la scène du théâtre, immobile, les yeux fixés sur les rangées de sièges bleus, vides à l'exception d'un seul.

— Tu crois qu'il a eu une attaque ? s'inquiète Thomas à voix basse.

Cela fait déjà quelques minutes qu'ils sont là, et je n'ai pas tourné la

tête vers eux.

— Salut...

Ils poussent un soupir de soulagement et grimpent à grand bruit s'asseoir à côté de moi.

— Je vais finir par penser que tu ferais un bon comédien, remarque Carmel en me regardant osciller d'avant en arrière. Tu serais parfait dans le rôle de l'autiste. Nat m'a dit que tu avais été bizarre en cours d'histoire.

— Sachant que je voyais le visage d'Anna apparaître en transparence derrière le sien, je trouve que j'ai plutôt bien réagi.

J'en ai marre de devoir me justifier. Ils échangent un de leurs fameux regards.

— Tu as eu d'autres visions depuis l'autre fois ? me demande Thomas.

— Elle est torturée. Littéralement. Elle est venue dans ma chambre cette nuit, elle ne bougeait pas, et des plaies s'ouvraient partout sur elle. C'était horrible, et je ne pouvais rien faire. J'aurais voulu la serrer dans mes bras mais elle n'était pas vraiment là.

Déstabilisé, Thomas remonte ses lunettes sur son nez.

— Il faut qu'on sache ce qu'il se passe. On ne peut pas la laisser... vous laisser tous les deux dans cet état. Je dois pouvoir trouver un sortilège pour...

— Et si l'aide d'un psychanalyste était plus adaptée qu'un sortilège ? Tu y as pensé ? l'interrompt Carmel.

— Pour qu'on le diagnostique bipolaire et qu'il finisse bourré de médicaments ? Moi, je maintiens que Cas n'est pas fou.

— Sans vouloir employer les grands mots, on est dans un âge où on est particulièrement fragiles. Personne n'est à l'abri d'une crise de schizophrénie. Il paraît que ça vous file des visions plus vraies que nature.

— Schizophrène ? Carrément ? Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort ?

— Ça ou autre chose ! Je te rappelle que Cas vient de traverser une épreuve douloureuse. Il fait peut-être un choc post-traumatique. On ne peut pas s'embarquer avec lui dans l'histoire avant d'en être sûrs. Toi qui es censé être télépathe, tu sens la présence d'Anna ?

— J'avoue que non, mais ça ne veut rien dire. Je suis plus fort en trigonométrie qu'en vaudou.

— Moi, je pense qu'il faut arrêter de voir de la magie partout. Le cerveau crée ses propres fantômes ; ils n'en sont pas moins réels.

— Là-dessus je suis d'accord avec toi, concède Thomas après un silence. Il n'empêche, la solution du psy reste absurde.

Au comble de l'exaspération, Carmel trépigne.

— Pourquoi faut-il que tu sois si têtu ? Comment peux-tu être certain que la situation de Cas relève du paranormal ?

C'est la première fois que je vois Carmel et Thomas se disputer. Aussi fascinant que ce soit d'entendre mes deux meilleurs amis débattre de ma santé mentale, je commence à regretter d'avoir quitté mon cours.

C'est très grave, ce qui est en train de se tramer. Cesse de mettre ton nez dans ce qui ne te regarde pas, tu finiras par te le faire couper. Une tempête se prépare, je la sens t'envelopper.

Vos gueules à la fin, tous autant que vous êtes !

Au sixième rang en face de moi, troisième fauteuil à droite, Anna me fait un clin d'œil. Ou alors c'est juste qu'elle cille ; difficile à dire, sachant qu'elle a la moitié de la tête arrachée.

— Allons chez Morfran, murmuré-je en me levant.

Quand je pousse la porte de la boutique d'antiquités, la cloche familière retentit, suivie par le crépitement des pattes de Stella sur le plancher. La chienne, emportée par son élan, manque me renverser. Je la frictionne affectueusement. Elle me regarde avec une adoration fugitive avant d'aller quémander d'autres caresses à Carmel. Ingrate, va.

Pour une fois, Morfran a des clients. Des clientes même, deux femmes d'une quarantaine d'années, très intéressées par un vase chinois. À moins que ce ne soit par son propriétaire, tout aussi antique ? Je suis scié de le voir badiner avec elles, souriant, charmeur. Elles lui demandent la provenance du vase, et il leur raconte une jolie petite histoire, improvisée pour la circonstance. Un autre homme, je vous dis ! On rejoint l'arrière-boutique sur la pointe des pieds pour ne pas le déranger. Quelques minutes plus tard, on entend les deux dames dire au revoir et merci. Puis le rideau noir qui cache la marchandise « spéciale » se soulève et Morfran nous rejoint au milieu des étagères de filtres divers, des mortiers et des runes. Les bougies de ma mère ont droit à une place de choix en vitrine. Elle est devenue grand public, et c'est tant mieux.

Morfran ne me quitte pas des yeux. J'ai l'impression qu'il va sortir une petite lampe de son gilet en cuir et la braquer sur mes pupilles comme les médecins urgentistes. Ses bras croisés cachent le logo Aerosmith qui s'étale sur son T-shirt. Thomas lui tend une pipe de tabac frais. Il la prend sans détacher son regard de moi, dans un geste mécanique. L'affable antiquaire a laissé place au sorcier sourcilleux. La transformation est radicale.

— Alors, les enfants, vous venez prendre le goûter après l'école ?

Je n'arrive pas à déceler si son ton est ironique ou non. Il ajoute, en regardant sa montre d'un geste théâtral :

— Ah ! Non, en principe vous devriez encore être en classe. Vous avez intérêt à avoir une bonne raison de sécher les cours, gronde-t-il en lançant un regard furieux à son petit-fils. Toi, je te jure que si tu ramasses un avertissement, tu passeras l'été à récupérer la marchandise immonde que je ramènerai des puces.

— Ne t'en fais pas. C'est la dernière semaine, tout le monde s'en fiche.

— Moi, je ne m'en fiche pas. Je suis sûr que la mère de Cas non plus. Quant à toi...

Il se tourne vers Carmel, le front inquisiteur.

— Je suis la meilleure de ma classe depuis le début de l'année, la chasse aux fantômes n'y a rien changé. Comme dit mon père, peu importe la manière, il n'y a que les résultats qui comptent.

Les mots sont prononcés avec un sourire mi-désolé, mi-fanfaron qui a le mérite de désarmer le vieux bougon.

— Tu as eu ton ami rosbif au téléphone ?

— Oui. Il m'a fait comprendre qu'il se passait quelque chose mais que ça ne me regardait pas, et que je ferais mieux d'oublier Anna.

— Très bon conseil, commente Morfran en tirant sur sa pipe.

Un écran de fumée voile son visage.

— Je ne le suivrai pas.

— Stupide erreur.

C'est reparti pour le dialogue de sourds, désespérant, épuisant. Sauf que Carmel ne l'entend pas de cette oreille. Elle s'interpose, les bras croisés sur la poitrine :

— Pourquoi une erreur ? J'en ai marre de votre langue de bois ! Si vous nous expliquiez clairement ce qui se passe, vous auriez peut-être une chance de nous convaincre, je vous signale.

Morfran la regarde, laisse échapper une bouffée de tabac, puis se détourne et pose sa pipe sur le rebord de la cheminée.

— Je ne peux pas vous expliquer ce que je ne sais pas moi-même. Ma mise en garde ne repose que sur une intuition. Ce n'est pas une science exacte, juste un pressentiment. Quelque chose qui me titille ici...

Il pose une main sur sa poitrine.

— ... ou qui s'aiguise là, achève-t-il en indiquant sa tempe. Une voix dans ma tête qui me dit que vous encourez un danger et qu'il faut vous en écarter. Certaines personnes vous ont à l'œil. Vos moindres faits et gestes sont observés, rapportés, décortiqués. Tout ira bien tant qu'elles se bornent à vous espionner ; mais je vous assure que vous ne chanterez pas le même refrain si elles se décidaient à agir. Ce n'est pas la seule chose qui m'inquiète, murmure-t-il en tirant à nouveau sur sa pipe d'un air pensif. Deux partis s'affrontent dans ma tête. L'un me dit de vous retenir, l'autre voudrait que je vous encourage. Je ne sais plus où j'en suis moi-même. Ça devient difficile de tenir ma langue.

— Morfran, si vous savez quelque chose, dites-le-nous !

Il me défie du regard mais cette fois je ne lâche rien. Pas si près du but. Il se rétracte :

— Non, je ne peux pas.

Mais je sens à sa voix qu'il a déjà cédé.

— Dites-nous ce que vous savez.

— Je... je connais quelqu'un qui sait quelque chose.

— Qui ?

— Mademoiselle Riika.

— Tante Riika ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? glapit Thomas. Je passais tous mes mercredis chez elle quand j'étais gamin, nous explique-t-il. Ce n'est pas ma vraie tante, plutôt une amie de la famille. Ça fait des années que je ne l'ai pas vue.

— On s'est éloignés, c'est la vie, grogne Morfran. Si Thomas t'y amène, Cas, je suis sûr qu'elle voudra bien te parler. Elle a des origines finlandaises, la magie de ce pays n'a aucun secret pour elle.

Une rage incontrôlée s'éveille en moi. Magie finlandaise. Le visage de Malvina, la mère d'Anna, me revient en tête. Je la revois égorger sa propre fille en psalmodiant l'incantation qui allait transformer Anna en démon sanguinaire.

— Riika n'a rien à voir avec elle, je t'assure, me chuchote Thomas.

Je lui adresse un sourire reconnaissant. Ça ne me dérange plus qu'il s'imisce de temps à autre dans mon cerveau. En l'occurrence, la violence de ma réaction a dû affoler ses capteurs de télépathe, et je lui sais gré d'avoir trouvé les mots pour me calmer.

— Tu veux bien me présenter ta tante Riika, alors ?

— Bien sûr, mais dis-toi bien qu'on n'en tirera peut-être rien d'autre qu'une provision de sablés à la cannelle. Elle avait déjà une sérieuse araignée au plafond quand j'étais gosse.

— Si c'est vraiment Anna qui revient hanter Cas, est-ce que mademoiselle Riika saura la chasser ?

Jusque-là, Carmel s'était tenue à l'écart, se contentant de caresser Stella au milieu des volutes de fumée. Je la foudroie du regard. Après quelques secondes de silence, voyant que personne ne lui répond, elle hausse les épaules.

— OK, je suppose qu'on n'a plus qu'à y aller, alors.

— Thomas et Cas seulement, intervient Morfran en secouant la tête. Toi, jeune fille, tu restes ici. Riika ne te laissera jamais entrer chez elle.

— Pourquoi ? demande Carmel d'un ton offensé.

— Parce que tu ne veux pas entendre les réponses qu'elle a à donner. Tu diffuses des ondes d'incrédulité et de résistance partout où tu vas. Si tu les accompagnes, tu seras un obstacle dans leur quête, diagnostique Morfran en tassant les cendres à l'intérieur de sa pipe.

Carmel est blessée, mais ne proteste pas.

— D'accord, je n'irai pas.

— Carmel..., bafouille Thomas.

— Et tu ne devrais pas y aller non plus ! Aucun de vous.

J'aimerais lui dire d'arrêter, seulement sa colère est sans réplique, et ses yeux braqués sur Thomas :

— Toi qui te dis son ami, si tu tiens vraiment à lui, tu ne devrais pas l'encourager !

Elle tourne les talons et envoie valdinguer le rideau noir sur son passage. Elle atteint la porte de la boutique avant que j'aie le temps de lui crier que je ne suis pas un enfant, que je n'ai pas besoin d'un chaperon, d'une baby-sitter, ou d'un putain de psychanalyste. Je me tourne vers Thomas :

— Qu'est-ce qui lui prend ?

Je déduis à sa mine abasourdie que, malgré tous ses talents divinatoires, il n'en a pas plus idée que moi.

CHAPITRE 8

Ça fait dix bonnes minutes que nous roulons sur un chemin de terre sans avoir croisé le moindre panneau. La tante de Thomas vit vraiment dans le trou du cul du monde. D'épaisses rangées d'arbres nous font escorte. Pas une seule maison, rien. Tiens, là, une clairière ! Et derrière ? Encore des arbres. Pourtant Thomas maintient le cap bille en tête, virant à droite puis à gauche avec la précision d'un pilote de circuit. Pour quelqu'un qui n'est pas venu depuis des années, je trouve son assurance suspecte.

— Est-ce qu'on est perdus ? Tu me le dirais si on était perdus, hein ?

Le sourire qu'affiche Thomas est un peu forcé.

— Non, on n'est pas perdus. Du moins pas encore. Ils ont un peu modifié la route depuis la dernière fois.

— Qui ça, « ils » ? Il n'y a que des écureuils qui s'aventurent par ici, et je n'en connais aucun qui soit diplômé des Ponts et Chaussées.

Les arbres se succèdent toujours. Tout ce bois, c'est étouffant ; au moins l'occasion de remarquer que les bourgeons pointent leur nez, annonçant la fin de l'hiver. Pas trop tôt. On a pris tellement de virages que ma boussole interne est hors service. J'aurais dû dévider un fil, comme Ariane dans le Labyrinthe.

— Ah ! On y est ! croasse Thomas.

Je me redresse, électrisé par une montée d'adrénaline. Nous abordons une maisonnette blanche entourée d'un petit jardin où poussent des primevères. Quelques dalles éparses mènent au perron. Thomas se gare et fait retentir son Klaxon.

— J'espère qu'elle n'est pas sortie, s'inquiète-t-il en ouvrant sa portière.

— C'est mignon tout plein, ici.

Je ne dis pas ça par politesse. La bicoque se dresse seule au milieu de la clairière. C'est étonnant qu'il n'y ait pas de voisin, le coin est vraiment charmant. Thomas gravit les marches comme un jeune chiot tout fougueux. On devine l'enfant qu'il a dû être, impatient de voir sa tante Riika. Je me demande pourquoi Morfran ne la fréquente plus. Thomas frappe à la porte. Je retiens mon souffle, pas seulement parce que je veux que Riika nous ouvre pour avoir ma réponse, mais aussi parce que je serais trop triste de voir la mine déçue de mon

ami en cas d'échec.

Mon inquiétude est de courte durée. La porte grince sur ses gonds au troisième coup. Elle devait nous guetter depuis la fenêtre, curieuse de savoir qui pouvait bien venir lui rendre visite. Peu nombreux doivent être ceux qui se risquent jusqu'ici.

— Thomas Aldous Sabin ! Ma parole, tu es devenu géant !

Elle le tient enlacé sur son cœur et se balance à gauche puis à droite avec énergie. Thomas est bien forcé de suivre le mouvement, sidéré par la force de ce petit brin de femme. Je répète pour moi-même « Aldous ? » en essayant de ne pas rire.

— Quel bon vent t'amène, mon grand ?

Riika doit faire moins d'un mètre cinquante. Elle est toute maigre et ridée, ses cheveux striés de mèches blanches tombent en cascade emmêlée sur ses épaules osseuses. Elle porte un gilet en tricot violet trois fois trop grand et des chaussures rafistolées avec de la ficelle de cuisine. Je ne lui donne pas d'âge, mais elle n'est clairement plus toute jeune. Ce qui ne l'empêche pas d'assener une bonne bourrade à Thomas qui manque perdre l'équilibre.

— Tante Riika, je te présente mon ami, Cas.

Riika lève les yeux comme si elle s'apercevait seulement de ma présence. J'écarte les cheveux de mon front et je lui décoche mon sourire de boy-scout.

— Morfran nous a dit que tu pourrais nous aider, ajoute doucement Thomas.

Riika ne dit rien et me dévisage, les paupières plissées. Puis elle claque la langue. La puissance qui se dégage de cette femme me fait ravalier mon sourire. Je comprends tout de suite l'envergure de la sorcière qui se cache sous ces allures de hippie azimuthée. Quand son regard perçant se pose sur mon sac à dos, je lutte pour ne pas prendre mes jambes à mon cou.

— J'aurais dû le sentir venir, murmure-t-elle.

Sa voix crépite comme une vieille crécelle. Sans cesser de me fixer, elle s'empare de la main de Thomas et lui donne une vigoureuse petite tape.

— Entrez donc.

Le salon de Riika sent la vieille dame et l'encens. La décoration n'a pas bougé depuis les années soixante-dix. Les longs poils marron de la

moquette se fraient un chemin au milieu de meubles aux touches psychédéliques. Un grand fauteuil et un canapé, tous les deux couverts de velours vert. Une lampe-tempête rose et or qui projette sa lumière jaune sur une table autour de laquelle Riika nous invite à nous asseoir. Nous gardons nos mains sur nos genoux, repoussés par le capharnaüm de bougies à moitié consumées et de bâtonnets d'encens qui s'étale sur le Formica bleu. Riika attrape une fiole et verse deux gouttes de lotion au creux de sa paume. Puis elle se frotte énergiquement les mains et avance la tête vers Thomas comme une vieille chouette myope :

— Ton grand-père va bien ?

— Très bien. Il te passe le bonjour.

— De même.

Son timbre grave et son accent me hérissent. J'ai l'impression d'entendre Malvina. Les deux femmes sont pourtant diamétralement opposées. Riika est aussi anti-conventionnelle et spontanée que Malvina est corsetée et cruelle. Je me souviens de ses cheveux noirs et luisants, ramassés en un chignon serré. Rien à voir avec la chevelure vaporeuse de Riika, qui fait comme une coque en sucre filé autour de sa tête. Mais les deux sorcières sont de la même trempe. La force sombre qui émane de Riika me rappelle ce jour funeste où on a vu Malvina perpétrer son infanticide. Le souvenir de la cire noire versée sur la robe ensanglantée d'Anna assaille ma mémoire.

— Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ? déclare mystérieusement Riika en se tournant vers moi.

Je ne serais pas étonné que ce soit elle qui ait appris la télépathie à Thomas. À moins que ce soit inné ? Il a forcément été influencé par une personnalité si magnétique. Riika pêche une boîte en fer blanc parmi les objets échoués sur la table, l'ouvre et la tend à Thomas. Il attrape deux bonnes poignées des fameux sablés à la cannelle et commence à se goinfrer sous l'œil ravi de sa vieille tante. Soudain, Riika tourne la tête et lève un sourcil impatient, comme si elle attendait que je lui réponde. Je n'ai aucune idée de ce que je dois dire. Elle claque de nouveau la langue.

— Tu es un ami de Thomas, alors ?

Je hoche la tête, incapable d'aligner trois mots.

— Le meilleur ami que j'ai jamais eu, postillonne Thomas.

Riika lui lance un regard attendri.

— Dans ce cas, je ferai mon possible pour t'aider.

Elle se penche et allume trois bougies au hasard. C'est ce que ses

maines fébriles pourraient faire croire, mais je ne suis pas assez naïf pour penser qu'une sorcière comme elle laisse quoi que ce soit au hasard.

— Pose tes questions.

Je respire à fond – l'inspiration ne vient pas. Riika me fait perdre tous mes moyens. Il faudrait la replonger dans le contexte, lui raconter la malédiction d'Anna, ses années passées à hanter la maison victorienne, la façon dont elle s'est sacrifiée pour nous ; tout ça pour en arriver à ma question : pourquoi Anna revient-elle me hanter alors que la chose est supposément impossible ?

Riika me donne une tape impatiente sur la main. Je suis trop lent à son goût.

— Donne.

Je lui offre ma paume. Elle saisit délicatement mon poignet puis me broie soudain les os d'une poigne de fer, les yeux fermés, respirant à grand bruit.

Thomas ne bouge plus, la bouche encore pleine, hypnotisé par la scène comme si des étincelles allaient jaillir entre sa tante et moi. Le moment se prolonge ; ma gêne s'accroît à chaque seconde. Déjà que je n'aime pas trop les contacts, quand c'est une magicienne de cette puissance qui vous tripote, il y a de quoi se sentir mal. Je n'y tiens plus, prêt à me lever et à partir, quand elle rouvre les yeux, et me libère non sans m'avoir administré une dernière petite tape pour la route.

— C'est un guerrier, ton ami. Le gardien d'une arme plus vieille que nous tous.

Ses mains, recroquevillées sur elles-mêmes comme pour se régénérer, sursautent soudain : elles se mettent à pianoter nerveusement sur la table, possédées par une énergie prodigieuse. Le menton de Riika roule sur sa poitrine, sa tête dodeline à droite et à gauche. Elle murmure d'une voix caverneuse, à peine audible :

— Tu veux savoir ce qui se passe avec la fille.

Comment a-t-elle su ? Je m'attends à ce qu'elle poursuive ses révélations, mais elle sort de sa transe aussi rapidement qu'elle y a sombré. Elle se redresse, un sourire rusé aux lèvres :

— C'est toi qui as délivré Anna à la robe de sang ! Je l'ai sentie passer d'un monde à l'autre. C'était comme si le calme revenait sur le lac après une tempête.

Elle attrape une pochette en velours posée sur un plateau doré, en

vide le contenu devant elle et se penche. Je préfère penser qu'elle observe la position de petites runes, quoi qu'à bien y regarder ça ressemble plutôt à des osselets. Du moment que ce ne sont pas des os humains... Riika fronce les sourcils.

— La fille n'est pas avec toi en ce moment...

Mon cœur rate un battement. Je ne sais pas si je dois être déçu.

—... mais elle l'a été récemment.

Thomas remonte ses lunettes sur son nez, signe chez lui de la plus vive concentration. Il me donne un petit coup de coude, en guise d'encouragement sans doute. Moi, je suis pétrifié. Il prend la parole à ma place :

— Tu peux voir ce qu'elle veut ?

Riika secoue la tête :

— Il n'y a qu'une personne pour le dire. C'est à Anna à la robe de sang de livrer ses secrets. Elle donnerait beaucoup pour toi, ajoute-t-elle en me regardant de biais.

Je distingue à peine ses paroles à travers le bourdonnement qui emplît mon crâne. La tête me tourne, je crois que je vais m'évanouir. Je serre les dents et me force à reprendre le dessus.

— J'ai essayé de parler à Anna, mais elle reste muette. Elle ne me voit pas.

Mon cerveau est lancé. Entre la joie, la stupeur et l'incrédulité, c'est le doute qui domine :

— Tous les gens de mon entourage se sont acharnés à me convaincre qu'il fallait que je l'oublie, et vous venez me dire qu'elle n'est pas perdue. Qui dois-je croire ?

Riika s'enfonce dans son fauteuil. D'un geste sec et impérieux, elle désigne mon sac à dos.

— Montre.

Thomas approuve d'un hochement de tête. J'attrape mon sac et en tire l'athamé. Je le pose devant moi dans son fourreau de cuir. Quand je mets la lame à nu, Riika tend le cou. Sa réaction me trouble : elle observe le métal où se reflètent les flammes des bougies avec une répulsion à peine déguisée. Un tic nerveux agite le coin de sa bouche fripée. Elle racle le fond de sa gorge et crache trois fois par terre.

— Que sais-tu de ce couteau ?

— L'athamé a appartenu à mon père avant moi et à son père avant lui. Il nous sert à défendre les vivants contre les fantômes malfaisants

en les expédiant pour de bon dans l'au-delà.

Riika cligne trois fois des yeux, de son air de hibou effarouché puis se tourne vers Thomas, réprimant un éclat de rire :

— Très subtil, cette vision du monde ! Le bien d'un côté, le mal de l'autre. Les gentils et les vilains, le blanc et le noir ! Mais, mon petit, tu dois bien savoir que l'athamé se moque de ces catégories.

Son visage revêt soudain une profonde tristesse. Elle soupire :

— Je vais t'expliquer. Tu crois que l'athamé ouvre une porte vers un autre monde, l'au-delà comme tu l'appelles. Eh bien détrompe-toi. En vérité l'athamé *est* la porte. Elle a été ouverte il y a bien longtemps et son battant n'a cessé d'aller et venir depuis, d'avant en arrière...

Ce disant, elle se balance elle-même comme un pendule. L'effet est hypnotique.

— C'est un mouvement perpétuel dans lequel il est très difficile de se glisser. Mais la porte ne s'est jamais refermée.

Un sursaut de lucidité me fait réagir :

— Je ne vous crois pas. Les fantômes que j'ai tués ne peuvent pas revenir à travers le couteau. Ça ne fonctionne pas comme ça, balbutié-je en reprenant l'athamé et en le fourrant rageusement dans mon sac.

Riika me donne une grande claque sur l'épaule et éclate franchement de rire.

— Qui es-tu pour savoir ?

Je gémis de douleur, l'épaule en feu, et regarde Riika avec indignation. Ce n'est pas une araignée qu'elle a au plafond, c'est une armée de tarentules.

— Cela dit tu n'as pas entièrement tort, mon petit père. Pour qu'un fantôme revienne, il lui faut une bonne dose de détermination, et une connexion forte avec l'athamé. Est-ce qu'Anna a tâté de ta lame ?

— Non, elle n'a pas eu besoin de moi pour y passer, dis-je avec amertume.

— Attends, ce n'est pas vrai, Anna a eu un contact avec l'athamé, rappelle-toi ! intervient un Thomas surexcité. Quand on a fait le rituel pour connaître son histoire, Will t'a pris ton couteau pour la frapper. Il ne lui a laissé qu'une estafilade, mais elle t'a dit qu'elle s'était sentie aspirée par la plaie.

— Alors c'est clair, elle est connectée, murmure Riika. L'athamé est un fanal par lequel elle te fait signe. Je ne m'explique pas pourquoi elle seule y arrive. Logiquement, les autres fantômes que tu as

transpercés devraient pouvoir aussi se manifester. Certains mystères demeurent entiers, même pour une vieille routière comme moi.

Elle regarde vraiment l'athamé bizarrement. Une fascination morbide, mêlée de crainte. Un éclat jaune allume ses iris d'une lueur féline.

— Tout ça ne nous dit pas comment Cas peut entrer en contact avec Anna, tante Riika.

— Tout est une question de musique ! s'exalte la sorcière. Jouez-lui celle qui sera douce à ses oreilles. Parlez-lui la langue de la magie de son pays. Il vous faudra utiliser le tambourin des Sámi. C'est comme ça que nous communiquons avec nos morts en Finlande. Ton grand-père saura où en trouver.

— C'est vous la spécialiste, Riika. Vous devez nous aider.

— Thomas connaît suffisamment de magie pour s'en sortir seul.

Ce dernier n'en a pas du tout l'air aussi persuadé. Il proteste, alarmé :

— Je n'ai jamais pratiqué ce type de rituel ! S'il te plaît, Riika, tu dois me montrer.

Elle secoue tristement la tête et évite le regard insistant de Thomas. Sa respiration se fait saccadée, presque sifflante. Il est temps de partir. On a dû l'épuiser avec nos questions, et elle nous a déjà sacrément avancés. Je vais pouvoir parler à Anna ! Mon cœur fait un bond quand, soudain, un courant d'air froid me saisit. J'ai le bout des doigts glacés.

Thomas n'a rien remarqué, trop occupé à énumérer ses lacunes pour la pratique de la magie finlandaise. Il pourrait confondre un tambourin avec la grosse caisse d'une fanfare et, avec son absence d'oreille musicale, se tromper d'aiguillage et convoquer le fantôme d'Elvis. Riika ne bronche pas, le visage affaissé.

Il fait froid dans cette maison ! Il n'y a pas de chauffage ou quoi ? Soit l'installation date de Mathusalem, soit Riika est vraiment près de ses sous.

Elle finit par pousser un long soupir. Son énergie cède place à la lassitude. À la résignation, presque.

— D'accord, va chercher mon tambourin, Thomas. Il est accroché au mur nord dans ma chambre à coucher.

Elle nous désigne le couloir du menton. J'ai un mauvais pressentiment. Quelque chose cloche avec cette femme. Ce ne sont pas ses manières extravagantes, c'est le regard qu'elle porte sur l'athamé.

Un regard que j'ai déjà vu quelque part.

— Merci tante Riika !

Thomas s'élançait gaiement. Riika fait une tête d'enterrement.

— Thomas, attends !

Je viens de comprendre et cours après mon ami pour le retenir. Trop tard. Quand je le rejoins dans la chambre, il est immobile comme une statue. Le tambourin trône au-dessus du lit. Nous ne sommes pas seuls à le regarder : Riika le fixe de ses orbites vides, toute raide dans son fauteuil, la peau grise et cireuse aux endroits où il en reste encore. Un trou s'élargit au-dessus de sa bouche, révélant l'émail de ses dents et la blancheur de son crâne. Elle est morte. Ça doit bien faire un an.

— Thomas...

J'essaie de lui prendre le bras mais il se jette hors de la pièce. Je lâche un juron, mais j'ai encore assez de présence d'esprit pour détacher le tambourin du mur avant de déguerpir à mon tour. Je remarque dans ma hâte combien la maison a changé en l'espace d'une minute. Le salon repose sous une épaisse couche de poussière, les coins du sofa ont été grignotés par les rongeurs. Les toiles d'araignée envahissent chaque encoignure, et la lampe-tempête est noire de crasse. Thomas ne s'arrête de courir qu'une fois dans le jardin. Je le retrouve courbé en avant, la tête entre les mains. Je m'approche maladroitement :

— Ça va ?

Il s'écarte, sur la défensive. Je ne sais pas quoi faire. Je décide de le laisser tranquille. Il hoquette doucement, ses épaules se soulèvent par saccades. Je crois bien qu'il pleure. Il essaie de me le cacher tant bien que mal. Je me détourne vers la petite maison que je détaille à présent à la lueur de la triste réalité : les arbres qui l'entourent sont morts, la terre du jardinet congelée. La peinture blanche s'effrite de toutes parts en lambeaux que le vent emporte au loin.

— Je suis désolé, mon pote. J'aurais dû le sentir. Il y avait des signes.

Signes que le fantôme de Riika s'est bien employé à nous masquer.

— C'est pas grave, marmonne Thomas en s'essuyant les yeux du revers de sa manche. Au moins tante Riika n'est pas dangereuse. Elle ne ferait pas de mal à une mouche. C'est juste que je ne m'y attendais pas. Je n'arrive pas à croire que Morfran ne m'ait rien dit.

— Peut-être qu'il ne savait pas ?

— Bien sûr que si, affirme Thomas.

Les couleurs reviennent peu à peu sur son visage. Il lève sur moi un sourire pâle. Les yeux sont rougis, mais il a repris le dessus. Ce gars a de la ressource. Je le suis vers la voiture.

— Il le savait très bien, ce salopard. Je vais le tuer ! Dès qu'on arrive je te jure, je l'étrangle.

Thomas ne décolère pas de tout le trajet, et le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne manque pas d'imagination pour inventer les pires tortures à faire subir à son grand-père. Je ne l'avais encore jamais vu se fâcher à ce point. J'essaie de le tempérer :

— Est-ce que Morfran mérite vraiment une fin si terrible ?

— Tu ne comprends pas ? me lance Thomas, le teint vert. À cause de lui, j'ai mangé ces putains de sablés à la cannelle ! Il me le paiera !

CHAPITRE 9

Après deux heures passées à écouter Thomas se plaindre et se rincer la bouche à grandes gorgées d'eau, il me dépose enfin devant chez moi. Je suis content de ne pas assister à sa confrontation avec Morfran. J'ai essayé de me montrer le plus compatissant possible, mais je dois avouer qu'à mon sens, la question des sablés reste un point de détail. Morfran a envoyé son petit-fils rendre visite à la femme qui a bercé son enfance en omettant de mentionner que celle-ci était morte. Ça, c'est grave ! Cependant, je garde mes réflexions pour moi. Après tout, chacun a son talon d'Achille. Pour Thomas, ce sont les biscuits périmés. C'est bon à savoir.

Il m'a prévenu qu'il lui faudrait une semaine pour apprendre à se servir du tambourin. J'ai sagement hoché la tête d'un air compréhensif tout en luttant contre l'envie de me livrer sur-le-champ à un solo de percussion magique. Gideon, qui a toujours le mot pour rire, dirait que je veux aller plus vite que la musique.

Quand j'entre dans mon salon, je ne tiens pas en place. Impossible de regarder la télé ou de manger. Je voudrais que les choses aillent vite, être enfin fixé. Ma mère arrive dix minutes après moi, une gigantesque pizza sous le bras. En temps normal j'aurais sauté au plafond, mais là, je continue de faire les cent pas sans lever le nez.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demande ma mère qui me connaît bien.

— Morfran nous a envoyés voir la tante de Thomas, une vieille sorcière finlandaise. Il s'est avéré qu'elle était morte, mais ce n'est pas le plus important : elle nous a révélé le moyen d'entrer en contact avec Anna ! Tu te rends compte ?

Dire que la réaction de ma mère me déçoit serait trop faible. Je m'attendais au moins à ce qu'elle se réjouisse un peu. Au lieu de ça, son visage reste impassible. Elle hausse les épaules et se dirige sans mot dire vers la cuisine d'un pas lourd. Je la suis, sentant une vague de colère s'enfler dans ma poitrine.

— Pendant que tu avais ta conversation paranormale avec la défunte tante de Thomas, moi j'ai parlé avec Gideon, figure-toi.

Je laisse libre cours à ma frustration sans l'écouter :

— C'est quoi ton problème ? Je te dis que je ne suis pas fou, qu'Anna est là, quelque part, qui m'attend, et toi tu te comportes

comme si je t'annonçais qu'il y avait une super réduction chez Carrefour ou que je m'étais cassé le petit orteil, ce qui, soit dit en passant, t'aurait sans doute beaucoup plus intéressée !

— Gideon est catégorique, Cas : tu dois renoncer. Renoncer à ta réponse, renoncer à Anna. C'est une question de vie ou de mort.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous à me répéter ça ? Est-ce que vous croyez vraiment que ça va me faire changer d'avis ? Et que je vais arrêter de la voir se pointer pour me montrer toutes les souffrances qu'elle endure ? Tu vas peut-être me dire que c'est dans ma tête, comme Carmel, qui est persuadée que je vire psychopathe !

— Cas, calme-toi. Gideon a ses raisons, il faut l'écouter. L'heure est grave, moi aussi je sens que quelque chose ne tourne pas rond.

— Évidemment, mais tu ne sais pas quoi. Et puis Gideon a ses raisons, mais il ne nous dira pas lesquelles ! Tu crois que je vais renoncer à donner à Anna le repos qu'elle mérite au nom de ton intuition féminine ?

— Attention, tu vas trop loin.

— Je sais, pardon !

Je hurle mon excuse, incapable de baisser le ton. Ma mère a de la patience, mais il y a des limites. Elle hausse la voix à son tour :

— Écoute-moi bien, Thésée Cassio Lowood ! Sache que je ne suis pas seulement une mère, je suis aussi une sorcière, et pas mauvaise avec ça. Je sais reconnaître un danger quand il y en a un.

Nous nous jaugeons du regard, et le sien se radoucit un peu. Elle voudrait ajouter quelque chose, mais elle n'ose pas.

— Je vois en toi, Cas, tu sais. Tu ne veux pas vraiment qu'Anna trouve le repos. Ce que tu veux, c'est la ramener.

Touché. Depuis le début, je ne veux pas l'admettre, mais elle a raison. Je baisse les yeux.

— Cas, mon chéri, je serais la première à me réjouir si c'était possible. Elle a vengé mon mari et sauvé mon fils, je lui dois beaucoup. Mais je dois te dissuader de tenter quoi que ce soit pour la délivrer.

— Pourquoi ? dis-je, sur la défensive.

— Parce qu'il y a des règles, Cas. Des règles qu'on ne doit pas enfreindre.

— On ne doit pas, mais on peut.

— Cas...

Sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, je m'enfuis par l'escalier, les deux mains sur les oreilles, suffoqué par la rage. Je voudrais leur lancer toutes mes raisons à la figure et qu'ils me foutent la paix. Tous, depuis le début, essaient de me décourager. Tous à l'exception de Thomas, le seul qui cherche à savoir la vérité, le seul qui ne soit pas un lâche égoïste.

Sur qui je tombe quand j'ouvre la porte de ma chambre ? Sur Anna, évidemment. Ses yeux me cherchent tant bien que mal, mais sa nuque est brisée, et sa tête roule sur sa poitrine. J'ai le cœur en charpie.

— Là vraiment, c'est trop.

Ses lèvres bougent mais aucun son ne sort, obstrué par le sang épais qui s'échappe de sa bouche. Lentement, elle s'approche de la fenêtre. Je m'oblige à ne pas regarder, mais je n'y arrive pas tout à fait, et quand elle s'élance dans le vide, je perçois le déploiement de sa robe dans le froid de la nuit. Son corps s'écrase sur le pavé dans un craquement d'os.

Je martèle le mur de coups de poing. Les paroles de ma mère résonnent dans ma tête, je renverse ma table de nuit dans un rugissement de fureur. Tout a l'air si simple quand elle le dit, il faut être prudent, respecter les règles, rester à sa place. Elle me prend pour qui ? Je ne suis pas un idéaliste, un évaporé qui rêverait d'enlever sa princesse sur son beau cheval blanc ! Comment le saurait-elle ? Je me suis fait tout seul. Et dans une violence qui ne me laissera jamais aucun répit.

— Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il va falloir donner de ta personne. Du sang, plus précisément.

Le ton grave de Thomas ne colle pas avec l'exaltation un brin morbide qui luit au fond de sa prunelle.

— Si je dois tirer plus d'un litre, préviens-moi, que je fasse des réserves.

Il m'adresse un petit sourire nerveux. Ça ne fait qu'un jour et demi qu'il planche sur le rituel, c'est normal qu'il ne soit pas prêt, mais j'ai du mal à museler mon impatience. J'ai à peine dormi trois heures. Horrible impression d'avoir été déterré vivant au sortir du lit. Thomas me donne quelques éléments pour que je temporise, mais je ne le sens pas très à l'aise. Mon sang, en l'occurrence, sera comme une sorte de droit de passage pour établir un lien avec l'autre côté. Je ne sais pas si je dois voir ça comme un prix à payer ou un gage de bonne volonté. Je pencherais plutôt pour la première option.

Thomas se redresse : la silhouette de Carmel se découpe au fond du couloir. Elle est pimpante, sa queue-de-cheval blonde se balance gaiement au gré de sa démarche énergique. Je suis si fatigué que la lumière qui se reflète sur ses bracelets en argent m'agresse.

— Salut Thomas, salut Cas le Zombie.

— Salut Carmel, dis-je en levant un bras pour me protéger les yeux. Thomas a dû te raconter notre visite chez sa tante ?

— Oui. Flippant.

— Honnêtement ça allait. Riika était plutôt cool. Elle t'aurait fait marrer.

— Sans doute. Mais bon, puisque j'ai été virée du club...

Elle baisse le nez. Aussitôt Thomas proteste, lui assure que rien n'a changé, que Morfran aurait dû se mêler de ce qui le regardait, qu'elle est un maillon indispensable à notre équipe. Carmel hoche la tête en silence, sans lever les yeux du sol.

Son attitude cache quelque chose, je le sens confusément au milieu de ma fatigue. Je l'observe à la dérobée et tout d'un coup je comprends : au fond d'elle, Carmel était soulagée de ne pas venir avec nous. Elle est arrivée à saturation, on l'a perdue quelque part entre les sombres prédictions de Morfran et les fourches malencontreuses. Quand Thomas ne la regarde pas, elle le dévisage avec une tristesse qui ne fait que confirmer mon diagnostic. Il lui parle du rituel, et elle feint de se mettre au diapason de son enthousiasme. Même s'il se rendait compte de quelque chose, elle est déjà trop loin. Je tourne les talons, incapable d'assister plus longtemps à cette scène cruelle. J'ai toujours détesté les mauvaises comédies sentimentales.

Je n'avais pas passé une année entière dans la même école depuis la quatrième. J'avais oublié que la joie des vacances s'accompagne de la malédiction de l'album de promo, ce trombinoscope géant dont il faut signer des exemplaires à tour de bras, même ceux des gens à qui on n'a jamais adressé la parole. On m'arrête tous les deux mètres pour me tendre un stylo et ma dédicace, toujours la même, ne manque pas de décevoir. C'est vrai que « bon été », c'est un peu court. Je suspecte mes camarades de m'aborder avec le vain espoir que je leur ponde un hiéroglyphe indéchiffrable, fruit de mon cerveau déréglé, et qu'ils pourront brandir comme une pièce à conviction de ma démence. J'ai été plus d'une fois tenté de leur faire ce plaisir, juste pour voir leur réaction ; mais je jure que le prochain qui s'approche, c'est dans son sang que je tremperai ma plume !

Quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne, prêt à mordre, quand je tombe nez à nez avec Cait Hecht, ma prétendante éconduite. Si je pouvais me cacher dans mon casier, je le ferais sur-le-champ.

— Salut Cas. Tu signes mon album ? me demande-t-elle avec un sourire.

— Bien sûr, balbutié-je.

Je me creuse les méninges à la recherche d'une formule personnalisée. J'écris son nom pour gagner du temps, je trace une virgule avec application, et ensuite... « désolé de t'avoir mis un vent, tu me rappelais trop une fille que j'ai tuée » ? Ou alors « ça n'aurait jamais marché entre nous. J'en aime une autre et elle t'aurait éviscérée sur place si elle avait pu » ?

— Tu as des projets sympas pour l'été ?

— Heu, je ne sais pas encore. Je vais sans doute voyager un peu.

— Tu seras là à la rentrée ?

On pourrait croire que ça l'intéresse, mais elle me fait la conversation par pure politesse. Carmel m'a dit qu'elle s'était mise avec Quentin Davis deux jours après le fiasco de notre rendez-vous. Tant mieux pour elle, et aussi pour moi, qu'elle ne soit pas rancunière.

— Ça, c'est une bonne question, murmuré-je avant de griffonner à la hâte « je te souhaite un bon été » dans la marge.

CHAPITRE 10

La nuit est noire, à l'exception des quelques étoiles qui clignent au-dessus de nos têtes et du halo pâle de la ville que nous laissons derrière nous. Thomas a fait exprès de laisser passer la pleine lune. Ça nous laisse plus de chances d'atteindre Anna. Ça, et aussi le fait de procéder au rituel à l'endroit où elle a disparu. Nous roulons donc vers les vestiges de sa vieille maison et j'ai beau comprendre la nécessité de la démarche, l'idée de revenir sur les lieux me plonge dans un état second. Je n'arrivais tellement pas à me concentrer tout à l'heure dans la boutique que Thomas a renoncé à nous expliquer le plan en amont. Il le fera sur place.

— Tu es sûr que tu es prêt, Cas ? me demande Carmel en me jetant un coup d'œil inquiet dans le rétroviseur.

— Il faudra bien.

Elle hoche la tête. J'ai été surpris qu'elle veuille nous accompagner. Depuis l'autre jour au lycée je n'arrive plus à la regarder comme avant. Mais si elle est là ce soir, c'est que je me suis peut-être trompé. Après tout j'étais beaucoup trop fatigué pour y voir clair.

— C'est pas sûr que ça marche, ne vous faites pas trop d'illusions, nous met en garde Thomas.

— Ne t'en fais pas, l'important c'est d'essayer.

Si je suis en apparence aussi serein, c'est que je ne doute pas une seconde de notre succès. Thomas a travaillé comme un fou, il est remonté comme un coucou suisse, et je n'ai pas besoin d'être sorcier pour sentir l'énergie accumulée en lui comme dans un morceau de kryptonite.

— Quand on aura fini, ça vous dirait qu'on se fasse un bon sushi ?

— Comment peux-tu penser à manger dans un moment pareil ? lui demande Carmel.

— Hé, on voit que ce n'est pas toi qui a passé trois jours à jeûner et à ne rien boire d'autre que d'ignobles décoctions de chrysanthèmes. Sans parler des inhalations aux orties. C'est la première fois que je me purifie pour un rituel, et je t'assure que ça n'a rien de marrant. Je meurs de faim !

J'échange un regard amusé avec Carmel en écoutant ses doléances.

— OK, mec, dès que c'est fini, on se tape le menu complet et c'est moi qui régale, dis-je en posant ma main sur son épaule.

Des sushis. C'est vraiment pour lui faire plaisir, hein.

Le silence s'installe tandis que nous bifurquons dans l'allée d'Anna. Je m'attends à trouver la maison debout, comme la dernière fois que je suis venu ; mais tout, du toit crevé aux fondations pourrissantes, tout a été rasé. Les phares de la voiture balayent un espace vide et désolé.

Lorsque la maison a implosé il y a six mois, les autorités sont venues dresser le procès verbal et nettoyer les débris. Ils n'ont pas su déterminer la cause de la destruction ; comme toujours dans ces cas-là, ils n'ont pas vraiment cherché. Un éboulement bouchait l'entrée du sous-sol, dont les murs tenaient encore. Ils se sont contentés de remuer quelques gravats, et, après avoir haussé les épaules, ils ont coulé du béton à l'intérieur, enterrant littéralement ce dossier dérangeant. À présent le terrain ressemble à un lotissement constructible, une grande dalle de béton envahie par les herbes folles. S'ils avaient approfondi l'affaire, et seulement creusé quelques mètres plus loin, ils seraient tombés sur les corps des victimes d'Anna, enracinés dans les fondations. Le parfum de la mort les a repoussés, les enveloppant de son souffle impénétrable et leur intimant de gentiment se retirer sans faire de bruit.

— Explique-nous un peu comment ça va se passer, Thomas.

Si la voix de Carmel est calme, ses doigts serrent le volant, nerveusement. Thomas farfouille dans la sacoche en toile, vérifiant pour la centième fois qu'il n'a rien oublié.

— Vous allez voir, c'est assez facile. Simple, en tout cas. D'après Morfran, le tambourin était régulièrement utilisé par les chamanes des tribus nordiques pour parler avec les morts. Notre problème à nous, ça va être d'atteindre notre cible. Du moment qu'ils entraient en contact avec l'au-delà, les sorciers de l'époque ne se posaient pas de questions, ils étaient contents et écoutaient l'augure, quel qu'il soit. Nous, on ne veut pas parler à n'importe quelle âme qui passe, on veut Anna. C'est là que toi et la maison jouerez votre rôle de canalisateurs.

OK, maintenant, action ! pensé-je en ouvrant ma portière d'une main fébrile. Il fait doux dehors, il y a juste un peu de vent. La nostalgie me submerge quand j'entends les graviers crisser sous mes semelles. Je me revois six mois plus tôt, m'avancant dans cette même allée pour parler la nuit entière avec la jeune morte qui hantait ces murs. Carmel me tend la lampe-tempête dont les reflets embrasent son visage soucieux.

— Tu sais, tu n'es pas obligée de faire ça, Carmel. On peut s'en sortir à deux.

L'espace d'un instant je vois le soulagement détendre ses traits. Elle se ressaisit aussitôt, la mine résolue, et me sort son discours bien rôdé :

— Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre aussi ! Morfran peut m'exclure de vos goûters avec les revenants, mais cette fois je ne me laisserai pas ostraciser. Je veux savoir ce qui est arrivé à Anna. Je lui dois bien ça.

Thomas marche quelques mètres devant nous. On lui emboîte le pas et Carmel me pousse affectueusement du coude. Je lui souris en ravalant ma douleur – les brûlures sont encore fraîches, mais cet encouragement de sa part est trop précieux. Je me promets de lui parler dès qu'on en aura fini avec le rituel. Cartes sur table, tous les trois. Elle nous dira ce qu'elle a sur le cœur, et on réglera le problème.

Comme à son habitude, Thomas braque sa torche sur tout ce qui bouge. Heureusement qu'il n'y a pas de voisin à moins d'un kilomètre et qu'une épaisse forêt nous protège des regards : les gens pourraient croire qu'une soucoupe volante débarque à côté de chez eux. Thomas atteint la dalle de béton et monte sans état d'âme ; il furète partout comme un jeune chien de chasse. Je sais ce qu'il cherche : l'endroit où Malvina a ouvert une brèche vers l'autre monde, celle-là même par laquelle Anna s'est immolée en entraînant l'homme obeah dans son sillage.

— C'est bon ! lance-t-il une minute plus tard en nous faisant signe de le rejoindre.

Carmel s'avance prudemment. Je reste en arrière. La réponse à mes questions est là, devant moi. Il suffit d'un pas, et j'ai l'impression que c'est une montagne. J'attends pourtant ce moment depuis six mois, je ne désire rien d'autre depuis qu'Anna a disparu. Alors quoi ?

— Cas ?

— J'arrive !

Des proverbes idiots se bousculent dans ma tête : « Moins on en sait, mieux on se porte » ou « Heureux les ignorants ». C'est bien le moment, tiens ! Tout ce que je veux, c'est qu'Anna soit en paix. Si seulement le rituel de ce soir pouvait nous révéler que la chose qui me hante n'a rien à voir avec elle. S'il s'avérait que c'est moi qui perds la boule et qu'Anna est en sécurité, je serais trop heureux d'aller consulter ! Au moins je saurais avec quelles armes lutter. J'ai peur de découvrir que nous nous mesurons à bien plus fort que nous ; que les épreuves qui nous attendent sont sans commune mesure avec tout ce

que j'ai expérimenté jusqu'ici. J'ai pensé que je pourrais ramener Anna dans notre monde, l'avoir à nouveau auprès de moi, mais c'est un rêve égoïste. Ce qui compte, c'est qu'elle aille bien. Pour le reste, on verra.

Je prends mon courage à deux mains et enjambe la dalle. Rien ne se passe. La terre ne bouge pas, aucun éclair ne déchire le ciel ; je ne sens rien, pas même un frisson le long de ma colonne vertébrale. La puissance maléfique du lieu s'est dissoute dans les décombres. Morfran, ma mère et Thomas y ont veillé à l'époque en posant des runes aux quatre coins de la propriété.

Thomas dessine un cercle à la pointe d'un athamé emprunté à Morfran. La plupart des gens vous diraient que ce couteau est plus beau que le mien. Son manche plaqué or, serti d'une pierre précieuse, fait un certain effet ; pour autant, il n'a pas plus de valeur qu'un accessoire de théâtre. Aucun pouvoir intrinsèque. En l'occurrence c'est Thomas qui lui transmet le sien pour délimiter le lieu du rituel. Dans une autre main, cet athamé serait juste bon à découper un steak.

Carmel se place face à Thomas, un bâtonnet d'encens allumé à la main. Elle répète à voix basse une incantation protectrice qu'il psalmodie à son tour, en léger décalé. J'écoute l'écho de leurs deux voix et pose la lampe-tempête un peu à l'écart du cercle. Puis je viens m'asseoir avec eux.

Le sol est froid mais au moins il est sec. Thomas s'installe, le tambourin calé entre les genoux. Il tire de son sac une baguette en bois. Il a pensé à tout. Mon attention se fixe sur les dessins qui ornent l'instrument. Je les reconnais à peine dans la pénombre, pourtant je me souviens de les avoir longuement observés sur le chemin de retour de chez Riika. Une guirlande de silhouettes rouges de style naïf s'allonge sur le cadre, représentant une scène de chasse. Carmel rompt le silence :

— C'est vraiment une antiquité, ce machin. Il est fait en quoi, à votre avis ? En peau de dinosaure ?

Je ris, mais Thomas nous rappelle à l'ordre, sévère :

— Je vous prierai de ne pas vous déconcentrer. Le rituel a beau être simple, il nécessite un certain recueillement.

Ses gestes précis me remettent tout de suite dans le bain. Il désinfecte la lame de son athamé avec un coton imbibé d'alcool. Je sais ce que ça signifie. Le moment de donner de ma personne est arrivé.

— Cela dit, pour répondre à ta question, Carmel, d'après Morfran le tambourin est sans doute tendu de peau humaine.

Carmel pousse un cri d'effroi.

— Ne t'inquiète pas, on n'a tué personne pour ça. Dans les temps anciens on prélevait la peau et les organes du chamane à sa mort pour en faire des instruments magiques. Rien n'est sûr en l'occurrence, mais ce n'était pas le genre de tante Riika d'accrocher de la camelote à son mur. Ce tambourin-là a dû se transmettre de génération en génération dans sa famille.

Avec toute l'amitié que je lui porte, j'aimerais juste bâillonner Thomas. Il ne voit pas Carmel se décomposer à côté de lui ? Elle qui essayait d'égayer l'atmosphère, elle fixe à présent l'objet avec horreur, et je sais exactement ce qu'elle pense (ce n'est pourtant pas moi le télépathe ici) : c'est comme si on avait posé devant nous une cage thoracique humaine fraîchement arrachée à son propriétaire pour la mettre à sécher. Carmel serre les dents :

— Donc tu vas te mettre à jouer de cette chose. Et après ?

— Je ne sais pas trop. En principe, on devrait entendre la voix d'Anna. J'ai lu dans certains textes qu'il pourrait y avoir un dégagement de fumée, voire du brouillard. Moi je serai en transe, je n'aurai aucune conscience de ce qui se passe. Si ça dérape, vous ne pourrez compter que sur vous-mêmes.

Malgré le peu de lumière, je vois la couleur se retirer pour de bon des joues de Carmel.

— Génial. Et qu'est-ce qu'on fait, alors, si ça dérape ?

— Pas de panique.

Le sourire de Thomas n'est pas des plus rassurants. Il lance à Carmel un objet qui scintille dans le noir. Son vieux briquet en métal.

— Je reprends depuis le début. Le tambourin est une antenne, un fanal qui donne sur l'autre côté. C'est à moi de l'activer en trouvant le bon rythme. Morfran dit que c'est comme chercher une fréquence radio. Ensuite, celui qui demande à passer devra verser son tribut. En d'autres mots, Carmel, tu devras faire couler le sang de Cas sur l'athamé placé au milieu du cercle.

— Moi, je vais devoir saigner Cas ?

— Naturellement ! Il ne peut pas le faire lui-même et moi je serai en transe, tu te rappelles ?

Oui, on s'en rappelle, Thomas, et c'est à se demander si tu n'as pas déjà un peu perdu conscience pour nous parler comme ça. Carmel cligne des yeux, hallucinée par le manque de perspicacité de son petit copain. J'essaie de rattraper le coup :

— Tu vas très bien t'en sortir, tu vas voir. Rappelle-toi ce que tu aurais donné pour me poignarder le jour du rendez-vous avec Cait Hecht.

Ça ne la fait pas rire. Pourtant quand Thomas lui tend son couteau, elle le prend d'une main ferme :

— D'accord. À quel moment je verse son sang ?

— Là, je ne peux pas te répondre. Ce sera à toi de sentir.

Je n'aime pas ça. Il a soudain le regard fuyant du Thomas de tous les jours, timide et effacé. En général la magie c'est son domaine, là où il brille et ne doute jamais. Il est notre locomotive, surtout. S'il commence à faillir, tous les wagons se détacheront dans la foulée. J'espère qu'il sait quand même ce qu'il est en train de faire.

— Est-ce qu'il y a un danger ? Je veux dire, pour toi ?

Il hausse les épaules.

— Ce n'est pas la question. Il faut ce qu'il faut ; l'important c'est de savoir où en est Anna avant que cette histoire ne te rende complètement cinglé. Carmel, si jamais les choses tournent mal, sers-toi du briquet pour brûler la lame de l'athamé. Tu le prends, tu l'allumes, et le sang s'embrasera. C'est clair ?

— C'est encore moi qui aurai la responsabilité. Super.

— Écoute, je ne sais pas ce qui va nous arriver à Cas et à moi pendant le processus, mais tu seras la seule personne en pleine possession de ses moyens.

Carmel tremble de la tête aux pieds. Elle est à deux doigts de partir en courant. Trêve de bavardages, il faut éviter la débandade. Je m'empresse de tirer l'athamé de mon sac et le pose sur le sol. Thomas le considère une seconde et murmure :

— J'espère qu'Anna verra notre appel.

Il sort d'autres bâtonnets d'encens qu'il tend à Carmel pour qu'elle les allume ; il les fiche ensuite dans la fine couche de terre qui recouvre le béton. Il y en a sept en tout, qui nous enveloppent de leur fumée grise.

— Une dernière chose : surtout ne sortez pas du cercle tant que ce n'est pas fini.

Il regarde droit devant lui. Son visage exprime une sorte de fatalité. Il n'est pas sûr de lui, j'ai presque l'impression qu'il murmure un « advienne que pourra » avant de fermer les yeux et de prendre une profonde inspiration. Il se jette dans l'inconnu avec un tel dévouement

! Je voudrais lui dire combien je tiens à lui, lui demander d'être prudent. Je ne peux pas. Ma langue est paralysée par la solennité de l'instant, l'immensité de l'enjeu.

Thomas fait tourner la baguette entre ses doigts et commence à jouer. Il tire du tambour des sons profonds qui résonnent dans mon ventre. L'espace se remplit d'une mélodie entêtante. Lui qui n'a jamais touché un instrument de musique de sa vie semble pourtant suivre une partition précise. Le tempo s'accélère par paliers puis redevient très lent, ces variations font partie d'un dessein général qui dilue ma perception du temps. Trente secondes passent, ou bien dix minutes, je ne sais plus. Les vapeurs d'encens me montent au cerveau, je dois fixer mon attention pour ne pas m'évanouir. Je regarde Carmel. Elle cligne beaucoup des yeux et son front luit de sueur, mais, à part ça, elle a l'air de tenir le coup.

La respiration de Thomas s'est calée sur le rythme, sifflante et saccadée. Je repère des séquences, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept frappes puis ça recommence, plus lentement, plus fort. Soudain, la ligne de fumée qui s'élevait, régulière, des bâtonnets d'encens, se rompt. C'est notre signal. Thomas est en train de trouver la voie.

— Carmel !

Je lui tends mon bras. Elle place la lame du couteau sur ma paume. Une hésitation retient son geste. Elle tremble.

— Courage.

Elle pince les lèvres et trace un trait rouge au creux de ma main. Je ne sens rien d'abord puis la douleur cingle mes neurones. Le sang jaillit de la plaie. Les premières gouttes grésillent sur la lame de mon athamé posé par terre, comme de l'huile sur une poêle chaude. Autour de nous, des masses d'air se déploient, serpents qui s'entrelacent au rythme entêtant du tambour. Leurs mugissements se mêlent à la musique, brodent une seconde voix en contrepunt. Un vent surnaturel nous décoiffe, sans troubler les volutes d'encens qui ont repris leur chemin, filant droit vers le ciel.

— C'est normal tout ça ? murmure Carmel d'une voix blanche.

— Ne t'inquiète pas.

Je dis ça, mais au fond je n'en mène pas large. Quelque chose cloche. Le rythme est trop lent, trop contraignant. J'ai l'impression que mon cœur s'arrête, qu'il demande à sortir de ma poitrine pour battre librement. Une chape de plomb s'est abattue sur le cercle. C'est une cage. Pourra-t-on en sortir ? Pourquoi fait-il si noir ? Je n'aurais jamais dû éloigner la lampe-tempête.

Mon sang coule à gros bouillons sur le sol. Je sens mes forces diminuer. Je ne distingue plus rien au milieu de l'épaisse fumée noire qui nous entoure. Comment est-elle arrivée là d'ailleurs ? Ce ne sont pas sept malheureux bâtonnets d'encens qui produiraient un nuage pareil. Carmel me dit quelque chose que mon cerveau engourdi ne comprend pas. Elle criait pourtant. Du moins je crois. Mon athamé tout trempé de sang semble prendre vie, agité d'une horrible pulsation. Est-ce mon cœur qui bat à travers lui ? Le bruit du tambour mêlé au souffle rauque de Thomas me vrille les tympans ; à moins que ce ne soit le bruit de ma propre respiration et les soubresauts désordonnés de mon poulx qui m'assourdissent.

Une nausée violente me plie en deux. Si je ne fais rien, cette fois je vais vraiment tourner de l'œil. Je ne veux pas que Carmel panique et quitte le cercle. Dans un sursaut de conscience, j'imprime soudain ma main sanglante sur la peau du tambourin. Je ne sais pas pourquoi, c'est un mouvement intuitif. Le son sort étouffé jusqu'à ce que je lâche prise. La trace rouge et humide de mes cinq doigts demeure un instant sur la membrane avant de disparaître, absorbée comme de l'encre sur un papier buvard.

— Thomas, mon pote, je ne vais plus tenir longtemps.

Je ne vois de lui que le reflet de ses lunettes, oscillant dans la fumée. Il ne m'entend pas. Un cri acéré fend l'obscurité. Ce n'est pas la voix de Carmel, ni celle de Thomas. Aucun être humain ne pourrait produire un bruit pareil. Devant mes yeux à demi fermés, un serpent noir se fraie un chemin. Non, ce n'est pas un serpent, c'est une mèche de cheveux qui s'enroule, suspendue dans les airs. Thomas a réussi. Il a trouvé Anna.

Depuis le début je me suis gardé de projeter quoi que ce soit sur ce rituel, j'ai freiné mon imagination par crainte d'être déçu. Aucun fantasma n'aurait été à la hauteur du spectacle inouï qui s'offre à moi.

Anna en personne fait irruption au milieu de nous comme si elle traversait le mur du son. Elle heurte à pleine vitesse un obstacle invisible et s'écrase sur le sol à quelques centimètres de l'athamé. Ce n'est pas la fraîche jeune fille à la robe virginale que Thomas a convoquée, mais la déesse aux veines noires, dont la beauté monstrueuse charrie des flots de sang. Ses cheveux flottent autour d'elle comme ceux de Méduse. Mon seul et unique amour, la fille que je pleure depuis six mois est là, devant moi, et soudain je ne me souviens plus de ce que j'avais de si important à lui dire. Elle se redresse, plus majestueuse que jamais, sa robe suintant le rouge sans laisser aucune trace sur le sol. Elle est comme une silhouette sur un écran, intangible, inaccessible.

— Anna...

Ses lèvres se rétractent comme les babines d'un fauve. Elle gronde, les pupilles dilatées par la surprise. Elle secoue la tête et ferme les yeux, ces deux gouttes d'huile noire sans fond. Puis elle se met à frapper de toutes ses forces un mur invisible.

— Anna ! dis-je cette fois plus fort.

— Non ! Tu n'es pas là, ce n'est pas toi. Arrête de me torturer ! invective-t-elle.

Un immense soulagement me gonfle la poitrine. Elle m'entend !

— Tu as raison, je ne suis pas vraiment là.

Je suis subjugué par la puissance qui émane d'elle et que je prends de plein fouet. J'en avais gardé le souvenir, mais la réalité dépasse largement la mémoire. Elle reste tapie au sol, hérissée comme une bête sauvage prête à attaquer.

— Tu es le fruit de mon imagination, pas autre chose, gronde-t-elle.

On dirait mes mots. L'émotion me coupe la respiration. Celle de Thomas me parvient par vagues, en harmonie avec le rythme qu'il continue de jouer. Il a l'air calme mais je remarque la sueur qui trempe l'encolure de son T-shirt. L'effort qu'il fournit lui coûte, on n'a plus beaucoup de temps devant nous.

— C'est exactement ce que j'ai pensé la première fois que tu t'es montrée à ma fenêtre. Et c'est ce dont j'ai essayé de me convaincre quand tu t'es immolée dans un four sous mes yeux ou que tu t'es jetée du deuxième étage de ma maison.

Anna tressaille. Une lueur d'espoir passe sur son visage. Du moins je crois, ce n'est pas évident de lire ses émotions au milieu du réseau de veines qui la défigure.

— Tu m'as vue ! Mais ce n'était pas moi, Cas, ce n'était pas moi. Les pavés, le vide... On m'a poussée. Et le four... on m'y a jetée.

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Ses yeux errent dans le vague. Un frisson d'horreur agite ses épaules. Je lutte contre l'effroi qui m'étrangle : je dois faire vite. Mon problème c'est que je ne sais pas par où commencer. Elle est si perdue, ça me déboussole.

— La fille que je vois en ce moment, Anna, est-ce que c'est toi ?

— Tu peux me voir ?

Avant que j'aie le temps de répondre, les stries noires de la peau se rétractent, les cheveux reprennent leur couleur châtain, la déesse de la mort laisse place à la jeune fille aux joues pâles. Elle se tient à genoux,

sa robe blanche froissée autour d'elle. Elle est tâchée de traces sombres. Les mains sont fébriles et les yeux, où brille le même feu qu'autrefois, restent méfiants. Ils sondent les profondeurs, guettant ma voix.

— Je ne te vois pas, moi. Tout est noir.

Un désespoir poignant colore ces mots qu'elle articule à peine. Je remarque alors les plaies rouges aux poignets, les contusions violettes aux bras, les coupures profondes sur les épaules. Ce n'est pas possible. Qui l'a mise dans cet état ?

— Pourquoi est-ce que je ne te vois pas ?

— Je ne sais pas.

Un haut-le-cœur me brûle la gorge. Heureusement un nouveau dégagement de fumée enveloppe Anna et dérobe son buste meurtri à ma vue. Je n'aurais pas pu soutenir ce spectacle plus longtemps. Il faut à tout prix que je me reconcentre.

— Thomas n'a fait qu'ouvrir une lucarne entre nos deux mondes.

Et tu n'as rien à faire dans celui où tu erres en ce moment, me dis-je pour moi-même.

— Anna, ces bleus, ces blessures... qui t'a fait ça ?

Elle se regarde, presque étonnée. On dirait qu'elle découvre seulement les sévices sur sa peau. Ses idées semblent ailleurs quand elle souffle doucement :

— Je savais que tu t'en sortirais. Je savais que ça valait le coup.

Elle sourit mais c'est machinal. Elle est absente à elle-même, vidée de tout sentiment.

— Dis-moi où tu es !

Je mets toute mon énergie pour la secouer mais elle ne réagit pas. Ses yeux ont renoncé à me trouver, ils fixent l'immensité. Ses cheveux font comme un écran autour de son visage inerte.

— En enfer.

Elle répète, comme si c'était d'une banalité risible :

— Oui, je suis en enfer.

Non. Non ! Elle devait trouver le repos. Elle ne méritait pas... mais, après tout, qui suis-je pour dire ça ? Personne ne peut juger de ces choses-là.

— Quand tu viens me trouver, quand tu me montres tes tourments, c'est un appel à l'aide ?

— Non ! Je n'ai jamais voulu te prendre à témoin ! Je pensais à toi pour que ce soit moins dur, pour faire passer la douleur. Je ne me doutais pas que tu me verrais, je n'aurais jamais osé sinon !

Je suis des yeux le sillon d'une cicatrice rose qui boursoufle son épaule. Ce n'est pas juste. Je ne sais pas qui décide, c'est vrai, mais je peux m'opposer, protester, me révolter. Ça ne se passera pas comme ça.

— Je vais trouver un moyen de te ramener du bon côté. Tu m'écoutes ?

Son regard affolé s'est fixé sur un point derrière elle. Elle a entendu quelque chose. Aux aguets, elle est prête à courir pour sa survie. Je ne bouge pas d'un pouce, j'observe son buste se soulever au gré de sa respiration apeurée. De longues secondes s'écoulent dans une horrible tension avant qu'elle ne retrouve un peu de sérénité.

— Tu dois partir, Cas. S'il t'entend, il me trouvera.

— Qui ?

— Il finit toujours par me trouver, poursuit Anna sans répondre. Et quand il me tient, il me brûle, il me coupe. Il me tue. Ici je ne peux pas lutter, il gagnera toujours.

Sa voix se fait lointaine, des mèches sinueuses ondoient dans sa chevelure. Je suis en train de la perdre. Le compte à rebours a commencé.

— Tu peux battre n'importe qui.

— Il est chez lui ici. Son monde, ses règles.

Je n'existe plus, elle se parle à elle-même, prostrée contre le sol. Un halo rouge imprègne sa robe.

J'ai envie de hurler, dévasté par mon impuissance. Pourquoi me suis-je infligé ça ? C'est cent fois pire de la voir souffrir comme ça à quelques mètres de moi sans pouvoir l'aider. Elle est si proche et si lointaine en même temps. C'est une torture. Je ferais n'importe quoi pour la toucher mais je serre les poings pour m'en empêcher. La fumée qui nous entoure est chargée à cent mille volts, il y a des frontières que je ne peux pas transgresser. Je me répète que ce n'est qu'un sort, qu'Anna n'est pas réellement là, pour ne pas devenir fou. La voix de Carmel me parvient. Je ne comprends pas ce qu'elle dit. Il y a trop de fumée pour que je la voie.

Anna tremble si fort que la terre se secoue en cadence. Elle s'aplatit comme une feuille, les mains plaquées sur les oreilles. C'est alors que le mugissement dont elle tente de se protéger me parvient. Un son

inhumain s'échappe de profondeurs invisibles, démultiplié par un écho prodigieux. Une sueur glacée se condense au creux de mon dos. La peur d'Anna me contamine.

— Dis-moi où te trouver !

Elle tient sa tête en tenaille, recroquevillée par terre. Une odeur inconnue me parvient, âcre, ça ressemble à de la résine brûlée. Je ne sais plus si la lucarne vers son monde se resserre, ou si elle s'élargit. Je ne la laisserai pas se refermer, je la maintiendrai ouverte à mains nues s'il le faut. Je me ferai happer moi aussi, réduire en poussière, mais je ne la laisserai pas seule après ce qu'elle a fait pour moi. Elle a combattu le monstre au péril de sa vie, et...

Le maillon qui me manquait se met soudain en place. Je hurle par-dessus le fracas assourdissant qui nous enveloppe :

— C'est l'homme obeah qui te torture, c'est ça, Anna ? C'est cette ordure qui te tient enfermée ?

Elle fait non de la tête, faiblement, les larmes au bord des paupières.

— Ne me mens pas !

Peu m'importe ce qu'elle dira, la certitude me leste l'estomac comme un kilo de plomb. Une envie de meurtre déchire ma poitrine. Ses cicatrices. La terreur qui la met sur ses gardes comme un chien battu. Il la brise ! Chaque jour il la martyrise de cent nouvelles façons, le salopard. L'assassin !

La fumée me pique les yeux, si épaisse qu'elle me balaie les joues comme une tempête de sable. J'entends le tambourin qui joue toujours, de plus en plus fort, mais je ne sais plus d'où vient le son.

— Je vais te sortir de là, Anna, et lui je le fracasserai. Je l'achèverai. Dis-moi comment te trouver !

Elle sursaute. Je la brusque, elle est terrorisée. Les cris, la fumée, le vent saturant l'espace comme dans un cauchemar. Je ne peux pas lâcher maintenant, il faut que je sache. Je baisse la voix pour mieux l'atteindre :

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

Elle se durcit, le corps agité de spasmes. Refouler les mots qui brûlent ses lèvres lui coûte d'horribles convulsions. Il faut qu'elle cède, je veux savoir ! Tout à coup ses yeux me trouvent. Dans cette fraction de seconde je suis sûr qu'elle me voit. Elle plante son regard dans le mien et souffle :

— Cassio... Sauve-moi !

CHAPITRE 11

Une claque tonitruante me fait ouvrir un œil. Je reprends péniblement mes esprits. La douleur me foudroie aussitôt, insoutenable. J'étais bien mieux quand j'étais évanoui. Mon crâne est en pièces détachées. J'ai un goût métallique dans la bouche, comme si j'avais sucé de vieilles pièces sales. Je crache par terre : un épais coulis pourpre me tapisse la langue. Mes membres résonnent encore d'une onde de choc familière. Celle qu'on ressent après avoir fait un vol plané de plusieurs mètres et être retombé de tout son poids sur un sol en béton. L'univers se résume à mon corps endolori et aux lumières jaunes qui se promènent devant mes paupières. Il y a des voix aussi, des voix que je connais. Carmel est penchée sur moi, la main levée pour m'administrer une nouvelle baffe. Je m'empresse d'agiter le bras : c'est bon, je suis revenu à moi, pas la peine de te défouler.

— Qu'est ce qui s'est passé ? Où est Anna ?

Je cligne des yeux pour en chasser le brouillard. À la lueur de la lampe-tempête, j'aperçois le visage inquiet de Carmel maculé de terre, et le filet de sang qui s'échappe de son nez. Près d'elle, Thomas a l'air complètement sonné, trempé de sueur. Il n'est pas blessé. Carmel dit d'une voix désolée :

— Je ne savais pas quoi faire. J'ai cru que tu allais passer de l'autre côté. J'ai crié pour t'en empêcher, mais tu ne m'as pas répondu. Je crois que tu ne m'entendais pas.

— Effectivement.

Je me redresse doucement et m'appuie sur les coudes, attentif à ne pas trop bouger la tête.

— Le sortilège était tellement puissant... Toute cette fumée, le tambour... Thomas, comment tu te sens ?

Trop fatigué pour parler, il se contente de me sourire en levant faiblement le pouce.

— Cette explosion, c'est parce que j'ai voulu briser la lucarne, c'est ça ?

— Non, c'est ma faute, répond Carmel. Tu perdais pied alors j'ai suivi les consignes de Thomas, j'ai pris ton athamé et j'y ai mis feu. Je ne pensais pas qu'il me pèterait à la gueule comme un putain de bâton de dynamite.

— Si j'avais su, murmure Thomas, je ne t'aurais jamais demandé de faire ça.

Il caresse doucement la joue de Carmel. Elle le regarde, attristée, puis se détourne de lui et s'adresse à moi.

— J'ai vraiment cru que tu allais y passer, Cas.

Ils me prennent tous les deux par un bras et me mettent debout. Dans ma main je sens le poids de l'athamé, revenu là comme par magie.

— J'étais toute seule, je ne savais pas quoi faire.

— Tu as fait ce qu'il fallait, assure Thomas. Si Cas avait essayé de passer du côté d'Anna, il n'en serait pas revenu vivant. Ce n'est pas une porte que j'ai ouverte, seulement une fenêtre.

Le vent a balayé la couche de terre qui recouvrait le béton, le laissant entièrement nu. Il a pris une couleur foncée là où Thomas a tracé le cercle, roussi par la chaleur et la fumée. Trois bons mètres me séparent de l'endroit où j'étais assis. Ma chute a dû être spectaculaire. Thomas récupère ses affaires éparpillées : le tambourin, la baguette, l'athamé de pacotille. Il vacille légèrement.

— Ouvrir une porte... Est-ce que ça serait possible ?

— De quoi tu parles ? me demandent-ils à l'unisson, surpris par la puissance soudaine de ma voix.

Ils me croient encore sous le choc. J'ai beau avoir des œufs brouillés à la place du cerveau, je me souviens de tout. La dernière expression d'Anna, en particulier. Son regard implorant. Sa demande impérieuse.

— Je parle d'ouvrir une porte cette fois, pas seulement une fenêtre. Une porte par laquelle je pourrais la ramener.

Leur réaction ne se fait pas attendre. J'écoute les cinq premières minutes de « c'est impossible, on ne peut pas changer l'ordre des choses » et autres « ce n'est pas pour en arriver là qu'on a fait le rituel », puis je décroche. Je leur accorde que c'est de la folie et que le projet pourrait me coûter la vie. Mais ça m'est égal. Je range l'athamé dans son étui et enlève la poussière de mon jean.

— J'entends tous vos arguments, les amis, mais il n'empêche. Je ne peux pas laisser Anna pourrir en enfer. Carmel, tu l'as vue comme moi, non ? Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Un silence gêné emplit l'espace. Carmel cherche l'appui de Thomas, qui fuit son regard. Alors elle se lance seule :

— Cas, on savait tous que ça pouvait finir comme ça. Elle... elle est

loin d'être un enfant de chœur. Elle a tué beaucoup de gens.

Comment ose-t-elle dire un truc aussi injuste ? Je lui fonce dessus dans un accès de colère. Si Thomas ne s'était pas interposé, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Il pose les mains sur mes épaules et reprend son rôle de diplomate, s'adressant à Carmel :

— Tu n'as pas tort, Carmel, mais elle a quand même aussi sauvé notre peau.

Elle regarde ses pieds, penaude.

— Je sais.

— Pour votre information, Anna n'est pas toute seule, là-bas. Elle sert de défouloir au connard qui a tué mon père. Et vous vous figurez que je vais laisser ce salaud se venger sur elle pour l'éternité ? Non. Je vais trouver la porte et faire bouffer mon athamé à cette saloperie d'homme obeah. Je vais le rayer de la surface de la terre, de la surface de tous les mondes, normaux et paranormaux !

Je serre si fort le manche du couteau que mes phalanges craquent dans le silence qui suit. Thomas et Carmel ne bronchent pas. Je les regarde bien en face, mes deux amis exténués et courageux. Ils sont aussi fringants que deux vieux pneus abandonnés dans une décharge, mais ils tiennent encore debout. Je ne les aurais pas crus capables de la moitié des gestes de bravoure qu'ils m'ont offerts ces six derniers mois.

— Si je dois y aller seul, je comprendrai. Mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

Je tourne les talons et m'éloigne de quelques mètres quand retentissent déjà les premiers éclats de leur dispute : « mission suicide », « quête maudite », « incapable de faire le deuil ». La voix de Carmel domine le débat. Je ne sais pas ce que Thomas lui répond et je m'en fiche, je suis déjà trop loin.

Je contemple l'omelette que ma mère dépose dans mon assiette. C'est étrange, la vie, on cherche une réponse, on croit l'atteindre, mais elle ne fait qu'ouvrir sur de nouvelles questions. On n'a jamais fini d'approfondir, notre ignorance est un puits sans fond. Au moins je sais une chose : Anna est en enfer. Et je dois trouver le moyen de l'en sortir. Il y a tant à faire, tant de pistes à explorer. Je suis comme un boulet de canon prêt à décoller. Ou à exploser. Qu'est-ce que je fous dans cette cuisine à touiller sans conviction trois pauvres œufs coagulés ?

— Tu prendras un toast ?

— Non merci.

La main de ma mère se suspend à mi-chemin dans son trajet vers le grille-pain. Elle se retourne et me regarde un instant avec inquiétude dans sa robe de chambre élimée. Puis elle s'assoit en face de moi. Ses cheveux ont encore blanchi après cette nuit passée à me veiller, effrayée par la bosse avec laquelle je suis rentré hier soir. Elle m'a réveillé toutes les heures pour s'assurer que je n'étais pas mort des suites d'un traumatisme crânien. Elle ne m'a posé aucune question, trop soulagée de me voir vivant.

— Le rituel a marché. J'ai vu Anna. Elle est en enfer.

Ma mère cligne des yeux, incrédule.

— Tu veux dire qu'elle brûle à petit feu dans une fournaise où se baladent des diabolins à queue fourchue ?

— Ça te fait rire ?

— Excuse-moi, se rattrape-t-elle aussitôt. J'ai juste du mal à visualiser. L'enfer c'est un grand mot, je ne sais pas quoi mettre dessus.

— C'est son mot à elle, et je t'assure qu'il donne une idée très claire de ce qu'elle endure. On se fout de savoir si c'est l'enfer biblique ou non.

— C'est peut-être le prix à payer pour tous les meurtres qu'elle a commis ? Je sais que c'est cruel, et que cette pensée doit t'être insupportable, mais on ne peut rien y faire, mon chéri. Il faut l'accepter.

Le prix à payer. La formule me tire un gémissement de rage. Je bégaie d'une voix tremblante, les yeux exorbités :

— Comment tu peux dire ça ? Expier, purger sa peine, se racheter par la souffrance, tout ça ce sont des conneries judéo-chrétiennes. Ça ne concerne pas Anna. Je ferai tout pour la tirer de là.

Ma mère a baissé les yeux :

— Cas, tu sais que ce n'est pas possible.

— Je ne vois pas pourquoi, au contraire. Si on a réussi à ouvrir une fenêtre sur cette autre dimension, pourquoi on n'en trouverait pas la porte ?

— Parce que ce n'est pas comme ça que ça marche ; et que si tu essaies d'aller contre toutes les lois qui régissent les vivants et les morts, tu y perdras tout. Et moi aussi.

Elle a le droit de se fâcher, c'est son boulot de mère après tout. Je prends sur moi, respire bien à fond, et me force à acquiescer vaguement. Mais cette fois c'est de son côté que ça craque. Elle voit clair dans mon jeu, elle sait que je n'en démordrai pas et que j'agirai quoi qu'elle en dise. Alors les digues cèdent. Elle se lève en furie et me menace de déménager dans l'heure si je m'acharne. Elle m'emmènera loin de Thunder Bay, loin de Thomas et de son influence néfaste. Elle m'arrachera l'athamé et l'enverra à Gideon s'il le faut.

— Est-ce que tu nous écoutes, Thésée ? Quand Gideon et moi te mettons en garde, est-ce que tu nous prends au sérieux ? Ce qui est arrivé à Anna est horrible, injuste, insupportable, tout ce que tu voudras. Mais moi vivante, tu n'iras pas la sauver des Enfers. Compris ?

— Et si je te dis que l'homme obeah est derrière tout ça ? Qu'il ne lui suffisait pas de tuer papa et de nous traquer jusqu'ici, il faut encore qu'il torture la fille que j'aime ? Je dois en finir avec ce monstre. Je ne peux pas le laisser ruiner mon existence une seconde fois.

Ma mère s'effondre en pleurs, et je sens un sanglot me serrer dangereusement la gorge.

— Tu ne l'as pas vue, toi. Je mourrai de la savoir plus longtemps dans cet état sans rien faire.

Il faut qu'elle comprenne. Qu'elle comprenne que je ne peux pas rester assis à une table devant une omelette baveuse alors qu'il n'y a qu'une chose qui m'obsède. Je dois me jeter dans l'action ou je deviendrai fou. *Qu'est-ce que tu ferais à ma place si c'était papa que tu pouvais sauver ?* Je n'ai pas la force de le lui demander. Elle essuie ses larmes sur la manche de sa robe de chambre. Cette histoire nous a coûté notre vie de famille, notre bonheur et notre chat. Ma mère est à bout, et j'en suis désolé pour elle, mais toute la pitié qu'elle m'inspire ne me retiendra pas. Je ne peux pas rester éternellement bloqué sur le passé et avoir peur de l'avenir ; j'ai trop de pain sur la planche.

Ma fourchette tombe dans mon assiette avec fracas. Ma décision est prise. Je n'ai plus le temps pour les omelettes ni pour le lycée. J'ai eu les résultats de mon dernier contrôle, tout juste la moyenne. Au moins mon passage en terminale est assuré, ça devrait faire plaisir à ma mère. Enfin, si je suis encore vivant à la rentrée prochaine.

Je ne suis pas sûr que les labradors aient le droit de manger des cookies. En tout cas ça plaît à Stella qui se vautre à moitié sur moi pour lécher les derniers éclats de chocolat au creux de ma main. Ses

grands yeux humides regardent le verre de lait avec tellement d'envie que je la laisse y glisser sa langue goulue. Elle aspire le contenu en deux lampées puis se redresse et jappe un remerciement, le museau en l'air.

— Y a pas de quoi, ma vieille.

Je lui gratte la tête. C'est elle qui m'a rendu service, je n'aurais rien pu avaler. J'ai filé directement chez Morfran après mon absence de petit déjeuner ce matin. Il m'a accueilli avec un regard inhabituellement gentil sous ses sourcils broussailleux. Thomas a dû lui raconter l'épopée de la nuit dernière. À peine entré, il m'a littéralement poussé dans un fauteuil, a posé devant moi le lait et les gâteaux et a quitté la pièce sans mot dire. Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir me nourrir en ce moment ?

— Tiens, bois, ordonne Morfran en surgissant de nulle part.

Il met dans ma main une tasse remplie d'une décoction à l'odeur nauséabonde. J'écarte vivement la chose de mon nez.

— C'est quoi ce truc ?

— Une potion régénératrice aux racines d'angélique. Avec un soupçon d'essence de chardon. Après ce que l'homme obeah a fait subir à ton foie l'automne dernier, tu dois t'entretenir un minimum.

J'envisage le liquide verdâtre avec méfiance. Une fumée jaune s'élève du mug brûlant, dégageant un parfum de fosse sceptique.

— Ce n'est pas dangereux ?

— Tant que tu n'es pas une femme enceinte, ça devrait aller. J'ai appelé Thomas, il arrive. Figure-toi qu'il est parti pour le lycée ce matin en pensant t'y trouver. Tu parles d'un télépathe...

On imite ensemble la voix plaintive de Thomas :

— « Ça ne peut pas marcher à tous les coups » !

On éclate de rire, et je prends une minuscule gorgée. Pouah ! Le goût est encore pire que l'odeur. Amer, acide, presque salé.

— C'est répugnant, Morfran. Je n'y arriverai jamais.

— À ton avis, pourquoi je t'ai donné du lait ? Pour protéger ton estomac ; et le cookie, c'était pour faire passer le tout. Tant pis pour toi. J'espère que tu n'auras pas rendu mon chien malade, au moins.

Il claque des doigts, et Stella lève paresseusement son énorme derrière pour rejoindre son maître. Morfran me fixe d'un air grave. Je grimace de dégoût en avalant ma potion d'un trait.

— Thomas m'a dit ce que tu avais l'intention d'entreprendre, mon

garçon. Tu n'as pas besoin d'entendre que tu risques d'y laisser la vie, tu le sais déjà...

J'ai très envie de rétorquer que le contenu de cette tasse m'aura probablement achevé avant, mais ce n'est pas le moment de faire de l'esprit. Il poursuit, après un soupir :

— Je ne vais pas te dire non plus que tu n'as aucune chance d'arriver à tes fins. Quand tu es entré dans cette pièce, j'ai senti ta force, ta détermination. Ton aura vibre d'une énergie que je n'avais jamais décelée jusqu'ici. Ça ne vient pas de ton athamé mais de toi. C'est là-dessus que tu dois compter pour réussir.

Il s'assoit dans le fauteuil en face et passe une main dans sa barbe. Ce qu'il a à me dire n'est pas facile, il cherche ses mots.

— Thomas ne te laissera pas tomber, il te suivrait partout, lâche-t-il finalement. Je ne peux rien faire pour l'en empêcher.

— Il ne lui arrivera rien, je vous le promets.

— Pas de paroles en l'air ! Tu n'as aucune idée de ce dans quoi tu t'engages. Et si tu penses que tu n'auras affaire qu'aux forces de l'autre monde, tu te trompes. Le monstre aux paupières cousues, cette saleté d'homme obeah, c'est de la gnognotte à côté des ennuis que tu vas t'attirer.

Il fait référence à la fameuse tempête dont je n'ai toujours pas compris si elle était réelle ou métaphorique ; qu'elle lui balaye le crâne, le pied ou la rate, peu m'importe. Morfran a toujours été un oiseau de mauvais augure et ce qui m'étonne, c'est que malgré toutes ses prémonitions sinistres, il n'essaie pas – comme les autres – de me dissuader. Il lit dans mes pensées :

— Je crois que tu n'as pas le choix, Cassio. Ton destin exige que tu prennes ce risque. Tu en rattrapperas ou non, seul l'avenir nous le dira. Mais sache que si cette aventure coûte la vie à mon petit-fils...

Il plante son regard azur dans le mien.

—... je serai le pire ennemi que tu pourras compter sur cette planète. C'est compris ?

Je dévisage le vieillard sévère, ses rides familières, ses joues parcheminées sous la barbe hirsute. Il m'a fait plus d'une fois tourner en bourrique, le vieux grigou, il m'a fait peur aussi, avec ses colères, mais malgré ça je l'ai toujours regardé comme mon propre grand-père. J'acquiesce sur un ton solennel :

— C'est compris.

Il saisit brusquement mon poignet et enferme ma main dans la

sienne, comme un serpent dévorant sa proie. Une décharge se propage dans tout mon corps, scellant notre pacte. Une bague étrange brille à son petit doigt. De minuscules crânes en argent, enchâssés les uns dans les autres. Je ne l'avais encore jamais remarquée. Le signe est clair : au moindre faux pas, ce n'est pas seulement Morfran que je me mettrai à dos, mais tous les sorciers d'Amérique du Nord.

— C'est bien. Nous avons un accord, murmure-t-il en me lâchant.

Je ne sais pas exactement ce qui vient de se passer, mais je suis couvert de sueur. Je frotte ma main moite contre mon pantalon.

La clochette de la boutique retentit. Stella trotte à la rencontre de Thomas, toutes griffes dehors sur le plancher vernis. Son entrée dissipe la tension accumulée dans la pièce. Je peux enfin respirer librement. On a l'air d'avoir fait un concours d'apnée, Morfran et moi. J'espère que Thomas ne remarquera rien, je serais embarrassé de lui avouer qu'il a fait l'objet d'une mini-cérémonie satanique.

— Pas de Carmel ?

— Non, elle est restée chez elle avec une migraine. Comment tu te sens, toi, aujourd'hui ?

— Comme un type qui a fait un vol plané de trois mètres et est retombé de tout son poids sur ses brûlures au deuxième degré. Et toi ?

— Pas super frais, j'ai les jambes en coton. Impossible de réciter l'alphabet en entier, je crois que j'ai oublié une lettre. Quand j'ai vu Morfran m'appeler sur mon portable, j'ai demandé à Mme Snyder si je pouvais quitter la classe. Elle m'aurait renvoyé chez moi d'office tellement j'étais pâle. Elle est formelle, c'est la mononucléose.

Tout ça est dit avec un large sourire. Sacré Thomas. Il s'assoit, et on reste tous les deux silencieux. Ambiance. On sait que la conversation qui va suivre va changer le cours de nos existences. Ce n'est pas désagréable de se recueillir un peu avant de sauter dans le vide. Finalement Thomas se lance :

— Tu as pris ta décision, n'est-ce pas ? Tu n'abandonneras pas Anna ?

Son ton hésitant, sceptique, me fait tiquer. Mon pari est fou, c'est vrai, presque perdu d'avance ; pas la peine d'en rajouter.

— Exact.

— Tu sais que je suis là, si jamais tu as besoin d'aide...

Quel idiot, comment peut-il encore en douter ? Il est prêt à mettre sa vie en danger pour moi et prend encore des pincettes comme si j'allais le renvoyer dans ses buts.

— Rien ne t'oblige, Thomas, tu sais...

— Je sais. Par où est-ce qu'on commence ?

— Par où, bonne question... Ce qui est sûr, c'est qu'il faut faire vite. Depuis hier je sens une épée de Damoclès au-dessus de ma tête, j'ai l'impression que le temps est compté.

— C'est très possible. À mon avis, plus longtemps Anna restera dans cet enfer, plus il sera difficile de l'en extraire. La toile de l'araignée se referme petit à petit sur elle. Enfin, ce n'est qu'une hypothèse.

Hm. D'accord. Si tu as d'autres conjectures optimistes, merci de les garder pour toi, mon pote. Je ne prends que les encouragements.

— Chaque seconde qu'elle passe dans ce trou est une seconde de trop.

Ma déclaration laisse Thomas perplexe. C'est vrai qu'Anna a commis l'impardonnable, éviscéré des vagabonds égarés et de pauvres gamins venus jouer à « fais-moi peur ». La majorité des gens penseront, comme Carmel et ma mère, qu'elle n'a eu que ce qu'elle mérite. Mais pour moi, les malheureux qui ont péri de ses mains ne sont que les victimes collatérales du sort qu'on lui a jeté. Elle-même est une victime dans cette affaire. Voilà mon point de vue. Je suis conscient qu'il est difficile à défendre et que tous ceux qu'elle a assassinés ne le partageront pas. Tant pis, j'assume.

— Ne nous précipitons pas, Cas. Il faut agir avec discernement.

Je suis d'accord sur le principe, pas de précipitation. Mais au moins, qu'on aille quelque part au lieu de piétiner sur place.

CHAPITRE 12

Morfran a fait un mot pour dispenser Thomas des derniers jours de classe. L'excuse était toute trouvée : mononucléose virulente. Merci Mme Snyder. Nous passons nos journées le nez dans les bouquins, de vieux grimoires poussiéreux qui sont eux-mêmes des traductions de volumes encore plus anciens. Dans les premiers temps, concentrer mon énergie sur un but suffisait à calmer mon impatience. Mais après trois nuits sans sommeil et une quantité délirante de pizzas surgelées ingérées aussi bien au petit déjeuner qu'au dîner, on n'a pas avancé d'un iota. Chaque nouveau livre nous éloigne de notre sujet. On trouve des pages entières sur le moyen d'entrer en contact avec l'au-delà, pourtant pas une ligne ne mentionne la possibilité de traverser pour de bon. À part la légende d'Orphée allant chercher Eurydice aux Enfers, il n'y a rien ; or ce n'est pas la mythologie qui va nous donner un mode d'emploi précis. J'ai passé des dizaines de coups de fil aux amis de mon père et à mes contacts. Chou blanc.

Je vois à peine la tête de Thomas émerger de la pile de documents amassés sur la table de la cuisine. Morfran s'affaire aux fourneaux, ajoutant des pommes de terre dans un ragoût de bœuf. Le pépiement des oiseaux, de sortie sous un beau soleil, nous parvient par la fenêtre ouverte. De petits écureuils gris se poursuivent de branche en branche, la belle saison est là. Anna ne m'est pas réapparue depuis la nuit du rituel. Je ne comprends pas. Je me raconte qu'elle a peur pour moi, qu'elle regrette de m'avoir demandé de la sauver. Maintenant qu'elle sait que je peux la voir, elle est prudente. C'est peut-être un fantasme, mais ça me réconforte. Et puis qui sait, si ça se trouve c'est vrai.

— Tu as eu des nouvelles de Carmel récemment ?

— Oui, me répond Thomas. Elle m'a dit qu'on ne ratait pas grand-chose au bahut. Apparemment les cours ont été remplacés par une longue succession de goûters sur la pelouse.

Pas étonné pour deux sous, je lâche un petit bruit de dédain. Je préfère encore notre calvaire de rats de bibliothèque. Je me demande pourquoi Carmel ne m'a pas appelé, ça m'inquiète. Thomas, avec son étourderie habituelle, ne l'a pas vue s'éloigner progressivement. Au fond je suis con, c'est moi qui aurais dû prendre mon téléphone. Je m'étais dit que je lui parlerais après le rituel, mais j'ai été trop égoïste, encore une fois. Je l'ai purement et simplement laissée tomber.

— Ça fait des jours que je ne l'ai pas vue, elle ne veut pas passer ?

— Tu sais ce qu'elle pense de tout ça, murmure Thomas sans lever le nez de son livre.

Je referme bruyamment un volume auquel je ne comprenais rien de toute façon.

— Morfran, qu'est-ce que vous pouvez me dire sur les zombies ? Vous qui vous y connaissez en magie vaudou, vous devez savoir comment faire pour ranimer les morts ?

Thomas m'adresse de grands signes de l'autre côté de la table pour attirer mon attention. Il passe un doigt comme un couperet sur sa gorge pour me signifier de la boucler.

— Ben quoi ? C'est ce qu'on dit, non ? Les mages vaudou savent ramener les cadavres à la vie. C'est l'inverse de ce qu'on cherche, mais ça peut toujours être une piste.

Morfran, qui n'a pas bronché jusque-là, pose sa cuillère en bois sur le plan de travail avec un bruit sec. Il se retourne, profondément agacé :

— Tu en as encore d'autres comme ça en magasin ? Pour un chasseur de fantômes professionnel, tu manques singulièrement de finesse, mon garçon.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

Thomas tente d'arrondir les angles :

— Les zombies font partie des clichés que Morfran déteste par-dessus tout sur la magie vaudou.

— Ces bestioles ridicules assoiffées de chair humaine, des conneries d'Hollywood, ça ! Personne n'est jamais revenu du royaume des morts. En Haïti autrefois, les Bokor, les prêtres vaudou, pratiquaient des zombifications, mais leurs victimes étaient tout ce qu'il y a de plus vivantes. Ils les droguaient, les plongeaient dans un état de catalepsie qui laissait croire à un décès. Après vingt-quatre heures passées six pieds sous terre dans un cercueil, on les déterrait et on les empoisonnait avec une poudre spéciale qui les rendait amnésiques et les suspendait à la volonté du sorcier.

J'écarquille les yeux, fasciné et déçu à la fois.

— Alors les zombies n'existent pas ? Toute la renommée du vaudou vient de ça, pourtant.

Aïe. J'aurais mieux fait de me taire. La moustache de Morfran se hérisse d'indignation.

— Le vaudou ne se résume pas à ses mythes ! Une fois que la vie a

quitté un corps, jamais personne ne pourra la lui réinsuffler. Tiens-le-toi pour dit !

Il retourne à son ragoût en grommelant. Fin de la conversation. Je contemple les maigres notes éparpillées devant moi, découragé.

— On tourne en rond. Aucune des descriptions que j'ai lues ne se rapproche de la situation d'Anna. Et les chapitres sur la prise de contact avec les morts ne parlent que de les convoquer dans notre monde, pas d'aller les chercher dans le leur.

— Tu as essayé Gideon ? Il aura peut-être quelque chose à nous dire au sujet de l'athamé. D'après Carmel, il s'est vraiment passé un truc bizarre avec ton couteau le soir du rituel, il bougeait comme s'il était animé d'un souffle propre.

— Je l'ai appelé vingt fois, il ne répond pas. Ça ne lui ressemble pas.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

— Ça m'étonnerait. Je l'aurais senti, et puis quelqu'un nous aurait prévenus.

Un silence perplexe s'abat sur la cuisine. Même Morfran se met au diapason et tourne sa cuillère en bois le plus discrètement possible. Il fait semblant de ne pas nous écouter mais je sais qu'il meurt d'envie d'en savoir plus, lui aussi. Je ne vois pas ce que Gideon pourrait me dire au sujet de l'athamé que je ne connaisse déjà. Je me souviens de ses paroles prophétiques : *le sang de tes ancêtres a servi à forger ce couteau. Une lignée de guerriers, seuls capables de défaire le monde de ses fantômes.* Je murmure ces mots à voix haute sans m'en rendre compte.

— Attends, ça me rappelle un truc que Riika nous a dit...

Thomas, en équilibre sur les pieds arrière de sa chaise, regarde mon sac à dos. Il reste suspendu quelques secondes puis un large sourire illumine son visage.

— Qu'est-ce qu'on est bêtes ! La solution est là, sous nos yeux depuis le début ! Riika l'a dit, la porte ne s'est jamais refermée !

Il s'exalte, la voix gonflée, les yeux brillants d'excitation.

— C'est pour ça que le rituel du tambourin a réussi au-delà de toute attente ! Au mieux j'espérais entendre la voix d'Anna, et elle nous est carrément apparue ! Si on a pu ouvrir une fenêtre sur son monde, c'est parce que dès le départ elle était connectée. C'est pour ça qu'elle t'apparaissait quand elle pensait à toi. Sa passerelle, c'était l'athamé. Malgré elle, elle a mis un pied dans la porte le jour où Will l'a poignardée.

— Hein ?

J'ai du mal à suivre. Mon athamé ne peut pas être une porte ! Depuis quand une lame de métal emmanchée sur du bois s'apparenterait à un chambranle, à un seuil, à des gonds ? Tous ces concepts abstraits me dépassent. Un couteau est un couteau, un point c'est tout. Et puis je commence à avoir mal à la tête.

— Tu veux dire que je pourrais dessiner une porte dans les airs à la pointe de l'athamé ? Tracer un sas symbolique ?

— Non. Je veux dire que la porte *c'est* le couteau.

— J'y comprends rien. Je ne peux quand même pas passer à *travers* le couteau pour aller chercher Anna et la ramener à bon port !

— Parce que tu penses en termes physiques.

Thomas glisse un clin d'œil entendu à Morfran qui regarde son petit fils avec une admiration grandissante. Il poursuit :

— Il faut voir au-delà de l'athamé, au-delà de la quantité d'atomes solides qu'il représente. Riika ne pouvait pas être plus claire : l'essence profonde du couteau, c'est d'être une porte. Une porte déguisée en couteau.

— Thomas, tu me fais peur.

Il ne me regarde pas, les yeux fixés sur Morfran :

— Il ne nous reste plus qu'à trouver le moyen de maintenir cette porte grande ouverte.

Mon sac à dos pèse une tonne. Normal, je suppose, quand on sait qu'il contient une porte ! Thomas est sorti de la maison comme une fusée, propulsé par la joie de sa découverte. J'ai du mal à partager son enthousiasme, car je suis incapable de me représenter ce qu'il compte faire. Si l'athamé est une porte, Anna se trouverait donc de l'autre côté ? Qu'est-ce que ça veut dire ? L'athamé n'est qu'un objet solide qui tient dans la main. Rien ne se cache derrière (d'ailleurs il n'a pas de *derrière*, ni de *devant*), et surtout pas un enfer. Cela dit cette histoire saugrenue est notre seule piste, alors j'essaie de tempérer mon scepticisme. Ce n'est pas évident, sachant que, lorsque je demande des détails à Thomas, il se contente de me sourire d'un air mystérieux comme s'il était Yoda et qu'il maîtrisait la Force.

— On aura besoin de l'aide de Gideon, ça c'est certain. Il doit nous en dire plus sur les origines de l'athamé, d'où il vient et comment il a été utilisé par le passé.

— D'accord.

Je garde mes objections pour moi, Thomas conduit déjà un peu trop vite à mon goût, en oubliant de regarder la route. Arrivés devant le lycée, il écrase la pédale de frein. Je fais un bond en avant, le buste cisailé par ma ceinture de sécurité.

— Ce serait bien que Carmel réponde. Je n'ai aucune envie d'arpenter tout le lycée à sa recherche.

Pas la peine, l'intégralité des élèves de Winston-Churchill est dispersée sur la pelouse du campus pour un pot d'adieu. C'est la dernière après-midi de cours. J'avais complètement zappé.

Carmel est repérable à cent mètres avec sa silhouette mince et ses cheveux plus blonds que la moyenne. Elle rit, son sac posé à ses pieds dans l'herbe, entourée de gens. Thomas se gare à quelques mètres d'elle. Une ombre passe sur son visage : elle a entendu le vrombissement caractéristique de la vieille Tempo. Elle ne se retourne pas. Une seconde plus tard le sourire revient comme si de rien n'était, puis elle pivote imperceptiblement de façon à nous tourner le dos. Bizarre.

— On devrait peut-être attendre un autre moment ?

J'ai un mauvais pressentiment. Carmel a toujours fait passer notre amitié avant le reste. Mais j'ai comme l'impression que la donne a changé.

— Pourquoi ? Au contraire, elle va halluciner !

Je ne dis rien et tente de me convaincre qu'il a raison tandis que nous sortons de la voiture. C'est fou, où qu'elle soit dans un groupe, on dirait que Carmel occupe toujours le centre. Toutes les têtes sont légèrement tournées vers elle, même quand elle ne parle pas. Il y a Nat et Katie, Sarah et Heidi. Chez les mecs, je reconnais Jordan, Nate et Derek, des gens à qui j'ai déjà parlé. Pourtant plus nous nous approchons, moins ils semblent nous remarquer. Un vif malaise m'envahit, j'ai envie de retenir Thomas par le bras pour l'empêcher d'aller plus loin. Mon instinct me hurle *c'est un piège !* et leurs sourires figés ne font que le confirmer : ils arborent tous une expression de triomphe méchante, celle du matou qui tient sa souris par la queue et se réjouit du festin qu'il va faire. Thomas rejoint Carmel en courant à moitié.

— Carmel !

— Bonjour Thomas.

Elle lui sourit. Personne ne me salue, ni elle ni les autres. Les regards prédateurs sont braqués sur Thomas. Ils attendent patiemment la mise à mort et lui, le malheureux, ne se rend compte de rien.

— Bah... Salut ?

Elle ne répond pas. Il perd ses moyens. Le carnage peut commencer.

— Heu... tu ne répondais pas à mes appels, alors...

— J'étais occupée.

— T'es pas censé avoir la mononucléose, Sabin ? s'interpose Derek, agressif. C'est une maladie sexuellement transmissible, non ? Comment un type comme toi peut bien l'avoir attrapée ?

Thomas accuse le coup, la tête basse. J'ai une folle envie de prendre sa défense, sauf que c'est à Carmel d'intervenir. Ce sont ses amis. En temps normal, elle ne les laisserait jamais lui parler sur ce ton, seulement ce n'est pas une journée « normale ».

— On a quelque chose d'important à te dire, murmure Thomas.

Il n'y croit plus mais il insiste, les mains enfoncées dans les poches. La petite bande exulte.

— Je t'appellerai plus tard.

Cette fois, Thomas affronte le sourire froid de Carmel. Les questions s'accumulent dans son regard, il voudrait lui demander pourquoi elle lui fait ça, et je prie de toutes mes forces qu'il s'abstienne. L'humiliation est déjà assez cuisante.

— Elle t'appellera demain, plutôt, lance Derek en se rapprochant.

Les yeux qu'il pose sur Carmel sont pleins de convoitise. Je ne peux pas croire à ce qui est en train de se passer.

— Ce soir on sort, n'est-ce pas, ma belle ?

Il la prend par la taille et l'attire contre lui. J'ai envie de vomir. Thomas est blanc comme un linge.

— Oui, c'est vrai. Je t'appellerai peut-être demain, conclut Carmel.

Elle se laisse embrasser dans le cou. C'est à peine si son front se plisse pendant que Thomas tombe en miettes devant elle. Je le prends par l'épaule.

— On s'en va.

À la seconde où je le touche, il pivote et fuit la scène à grandes enjambées, laissant derrière lui les lambeaux de son cœur et de sa dignité. Je jette à Carmel un regard dégoûté.

— C'est vraiment merdique ce que tu viens de faire.

Elle croise les bras, plus dans une attitude de prostration que de défi. Elle n'a pas le courage de lever la tête, et je crois l'espace d'un

instant qu'elle va se mettre à pleurer ; mais non, elle garde juste les yeux baissés, sans répondre.

Je ne sais pas comment rompre le silence affreux qui emplit la voiture. Mon manque d'expérience en amitié se fait cruellement sentir, j'aimerais trouver les mots. Je jette quelques coups d'œil à Thomas, flétri comme une feuille morte derrière le volant. N'importe qui saurait quoi dire à ma place, trouverait une anecdote à raconter pour lui changer les idées. Moi, je reste là comme un lourdaud, ajoutant par mon malaise au désespoir de la situation.

De son propre aveu, ils n'avaient jamais officialisé leur relation. Ça doit bien l'arranger, elle, maintenant. On ne pourra pas lui reprocher de l'avoir trahi puisqu'ils n'étaient pas ensemble. Elle s'en sort sur la forme, mais sur le fond, la trahison n'en est pas moins réelle. Parce qu'elle sait très bien que Thomas est fou amoureux d'elle, la moitié de Thunder Bay est au courant. Or ces six derniers mois, elle a bien réussi à faire croire que c'était réciproque. Thomas s'arrête devant chez moi. Il regarde droit devant lui, raide comme un piquet.

— J'ai besoin d'être seul quelque temps, d'accord ? Ne t'inquiète pas, je ne vais pas me jeter du haut d'une falaise ou un truc du genre, ajoute-t-il en essayant de sourire. J'ai juste besoin d'être seul.

— Tu sais...

Je pose une main maladroite sur son épaule, mais il se dérobe. Le message est clair, il n'y a rien à dire, rien à faire. J'ouvre ma portière :

— OK, mec. Tu peux m'appeler n'importe quand, je suis là.

Je n'ai rien de mieux à offrir. Je sors de la voiture et m'applique à marcher sans me retourner.

CHAPITRE 13

Un silence maussade m'accueille à l'intérieur de la maison. Il n'y a pas âme qui vive, pas âme damnée qui erre non plus ; juste un grand rien qui me fiche le cafard. Le cliquètement de la clé dans la serrure, la porte qui grince, le plancher qui craque, tous ces bruits sont vides de sens. J'ai l'impression que le monde entier s'effondre et que je ne peux pas lutter. Thomas et Carmel rompent, Anna est enfermée avec son bourreau sans issue de secours, et moi je suis inutile sur tous les fronts.

Je regarde machinalement par la fenêtre et sursaute en apercevant ma mère assise en tailleur au milieu du jardin, sous les branches noueuses du cerisier. On se fait la gueule depuis notre dernière dispute, mais là je ne peux pas continuer à l'ignorer. Je suis trop curieux de savoir ce qu'elle fabrique. Trois bougies blanches sont allumées autour d'elle, une fumée bleuâtre s'élève par-dessus sa tête comme d'une cheminée. C'est de plus en plus rare qu'elle emploie ses pouvoirs à des fins personnelles. Si elle a l'intention de m'attacher à la maison pour m'empêcher d'en sortir, je déménage !

Je pousse la porte vitrée et me glisse dehors. Si ma mère me voit, elle reste immobile dans sa fine robe d'été. Un carré de papier est posé contre le tronc de l'arbre. En m'approchant, je constate qu'il s'agit de la seule photo d'Anna que je possède, celle que j'ai découpée dans le journal l'année dernière et dont je ne me sépare jamais. En principe.

— Où est-ce que tu as pris ça ?

— Dans ton portefeuille ce matin pendant que tu étais sous la douche.

Sa voix est triste et monocorde, encore habitée par l'incantation qu'elle vient de prononcer. J'allais lui arracher la photo, protester qu'elle n'avait pas le droit, cependant je suis soudain beaucoup trop fatigué pour me fâcher.

— C'était quoi, ce rituel ?

— Une simple prière.

Je m'assois dans l'herbe à côté d'elle. Les flammes des bougies s'élèvent sans frémir. On dirait de petites perles ovales, fichées dans la cire. La fumée bleue vient d'un morceau de résine qui se consume sur une pierre plate posée plus loin.

— Tu penses qu'elle l'entendra ?

— Je l'espère de tout cœur. Malheureusement, je crains qu'elle ne soit trop loin.

À moi elle semble si proche, chevillée à mon cœur mais pas seulement, à ma peau aussi, à mon sang. Le sang du couteau par lequel elle trouve un chemin pour me joindre.

— On est sur une piste. Thomas pense que l'athamé peut nous guider vers elle.

En dépit de son air interrogateur, je sais que ma mère préférerait ne pas savoir. Moi, j'ai besoin de lui parler.

— L'athamé serait une porte, une sorte de sésame. Thomas t'expliquerait mieux... Enfin, pas sûr.

Elle pousse un soupir et regarde Anna qui nous sourit d'un air absent du haut de ses seize ans en noir et blanc.

— J'ai fini par admettre que tu devais aller au bout de ton histoire, Cas. Je l'accepte, mais je ne l'encourage pas.

Je hoche la tête. Je n'en demande pas plus. Elle prend une grande inspiration et souffle une bougie. Les trois s'éteignent en même temps. C'est un truc d'illusionniste qu'elle me faisait tout le temps quand j'étais petit. Elle me rend la photographie puis me tend une petite enveloppe blanche restée cachée sous son genou.

— C'est arrivé aujourd'hui pour toi dans le courrier, de la part de Gideon.

— Gideon ?

Ça, c'est inattendu. Pas de nouvelles de lui depuis des jours, et maintenant une lettre ? En général, quand il nous envoie quelque chose, c'est un énorme colis bourré de livres et de pots de sauce à la menthe dont ma mère raffole. Je déchire le rabat : une vieille photo jaunie me tombe dans les mains.

Je reste abasourdi, interloqué par l'image que je découvre. Derrière moi ma mère ramasse les bougies, épargille les cendres de la résine tout en me parlant. Je ne l'entends pas. Je n'ai d'yeux que pour le jeune homme vêtu d'une longue robe de sorcier, la capuche baissée sur le front. Gideon, en train de brandir solennellement mon athamé devant un autel. D'autres silhouettes du même rouge sombre sont groupées derrière lui. Et, dans la main de chacun des protagonistes de la scène, je vois mon athamé.

— C'est quoi ce délire ?

— C'est Gideon avec vingt ans de moins.

— Merci, je l'avais reconnu. Mais qui sont les autres ? Et surtout c'est quoi, ça ?

Je pointe les athamés. Sa mâchoire se décroche.

Ce sont des faux, ce n'est pas possible autrement. Ou alors il existerait quelque part dans le monde des gens qui feraient le même boulot que moi ? Je l'aurais ignoré pendant tout ce temps ? La troisième hypothèse, c'est que je contemple la société secrète qui a créé l'athamé. Mais ça non plus n'est pas plausible. Mon père et Gideon m'ont toujours répété que le couteau était vieux comme le monde. Ma mère est aussi éberluée que moi.

— Qu'est-ce que Gideon a voulu nous dire ? Il n'a pas joint une seule ligne.

Elle examine l'enveloppe.

— Il y a son adresse au dos mais ce n'est pas son écriture...

— Quand est-ce que tu as eu de ses nouvelles pour la dernière fois ?

— Je l'ai eu au téléphone hier. Tout allait bien. Il ne m'a pas parlé de cette lettre. Je vais l'appeler immédiatement.

— Non ! Surtout pas !

Étonnée par ma réaction, elle m'interroge du regard. Je m'éclaircis la gorge, cherchant à toute vitesse comment m'expliquer ; je vois dans ses yeux qu'elle a déjà compris.

— Si je dois lui demander des comptes, je veux y aller en personne.

Après un léger blanc, ma mère me demande :

— Tu as sérieusement l'intention de partir pour Londres ?

Moi qui m'attendais à un non catégorique, je suis surpris. Elle est soudain très nettement intriguée. Celui qui nous a envoyé la photo a bien réussi son coup. Le poisson est ferré, nous sommes deux à avoir gobé l'appât.

— Je pars avec toi.

Elle file vers la maison pour réserver les billets séance tenante. Je la retiens par le bras en espérant qu'elle comprendra que je dois faire ce voyage seul. Je sens enfin le vent de tempête dont parlait Morfran. Quelqu'un, ou quelque chose, veut m'attirer jusqu'en Angleterre, à la source du mystère. Si l'athamé n'est pas qu'un couteau, cette photo est plus qu'un simple morceau de papier. C'est un des cailloux blancs du Petit Poucet. Si je suis la direction qu'il m'indique, il me mènera droit à Anna.

— Gideon veillera sur moi, tu n'as pas à t'inquiéter.

Le même Gideon qui a omis de nous dire qu'il était membre du Ku Klux Klan ? semble dire le regard que maman fixe sur la photo. Est-ce qu'on peut laisser une seule image ruiner toute la confiance qu'on avait en un homme ? Elle secoue la tête, chassant l'idée.

— Tu penses que ces gens pourraient te révéler les origines de l'athamé ?

— Oui. Je crois que Gideon en sait plus long qu'il ne le dit.

— Comment ouvrir le sésame, par exemple ?

— Exactement !

Les pièces du puzzle commencent à former un tout, même pour ma mère ! Un espoir fou teinté de gratitude me donne envie de la serrer dans mes bras. Son visage sévère m'en dissuade. Elle s'apprête à me dire quelque chose de grave : — Tu es convaincu que tu dois sauver Anna et je ne m'interposerai pas. Mais quand viendra le moment fatidique, si jamais le prix à payer est trop élevé, je veux que tu me promettes de te souvenir que tu es tout ce qu'il me reste au monde.

Voilà, c'est le moment solennel. J'essaie de dédramatiser : — Tu sais que j'ai toujours été très mauvais au Juste Prix.

— Je ne plaisante pas, Cassio. Tu me donnes ta parole ?

— Oui, je te le jure.

Elle secoue sa robe d'un geste tranquille, comme pour balayer la tension de l'instant. Ça fait un paquet de serments à tenir, décidément ! Mais j'ai le regard fixé sur mon objectif et je ne m'inquiète pas. Du moins, pas pour l'instant.

— Embarque Thomas et Carmel avec toi. De petites « vacances » à Londres, ça leur fera plaisir. Je peux aider pour les billets.

— Ça ne va pas être si simple...

Je lui raconte la perfidie de Carmel, la douleur de Thomas et mon propre désarroi. Elle laisse planer cinq secondes de silence. Peut-être qu'elle sait, elle, comment les remettre ensemble ! Tout pourrait redevenir comme avant... Mais non, finalement elle me prend dans ses bras et me fait un gros câlin. Ce n'est pourtant pas moi qui viens de me faire larguer.

Une journée entière et une matinée passent sans que je reçoive la moindre nouvelle de Thomas. Je vérifie mon portable toutes les cinq

minutes comme une vraie midinette. Est-ce que je dois l'appeler ou est-ce que je dois attendre ? Si ça se trouve, ils se sont rabibochés avec Carmel et ont juste besoin de temps pour eux. J'espère vraiment que c'est ça, parce que je vais devenir fou si je ne peux pas lui parler très vite de la photo de Gideon et de notre voyage à Londres. Enfin, s'il est d'accord pour venir.

C'est bientôt l'heure du déjeuner, et maman est aux fourneaux pendant que je lis à la table de la cuisine. Elle a décidé de « faire briller ses talents de magicienne dans le registre culinaire » (je la cite) et s'affaire autour d'un poulet qu'elle compte accompagner d'une variété de légumes aux formes bizarres. Entre les panais, les topinambours et les crosnes, je ne sais pas ce qui me dégoûte le plus, mais ça a le mérite de la mettre de bonne humeur, alors je ne dis rien et me promets de feindre l'émerveillement quand tous ces machins se retrouveront débités dans mon assiette. En un jour et demi nous avons réussi à éviter les sujets épineux, Anna, l'athamé, Gideon, juste pour profiter d'être ensemble. Je sais que ces instants sont précieux et je les savoure.

On frappe à la porte. Mon cœur fait un bond, plein d'espoir ; ça n'est pas Thomas. Pâle, l'air perdu, Carmel se tient sur le perron. Des cernes creusent son visage, mais ses cheveux éclatent de santé et ses habits ne font pas un pli ; quelque part dans Thunder Bay, Thomas doit errer comme une âme en peine, plus déguenillé que jamais.

— Salut, murmure Carmel.

Je me retourne vers ma mère qui m'a suivi dans le couloir. Elle est aussi médusée que moi. On reste plantés là, incapables d'avoir une réaction normale. Pour un peu je me mettrais à siffler comme une bouilloire sur le feu.

— Est-ce que je peux te parler ?

— Tu as vu Thomas ?

Son regard fuit ma question.

— La moindre des choses serait d'aller lui parler d'abord, tu ne crois pas ?

Je voudrais être plus cassant encore, mais quelque chose me retient. Je n'avais encore jamais vu Carmel Jones mal à l'aise. Or là, elle ne demande pas mieux que de disparaître dans un trou. Elle hésite à partir, une main posée sur la poignée, l'autre triturant un pan de son chemisier. Ma mère toussote et me fait les gros yeux, indiquant ma chambre d'un coup de menton. Je soupire et fais signe à Carmel d'entrer.

— Si tu veux déjeuner avec nous, tu es la bienvenue, Carmel.

— Merci, madame Lowood, lui répond-elle avec un faible sourire. C'est vrai que ça sent bon, qu'est-ce que c'est ?

— Une recette de mon invention !

— Je reviens t'aider dans cinq minutes, maman.

Je monte l'escalier quatre à quatre sans me retourner. Mille questions trottent dans ma tête. Que fait-elle ici ? Que veut-elle ? Pourquoi n'est-elle pas en train d'arranger les choses avec Thomas ? Je referme la porte de ma chambre derrière elle et lui demande : — Alors, ça s'est bien passé ta soirée avec Derek ?

— Bof.

— C'est tout ? Tu as brisé le cœur de Thomas pour un « bof » ?

J'essaie de sauver la face, mais en vrai je n'en reviens pas qu'elle y soit allée. Je croyais que ce n'était qu'une provocation. J'espère qu'elle va me demander si on est encore amis juste pour avoir le plaisir de lui répondre non et la prier de dégager de chez moi.

— Derek n'est pas si con qu'il en a l'air...

Elle est venue pour me parler de Derek ou quoi ? J'hallucine.

—... de toute façon il n'a rien à voir avec tout ça.

Une réplique cinglante me brûle les lèvres quand tout d'un coup je comprends que ce n'est pas de Thomas dont il va être question. Elle n'est pas là pour s'excuser, encore moins pour me demander si on est toujours amis. Au contraire. Elle s'apprête à me dire que nous ne le sommes plus.

— Ma mère avait raison..., dis-je.

Moi aussi je me fais larguer. D'une autre façon, mais ça n'en est pas moins une rupture.

— Hein ?

— Non, rien. Vas-y, vide ton sac.

Elle fait quelques pas, gênée. Les mots qu'elle avait préparés lui échappent. Elle lâche un « je n'ai jamais... » puis un « il faut que tu saches que... » et s'arrête. Je m'adosse à mon armoire, prêt à prendre mon mal en patience. Au moins elle a le mérite de rester droite dans ses bottes et d'affronter la situation. D'autres auraient noyé le poisson en minaudant, ou se seraient facilité la tâche en me posant des questions et en contournant le sujet. Carmel m'a déjà prouvé que je ne lui faisais pas assez crédit. Elle est toujours plus courageuse que je ne l'imagine. C'est bien pour ça d'ailleurs que je ne comprends pas qu'elle

se défile. Pourquoi est-ce qu'elle nous lâche ? Elle finit par planter son regard dans le mien et se lance : — Quelle que soit la façon dont je le formule, ce que j'ai à dire va passer pour égoïste. Parce que c'est égoïste, et je l'assume.

— D'accord.

— Je suis vraiment heureuse de vous connaître, toi et Thomas ; je ne regrette rien de ce qu'on a vécu ensemble – à part les meurtres de Mike, Will et Chase.

Son visage se crispe. Bien. Maintenant j'attends le « mais ».

— *Mais* je ne peux plus tout mener de front. J'ai des projets, une carrière à construire. Je croyais que je pourrais faire les deux, le monde rationnel le jour, la chasse aux fantômes la nuit, seulement je n'y arrive pas, c'est trop lourd. Aujourd'hui, je choisis la vie contre la mort.

Elle prononce cette dernière phrase sur un ton défensif, le menton en avant, prête à contrer mes arguments. Sauf que je n'ai rien à redire. Le destin de Carmel n'est pas lié au paranormal comme l'est le mien, ni même celui de Thomas. Elle ne soupçonnait pas l'existence de tout ça il y a six mois ; elle n'a pas d'aptitudes pour la sorcellerie ; elle n'appartient pas à une lignée de guerriers, bref, elle a le choix. Et je ne peux pas lui en vouloir, malgré toute la tristesse que j'ai pour Thomas. Et pour moi-même.

— J'ai conscience que c'est le pire moment pour vous faire faux bond, avec ce qui se passe...

— Ce n'est pas grave. Ta décision n'est pas égoïste au fond. Enfin, si, mais c'est ce que tu as de mieux à faire, et je le comprends entièrement. Ce que je comprends moins en revanche, c'est pourquoi tu avais besoin de blesser Thomas.

Elle secoue la tête, tourmentée par le remords.

— Il fallait que je tranche dans le vif. C'était le seul moyen de le détacher de moi.

— C'était cruel, Carmel ! Il t'aime, tu le sais. Si tu lui avais parlé, il aurait...

— Tout abandonné pour ne pas me perdre, m'interrompt-elle. Je ne voulais pas le mettre dans cette position, face à un tel dilemme. Parce que figure-toi que moi aussi je l'aime, cet idiot.

Sa voix s'étrangle. Je ne cautionne pas son procédé, mais je vois bien ce qu'il lui en a coûté. D'ailleurs, elle n'est toujours pas sûre d'avoir fait le bon choix. Elle voudrait me demander si elle ne commet

pas une erreur, si elle ne va pas le regretter, pourtant elle se retient : elle redoute trop ma réponse.

— Tu veilleras sur Thomas, promis ?

— T'en fais pas, je l'aurai à l'œil.

— Je ne suis pas sûre qu'un seul œil suffise. Tu as quand même affaire au garçon le plus empoté du Canada.

On rit au milieu de notre chagrin et elle balaie sa joue d'un revers de la main.

— Il va tellement me manquer, Cas. Tu n'as pas idée.

Je ne sais pas quoi faire d'autre que la prendre maladroitement dans mes bras. Je suis nul pour les démonstrations d'amitié, c'est comme ça. Carmel ne s'en formalise pas et me serre très fort.

— Toi aussi tu vas nous manquer, Carmel.

CHAPITRE 14

— Thomas ? Il y a quelqu'un ?

Je sonne à la porte de la boutique depuis dix minutes. Aucune réponse. Je tourne la poignée à tout hasard : c'est ouvert. J'entre, traverse le local et soulève le rideau noir qui donne sur la cuisine. Tout est propre, bien rangé. Pour deux hommes seuls, Morfran et Thomas sont assez exemplaires. Un seul reproche, c'est qu'aucune plante verte ne survit chez eux plus de trois jours. Je siffle Stella – peine perdue : si Morfran n'est pas là, elle non plus. Ils sont inséparables. J'entends de la musique au fond du couloir. Ça vient de la chambre de Thomas. Je frappe deux coups par mesure de politesse puis entre sans attendre.

— Salut, Cas.

Ça alors ! En lieu et place de la loque humaine que je pensais trouver, je tombe sur un Thomas habillé, peigné, qui arpente énergiquement les quelques mètres qui séparent son lit de son bureau. L'un et l'autre disparaissent intégralement sous des piles de journaux, livres et autres feuilles volantes. Son ordinateur allumé trône au-dessus du bazar, cerné par trois cendriers remplis à ras bord de mégots. Beurk. Une cigarette se consume au coin de ses lèvres, l'enveloppant d'une fumée blanche. Re-beurk.

— J'ai essayé de t'appeler...

— Mon portable est éteint.

Il tire sur sa clope. Ses mains sont agitées de tremblements. Il n'a pas levé les yeux du livre qu'il feuillette, fébrile. Voilà donc à quoi ressemble un Thomas en dépression : drogué de travail et de tabac. À quand remonte la dernière fois qu'il a mangé ? Ou dormi ?

— Tu as peut-être assez fumé comme ça, non ? J'ose pas imaginer l'état de tes poumons, mec.

Il regarde la cigarette comme s'il la voyait pour la première fois, grimace et l'écrase aussitôt dans le cendrier le plus proche – déjà plein à craquer. Il s'arrête enfin de faire les cent pas et contemple l'état de sa chambre en tournant sur lui-même. On dirait qu'il émerge d'une séance d'hypnose.

— Je crois que j'ai fait le con, dit-il en passant sa langue brûlée sur ses lèvres. Pouah ! C'est décidé, j'arrête ces saloperies.

Il déverse le contenu du cendrier dans sa corbeille, soulevant un nuage de cendres.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

La désinvolture de sa question me cloue sur place.

— Tu plaisantes ? Ça fait quatre jours que je n'ai pas de nouvelles, j'étais persuadé que j'allais te retrouver prostré dans un coin, les cheveux teints en noir corbeau en train d'écouter du heavy metal.

— Honnêtement, j'en étais pas loin au début, mais ça va, j'ai évité le pire.

— Tu veux en parler ?

— Non !

C'est un cri du cœur, si impétueux que je recule. Thomas hausse les épaules comme si de rien n'était :

— Désolé. J'allais t'appeler aujourd'hui, pour de vrai. J'étais absorbé par mes recherches. J'ai emmagasiné tous les documents que j'ai pu trouver. Mais ça n'a pas donné grand-chose.

Oh, Thomas, tu n'avais pas à te donner tant de mal... Je le regarde se gratter la tête en me jetant un regard implorant. Ce geste penaud dit tout. Il avait besoin de se changer les idées. Ça l'achèverait si je lui disais que ce n'était pas utile. Pour faire diversion je sors la photo jaunie :

— J'ai reçu quelque chose qui va peut-être nous avancer. Le grand type au milieu, c'est Gideon.

— Quoi ? C'est dingue ! Qu'est-ce que c'est que ces couteaux ? On dirait ton athamé...

— Je suis sûr qu'il est parmi ceux-là, mais quant à savoir lequel... Tu sais quoi ? J'ai pensé que ça pouvait être une photo de famille des pères fondateurs de l'athamé, ou un truc comme ça. Je sais que ce n'est pas possible, mais...

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

— On me l'a envoyé par courrier, une enveloppe avec l'adresse de Gideon au dos.

Thomas examine chaque détail et fronce soudain les sourcils. En deux enjambées il est au milieu de son foutoir, brasse des liasses de papiers, farfouille dans ses piles.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je ne suis pas sûr, mais j'ai l'impression d'avoir déjà vu ça

quelque part.

Il déterre enfin ce qu'il cherchait, un paquet de feuillets imprimés dont l'encre lui noircit les doigts. Il les compulse à toute allure avant d'en extraire un papier à moitié déchiré qu'il brandit triomphalement :

— Là ! Regarde les robes, la couleur et le cordon sont exactement pareils. Tu vois la minuscule croix celtique au niveau du col ?

La photocopie est mauvaise, il faut avoir l'œil ; mais il a raison. Ce sont bien les mêmes robes. Pas le genre qu'on loue dans un magasin de farces et attrapes : des habits rituels. Si j'en crois l'article que j'ai entre les mains, ils sont le signe distinctif des membres de la « Breuriez ar Kontell Du ». Traduit du breton, ça donne l'Ordre de la Dague noire. Devant mon air interdit, Thomas m'explique :

— J'ai demandé à l'un des amis bibliothécaires de Morfran de me copier et de m'envoyer tout ce qu'il avait dans son rayon sciences occultes. Ça, ça vient d'un vieux numéro de *Paranormal Magazine*.

Il entreprend de lire à voix haute, butant abominablement sur les mots en dialecte.

— Si je comprends bien, l'Ordre de la Dague noire se rassemble autour de ce qu'ils appellent « l'arme secrète ».

Il s'arrête pour lancer un coup d'œil à peine discret à mon sac à dos, comme si le génie de la lampe allait en sortir. Puis il replonge dans le papier :

— Un secret si bien gardé qu'on ignore encore le calibre de la fameuse dague noire, qu'aucun spécialiste n'a jamais eue entre les mains. Tout porte à croire qu'elle a été forgée par les membres fondateurs de l'Ordre entre le III^e et le I^{er} siècle avant Jésus-Christ. Ensuite on en perd la trace jusqu'au XV^e siècle, où on mentionne un certain couteau au manche noir dans les archives d'un monastère. Ses propriétés millénaires auraient servi à débarrasser les lacs écossais de leurs créatures sous-marines.

Thomas roule des yeux sceptiques en grommelant que la littérature de vulgarisation n'est plus ce qu'elle était.

— Difficile de dire avec certitude si la dague noire et l'arme secrète recouvrent une seule et même réalité, blablabla, blablabla, conclut-il en parcourant à la va-vite le reste de l'article.

— C'est vague, ton truc.

— Signé par un pigiste débutant, on ne pouvait pas s'attendre à mieux. En général ils ne sont pas si mauvais chez *Paranormal*. Quoi qu'il en soit, on tient une piste ! L'arme secrète, la dague noire, les

ressemblances entre les deux photos... Il y a quelque chose là-dessous, j'en mettrais ma main à couper.

Breuriezh ar Kontell Du... Une antique congrégation bretonne serait à l'origine d'un culte de l'athamé ? Mouais. À voir.

— J'ai besoin que tu me dises toute la vérité sur Gideon Palmer.

— C'était le meilleur ami de mon père, et comme un grand-père pour moi. Point barre.

Le ton insinuant de Thomas m'énerve. On ne touche pas à la famille ! J'ai déjà Gideon dans le collimateur, il n'a pas besoin d'en rajouter une louche avec ses soupçons.

— Si ça se trouve, cette photo ne veut rien dire. Gideon a au moins mille ans et il a toujours fréquenté le monde occulte. Dieu sait le nombre de rassemblements de sorciers dans lesquels il a traîné ses basques.

— Tu reconnais quand même ton athamé, non ? me demande Thomas en revérifiant sur la photo.

— Pas sûr.

C'est de la pure mauvaise foi, le genre de truc qui échappe difficilement à un télépathe. D'ailleurs ça ne rate pas : Thomas me choppe en flagrant délit.

— Je sais très bien ce que tu es en train de faire. Tu recules devant l'obstacle.

Il n'a pas tort. Imaginer que Gideon m'a menti ne m'enchante pas.

— Écoute, le mieux c'est encore de lui demander de vive voix. Ma mère nous offre un aller-retour pour Londres, ça te dit ?

— Une société secrète de druides encapuchonnés fait tout pour aiguiser ta curiosité, et toi tu te jettes dans la gueule du loup ?

Il regarde le paquet de cigarettes posé sur son bureau avec envie. Il résiste et se frotte le visage. La fatigue et la tristesse sont en train de le rattraper.

— Oh et puis après tout pourquoi pas ? L'Ordre de la Dague noire n'a qu'à bien se tenir.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu refuses que je le prévienne de votre visite, dit ma mère en ajoutant une paire de chaussettes aux affaires qui débordent déjà de ma valise.

À mon avis je suis largement au-dessus des limites de poids pour les

bagages en soute. J'ai mis dix minutes pour la convaincre de ne pas m'obliger à prendre un pied entier de romarin. L'odeur est si forte qu'elle aurait affolé les chiens renifleurs.

— Je veux lui faire la surprise.

Lui tomber dessus sans qu'il ait le temps de se préparer.

— La surprise...

Elle me regarde avec perplexité. La ride verticale qui barre ses sourcils s'accroît, trahissant son inquiétude. Elle a passé les derniers jours à me cuisiner tous mes plats préférés, un feu d'artifice culinaire à chaque repas, comme si c'était la dernière fois que je mangeais spaghetti bolognaise, risotto et travers de porc. Après s'être acharnée sur la fermeture Éclair de la valise, elle finit par s'asseoir dessus pour la fermer.

Notre avion décolle dans quatre heures. Après une escale à Toronto, on devrait atterrir à l'aéroport d'Heathrow vers dix heures du soir, heure locale. Thomas me bombarde de textos absurdes pour me demander quel temps il fait à Londres et s'il doit prendre un K-way. Je lui réponds que je n'ai pas mis les pieds en Angleterre depuis mes quatre ans et qu'il ferait mieux de consulter les oracles s'il veut des indications fiables sur la météo.

— Oh ! J'ai failli oublier ! s'écrie ma mère en rouvrant ma valise.

Elle tend la main. Qu'est-ce qu'elle veut, que je lui donne les chaussettes que je porte pour être vraiment sûre que j'aurai assez de sous-vêtements ?

— Si la sécurité ne tolère pas le romarin, je doute qu'ils te laissent embarquer avec un couteau de trente centimètres dans ton sac à dos.

— Ah oui, tiens...

Alors là c'est la meilleure ! Tu parles d'un acte manqué, j'étais bon pour une interdiction de vol. Je déteste l'idée d'abandonner mon précieux couteau dans la soute d'un avion.

— Tu es sûre que tu ne peux pas lui jeter un petit sort qui le rendrait indétectable au portique ?

— Dans tes rêves...

Je le lui donne à contrecœur et fais la grimace en le regardant disparaître sous une pile de vêtements.

— Gideon veillera sur toi, murmure-t-elle.

Elle me prend les deux mains et répète à nouveau la phrase, comme un mantra. Le doute s'insinue dans son esprit, mais elle tient bon et

serre les dents. En m'entêtant dans ma quête, j'ai tiré sur le nœud qui lui lie les poings et qu'elle supporte sans broncher.

— Maman ?

— Oui, mon chéri ?

Je reviendrai. Ces deux mots me brûlent les lèvres, mais je renonce à les dire à voix haute. Il y a des paroles qu'on ne peut pas prononcer à la légère et cette promesse-là, je ne suis pas sûr de pouvoir la tenir.

CHAPITRE 15

Thomas survit bravement au premier vol pour Toronto, mais la traversée vers Londres s'annonce plus difficile : il est prostré dès le décollage, la tête entre les genoux, un sac à vomi serré contre lui. Il ne l'utilise pas encore, mais le peu que j'aperçois de son visage est définitivement très vert. Je fais signe à l'hôtesse. Quelques cannettes de coca plus tard, il a retrouvé suffisamment de couleurs pour se plonger dans l'énorme roman de science-fiction qu'il a cru bon d'embarquer.

— Pas la peine, les lignes ne veulent pas rester droites, maugrée-t-il en refermant le livre.

Il regarde le ciel (j'ai eu la bonté de le laisser à côté du hublot), noir comme le fond d'un puits.

— On devrait en profiter pour dormir.

— Si on arrive à dix heures du soir, est-ce qu'on n'est pas censés attendre pour ne pas être trop décalés ?

— Qui sait si on aura l'occasion de dormir à notre arrivée ? Je ne prendrais pas le risque. Autant se reposer tant qu'on peut.

— Si on peut, ronchonne-t-il en martelant le mini-oreiller qu'on nous a distribué comme si ça allait le rendre plus confortable.

Pauvre Thomas. Une rupture, une quête incertaine, un trajet en avion alors qu'il en a horreur, ça commence à faire beaucoup. Je n'ai pas osé lui demander s'il avait eu des nouvelles de Carmel, il ne m'en a pas parlé non plus. D'ordinaire bavard, il s'est montré taciturne comme jamais ces derniers jours. Il ne m'a même pas interrogé sur les détails de notre périple. Vraiment, ça ne lui ressemble pas. Peut-être qu'il se laisse porter par les circonstances, déjà trop heureux d'avoir une diversion à sa douleur. S'il voit notre voyage comme une escapade touristique, il risque d'être déçu. Cela dit, la longue poignée de main qu'il a échangée avec Morfran à l'aéroport montrait bien qu'ils étaient tous les deux pleinement conscients du danger de l'aventure. On ne fait pas des adieux aussi solennels à quelqu'un qu'on est sûr de revoir.

Thomas se cale tant bien que mal dans son étroit fauteuil de seconde classe. Il n'a pas osé incliner son siège, de peur de déranger nos voisins de derrière. Il aura tellement mal au cou à son réveil qu'il regrettera son excès de politesse. Enfin, s'il arrive à dormir. Je ferme les yeux et essaie de me détendre. Sauf que mes pensées tournent en

boucle sur les deux mêmes sujets : l'athamé, qui repose dans les entrailles de l'appareil – du moins il y a intérêt, sinon je colle le procès du siècle au cul de cette compagnie. Et Anna. Son regard défait. Sa voix implorante. *Sauve-moi*. On a beau voler à huit cents kilomètres-heure, ce ne sera jamais assez rapide.

Je suis dans un tel état à l'atterrissage que je pourrais attester l'existence des zombies à Morfran. Je suis leur ambassadeur. J'ai dormi par intermittence, trente minutes par-ci, un quart d'heure par-là, la tête à l'équerre, la nuque endolorie. Thomas ne s'en sort pas mieux. On se traîne dans le hall, les yeux rougis par la fatigue et la climatisation. L'air était si sec dans l'avion qu'on est prêts à s'effriter par terre, tout déshydratés, bons à nourrir un cosmonaute. Le monde extérieur prend des allures terrifiantes. Je voudrais baisser le volume, éteindre les lumières, fourrer mon visage dans le sable et qu'on n'en parle plus. Notre chance, c'est qu'à cette heure tardive le terminal est relativement désert, ce qui nous épargne les nuées de chariots à bagages, les gosses pleurards et les gens stressés.

Ma valise est arrivée dernière sur le tapis roulant, j'ai cru que j'allais faire une attaque. Vingt minutes d'angoisse où je me suis dit qu'elle s'était perdue pendant la correspondance à Toronto et que les autorités l'avaient détruite par mesure de sécurité. Je me suis jeté sur elle comme une mère retrouvant son enfant, et depuis nous errons dans les couloirs, notre esprit de décision suspendu par l'épuisement.

— Je croyais que tu saurais où aller. Tu es déjà venu, non ? me demande Thomas avec mauvaise humeur.

— Oui, c'est vrai qu'à quatre ans j'avais un sens de l'orientation ultra développé. D'ailleurs mes parents ne foutaient rien, c'est moi qui lisait les cartes.

— Prenons un taxi, ce sera plus simple. Tu as l'adresse, au moins ?

J'avais prévu d'y aller en métro. À présent ça me semble mission impossible, mais je refuse de m'avouer vaincu. Choisir la solution de facilité, ce serait commencer le voyage sur un mauvais pied. Je me poste résolument dans la file pour acheter nos tickets.

Une demi-heure pour rejoindre notre quai, dix minutes à attendre le métro, vingt minutes à se perdre dans les couloirs de notre correspondance, et nous voici enfin à quelques stations du but. Affalé sur un strapontin, je taquine Thomas :

— Tu vois, ce n'était pas si dur.

Sa mine courroucée est irrésistible. Nous descendons enfin à Highbury and Islington, à l'est de la ville.

— Alors ? Tu reconnais ? me demande Thomas en regardant d'un œil suspicieux la rue illuminée de loin en loin par quelques lampadaires.

L'endroit me dit vaguement quelque chose avec ses murs en briques rouges et son dallage gris, mais je pourrais sans doute dire ça de Londres dans son entier. Ou de n'importe quelle grande ville, j'en ai vu tellement. L'odeur est familière, avec son petit arrière-goût de poubelles éventrées. Bref, je ne peux pas compter sur mes souvenirs pour trouver notre chemin. Heureusement, j'ai cherché l'adresse de Gideon sur Internet. Mais avant de nous aventurer sur les pavés disjoints, il faut que je récupère mon athamé. Je n'ai pas osé le sortir de ma valise dans le métro, mais là je n'y tiens plus. À la seconde où je glisse le couteau dans ma poche arrière, un poids se soulève de ma poitrine. Je renaiss. On ne peut pas en dire autant de Thomas, avec sa tête de déterré. Je ne le fais pas attendre plus longtemps :

— C'est bon, on peut y aller.

On s'engage dans la rue principale, bordée de restaurants indiens aux néons clignotants et de petits bars de quartier décorés de bois sombre. Au bout de quatre cents mètres je me dis qu'il serait peut-être temps de tourner et prends à droite, au petit bonheur la chance. Ce n'est pas ma faute si les noms de rues ne sont pas indiqués ! Ou alors je ne sais pas où regarder, mais passons. Il y a nettement moins de lumière par ici, le décor contraste franchement avec mon souvenir du voisinage respectable où habitait Gideon. On longe un terrain vague clôturé par un fil barbelé. Sur le trottoir d'en face, un immense mur aveugle couvert de graffitis nous toise. Le caniveau charrie des cannettes de bière vides, les poubelles débordent sur le trottoir et nos semelles collent au bitume poisseux. Peut-être que ça a toujours été comme ça, j'étais juste trop petit pour me rappeler ? Ou alors l'endroit a sacrément changé en l'espace de treize ans.

— OK, ça suffit, me lance Thomas en s'arrêtant net.

Il s'assoit sur sa valise, vaguement essoufflé.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai qu'on est perdus.

— Mais pas du tout.

— N'essaie pas de me baratiner, dit-il en levant un index vers son front. Je vois que tu ne sais pas où tu mets les pieds.

Il a son petit ton de supériorité. Je pense de toutes mes forces *casse-toi de là, sale mouchard ! Mon cerveau n'est pas un moulin*, ce qui ne fait qu'élargir son sourire satisfait.

— Il n'empêche, on est perdus.

— C'est bon, j'ai juste fait un petit détour.

Je proteste pour la forme, mais il a raison. On est bons pour demander notre chemin. Je suis sûr qu'ils nous aideraient dans le dernier bar qu'on vient de passer, l'ambiance était chouette et accueillante. Je me retourne et regarde au loin la lumière chaude se déverser par les portes grandes ouvertes de l'établissement. Les rires des clients nous parviennent. Pourtant j'ai la flemme ; le coin de la rue me paraît le bout du monde. Tout d'un coup une ombre se glisse derrière un lampadaire. Je tressaille. Je n'avais déjà pas la force de revenir sur nos pas. À présent je ne demande pas mieux que d'avancer.

— Tu as vu quelque chose ?

— Non. La fatigue me joue des tours. On continue ?

— OK, dit Thomas en regardant quand même par-dessus son épaule.

On chemine sans parler. On fait comme si de rien n'était, tous les deux à l'affût du moindre bruit derrière nous. Il n'y a rien, rien que le fracas des roues de nos valises, amplifié par l'obscurité. J'ai pourtant l'impression que mes pas sont trop pesants, comme si quelqu'un se fondait dans mes traces pour effacer les siennes. Thomas, qui traînait des pieds jusqu'ici, m'a rattrapé, et nous marchons côte à côte, de plus en plus vite. Son radar a dû s'activer aussi, ou alors c'est mon anxiété qui l'a contaminé. La rue est étroite, déserte et faiblement éclairée, avec de grands interstices sombres entre chaque immeuble, chaque voiture. On ne pouvait pas rêver pire décor pour se retrouver en difficulté. Le silence démultiplie notre paranoïa, mais je suis incapable de le briser, la langue engourdie par la peur. Il n'y a personne derrière nous. Un bon bain, au lit, et on en rira demain. Si jamais on retrouve notre chemin.

Thomas presse le pas. La panique est contagieuse, mais avec un télépathe, c'est encore pire. Dans cette situation, on n'a pas un grand éventail d'action : combattre ou fuir. Vu l'allure de Thomas, il a clairement choisi la dernière option. Le problème c'est qu'on ne sait pas où on va. On ne va pas se mettre à courir comme des dératés alors qu'il n'y a peut-être personne.

On sera bientôt fixés. Les deux prochains lampadaires sont en panne. La rue est plongée dans l'obscurité sur au moins vingt mètres. Condition idéale pour se faire lâchement attaquer dans le noir. Je

m'arrête sous la dernière flaque de lumière avant la traversée sombre, les yeux plissés pour déceler le moindre mouvement suspect. Rien ne bouge.

— Tu ne te trompes pas, me souffle Thomas. Je sens qu'on nous suit. Depuis qu'on est sortis du métro.

— C'est peut-être un pickpocket.

Un craquement retentit quelques pas plus loin. Tout mon corps se tend, prêt à se défendre. On s'est fait dépasser. Pire, ils sont plusieurs et on est encerclés ! Je tire l'athamé de son fourreau et fais miroiter la lame à la lumière du lampadaire. Geste dérisoire, mais on ne sait jamais, ça pourrait les intimider. J'ai à peine l'énergie de me défendre contre un chat de gouttière, alors au point où j'en suis, je fais feu de tout.

— Et maintenant ? couine Thomas.

Évidemment, c'est toujours à moi de prendre les décisions dans ces moments-là. Bon, on ne va tout de même pas passer la nuit sous ce lampadaire. On n'a pas le choix, il faut avancer.

Un coup retentissant s'abat sur mon crâne. Je tombe à genoux. C'est si inattendu, j'ai d'abord cru que Thomas avait trébuché et s'était affalé sur moi. Il me crie avec trois secondes de retard :

— Cas, attention !

Je me relève, clignant des yeux dans le noir. Je range aussi vite que possible mon athamé. Je ne sais pas qui nous attaque, mais ce n'est pas un fantôme, c'est sûr ; le couteau ne me sert à rien contre les vivants. J'entends un sifflement et me baisse : un couvercle de poubelle me frôle le haut du crâne.

— Qu'est-ce que...

Thomas n'a pas le temps de finir qu'il se fait prendre au collet et attirer dans l'ombre. Son corps réapparaît bientôt, propulsé à toute vitesse. Il rebondit contre la façade avant de s'écraser sur une voiture, comme une boule de flipper incontrôlable. Trop occupé à le regarder rouler par terre, j'oublie d'anticiper la prochaine attaque. Erreur de débutant. Je vois à peine une silhouette se dessiner dans ma vision périphérique qu'un coup de pied retourné m'atteint en plein thorax, et me décolle du sol. J'atterris lourdement sur les fesses et lève un bras pour parer l'assaut suivant. Rien ne vient. Mon adversaire sait doser les effets. Ses ruptures de rythme me déstabilisent complètement.

Secoue-toi, Cas ! Ta volonté est plus forte que la fatigue. Concentre-toi et réagis ! Mon attaquant frappe à nouveau. Je bloque son poignet et lui mets un coup de tête. Il tombe à la renverse et se terre dans le noir.

— Allez, montre-toi !

Je crie pour me donner du courage et esquive de justesse un croche-pied. Mon ennemi est prudent à présent. Il a vu que je m'étais réveillé. Les secondes s'égrènent. Est-ce qu'il a battu en retraite ? Non, il recule pour mieux attaquer. Le voilà planté en pleine lumière, campé sous le lampadaire. Il fait deux mètres de haut. Une litanie sort de sa bouche dans un dialecte aux accents bizarres que j'ai déjà entendu quelque part. Je me mets en garde, mais soudain mon corps se contracte, prisonnier d'un étau, comme si l'air lui-même était devenu dense et pesait sur ma peau.

Il m'a jeté un sort. Mes tympons menacent de céder sous une pression atroce, dix fois pire que pendant la descente en avion.

— Thomas, qu'est-ce qui m'arrive ?

Putain, quel con ! Je n'aurais jamais dû parler, gaspiller un oxygène précieux alors que mes poumons se flétrissent à l'intérieur de ma poitrine comme deux pruneaux. Le monde s'efface, il n'existe rien que cette incantation entêtante qui me brûle les yeux, m'empêche de respirer, aspire la vie à l'intérieur de moi. Un éclair de douleur me rappelle que j'ai encore deux rotules, sur lesquelles je viens de tomber. Je ne suis pas sûr qu'elles soient en un seul morceau, vu la violence avec laquelle j'ai heurté le bitume.

Avec le peu de souffle qui lui reste, mon cerveau appelle Thomas à l'aide de toutes ses forces. Il est déjà à l'œuvre. Son incantation à lui est mélodieuse et grave. Celle de son adversaire gutturale et hachée. Les deux verbes s'affrontent. La musique de Thomas l'emporte sur le rythme de l'autre, de plus en plus forte, déroulant implacablement ses harmonies. L'autre voix vacille, butte sur les mots, s'arrête. L'air s'engouffre enfin dans ma bouche, dans ma gorge, fait le tour de mon système sanguin et me monte à la tête en une explosion de soulagement.

Je suis tiré d'affaire mais Thomas ne s'arrête pas pour autant de psalmodier. Je me redresse pour voir la silhouette agitée de convulsion lever le bras et implorer grâce. L'air lui manque à son tour, il se dégonfle comme une vieille baudruche.

— Stop !

Je pose une main sur l'épaule de Thomas. Ce n'est pourtant pas moi qui ai crié.

— C'est bon, tu as gagné ! halète la forme pantelante.

— Gagné quoi ? Depuis quand c'est un jeu d'agresser les honnêtes gens ?

Je tremble et hurle à la fois, sonné par le yoyo que vient de faire mon taux d'oxygène. Notre adversaire titube, cherche appui contre le mur, la main sur la gorge. Il tente de reprendre son souffle entre deux éclats de rire. Quel culot ! Il se redresse enfin et baisse la capuche de son sweat qui lui cachait le visage.

— C'est une meuf ?

Quelle finesse, Thomas, merci ! Je lui balance un coup de coude, mais j'ai du mal à cacher ma propre surprise. La jeune fille nous considère avec un grand sourire candide.

— Vous vous êtes trompés de rue.

Elle a l'accent anglais.

— Vous cherchez la maison de Gideon Palmer ? Suivez le guide !

CHAPITRE 16

La fille tourne les talons en nous adressant un petit signe de la main. Il n'y a pas deux minutes, elle essayait de nous tuer, et maintenant elle s'attend à ce qu'on lui emboîte le pas sans broncher ? Elle est folle. Ou alors elle a très bien compris qu'avec notre fatigue et nos nerfs à vif, elle était notre seule planche de salut. On donnerait n'importe quoi pour poser nos valises chez Gideon et boire un bon thé. Oui, j'ai bien dit un thé. Et nous voilà qui marchons derrière elle, hésitants d'abord, puis totalement vaincus. Si je m'appelais Gideon Palmer, je dirais que cette fille a un sacré toupet.

— En fait là il fallait tourner à gauche. Le quartier change complètement de visage, d'un côté à l'autre du boulevard.

Tout en elle respire l'assurance : sa façon joyeuse d'ouvrir la marche ; la longue natte blonde qui se balance dans son dos avec un rien de provocation ; son ton péremptoire. Elle n'avait pas l'air désolée pour un sou tout à l'heure quand je lui criais dessus ; elle ne s'excusera pas de nous avoir attaqués, ni maintenant, ni jamais. C'est cohérent avec le personnage. Par contre, qu'elle ne nous tienne pas rigueur de lui avoir mis la pâtée, ça franchement c'est bizarre. Je m'étais juré de ne pas lui adresser la parole mais la curiosité est trop forte. Qui est cette fille ? C'est la question que je lui pose.

— Gideon m'a demandé de venir vous chercher à la sortie du métro.

Ce n'est pas exactement une réponse.

— Ma mère a fini par cracher le morceau, c'est ça ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. De toute façon Gideon aurait su que vous veniez. Il est incroyable, on a l'impression qu'il est au courant de tout avant tout le monde, tu ne trouves pas ?

Elle connaît donc si bien mon mentor ? J'en reste bouche bée. Thomas saisit l'occasion pour se mêler à la conversation, les dents serrées par la rancune. Il me trouve fou de m'en remettre à cette nana. Depuis le début il me regarde avec insistance, les yeux écarquillés comme deux panneaux « stop » fluorescents. Moi, je suis pragmatique. On est perdus, elle connaît le chemin, je la suis. Ça ne veut pas dire que je lui fais confiance.

— Et tu accueilles tous les gens que tu vas chercher au métro comme ça ? Ou c'était un cadeau de bienvenue spécial pour nous ?

La fille éclate d'un grand rire clair.

— J'ai juste voulu vous taquiner un peu. Et non, ce n'était pas dans mes plans, jusqu'au moment où ton copain a sorti le couteau de son sac, comme un Indiana Jones des temps modernes. Ses yeux brillaient, il avait l'air si exalté que je n'ai pas résisté. Je voulais voir ce que le fameux chasseur de fantômes avait dans le ventre, achève-t-elle en m'adressant un sourire narquois.

Elle a choisi son moment. Dix heures d'avion, un violent décalage horaire en pleine face, et elle s'attendait à ce que je fasse des étincelles ? J'ai envie de taper du pied par terre, de geindre que ce n'est pas juste, que je n'étais pas en condition. Qu'est-ce qui me prend ? Je me fiche d'impressionner cette fille, je ne suis pas venu pour ça. C'est sa faute, elle me pousse dans mes retranchements avec son petit air prétentieux. Je le lui ferai bouffer.

La rue que nous remontons éveille des souvenirs. Cette fois je reconnais tout, les maisons identiques les unes aux autres, les portails en fer forgé et les haies taillées au cordeau. Les voitures coûteuses se succèdent, garées à la file. Le trottoir reluit sous les rayons de lumière chaude que déversent les fenêtres à encorbellement.

— On y est.

La fille s'arrête net. Il s'en faut de peu que je la percute. Je suis sûr qu'elle l'a fait exprès, elle a très bien vu que j'avais le nez en l'air. Quelle petite peste ! Pourtant, quand elle se tourne vers moi avec une moue espiègle, un sourire irrésistible me retrousse les lèvres. Ça m'agace plus que tout. Elle pousse la grille du jardinet et s'efface pour nous laisser passer avec une politesse exagérée. Je m'arrête un instant sur le seuil. La maison de Gideon n'a pas changé. La fille me bouscule, enjambe les quatre marches du perron, et ouvre la porte directement, sans frapper ni sonner.

On s'entasse dans la minuscule entrée avec la discrétion d'un troupeau d'éléphants. Nos valises raclent les murs au passage, nos grosses baskets font gémir le parquet vernis. J'aperçois la cuisine qui se découpe au fond d'un étroit couloir, et la gazinière où fume une bouilloire. La voix de Gideon nous parvient des profondeurs du logis :

— Ah, vous voilà enfin ! J'ai cru que votre vol avait du retard, j'allais appeler l'aéroport.

— Ils ont eu un peu de mal à trouver, heureusement que j'étais là.

Je rêve ! Je m'apprête à répliquer vertement quand Gideon paraît. Dix ans que je ne l'ai pas vu en chair et en os. L'émotion me cloue sur place.

— Thésée Cassio Lowood.

— Gideon.

— Tu n'as rien à faire ici.

Mon cœur se serre. Les années passées ne lui ont en rien ôté de sa sévérité ; et moi j'ai toujours aussi peur qu'il se mette en colère. Sauf que je suis grand, maintenant, je peux lui tenir tête.

— Comment est-ce que tu as su ?

— Mon pauvre Thésée, si tu as eu la naïveté de croire que tu pouvais me prendre au dépourvu... J'ai des espions partout, mon cher. Tu n'as pas remarqué que les portraits te suivaient des yeux dans les couloirs de ta maison ?

Il plaisante, mais son ton ne prête pas à rire. J'ai plutôt envie de rentrer sous terre. Il me toise du bout du couloir avec une froideur insoutenable. Je ne m'attendais pas non plus à ce qu'il me saute au cou, mais, après tout ce temps sans se voir, je le trouve dur. Heureusement Thomas fait diversion.

— Bonsoir, monsieur. Je suis Thomas Sabin.

Pour le coup c'est finement joué. Gideon n'est pas homme à renoncer à ses bonnes manières, même dans les situations les plus extrêmes. Il s'avance enfin et serre la main que lui offre Thomas.

— Il faudra l'avoir à l'œil, celui-là, commente notre accompagnatrice.

Elle observe nos sinistres retrouvailles, les bras croisés. La lumière de la suspension me révèle pour la première fois son visage. Elle a notre âge, peut-être un poil plus jeune. Ses yeux vert foncé pétillent d'intelligence.

— J'ai bien cru que ma tête allait exploser quand il m'a jeté son sort. C'était de la magie noire de compétition, je te le dis, Gideon. Toi qui me l'avais décrit comme un petit sorcier du dimanche, je t'assure qu'il a de la ressource.

— La magie noire, c'est le recours des faibles. En principe, je ne la pratique jamais, proteste Thomas en rougissant de honte ou de colère, je ne suis pas sûr.

Gideon ne se laisse pas distraire, le regard toujours planté dans le mien. Je baisse le nez, contemplant le bout de mes chaussures. L'instant se prolonge une éternité. Finalement, le vieil homme pousse un soupir et m'attire contre lui pour une accolade bourrue. Je retrouve sa rudesse affectueuse, à ce détail près que je suis assez grand maintenant pour poser la tête sur son épaule. Ça me fait bizarre.

Quand il se recule, Gideon fait des efforts visibles pour déguiser la tendresse bienveillante qui luit au fond de ses prunelles.

— À quelques centimètres près, tu n'as pas changé, mon garçon. Tu as rencontré Jessy, ajoute-t-il en faisant signe à la jeune fille de le rejoindre, mais je suppose qu'elle n'a pas eu la courtoisie de se présenter. Elle a une fâcheuse tendance à céder à son impulsivité, et je crois comprendre que vous en avez fait les frais. Thésée, voici Jestine Rearden, ma nièce.

— Je ne savais pas que tu avais une nièce.

— C'est qu'on s'était un peu perdus de vue, Gideon et moi, intervient Jestine.

Gideon la prend par les épaules et la regarde avec une adoration qui me met mal à l'aise. Je ne lui connaissais aucune famille, et, l'espace d'une seconde, je me demande si elle n'est pas autre chose que sa nièce. C'est répugnant, comme idée. Je déraille. Ce qui est clair, c'est que leur parenté est pour le moins douteuse.

— Tu peux nous laisser, Jessy, ça suffit pour ce soir. Je suis sûr que Thomas et Cas ne rêvent que de rejoindre leurs lits.

Elle acquiesce, et ses yeux malicieux s'attardent sur moi. Elle veut ma photo ou quoi ? N'importe qui aurait une sale gueule après les vingt-quatre heures que je viens de passer. Sans un mot, elle tourne les talons et s'engage dans l'escalier.

— C'est ça, bonne nuit à toi aussi ! la poursuit Thomas d'une voix hargneuse.

Il est rarement aussi vindicatif, et je dois avouer que son exaspération m'enchanté. Qui que soit cette fille, elle a réussi à s'attirer l'inimitié du garçon le plus gentil de la terre. Une performance.

Gideon nous indique le téléphone pour qu'on appelle Morfran et ma mère, leur dire qu'on est bien arrivés. Puis il monte à l'étage en nous faisant signe de le suivre. Son silence me glace.

— Tu ne me demandes pas pourquoi je suis ici ?

— Je le sais déjà, répond-il d'un ton sombre. Ce soir vous dormirez dans la chambre d'ami. Demain, vous repartez par le premier avion.

— Sympa, le comité d'accueil ! maugrée Thomas une fois nos valises hissées et la porte refermée derrière nous. Tu ne m'avais pas dit qu'il avait une famille aussi charmante, ton Gideon.

Il ressemble tellement à Morfran quand il est fâché, les sourcils froncés et la lèvre farouche. Ça a le don d'alléger mon humeur, et je lui pardonne presque d'avoir pris le meilleur lit sans me demander mon avis. Je pose mes affaires sur le matelas posé par terre pour le second invité. La chambre a été préparée à l'avance. Gideon était bien informé. Thomas s'affale et enlève ses chaussures du bout des pieds. Je m'étire et soupire, savourant l'air qui passe librement dans ma gorge. On n'y pense pas assez, mais c'est magique un poumon, quand il peut se déployer à son aise.

— C'était bizarre l'incantation de Jestine. Tu l'as reconnue ?

— Magie noire ancestrale. Le genre de truc qu'on ne croise pas tous les jours.

— Ça aurait pu me tuer ?

Il aimerait pouvoir dire oui, juste pour aggraver le cas de Jestine. Mais Thomas est d'une indécrottable honnêteté.

— Au pire tu aurais perdu connaissance. Mais je suis sûr qu'elle n'aurait pas hésité à t'achever une fois à terre !

Justement, je ne crois pas. En y repensant, Jestine retenait ses coups. Son croche-pied, par exemple, ce n'était qu'une simulation, un enchaînement. Pas une véritable attaque. C'est pour ça qu'elle ne s'est pas sentie humiliée de perdre. Il n'y avait pas d'enjeu, ce n'était qu'un test.

— On en saura plus demain. Pour l'instant il faut dormir.

— Tu en as de bonnes, toi. Dormir dans cette maison alors qu'une folle pourrait nous étrangler dans notre sommeil ? Jamais de la vie. On devrait prendre des tours de garde et barricader la porte.

— Thomas, je te jure que personne ne nous fera de mal ici, dis-je en me mettant au lit. Quand bien même, tu as assez de cordes à ton arc pour te défendre. Je ne savais pas que tu connaissais si bien la magie noire. C'était impressionnant.

Il hausse les épaules, réticent :

— C'est Morfran qui m'a appris. D'après lui, il faut savoir maîtriser les armes de ses ennemis. Je déteste ça. Dès que je l'utilise, j'ai les nerfs en pelote et la digestion toute troublée. Ça n'a pas l'air de lui poser autant de problèmes, à elle !

Son expression outragée a beau m'amuser au plus haut point, je ne voudrais pas qu'il me fasse un ulcère.

— On en reparle demain à tête reposée, d'accord ?

Il se glisse sous ses draps en grommelant. On éteint la lumière. Au bout de trente secondes, son ronflement résonne dans la pièce. Il dort comme un bienheureux. Je glisse l'athamé sous mon oreiller et essaie d'en faire autant.

Quand je descends dans la cuisine le lendemain matin, Jestine est déjà là, les mains plongées dans l'évier. Elle sent ma présence mais ne se retourne pas. La natte qu'elle portait hier est défaite, cinquante centimètres de cheveux ondulents librement sur ses épaules. Des mèches teinte en rouge vif tranchent au milieu du blond foncé.

— Tu veux des œufs brouillés ?

— Non merci, dis-je en attrapant un croissant dans la corbeille disposée sur la table.

— Tu prendras du beurre, peut-être ?

Elle me fait enfin face. Un hématome violet orne sa mâchoire. Je me souviens exactement du moment où c'est arrivé. Le coup de boule en pleine poire. Je contemple mon œuvre, un peu penaud. Je ne savais pas qui elle était à ce moment-là ! Et puis je n'avais rien demandé, moi. Elle n'a eu que ce qu'elle mérite.

Elle sort une assiette et un couteau du placard, et les pose devant moi avec la plaquette de beurre. Puis elle ouvre le frigo en quête de confiture.

— Désolé de t'avoir...

Je montre sa joue d'un geste vague.

— Arrête, tu ne le penses pas. Moi non plus je ne suis pas désolée de t'avoir ensorcelé.

« Ensorcelé »... Comme elle y va !

— Honnêtement, tu m'as déçu hier.

— J'étais en plein décalage horaire !

— Mauvaise excuse.

Elle s'appuie contre le plan de travail, les mains fourrées dans les poches.

— J'entends parler de toi depuis que je suis gamine. Thésée Cassio, le célèbre chasseur de fantômes. Le grand maître de la lame sacrée. Et le jour où je rencontre le héros de la légende, je lui démolis le portrait en moins de deux ? C'est presque frustrant. Cela dit, à ta décharge, je ne suis pas un fantôme, ajoute-t-elle avec un sourire fanfaron.

— Qui t’a parlé de moi ?

— Breuriez-h ar Kontell Du, ça te dit quelque chose ?

Une lueur inquiétante s’allume au fond de ses yeux verts. Elle ajoute :

— De tous les membres actuels c’est encore Gideon qui a le plus à raconter à ton sujet. Il ne tarit pas d’éloges.

L’Ordre de la Dague noire. Il y a à peine deux jours, je ne savais pas ce que c’était, et maintenant j’en entends parler à tout bout de champ. Et en l’occurrence, avec une prononciation qui ne trahit aucune hésitation. Je fais mon possible pour garder mon sang-froid et feindre l’ignorance :

— Breuri-quoi ?

— Tu fais exprès ?

Je tâche d’avoir l’air impénétrable. C’est du bluff total. Je ne voudrais pas qu’elle découvre que le « célèbre chasseur de fantômes » ne connaît pas un mot de breton.

Elle plisse les yeux comme au poker et prend un torchon pour essuyer les verres.

— Gideon est sorti acheter de quoi nous faire à déjeuner. Il espérait être rentré avant ton réveil.

Elle achève de ranger les plats.

— Il ne m’aime pas, ton copain... pour le coup, je suis désolée de lui avoir fait peur. Mais vraiment je ne pensais pas vous déstabiliser à ce point hier soir. Gideon a sans doute raison, je suis trop impulsive. J’agis d’abord et je réfléchis ensuite.

Je hoche la tête. On est quittes pour cette fois. Sa petite moue pensive chasse ma rancune. En revanche, il en faudra plus pour arranger les choses avec Thomas.

— Où est-ce que tu as appris la magie, Jestine ?

— Au sein de l’Ordre. Et avec mes parents.

— Et à te battre ?

Elle relève fièrement le menton d’un petit air de défi :

— Ça, ça ne s’apprend pas. C’est inné.

Je la regarde, un peu perplexe. J’ignore quels sont ses liens avec Gideon, mais il lui fait confiance, et ça me donne envie d’en faire autant. En même temps, cette fille est un électron libre, c’est évident. Elle ne connaît qu’une seule volonté, la sienne. Elle est incontrôlable,

elle a un plan. Je ne sais pas ce que c'est, mais la détermination et la provocation qui teintent chacun de ses gestes me disent que je serai bientôt fixé.

On entend Thomas remuer à l'étage, puis le jet lointain de la douche. Le bruit familier me ramène dix ans en arrière. C'est étrange, les meubles n'ont pas bougé, la maison produit toujours les mêmes sons, et pourtant tout est cruellement différent. La présence détonante de Jestine me rend le changement encore plus tangible. Elle évolue ici comme un poisson dans l'eau, passe un coup d'éponge sur la table, repositionne un tableau au mur. Elle fait partie de la famille. Ce sentiment tranquille d'appartenance me fait soudain sentir l'absence de mon père avec une acuité terrible. Ça faisait longtemps qu'il ne m'avait pas autant manqué.

La porte d'entrée claque. Une seconde après, Gideon apparaît dans la cuisine, les bras chargés de sacs qu'il pose sur le plan de travail. Jestine commence à ranger les courses.

— Bonjour mon garçon. Bien dormi ?

— À merveille.

Si seulement c'était vrai... La tension accumulée ces derniers jours m'a conduit tout droit à l'insomnie, en dépit de mon épuisement. Je suis resté allongé, les yeux fixés au plafond, à écouter la respiration de Thomas jusqu'à perdre toute notion du temps. Quand j'ai fini par succomber, mon sommeil a été agité de cauchemars qui m'ont plus fatigué qu'autre chose.

Gideon voit que je lui mens. Il m'étudie en silence derrière ses lunettes. C'est fou, il n'a pas pris une ride en dix ans ; ses cheveux sont blancs mais il n'en a pas perdu un seul, et il arbore un look d'aventurier à la retraite, manches de chemise remontées et pantalon en lin kaki. Des espadrilles rouges complètent le tableau, idéales sans doute pour faire le marché. Ce serait si bon de s'asseoir devant un thé et de bavarder de tout et de rien. Sauf que ce n'est pas pour ça que j'ai traversé un océan. Je suis venu lui demander des comptes. Il me doit une explication. Est-il oui ou non le traître que je soupçonne, qui pactise avec une société secrète au nom imprononçable ?

— Il est temps qu'on ait une petite discussion, Thésée.

Quand il referme derrière nous la porte de sa bibliothèque, je suis saisi par la puissance de la mémoire olfactive. Cette odeur particulière de vieux grimoire et de reliure en cuir, je ne l'avais pas oubliée. Elle était nichée dans un coin de mon cerveau, prête à resurgir, associée à des sensations de bonheur pur. Je chancèle, enivré de souvenirs. Les rayons de livres envahissent les murs jusqu'au plafond. Les classiques

se mêlent à la littérature occulte, *Alice au pays des Merveilles*, *David Copperfield* ou encore *Anna Karenine*. La vieille échelle est toujours arrimée à son rail, n'attendant que d'être chevauchée par un petit garçon intrépide... ou simplement utilisée par le jeune adulte raisonnable que je suis devenu pour trouver les réponses à ses questions, au lieu de jouer au pirate à la manœuvre.

Si j'en crois le regard sévère de Gideon, l'heure n'est pas à la fête. La conversation qui nous attend est de celles qui laissent des marques indélébiles. J'ai envie de lui taper dans le dos comme si tout ça n'était qu'une bonne plaisanterie et de passer à autre chose, de reculer devant l'obstacle, comme dirait Thomas. Je ne peux pas. Mon destin m'attend.

— Que tu aies su que je venais, d'accord. J'ai compris, tu es plus fort que je ne le pensais. Mais connais-tu la raison exacte de ma visite, Gideon ?

— Juste une parenthèse, sache que je ne suis pas le seul à avoir eu vent de ta présence. Tu as été aussi discret qu'une tornade en plein centre-ville, toute la communauté magique de cet hémisphère est au courant.

Il remonte ses lunettes comme un arbitre de ligne validant un point.

— Maintenant, pour te répondre, je connais l'objet de ta quête. Tu m'en bassines les oreilles depuis des mois. Mais j'avoue que je ne comprends pas pourquoi elle t'amène ici.

— J'ai besoin de ton aide.

— Mon aide ? Voyez-vous ça. Et comment crois-tu que je puisse t'aider, mon cher Thésée ?

— Je veux ouvrir la porte qui me mènera vers Anna.

Gideon a la mine désespérée d'un négociateur à court d'arguments. Il regarde l'entrée du bureau avec anxiété.

— Je te l'ai dit et te le redis, Thésée : sors-toi Anna de la tête !

— Je ne peux pas. Concrètement. Elle est liée à mon athamé. Ce n'est pas moi qui m'accroche à elle à tout prix, c'est elle qui ne me lâche pas. Dis-moi comment la sortir de là, et tout redeviendra normal.

Enfin, normal, ce n'est peut-être pas le mot.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi têtue. Tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

Ses yeux se tournent vers la porte, de plus en plus inquiets.

— Tu crois que j'ai la solution à tout, qu'en un claquement de doigts je te livrerai Anna sur un plateau ?

— Non. Mais tu connais des gens qui sauront m'avancer.

Je sors la photo jaunie de ma poche. Je compare un instant le jeune homme en robe et le vieillard dont les yeux s'écarrissent devant moi. Je n'arrive pas à faire coïncider les deux. Je n'ose croire que Gideon m'ait menti par omission.

Il a d'abord un mouvement de surprise, puis ne dit plus rien. Il pourrait m'arracher la photo des mains, s'offusquer, ou bredouiller une explication. Non. Après quelques secondes de silence, il sort enfin de son immobilité. Il enlève ses lunettes et se frotte le visage. Ma patience a des limites :

— J'attends, Gideon.

— Breuriez ar Kontell Du, dit-il simplement.

— L'ordre qui a créé l'athamé il y a plusieurs siècles.

Il remet ses lunettes et marche d'un pas lourd à son bureau.

— Je vois que tu en sais plus qu'il n'en faut.

— Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

— Pour respecter la volonté de ton père. Bien avant ta naissance, il s'est opposé à l'Ordre dont il réprouvait les idées. Pour eux, tous les fantômes doivent être éradiqués de la surface de la terre, sans distinction. Ton père, lui, voulait épargner ceux qui étaient inoffensifs. La rupture a été consommée quand il a choisi d'agir selon sa conscience.

Sa voix s'anime sur les derniers mots, mais l'embrasement est de courte durée. Il reprend bientôt d'un ton monocorde :

— Pour les membres de l'Ordre, l'athamé ne doit pas se plier à la volonté d'un homme. C'est le contraire, c'est l'arme qui dicte son vouloir au bras qui l'exécute. À leurs yeux, ton père a détourné l'athamé de sa vocation, et l'a corrompu par son arrogance. Ton père, et toi après lui.

De l'arrogance ? Mon père a donné sa vie pour ce couteau, moi j'ai mis la mienne à son service, tout ça pour qu'on nous fasse la morale ?

— J'entends ta colère, Thésée, même si je ne suis pas aussi bon télépathe que Thomas. L'Ordre est implacable, ses membres ne te feront pas de cadeau. Ils ont créé l'athamé il y a des millénaires dans

le seul but d'éradiquer les fantômes. C'est leur objectif ultime, celui qui fonde leur foi. Si tu vas les trouver en leur disant que tu veux utiliser le couteau pour *ramener* un fantôme dans notre monde, ils préféreront détruire ce qu'ils ont de plus sacré plutôt que de te laisser faire.

Je le défie du regard et c'est toute cette communauté absurde que je défie à travers lui :

— Je n'aurai pas de repos tant que je n'aurai pas au moins essayé. Je n'abandonnerai pas la fille que j'aime.

— Elle est morte, Thésée, me répond sèchement Gideon.

— Ça m'est égal.

Il n'en peut plus. Je déteste lui forcer la main, mais c'est sa faute aussi. Pourquoi refuse-t-il de m'entendre ?

— La dernière fois que tu étais dans cette pièce tu étais si petit... Tout ce qui t'importait, c'était de savoir si ta mère te laisserait prendre deux fois du dessert.

Il avise, un sourire nostalgique aux lèvres, l'échelle avec laquelle on s'amusait tant autrefois. Je ne suis pas d'humeur et interromps sa rêverie :

— J'ai grandi, Gideon, c'est fini tout ça. Je veux que tu me traites comme tu traitais mon père.

C'est le coup fatal. J'aurais dû m'en douter. Sa vieille carcasse s'ébranle comme si je l'avais frappé à bout portant. Son regard se perd, il se tasse dans son fauteuil.

— Tu m'en demandes trop, murmure-t-il d'une voix chevrotante.

J'ai envie de le secouer, de lui donner des baffes, de le harceler de questions... Désespéré, je lis dans son regard implorant qu'il a besoin de repos. Le sort d'Anna ne me laisse aucun répit, moi.

— Le temps m'est compté, Gideon. Elle m'attend.

— Là où elle est, le temps n'a pas de sens. Sa souffrance ne se mesure pas, elle est fixe, permanente. Tu voudrais lui économiser des jours, des heures, mais ça ne marche pas comme ça.

— Gideon...

— Laisse-moi, Thésée. De toute façon je ne peux rien pour toi, tu n'as pas compris ? Je n'ai aucune latitude. Ce n'est pas moi qui t'ai envoyé cette photo. Ils ont voulu me discréditer à tes yeux et t'appâter jusqu'ici. Ils ont réussi. Méfie-toi de l'Ordre !

CHAPITRE 17

Je referme la porte sans bruit et m'éloigne sur la pointe des pieds. Je voulais la claquer de toutes mes forces, la faire sortir de ses gonds pour traduire mon état d'esprit, mais Gideon me fait de la peine, ratatiné dans son impuissance. Et puis j'entends d'ici sa voix sévère me crier qu'un garçon bien élevé ne défoule pas ses nerfs sur le mobilier. Thomas passe la tête dans le couloir.

— Tout va bien ?

— Il dort. C'est dire combien on avance.

Je le rejoins dans la cuisine où il est attablé avec Jestine. Elle coupe une grenade dont elle tend la moitié à Thomas :

— Il n'est plus tout jeune, tu sais, tempère-t-elle.

Elle plonge sa cuillère dans le fruit, laissant les graines de côté. Thomas le croque à belles dents, recrache les graines dans sa tasse vide, et rétorque d'un ton aigre :

— Tu es mignonne, seulement on n'a pas fait tout ce voyage pour siroter du thé en se tournant les pouces.

Je croyais que la grenade allait sceller leur amitié, mais non, ils n'ont pas réglé leurs comptes. Thomas joue les durs avec sa mine revêche ; dommage que ses cheveux mouillés lui donnent un air de chaton tombé dans la baignoire, qui l'empêche totalement d'être pris au sérieux.

— Jestine n'y est pour rien, mec.

— Par contre je sais ce qu'il vous faut : un peu de distraction ! dit-elle en se levant de table. Allez, on sort faire un tour. Ça nous dégourdira les jambes le temps que Gideon fasse la sieste.

Se changer les idées, c'est bien joli, mais le principe même de la diversion c'est qu'elle doit opérer par surprise. Là, je me demande à chaque pas si je suis en train d'arrêter de penser à Anna et ça me rend dingue. Thomas, lui, aurait tendance à oublier de regarder où il marche, accaparé par sa conversation avec Jestine. Elle a eu le génie de le lancer sur ses sujets favoris et se l'est totalement mis dans la poche. La discussion sur le bien-fondé des projections astrales bat son plein, à moins qu'ils ne soient passés à l'épineuse question de la magie

mentale (peut-on la classer comme magie noire ou non ? En tout cas, moi, ça ne m'empêchera pas de dormir la nuit). Ils sautent sans cesse du coq à l'âne ; j'ai perdu le fil quand on est sortis du métro. Elle est maline, décidément, cette Jestine ; elle partait de tellement loin, le retournement de situation est spectaculaire. Le fait qu'elle soit absolument ravissante n'y est pas pour rien non plus. Finalement c'est peut-être elle qui va consoler Thomas de son chagrin, qui sait ?

— Tu viens, Cas ? On y est presque.

Jestine m'attrape par le bras et me force à presser le pas pour les rattraper. La fameuse tour de Londres, forteresse construite sur les rives de la Tamise, se dresse devant nous avec ses tourelles moyenâgeuses. Drôle d'idée de nous avoir emmenés ici... C'est l'endroit le plus touristique, le plus cliché de la ville. De fait, le plus chargé d'histoire. Je me demande, en traversant le pont-levis, combien de cris ces murs épais ont étouffés. Lady Jane Grey, Guy Fawkes... combien de sang a coulé sur les dalles aujourd'hui blanchies ? Autrefois les têtes des ennemis du pouvoir accueillaient quiconque passait ce pont, plantées sur des piques jusqu'à ce que leur poids les entraîne par le fond. Je suis sûr que les remous gris du fleuve charrient encore des os qui essaient de s'extirper en vain de la boue ancestrale.

Jestine prend les billets, et nous voilà à l'intérieur. Pas besoin de guide, elle prétend connaître assez l'endroit pour nous faire la visite. En effet, elle nous balade efficacement de long en large, nous abreuvant d'histoires loufoques sur l'importance superstitieuse des corbeaux obèses qui se dandinent sur les pelouses. Thomas est tout ouïe, pose des questions, plus fayot que jamais ; en vrai il se tamponne de l'histoire d'Angleterre, juste hypnotisé par la cascade de cheveux blonds qu'il regarde avec un sourire mêlé de tristesse. Tout lui rappelle Carmel. Jestine n'a pourtant rien à voir, avec ses mèches rouges et son menton décidé. Ses yeux sont verts et froids quand ceux de Carmel étaient d'un marron tendre. Sa beauté étourdissante fait passer celle de Carmel pour sage.

— Cas ? Tu es avec nous ?

Jestine me tire de ma rêverie en agitant la main devant mon nez, un sourire goguenard aux lèvres. Je devais être en train de la fixer. Mon Dieu, j'espère que je ne bavais pas.

— Heu... Pardon.

— Tu as l'air de t'ennuyer. Tu es déjà venu ici ?

— Oui. Gideon nous a emmenés, ma mère et moi, l'été où on lui a rendu visite. Mais ne t'en fais pas, c'était déjà chiant la première fois.

Je m'en veux d'être grognon ; je ne supporte pas de perdre mon temps pendant qu'Anna endure le martyre. Je me force à imaginer son supplice avec des trésors d'invention, convoquant les pires images pour me torturer à mon tour. C'est la seule façon de participer à son malheur et d'expier mon immobilisme.

Un guide lâche une plaisanterie pleine d'humour noir. Des rires complaisants fusent, le groupe en redemande ; j'envie ces gens qui n'ont pas d'autres prétentions dans la vie que de s'amuser (du malheur des autres, soit dit en passant. Mais c'était il y a si longtemps, aujourd'hui une lumière artificielle éclabousse les billots, et c'est comme si jamais personne n'y avait posé la tête en attendant le coup fatal).

Jestine m'observe me débattre, aux prises avec mon impatience. Puis elle nous fait signe de la suivre, et nous montons dans la tour Blanche.

— On aurait pu visiter un endroit avec moins de marches, non ? proteste Thomas.

Dans chaque pièce, des vitrines regorgent de boucliers en métal, de lances, d'armures reconstituées et de mannequins en cottes de mailles aseptisées. Les enfants courent de l'une à l'autre en poussant des cris mi-émervillés, mi-épouvantés. Les parents s'en donnent à cœur joie eux aussi. La chaleur de juin et la marée humaine rendent l'atmosphère étouffante. La tour vibre de l'écho des pas et d'un bourdonnement fiévreux.

— Il y a comme un bruit de fond, remarque Thomas. Tu l'entends aussi ?

— Des mouches, sans doute.

— Est-ce que tu vois des mouches quelque part ? me demande-t-il avec un regard appuyé.

Il a raison. Le son est là, fort comme si on était dans une étable, mais il n'y a pas un seul insecte. Les autres visiteurs déambulent sans s'apercevoir de rien. Ils ne sentent pas l'odeur non plus, métallique et douceâtre. L'odeur du sang séché.

— Cas, retourne-toi...

Je fais ce qu'il me dit. Derrière moi, un énième étalage d'armes diverses. Sauf que celles-ci n'ont pas été nettoyées, polies, stérilisées comme les autres. Elles viennent d'être retirées du champ de bataille, constellées de sang et de lambeaux de peau. Un fragment de tissu noir est resté accroché aux piques d'une massue. Non, ça n'est pas du tissu, ce sont des cheveux humains qui appartenaient au malheureux dont

on a enfoncé la tête. Thomas chasse une mouche imaginaire devant son nez. Le bourdonnement est presque assourdissant ; toutes les vitrines révèlent à présent leurs trophées macabres. Je n'avais pas remarqué plus tôt qu'un bout d'intestin s'échappait de cette armure cabossée, rose sur le métal sombre. Je porte la main à l'athamé dans ma poche. Jestine me touche le bras :

— Pas ici.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ça n'était pas comme ça quand on est entrés.

— Tout est vrai ? demande Thomas avec effroi. C'est comme ça que ces armes ont servi ?

— Ça se pourrait, répond Jestine avec son flegme britannique.

Elle n'a pas l'air choquée par l'horrible exhibition.

— Mais si ça se trouve, c'est juste du Grand-Guignol, un petit spectacle concocté par les morts de la tour. Ils sont si nombreux qu'ils ne peuvent plus agir individuellement. Ce n'est qu'un chœur de vies gâchées qui tentent de se rappeler tant bien que mal à ceux qui peuvent déceler leur présence.

— Tu te souvenais de ça, Cas ? me demande Thomas.

Je secoue la tête.

— Ah oui ? Ils ont dû t'épargner à l'époque, souligne Jestine avec une petite moue, comme si je n'avais pas été admis dans le club. La dernière fois que je suis venue, une petite fille s'est mise à hurler dès qu'elle est entrée dans la pièce. Impossible de la calmer. Elle ne voulait pas dire ce qui lui faisait si peur, mais moi je savais. Ses parents essayaient de la distraire : « Regarde l'armure du monsieur, elle est toute cabossée », sans se douter que la vue des viscères du monsieur en question n'allait pas exactement reconforter la gamine.

— Charmant, commente Thomas, le visage pâle.

— Quand est-ce que ça t'est apparu pour la première fois, toi ?

— Mes parents m'ont amenée ici quand j'avais huit ans.

— Tu as pleuré ?

Elle lève le menton dans cette attitude de défi caractéristique :

— Non. Mais c'est ce jour-là que j'ai compris.

Elle n'en dit pas plus et fait un petit signe de tête vers une porte dérobée :

— Ça vous tente de rencontrer la reine ?

Une silhouette se détache tout en noir, assise au premier rang de la chapelle. Ses cheveux tombent épars sur son corset strictement lacé. Son maintien est rigide sans qu'on sache si c'est dû à sa raideur cadavérique ou à son éducation. Même à dix mètres de distance on ne peut pas se tromper : c'est une morte, et pas n'importe laquelle.

Nous entrons entre deux visites. Il n'y a personne à l'exception d'un couple qui mitraille l'endroit de photos et repart sans avoir levé le nez de son appareil.

— Voici Sa Majesté, murmure Jestine. On l'appelle comme ça mais on ne sait pas vraiment de quelle reine il s'agit. Certains identifient Anne Boleyn, la deuxième femme d'Henri VIII. Pour d'autres, ce serait Lady Jane Grey. Cela dit, elle ne ressemble à aucun de leurs portraits et, comme elle ne parle pas, le mystère reste entier.

Qu'est-ce qui m'arrive ? L'idée d'avoir le fantôme d'une reine illustre devant moi me fait tout drôle. Je ne suis pas du genre à admirer les célébrités de leur vivant ; j'étais à mille lieux de penser que je serais impressionné par une morte. Jestine ferme la porte et se poste devant en faction ; j'y prête à peine attention, hypnotisé par le port altier de la femme.

— Est-ce qu'elle réagit à la présence des gens ?

Je connais déjà la réponse. Je fais quelques pas dans l'allée centrale, mais je vois qu'elle est toute vaporeuse. Dans le jargon, c'est ce qu'on appelle un fantôme évanescent, ceux qui sont là sans vraiment l'être. On ne peut pas les toucher, ils ne sont qu'essence. Tant qu'ils n'ont pas décidé de se manifester aux vivants, la plupart ne les voient pas. Le couple de tout à l'heure, par exemple, n'aurait clairement pas eu la même attitude s'il avait su qui lui tenait compagnie. En revanche, il se peut qu'une silhouette transparente apparaisse sur ses photos. Ça lui donnera une bonne histoire à raconter.

— Non, elle ne s'est jamais matérialisée pour pers...

Jestine s'interrompt au moment où la reine se tourne vers moi. Ses gestes sont lents, empreints de solennité. Ou alors c'est juste de la prudence, pour éviter que sa tête ne roule par terre. Plus rien ne la lie à son cou, elle est juste posée dans un équilibre instable. Tout le sang de ses veines s'est déversé sur le devant de la robe, poissant les épaules et la poitrine. Le tissu balaie le sol avec un bruissement léger : pour la première fois sans doute depuis qu'elle est ici, la reine a pris corps.

Je ne saurais pas dire si la femme qui me contemple ressemble à

aucune figure connue. Je suis surpris par sa jeunesse. Elle est à peine sortie de l'enfance, petite, d'une pâleur translucide qui met en valeur ses lèvres d'un carmin sévère. Les yeux sont beaux, noirs et limpides. Elle est majestueuse. Ses sourcils trahissent un soupçon d'étonnement à voir se présenter devant elle un garçon hirsute qui n'a pas eu le temps de repasser son T-shirt.

— Que dois-je faire ? M'incliner ?

— Te dépêcher surtout ! m'exhorte Jestine en entrouvrant la porte. Le prochain groupe arrive.

Mon regard croise celui de Thomas.

— Comment ça me dépêcher ?

— Tu as moins de deux minutes pour la libérer ! Allez, sors ton athamé !

Jestine trépigne. Thomas intervient, m'ôtant les mots de la bouche :

— Mais... a-t-elle déjà tué quelqu'un au moins ? Elle a l'air parfaitement inoffensive !

Je n'imaginais pas une seconde cette jeune fille à la dignité austère s'abaisser à épouvanter les touristes. Le concept lui semblerait tout à fait inapproprié. Non, ce fantôme-là a trouvé la paix, d'une certaine manière. Je ne vois pas de quel droit j'irais la « libérer » ou, en d'autres termes, lui trouer la peau. Une perspective si triviale me ferait presque rougir.

— On s'en va.

Thomas esquisse une courbette maladroite avant de courir me rejoindre à la porte. Je me retourne une dernière fois sur le seuil : la reine est de nouveau face au chœur, indifférente aux vivants, la tête haute pour l'éternité.

— J'ai dû rater un épisode.

Je marche à grands pas vers la sortie, laissant une Jestine déconcertée trotter derrière moi. J'en ai assez vu, Gideon doit être frais comme une rose à l'heure qu'il est. Jestine me chope par le bras.

— Cas, attends ! J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Je m'arrête et la regarde en essayant de contrôler mon irritation. Inspirer, expirer. Calme. Son insistance, son autoritarisme me fatiguent. C'est dans sa nature, au moins elle en est consciente. Impulsive sur le moment, désolée de l'être après coup.

— Non. C'est juste que je ne « libère » pas les fantômes tant qu'ils ne sont pas dangereux.

Une surprise désarmante se peint sur son visage :

— Pardon, mais ce n'est pas toi qui décides.

— Quoi ?

— Ben oui. Toi, tu es le bras qui exécute la volonté de l'arme. Tu n'as pas ton mot à dire, c'est l'athamé qui commande, et lui ne distingue pas les « bons » des « mauvais » fantômes.

Les mots sont presque mécaniques, prononcés avec l'assurance de la leçon bien apprise. Il y a toujours cette lueur au fond de l'œil : elle me défie de la contredire, de réfuter la doctrine qu'on lui a inculquée au berceau. Elle veut entendre mes arguments, même si elle sait d'avance que je ne la ferai pas changer d'avis.

— Le sang de ma lignée a forgé cette lame. Du moment qu'elle prolonge mon bras, comme tu dis, elle fait les mêmes distinctions que moi.

Depuis le début de notre conversation, Thomas est resté muet comme une carpe. Il sort enfin de sa torpeur :

— Attends... Jestine, ne me dis pas que tu es membre de...

— L'Ordre de la Dague noire, si, il semble bien, dis-je en achevant sa phrase.

Elle lève le menton, exposant fièrement l'hématome qu'elle n'a rien fait pour cacher. Pas de maquillage ni d'écharpe, elle l'arbore comme un étendard.

— Évidemment, dit-elle enfin avec un grand sourire. À votre avis, qui vous a envoyé la photo ?

Thomas écarquille les yeux.

— Et tu l'as fait dans le dos de Gideon ? Trahir son oncle, ça ne se fait pas.

Jestine hausse les épaules, à peine troublée.

— J'ai agi en accord avec l'Ordre. Il était temps que tu saches la vérité sur Gideon. Tu ne peux pas lui en vouloir, techniquement il ne t'a pas menti. Il n'est plus membre depuis des années. On l'a perdu en chemin.

Par solidarité avec mon père, sans doute.

— C'est un paria ? Mais alors l'Ordre ne voudra jamais nous recevoir ? s'inquiète Thomas.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça, lui répond Jestine. Au contraire, on attend ce moment depuis bien longtemps.

Gideon nous a convoqués tous les trois dans son bureau. Assis à sa table, il nous regarde attentivement, Jestine, Thomas, moi, Thomas encore... Finalement ses yeux s'arrêtent sur sa nièce :

— Qu'est-ce que tu es allée leur raconter ?

— Rien qu'ils ne savaient déjà.

Menteuse. Je sens Thomas guetter ma réaction mais je me force à rester impassible. Je refuse de céder au vertige hitchcockien qui me tourne la tête depuis une heure. Il faut garder les idées claires, surtout si on essaie de nous manipuler. J'ai la sensation de n'être qu'un pion sur un grand échiquier dont je n'arrive pas à circonscrire le pourtour. Tout le monde a l'air d'en savoir plus que moi sur ma propre histoire, ça commence à m'énerver.

Gideon plisse les yeux, dubitatif. Il connaît trop bien Jestine.

— On arrive à la croisée des chemins, Thésée. À partir de maintenant, quelle que soit la voie que tu empruntes, tu ne pourras plus reculer.

Il a raison, c'est le moment décisif. Je peux encore choisir de tout arrêter, de revenir à Thunder Bay comme si rien ne s'était passé. On reprendrait le cours de nos existences et Anna resterait en enfer.

Pour une fois Jestine a le front baissé ; mais un petit sourire de supériorité tranquille erre sur ses lèvres, comme si elle savait que j'avais franchi depuis longtemps le point de non-retour, quelque part à la frontière entre le Canada et l'Europe.

— C'est tout vu, Gideon. Je veux que tu m'expliques clairement qui sont les membres de l'Ordre.

Il me fixe un instant, puis soupire, résigné :

— Ce sont les descendants des hommes qui ont créé l'arme sacrée.

— Comme moi alors ?

— Non, intervient Jestine. Toi, tu es le descendant des gardiens de la lame. Le clan de guerriers que les puissants, qu'on appelait autrefois mages ou druides, ont attaché au service de l'athamé.

— Et toi Gideon, tu es de quel côté ?

— Aucun des deux. J'ai rejoint la communauté en tant qu'observateur, après avoir rencontré ton père. Bien sûr, les Palmer

ont des liens avec l'Ordre, comme toutes les vieilles lignées. En plus de trois mille ans et dans une sphère aussi confidentielle, on finit par ne former qu'une seule grande famille.

Il agite la tête comme pour chasser une pensée parasite. « Une seule grande famille »... *Tant mieux pour toi, mon pote, et merci de m'avoir caché ça pendant dix-sept ans.* Toutes ces années où j'ai cru que j'étais seul au monde !

On m'ôte enfin mes œillères, et le choc n'est pas mince. J'étais à mille lieux d'imaginer que mon athamé cachait un fan club. J'ai l'impression de sortir de ma caverne pour la première fois. Avant, c'était moi le club. Mon sang, mon couteau, mon business, point à la ligne. D'ailleurs, j'y pense...

— Les athamés qu'il y a sur la photo, est-ce qu'ils ont tous le même pouvoir que le mien ?

Gideon ne me répond pas d'abord, songeur. Puis il me présente sa paume ouverte :

— Puis-je voir l'objet ? Ne t'en fais pas, je te le rendrai.

Thomas m'envoie des signaux d'alarme que j'ignore délibérément. J'ai toujours su que mon mentor avait ses secrets. Les masques sont tombés et je ne vois aucune raison de ne pas lui conserver ma confiance.

Je sors l'athamé de son fourreau et en place le manche dans la main de Gideon. Il referme les doigts avec précaution et gagne l'armoire en chêne qui trône au fond de la pièce. Je ne vois pas ce qu'il fait ; mais j'entends un cliquetis de métal, clés et glissières de vieux tiroirs. Enfin Gideon revient vers nous, portant un plateau qu'il installe cérémonieusement sur son bureau. Sur un morceau de velours rouge est posé mon athamé. Et à côté de lui, quatre couteaux absolument identiques.

— Voici les ambassadeurs de l'Ordre de la Dague noire. Quatre couteaux factices, qui ne seraient pas sans valeur, aux yeux d'un expert d'art, mais qui ne possèdent en aucun cas les propriétés de l'arme secrète.

Il fait signe à Jestine d'approcher. Elle s'exécute, le visage empreint d'un respect quasi religieux. Je suis partagé entre l'envie de rire et une gêne honteuse, moi l'impie, le mécréant. Curieux et mal à l'aise, je suis l'athée qui observe un croyant transfiguré par la foi.

Les athamés brillent à la lumière de la suspension, indiscernables les uns des autres. Gideon les mélange comme s'il battait des cartes. Puis il s'efface et cède la place à Jestine.

— À toi de jouer, ma chère. Trouve le vrai athamé.

Trop facile ! Je ne l'ai pas perdu des yeux depuis le début. J'ai presque l'impression qu'il me sourit, troisième en partant de la gauche. En y réfléchissant, ce n'est peut-être pas si évident pour tout le monde. Rien ne le différencie des autres, il n'a pas une éraflure malgré ses années de service. Jestine est concentrée. Visiblement elle n'a pas le dixième de mon intuition, mais elle aime le défi. Elle respire bien à fond et passe la main sur les couteaux, comme un détecteur à métaux. Mon cœur s'emballe en la voyant hésiter au-dessus du deuxième à droite. Je prie pour qu'elle se trompe. C'est mesquin, je sais, et pourtant plus fort que moi. Mon honneur en dépend.

Elle baisse les paupières. Gideon retient son souffle. La tension est à son comble. Après trente secondes de suspens, elle ouvre les yeux avec un sourire triomphal et brandit mon athamé.

Gideon la félicite pour la forme. Ce n'est qu'une façade. En vérité, il est plus contrarié qu'autre chose. Jestine hoche la tête, satisfaite d'elle-même, puis me tend le couteau. Je le range en essayant de masquer mon dépit de petit garçon à qui on aurait cassé son jouet.

— Bon, maintenant qu'on s'est bien amusés, dites-moi... Est-ce que les mages de l'Ordre sauraient jeter un pont entre notre monde et celui d'Anna ?

— Bien sûr ! avance Jestine.

Ses joues sont encore empourprées par le tour de passe-passe dont elle a usé pour identifier mon couteau.

— Ils l'ont déjà fait par le passé et t'ouvriront la porte si tu es prêt à en payer le prix.

— Quel prix ?

On a posé la question à l'unisson, Thomas et moi. Nos interlocuteurs ne se donnent pas pour autant la peine de répondre.

— Je contacterai l'Ordre dès demain, murmure Gideon.

Jestine lui lance un regard perplexe.

— Oui, *je* les contacterai, répète Gideon d'une voix ferme.

Puis il range les couteaux d'apparat, non sans les avoir essuyés minutieusement avec un chiffon. Ce n'est pas comme si on les avait salis, mais si ça lui fait plaisir... Ce qui m'agace, en revanche, c'est la façon dont il m'ignore ostensiblement pendant l'opération. Il finit par lâcher, sans lever les yeux de sa tâche :

— Va te reposer, Thésée, tu risques d'en avoir besoin.

Voilà qui a le mérite d'être clair.

Nous regagnons notre chambre, nous nous asseyons sur nos lits respectifs et restons là, les épaules voûtées, les yeux dans le vague, incapables d'opérer la synthèse de tout ce qui vient de se passer. La multiplication des athamés, nos hôtes qui refusent de répondre à nos questions, les luttes d'influences dont nous soupçonnons à peine l'ampleur... Thomas est ébranlé. Je le comprends, seulement c'est trop tard pour reculer. De toute façon, je n'ai pas fait tous ces kilomètres pour baisser les bras maintenant, pas si près du but.

— Alors ? Comment tu vois les choses ?

— Eh bien, c'est simple, on va rencontrer le gang de Jestine, essayer de ne pas se moquer de leurs robes, et leur demander gentiment s'ils peuvent nous tenir la porte de l'enfer ouverte le temps qu'on en sorte Anna.

— Et le prix à payer ? Qu'est-ce que c'est à ton avis ?

— Aucune idée. Tu es mieux placé pour le savoir, ce n'est pas toi qui me disais qu'il fallait savoir « donner de sa personne » en magie ? C'est votre truc, à vous les sorciers. On n'a rien sans rien. Je te donne trois pattes de poulet contre une livre de beurre, etc.

— Oui, enfin, ce n'est pas non plus le marché du dimanche.

Il essaie d'être cassant, toutefois mes raccourcis lui arrachent un sourire. Après les révélations du jour, il est évident que je l'implique dans quelque chose qui nous dépasse. Morfran avait raison, il ne s'agit pas seulement de payer notre dette à la fille qui nous a sauvé la vie ; on va au-devant d'une véritable mafia pour qui je suis l'homme à abattre. Je suis dans le pétrin jusqu'au cou, mais lui, Thomas, pourrait encore s'en sortir, prendre un avion avant que les choses ne tournent au vinaigre.

— Je peux te donner un conseil, Cas ?

— Oui ?

— Méfie-toi de Jestine.

— Pourquoi ça ?

— Parce que cette charmante hypocrite ne rêve que d'une chose : prendre ta place. C'est ça qui lui a permis de repérer l'athamé tout à l'heure. Elle a fait le serment de le servir jusqu'à la mort, elle y pensait de toutes ses forces.

Mon premier réflexe, évidemment, c'est d'en rire. Jestine veut devenir la gardienne de l'athamé ? Elle peut toujours attendre. C'est mon couteau, mon destin, et le jour où elle mettra la main dessus,

c'est que je ne serai plus là pour le savoir.

— Thomas ?

— Oui ?

— Juste une question... Tu aurais su, toi, distinguer mon athamé des autres ?

— Même pas en faisant appel à toute la magie du monde. Il ne m'aurait jamais reconnu, moi.

CHAPITRE 18

Je suis assis à une table de jardin en fer-blanc, les herbes hautes se balancent au gré du vent. Anna est à côté de moi, je le sais mais ne peux pas la voir. Nos regards convergent vers la pelouse sauvage, envahie de boutons d'or et de pâquerettes. Les lames du vieux porche en bois craquent. C'est peut-être la maison victorienne qui s'élève derrière nous, je ne suis pas sûr.

— Il fait si doux !

Comme pour donner raison à Anna, une éclaircie éblouissante allume le tapis vert de mille reflets chatoyants. Le soleil est glorieux mais il ne diffuse aucune chaleur. Il ne fait pas froid non plus. Je n'ai aucune sensation, aucune conscience de mon corps, du dossier ou de l'assise de ma chaise. Si je détournais mes yeux, ne serait-ce qu'une seconde, du point que nous fixons tous les deux sur le gazon, le monde basculerait, il n'y aurait plus rien. Je préfère penser qu'il y a une maison derrière nous, que ce n'est pas qu'une illusion produite par mon cerveau, pour la cohérence de l'image. Oui, une image, rien de plus.

— C'est rare, un temps pareil.

Anna m'apparaît enfin. L'angle a changé, elle est en face de moi, le visage ombré par un fronton imaginaire. Ses cheveux forment une masse brune sur son épaule. Quelques mèches rebelles s'échappent et viennent chatouiller sa gorge, contrastant avec sa pâleur. Je pose une main sur la table et l'avance vers elle, persuadé que je n'arriverai pas à l'atteindre. La table va se rallonger, ou alors Anna s'évanouira dans les airs, tout simplement. Mais non. Bientôt mes doigts effleurent les siens, puis remontent le long de son bras. Ses cheveux sont glacés. Je la touche, c'est inimaginable ! Elle est là, avec moi, sereine, heureuse. Un rayon frappe soudain sa joue, lui redonnant quelques couleurs.

— Anna...

— Regarde ! m'interrompt-elle, tout sourire.

Je suis son index. Elle me montre le coin de forêt qui borde le jardin (ou la clairière, je ne sais pas comment l'appeler). Notre univers s'est miraculeusement élargi. Je vois les bois d'un cerf se détacher entre les troncs. L'animal passe la tête sous une branche et nous observe en clignant des yeux. L'instant d'après, il n'est plus là ; Anna est de nouveau à côté de moi. La table s'est évaporée, il n'y a plus que nos

deux corps si proches, presque serrés l'un contre l'autre.

— C'est ça, la vie qu'on aurait dû avoir ensemble ?

— C'est notre vie, affirme-t-elle.

Un scarabée monte le long de sa robe. Je lui donne une pichenette et il atterrit dans l'herbe sur le dos, remuant désespérément les pattes pour se rétablir. Sans le quitter des yeux, j'enlace Anna. Je la tiens fort dans mes bras, lui embrasse l'épaule, la nuque. Le scarabée se dessèche à vue d'œil, il n'est bientôt plus qu'une coquille vide. Six filaments désarticulés gisent à côté de son squelette. La peau d'Anna est douce contre ma joue, un havre où je voudrais passer l'éternité. Elle me souffle à l'oreille :

— L'éternité... Mais à quel prix ?

— Pardon ?

— Quel sera leur prix ?

— De qui tu parles ?

Je la prends par les bras, mais mes doigts se referment sur deux bâtons rugueux. Son corps s'affaisse, disloqué, beaucoup trop léger. Je lâche tout : une marionnette grandeur nature tombe sur le sol, dans sa robe de papier journal. La tête n'est qu'un ovale sans relief ni couleur, où se détachent cinq lettres noires encore fumantes, gravées au fer rouge :

ORDRE

Quand je me réveille, je pends à moitié hors de mon lit. Thomas me retient de justesse en m'agrippant l'épaule.

— Ça va, mec ?

— Juste un cauchemar. Un peu glauque.

— Un peu ? Je n'ai jamais vu personne suer autant en trente secondes chrono, s'exclame Thomas en rejetant sa couette sur le lit. Je vais te chercher un verre d'eau ou tu vas crever d'une déshydratation foudroyante.

— T'inquiète, ça va, dis-je en m'asseyant et en allumant la lampe de chevet.

Thomas n'en croit pas un mot et il a raison. J'ai envie de vomir. Ou de hurler. Les deux en même temps, c'est possible ?

— Tu as rêvé d'Anna ?

— Comme toutes les nuits depuis deux semaines.

Thomas observe un silence compatissant. Moi, je fixe le sol en essayant de me convaincre que ce n'était qu'un cauchemar, un de ceux qui me hantent depuis mes sept ans. Ça ne veut rien dire. Je refuse de croire que ce soit un signe. Anna n'a rien à voir avec l'Ordre, elle ne peut pas connaître son existence. Son univers est cloisonné par la souffrance, c'est sa seule perspective. Mon Dieu, chaque minute qu'elle passe à la merci de l'homme obeah m'est insupportable. Maintenant se superpose à tout ça l'image d'elle gisant comme un pantin sans vie. Je voudrais frapper le mur jusqu'à réduire les os de ma main en bouillie. Pendant toutes les années où elle a été prisonnière du sortilège de Malvina, Anna a réussi à ne pas se faire bouffer par le monstre qu'on la forçait à être. Elle est restée elle-même, cachée sous les oripeaux de la déesse mortifère ; mais personne, pas même elle, n'est assez fort pour éviter de se faire broyer par le calvaire qui est le sien. Dans quel état la retrouverai-je, si notre plan marche ? Et si elle ne me reconnaissait pas ? Si elle ne savait plus elle-même qui elle est ? Si elle avait perdu toute trace d'humanité ?

Le prix pour la sauver... Cette phrase me hante. Je suis prêt à tout. Un échange ? D'accord. Quitte à faillir à la promesse que j'ai faite à ma mère, tant pis.

— Stop !

Thomas interrompt le cours de mes pensées en me secouant littéralement :

— Anna va se battre. Et nous on arrivera à temps, je te le promets. Ôte-toi ces conneries de la tête, tu m'entends ? Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi. Tu me files un mal de crâne infernal avec tes idées fixes.

Thomas ne ferait pas une telle promesse à la légère. Il est crédible, malgré ses cheveux dressés à la verticale par l'oreiller. Il a peur aussi. Il est mort de trouille. Mais ça ne l'empêchera pas d'aller au bout de son engagement. De faire ce qu'il croit être juste. Il est le froussard le plus courageux que je connaisse.

— Tu es la seule personne de mon entourage qui m'ait soutenu inconditionnellement depuis le début. Je ne t'ai jamais demandé pourquoi. Pourquoi une telle générosité ?

Il hausse les épaules, cherche ses mots, un peu embarrassé.

— Ben... je ne sais pas comment dire. Je sais juste combien Anna est importante pour toi. Tu vois...

Il se frotte le visage puis passe la main dans ses cheveux qui rebiquent de plus belle.

—... si c'était Carmel à sa place, je n'hésiterais pas une seconde non plus, je foncerais la sauver. J'aurais besoin de ton aide autant que tu as besoin de la mienne maintenant.

— Je suis désolé pour Carmel, tu sais.

C'est la première fois que je lui exprime ma compassion. Ça le gêne mais il a quand même envie d'en parler.

— T'inquiète, ça va, je m'en suis remis. C'est juste que je ne m'y attendais pas. Je pensais qu'on partageait les mêmes sentiments, j'ai été con. J'aurais dû me douter qu'une fille comme elle...

Il sourit tristement. Je voudrais lui dire qu'il se trompe, que Carmel l'aime et que sa décision n'a rien à voir avec lui. Je m'en empêche : ça n'arrangerait rien et il choisirait sans doute de ne pas me croire.

— Bref, maintenant tu sais pourquoi je suis là, reprend-il en se redressant. Tu pensais peut-être que c'était pour tes beaux yeux ? Désolé si je te déçois, mais ton charme ne va pas jusque-là.

Il réussit à me faire rire même quand on nage en plein drame, cet imbécile ! C'est comme une bouffée d'oxygène qui allège mon cœur, où battait encore la pulsation de la peur. Les traces physiques du cauchemar s'estompent. Les images, elles, sont plus tenaces. Je n'oublierai pas d'ici longtemps le visage brûlé du pantin de bois.

Il y a bien un terrain sur lequel je ne pourrai pas rivaliser avec Jestine, c'est celui de la cuisine. Une délicieuse odeur de beurre et de ciboulette m'accueille dès les premières marches de l'escalier. Elle annonce joliment la montagne de victuailles qui trônent sur la table : une jarre entière de porridge, des œufs brouillés, au plat et à la coque, de petites saucisses, du bacon, une corbeille de fruits et une pile de tartines grillées. La collection de confitures de Gideon apporte sa touche colorée à l'ensemble, du doré de la marmelade au brun peu ragoûtant de ce truc infâme que les Britanniques adorent, la Marmite.

— Non mais c'est quoi ce délire, vous tenez une table d'hôte ou quoi ?

— Ce n'est pas le genre de Gideon de laisser n'importe qui entrer chez lui, me répond Jestine avec une moue amusée. Non, j'aime juste que les gens autour de moi soient bien nourris. Hé ! Pas si vite !

J'allais m'asseoir, mais elle pointe sur moi une cuillère en bois menaçante :

— Gideon est dans son bureau. Tu voudras certainement lui souhaiter bon voyage avant qu'il ne parte.

— Pourquoi ? On a des raisons de s'inquiéter pour lui ?

Évidemment Jestine ne dit rien, impassible. Pas un frémissement de sourcil pour me donner le début d'un indice. C'est une dure. J'aime bien ça. Oui, Thomas, je sais, je ne devrais pas, mais tant pis c'est comme ça.

— Bon, j'y vais.

J'entre dans la bibliothèque sans frapper. Gideon, assis à son bureau, ouvre un tiroir. Il m'accorde à peine un regard, trop occupé à fourrager dans ses papiers.

— Je pars dès aujourd'hui. Vous attendrez demain.

— Tu pars pour...

— Rejoindre l'Ordre, bien entendu.

Je voulais savoir la destination plutôt que le but, mais Gideon refuse d'entrer dans les détails. Il va au fond de la pièce récupérer les athamés de pacotille qu'il range dans des fourreaux de cuir. Puis il les rassemble dans un sac en soie qu'il noue précautionneusement et place au sommet de la valise qui trône, grande ouverte, sur une chaise.

Le départ devient tangible, chaque élément que Gideon empile dans son bagage me rapproche un peu plus d'Anna. Je sens les tensions

accumulées dans ma nuque se desserrer un peu pour la première fois depuis des semaines. Non, depuis des mois. Une lueur d'espoir s'est allumée au bout d'un long tunnel.

— Jestine a fait à manger pour quinze. Tu auras bien le temps de prendre quelque chose avant de partir ?

— Non, je ne crois pas.

Il tire quelques livres de leurs rayons et les ajoute à ses affaires. Ses mains tremblent, ses épaules sont voûtées. On dirait un vieux corbeau centenaire. Jestine avait raison. Gideon n'est plus tout jeune, et ça me déprime.

— J'avais juré à ton père..., marmonne-t-il entre ses dents. Mais toi, tu aurais continué d'insister jusqu'à ce que je cède. Tu es têtue comme lui. Et comme ta mère. Avec deux parents pareils, ça ne pouvait pas rater.

Je souris, même si ce n'est pas précisément un compliment.

— Pourquoi est-ce qu'on ne part pas en même temps ?

Il me regarde comme si j'étais idiot. *Tu l'as voulu, tu l'as eu, mon garçon.* C'est vrai, et j'assume entièrement mes responsabilités. C'est pour ça que je ne me démonte pas, et que je lui fais face, la tête haute. Hors de question de trahir la légère appréhension qui est en train de s'emparer de moi. D'ailleurs j'insiste, quitte à m'enfoncer :

— Je ne connais pas le chemin, moi. C'est loin ?

Mes mots planent dans le silence, ridicules et déplacés. Qu'est-ce que j'espère, prendre le métro, faire quatre stations, et tomber direct sur la porte d'une communauté millénaire de druides celtes prête à m'accueillir dans un jet de confettis ? Bon, on est quand même au XXI^e siècle, tout peut arriver. D'ailleurs, j'espère que ces mecs ont laissé leurs robes mitées au placard. Ce serait trop bizarre.

— C'est Jestine qui vous guidera.

Je me mords les lèvres pour juguler le flot de questions naïves qui me montent à la tête. Le silence de Gideon me rend fou, mais je refuse de montrer ma faiblesse. Des images de vieux gourous dansant sous le gui se télescopent avec celle d'Anna, prisonnière d'une cage en flammes. Le pantin désarticulé se greffe à tout ça, et les cinq lettres carbonisées m'éblouissent par un effet de persistance rétinienne. Je lève un bras devant mes yeux.

— Thésée.

Gideon se tient droit à présent, et il me toise de toute sa stature, la main sur la poignée de sa valise.

— Sache que je n'ai rien voulu de ce qui va arriver. J'ai tout fait pour l'empêcher, mais ta volonté aveugle a été plus forte. En venant ici de toute façon, tu ne m'as plus laissé le choix.

— Ce voyage qui nous attend, c'est un test, n'est-ce pas ?

Gideon évite mon regard.

— Dis-moi au moins ce à quoi je dois me préparer ! Tu peux bien faire ça, toi qui vas te la couler douce en première classe, ou à l'arrière d'une Rolls avec chauffeur.

Même les plus stupides provocations ne le font pas réagir. Il remonte sa montre à gousset d'un geste indifférent.

— Et Jестine ? Tu n'es pas inquiet pour elle ?

— Jестine ? répète-t-il, sarcastique.

Il soulève sa valise et marche vers la porte d'un pas décidé :

— Je ne m'en fais pas une seule seconde pour elle.

— Tu ne vas pas continuer à me faire croire que vous êtes parents, ça ne prend plus.

Il s'arrête dans l'embrasement de la porte.

— Tu n'as toujours pas compris, mon pauvre Thésée ? Jестine n'est pas ma nièce, non. Elle a été choisie et entraînée par l'Ordre pour te succéder.

— C'est absolument délicieux, ce truc ! s'exclame Thomas dans la cuisine en brandissant un toast tartiné d'une substance marronnasse.

— Ah, enfin quelqu'un qui apprécie la Marmite à sa juste valeur ! En plus c'est plein d'acide folique et de vitamine B.

— Mais c'est fait comment exactement ?

— À base de levure fermentée. Plein de bonnes bactéries, tu vois ?

Thomas cligne des yeux et repose la chose avec circonspection.

Je les écoute à peine, trop occupé à enfourner machinalement de la nourriture et à m'empêcher de fixer Jестine. Son rire clair, son impulsivité, l'habileté qui vainc les soupçons de Thomas, tout prend une dimension nouvelle à la lumière de ce que je viens d'entendre. Elle est ma rivale. Très bien. Elle n'en demeure pas moins charmante, gentille et attachante. Je n'ai rien à lui reprocher. Elle a toujours été franche et n'a jamais pris la peine de nous mentir. C'est dire la menace qu'on représente pour elle. Sa sincérité touchante va jusque dans son

attachement pour le vieux Gideon, qu'elle arrive à concilier avec sa loyauté sans faille pour l'Ordre.

— J'ai trop mangé, déclare Thomas en se frottant le ventre d'un air satisfait. Allez, à la douche !

Il se dirige vers l'escalier puis revient en trombe et commence à débarrasser la table, mortifié par son impolitesse :

— Mais d'abord je t'aide à faire la vaisselle.

Jestine éclate de rire :

— File ! Cas me donnera un coup de main.

Thomas vérifie à deux fois qu'elle ne le fait pas marcher ; puis il grimpe l'escalier en deux bonds joyeux, trop heureux d'être dispensé de corvée.

— Il est toujours aussi désinvolte, ton copain ? demande Jestine en déposant une pile d'assiettes dans l'évier. C'est fou, la gravité ambiante n'a pas l'air de l'atteindre. Ça fait longtemps que vous faites équipe ?

Désinvolte ? Tiens, je n'avais jamais pensé à Thomas en ces termes. Étourdi, rêveur, conquis par un bon brunch le matin quand il était l'homme le plus soupçonneux du monde la veille au soir, ça oui. Désinvolte, alors ? Peut-être, finalement.

— Un petit moment déjà. Il a eu le temps de s'habituer aux situations de crise.

— Toi, depuis toutes ces années, tu t'es habitué ? me demande-t-elle avec un ton incrédule.

Je range les confitures dans le frigo et pousse un soupir.

— Non. Tu as raison, on ne s'habitue jamais.

Jestine s'engouffre dans la brèche, habile toujours. Elle fait sonner sa question comme si on parlait de la pluie et du beau temps :

— À quoi ça ressemble, la vie d'un tueur de fantômes ? Tu dois être dans une appréhension permanente, non ? Ne jamais savoir quelle mission va te tomber dessus, quel fantôme tu vas devoir abattre ?

Dis donc, elle a de la suite dans les idées, la remplaçante. Elle ne s'attend tout de même pas à ce que je lui mâche le travail, comme les pauvres mecs qui, non contents de s'être fait virer, doivent encore former le jeune loup qui a pris leur place ?

Jestine quitte sa vaisselle des yeux et me jette un coup d'œil impatient. Cette nana a un aplomb renversant. J'hésite à lui rabattre son caquet, prends une profonde inspiration...

— Ce n'est pas vraiment de l'appréhension. En revanche je suis sur mes gardes. Les fantômes en eux-mêmes, ce n'est pas le pire. Je suppose que les médecins légistes voient autant d'horreurs que moi. Sauf que mon rapport avec les morts est un peu plus... interactif, disons.

Elle part d'un petit rire cristallin et reprend son éponge. Ses cheveux sont ramassés en une longue queue-de-cheval rouge et or qui lui tombe jusqu'au bas du dos. J'aime bien quand elle les porte attachés. Sa natte, la nuit de notre arrivée, n'était pas mal non plus. Mais c'est tout vu, si elle se mêle de marcher sur mes plates-bandes, je devrai l'éliminer. C'est comme ça. En attendant, je souris discrètement.

— Pourquoi est-ce que tu souris ?

OK, pas si discrètement que ça.

— À cause de tes questions. C'est drôle, tu vois, j'aurais cru que l'Ordre t'aurait mieux décrit le poste qui t'est destiné.

Le pavé est dans la mare. Elle me jette un coup d'œil et poursuit sans s'émouvoir :

— Sur la théorie je suis béton. Et je crois qu'en situation, je n'hésiterai pas à foncer dans le tas. C'est dans ma nature, comme on sait...

Elle rince une tasse de café et la pose dans l'égouttoir.

—... mais rien ne vaut les acquis de l'expérience. Aïe !

Elle sort brusquement sa main de l'évier plein de mousse.

— Quoi ?

— Je me suis coupée.

Et pas qu'un peu. Un filet de sang coule le long de son index, se frayant un chemin sur la peau savonneuse.

— C'est le pot à lait. Il est ébréché. L'entaille n'est pas profonde, le contact avec l'eau rend le saignement plus spectaculaire.

Merci, je sais, je n'étais pas inquiet. J'attrape un torchon propre que j'enroule autour de son doigt, faisant pression pour limiter l'hémorragie. Je sens son pouls battre entre mes mains, libérant un flot continu de sang.

— Où sont les pansements ?

— Pas besoin, ça va s'arrêter d'ici une minute. Pas de chance pour toi, tu vas devoir finir la plonge tout seul, s'amuse-t-elle.

— S'il n'y a que ça pour te faire plaisir.

Elle se penche et inspecte l'étendue des dégâts en soufflant sur son doigt. Je lui tiens toujours la main et frissonne en sentant son parfum. Sa tête est si proche de la mienne...

Pile à ce moment la sonnette de l'entrée retentit, stridente, accompagnée de coups de heurtoir hargneux. Je fais un bond en arrière, emportant le torchon avec moi. Un peu plus et je lui aurais arraché la main. L'espace d'une seconde, je me dis que c'est Anna qui tambourine à la porte comme une damnée, enveloppée dans le halo déchaîné de sa chevelure. Venue me surprendre. C'est complètement irrationnel. Et puis quel est mon crime ? Avoir mal essuyé le couteau à beurre ?

Jestine va ouvrir. Je remonte mes manches et récupère le pot coupable au fond de l'évier. Je me fiche de savoir qui est si déterminé à entrer chez Gideon, du moment que ce n'est pas Anna. Cela dit, quand j'entends une voix féminine répondre aux questions éberluées de Jestine, mon sang ne fait qu'un tour. J'ai à peine le temps de pivoter sur moi-même que Carmel déboule dans la cuisine comme un diable sorti de sa boîte.

CHAPITRE 19

— Tu me promets de veiller sur lui, et dès que j'ai le dos tourné tu l'emmènes à l'autre bout du monde dans un pays où il ne connaît personne ? Et dans quel but, ça, je ne te le demande même pas ! Qu'est-ce que tu as dans la tête, Thésée ?

— Calme-toi...

— Non ! Je ne me calmerai pas !

— Comment est-ce que tu nous as retrouvés, d'abord ?

Carmel prend une profonde inspiration – sans doute la première fois qu'elle respire depuis qu'elle s'est introduite dans la maison. Tout s'est arrêté quand elle a franchi le paillason avec ses bottes à talons aiguilles. Il n'y a plus un bruit, ni le tic-tac de l'horloge murale, ni le jet de la douche à l'étage. Thomas a dû entendre la tornade faire son entrée. Je prie pour qu'il ne se fende pas le crâne sur le carrelage de la salle de bains en se précipitant pour nous rejoindre. Et pour qu'il pense à attraper une serviette en passant.

— J'ai supplié Morfran et ta mère.

Ses yeux exorbités tombent sur le pot à lait mouillé, mes manches remontées, l'eau savonneuse qui goutte sur le parquet. Elle nous imaginait livrés aux périls les plus atroces, et la voilà qui débarque au milieu d'une scène de vie domestique triviale. Un carillon tinte gaiment dans le couloir et Carmel sursaute. Elle découvre les reliefs du festin posés sur la table, la bouilloire qui chante sur le gaz... On est loin des conditions drastiques auxquelles elle s'attendait.

Jestine se glisse entre nous sans lâcher l'intruse des yeux. Ses mouvements sont précis, ses articulations élastiques, elle est prête à bondir. Elle ne me fera pas croire qu'elle a appris ses techniques de combat toute seule. Je ne sais pas qui l'a formée, mais c'est du bon boulot. Je lui fais signe qu'elle peut se détendre. Il ne manquerait plus qu'elle réserve à Carmel un des accueils musclés dont elle a le secret.

— Elle a dit qu'elle te connaissait.

— Quelle question ! s'indigne Carmel en examinant Jestine de la tête aux pieds, aller-retour. Carmel Jones. Enchantée.

Jestine accepte la main tendue, à mon grand soulagement. Ce serait bien que ces deux-là s'entendent, mais j'ai des doutes. À mon avis, entre elles ça risque de tenir plus du combat de coqs que de l'amicale

des Bisounours.

— Je peux te débarrasser ? demande Jestine en avisant le sac de voyage de Carmel, un énorme fourre-tout blanc en cuir, abominablement bling-bling avec ses zips dorés.

— Merci.

Je profite de la diversion pour m'essuyer les mains et fais signe à Carmel de me suivre au salon. Jestine monte à l'étage, nous laissant seuls. On se regarde en silence, Carmel et moi, le temps que notre hôte, pleine de tact, s'éloigne. J'ai du mal à conserver mon sérieux. Carmel est hors d'elle, mais elle a aussi envie de me serrer dans ses bras, je le vois bien. Au lieu de ça, elle me pousse de toutes ses forces dans le canapé, furieuse.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Tu m'as fait comprendre que tu ne voulais pas savoir.

Son visage se chiffonne.

— C'est vrai...

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu fais ici ? demande une voix froide.

Thomas se tient sur le palier, les bras croisés, sec et tout habillé. Ni Carmel ni moi ne l'avons entendu descendre. Je suis soufflé. Je l'imaginais jaillir de sa douche, du shampoing plein les cheveux, et se ruer en bas nu comme un ver. Carmel n'ose pas laisser libre cours à sa joie de le revoir et essaie de masquer son sourire ému.

— Je peux te parler ?

Thomas reste impassible. Carmel se flétrit pendant ce suspense, même si on sait tous les deux que Thomas n'est pas assez cruel pour la retoquer.

— D'accord. Allons dehors, finit-il par répondre en gagnant l'entrée.

Elle le suit, la tête basse. Quand la porte se referme derrière eux j'étire le cou et tente de les observer discrètement par la fenêtre. Soudain une voix souffle à mon oreille :

— Quel rebondissement !

Je sursaute. Décidément, les gens passent leur vie à se faufiler sans bruit dans cette baraque.

— Est-ce que cette Carmel Jones va venir avec nous ?

— Je pense. J'espère.

— Et moi j'espère qu'ils régleront leurs problèmes de couple, alors. La dernière chose dont on a besoin pendant le voyage, c'est qu'il y ait

des tensions entre nous. Tous les participants doivent être en pleine possession de leurs moyens, je ne veux ni scène, ni crise.

Sur ces mots elle s'en va finir de nettoyer la cuisine sans que j'aie le temps de lui poser de questions. J'ai perdu Thomas et Carmel de vue et je reste comme un poussin désorienté au milieu du salon. Ça fait trop bizarre de voir Carmel ici. Elle ramène tout Thunder Bay dans le décor, ça ne cadre pas. Après notre dernière conversation, je pensais vraiment qu'elle avait tiré un trait sur l'existence clandestine à laquelle nous ne pouvons pas échapper, Thomas et moi ; j'étais sincère quand je disais qu'elle avait fait le bon choix. Mais, pour être honnête, je suis heureux de la voir revenir. Ça prouve qu'il n'est pas si facile, même pour elle, d'échapper à ce destin.

Je regagne la cuisine et aperçois Carmel et Thomas par la petite lucarne ronde au-dessus de l'évier. Si je me penche suffisamment à gauche... là ! C'est la meilleure vue. Ouuh là, ça n'a pas l'air de rigoler. Ils agitent beaucoup les bras entre deux moments de silence buté. C'est dommage que je ne puisse pas lire sur les lèvres !

— Non mais quelle concierge ! rit Jestine en me voyant le nez collé à la vitre. Allez, fiche-leur la paix et aide-moi plutôt à finir la vaisselle. Tu nettoies et moi j'essuie, achève-t-elle en me mettant une éponge dans la main.

Je m'exécute et lui tends tasses et coupelles, non sans jeter quelques regards par la fenêtre.

— On prendra un train tôt demain matin. Ensuite il faudra marcher. J'ai prévu deux journées de voyage en tout.

— Pour aller où exactement ? J'ai ralenti la cadence et elle me rappelle à l'ordre en tendant la main vers la prochaine assiette.

— Ça, je ne peux pas te le dire. L'Ordre garde toujours secrets ses points de ralliement. Je sais juste que c'est quelque part dans les Highlands écossais, au nord de Loch Etive.

— Tu y es déjà allée ?

Cette fois, elle garde le silence.

— Si tu as des infos, ce serait sympa de partager. J'aimerais savoir ce qui nous attend.

— Tout ce que je peux certifier, c'est qu'on va bouffer de l'aiguille de pin et effaroucher quelques piverts.

Ah, d'accord, c'est comme ça ? Quand c'est elle qui me posait des questions je lui débarrassais tout sur un plateau, et maintenant elle refuse de me renvoyer l'ascenseur, elle joue les évasives. Je me suis laissé

embobiner comme un bleu. Aussi énervé contre elle que contre moi, je lâche la petite cuillère que j'étais en train de récupérer.

— OK, j'en ai ma claque ! Je déteste faire la vaisselle et je déteste l'idée de me faire balader au fin fond de l'Écosse par quelqu'un que je ne connais pas. Surtout que ce ne sera pas une promenade de santé pour moi. L'Ordre va me mettre à l'épreuve. Tu pourrais avoir le fair-play de me dire comment.

Elle me regarde avec intérêt, un peu surprise. C'est l'effet que ça lui fait de me voir énervé ? Elle va être servie.

— Tu t'étonnes que j'aie compris où ils voulaient en venir avec leur petit voyage initiatique ? Ce n'était pas très difficile à deviner, il n'y avait qu'une raison pour qu'on ne parte pas avec Gideon aujourd'hui. Alors ? Raconte ce que tu sais, puisque c'est toi qui nous guides. Tu me dois bien ça.

— Je lis clair dans ton jeu, Cas, moi aussi je peux crier et invoquer la morale, réplique Jestine en jetant son torchon sur le plan de travail. Sois sincère avec toi-même. Tu ne veux pas que je te donne d'indices, tu aimes trop les défis. Plus c'est difficile, mieux c'est. Tu veux en savoir le moins possible, pour que la satisfaction de ton triomphe soit plus grande.

— Beau discours ! Bien pratique pour te défilier.

— Je ne me défile pas, *Thésée Cassio*. Je ne sais rien, un point c'est tout. Tu ne seras pas seul à devoir faire tes preuves dans les jours à venir, figure-toi. Moi aussi, je serai sur la sellette.

Elle tourne les talons. Avant de quitter la pièce, elle me lâche un dernier mot :

— Tu ne veux pas encore l'admettre, mais on est taillés dans la même étoffe, toi et moi. Au fond, ce ne sera pas très différent s'il doit n'en rester qu'un.

Il se passe une bonne heure avant que Thomas et Carmel ne reviennent au salon. Je regarde la BBC, affalé dans le canapé. Carmel s'assoit à côté de moi. Thomas prend un fauteuil. Cette répartition spatiale est à l'image de leur réconciliation : un peu bancal. Ils ont tous les deux l'air éprouvé, surtout Carmel. Le décalage horaire ne doit pas aider.

— Alors comme ça, on forme à nouveau une grande et belle famille ?

Aïe, la formule sonnait beaucoup moins ironique dans ma tête. Ils

me regardent, incrédules, puis prennent le parti d'en rire. Ma gaffe a eu le mérite de détendre l'atmosphère, c'est déjà ça.

— Disons que je suis en période d'essai, murmure Carmel.

Je ne peux pas blâmer Thomas. Tout surpris de son bonheur retrouvé, il reste quand même prudent. Sa confiance a été salement ébranlée. Même moi, j'ai envie de dire des trucs comme : « Si tu crois que rien n'a changé, tu te trompes » ou « Pas la peine de revenir la bouche en cœur, si c'est pour nous planter à la première occasion. » Mais Thomas a déjà dû toutes les lui sortir, je serais mal avisé d'y ajouter mon grain de sel. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est ravalier ma colère, et les aider à se reconstruire. Jouer la troisième roue du carrosse, quoi. Putain, c'est bien la première fois que ça m'arrive. Je ne suis pas sûr d'aimer ça.

— Tout va bien, Cas ? me demande Thomas en me voyant faire grise mine.

Je change immédiatement de sujet.

— On part demain à l'aube.

— Où ça ? s'enquiert Carmel.

J'ai la flemme d'expliquer et laisse Thomas se charger des mises à jour. Je l'écoute distraitemment raconter nos découvertes, corrige sa prononciation du breton et ajoute quelques précisions quand il me sollicite d'un sourcil interrogateur. Je me réserve la conclusion :

— Ce voyage, c'est un test. La première épreuve d'une longue série.

Les mots de Jestine me trottent encore dans la tête. Moi, j'aimerais la difficulté ? Je ne voudrais pas qu'elle me facilite la tâche ? Il faudrait vraiment être tordu ! Le problème, c'est qu'elle a vu juste, cette petite fouine. Elle a raison sur toute la ligne.

— Ça vous dit de sortir ? J'ai besoin de prendre l'air, dis-je un peu trop fort en roulant des yeux vers l'escalier où a disparu Jestine depuis plus d'une heure.

Thomas et Carmel se lèvent aussitôt, flairant le stratagème.

— D'accord, mais on ne va pas trop loin, marmonne cette dernière. Je ne sais pas ce qui m'a pris de mettre ces bottes.

Dehors, un soleil éclatant nous accueille. Après quelques pas dans le jardin, on s'arrête à l'ombre fraîche des tilleuls.

— Allez, vide ton sac, me lance Thomas.

— Gideon m'a dit quelque chose avant de partir. À propos de Jestine. Elle a été choisie par l'Ordre. Ils veulent la voir me remplacer

et devenir la nouvelle gardienne de l'athamé.

— Quand je te disais de te méfier ! Je l'ai senti à la minute où elle t'a jeté ce sort, le premier soir, s'exclame Thomas.

— Du calme. Jestine a été entraînée pour servir l'arme secrète, comme ils disent, mais ça ne veut pas dire qu'elle est prête à tout pour me le voler. C'est difficile à défendre, mais elle m'inspire confiance, cette fille.

Évidemment, Thomas se récrie que je suis fou à lier. Carmel ne se prononce pas mais elle n'en pense pas moins.

— Fou ou pas fou, on n'a pas le choix. C'est elle qui nous guidera à travers l'Écosse. En nature sublime et impétueuse, elle s'y connaît. Au fond, ça tombe bien.

— Tu plaisantes ? me rabroue Carmel. J'ai vu des documentaires sur l'Écosse et je ne prends pas les choses à la légère. Dans quoi est-ce qu'on met les pieds, précisément ? Qui sont ces mecs de l'Ordre ?

— On n'en a aucune idée, c'est bien le problème. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ne me recevront pas avec des fleurs.

Et encore, je suis optimiste. Je repense au regard illuminé de Jestine sur mon athamé, à ses discours dogmatiques. Je suis un hérétique aux yeux de l'Ordre, ils ne me feront pas de cadeau.

— Si Jestine est appelée à te remplacer, ça veut dire qu'ils ont l'intention de te supprimer ?

— Mystère. Avec un peu de chance, ils se rappelleront que je suis le dernier représentant des guerriers qui ont donné leur sang pour créer leur couteau chéri... En revanche, quand ils apprendront que j'ai l'intention de sortir Anna de son trou, ils feront tout pour s'y opposer. Ce serait pas mal d'avoir le soutien de la communauté vaudou, si Morfran veut bien intervenir en ma faveur..., dis-je à Thomas.

— Je l'appelle cet après-midi pour lui en parler.

— Merci. Je dis en « ma » faveur parce que vraiment, les amis, je crois qu'il serait plus sage que vous restiez ici. Vous avez déjà suffisamment pris de risques pour moi, et Gideon me protégera une fois sur place.

Leur teint est pâle, leurs traits tendus. Carmel glisse une main tremblante dans celle de Thomas mais sa voix est ferme quand elle me dit :

— S'il te plaît, Cas, tais-toi.

CHAPITRE 20

Ce trajet en train n'en finit pas. Chaque minute de calme est précieuse avant la tempête qui nous attend, mais j'ai bien trop envie d'en découdre pour en profiter. Gideon, Morfran, ma mère, tous m'incitent à la prudence, à réfléchir à deux fois avant d'agir, seulement Jestine a raison. Je suis impatient, assoiffé d'action et de réussite. Mon père me répétait souvent que la peur est notre meilleure alliée. Il faut savoir écouter ses avertissements. Notre pouls qui augmente nous rappelle à chaque battement le prix de notre existence. C'est bien le seul de ses conseils que je ne veux plus suivre. J'ai vécu chaque jour dans la peur depuis qu'il est parti. Ça suffit. Et puis, je n'aime pas penser qu'il est mort en tremblant.

Nous longeons des champs et des forêts à perte de vue sans avoir croisé une seule habitation moderne depuis plus d'une heure. Des vieilles fermes croulantes, en revanche, il y en a à la pelle, et je ne serais pas surpris de voir une antique calèche partir à l'assaut des ornières boueuses des chemins pour compléter le tableau. Tout a l'air figé dans une autre époque.

Je suis assis à côté d'une Jestine aussi riante qu'une porte de prison. Elle est concentrée, recueillie, et vraiment pas causante. Tout ce qui a fait sa vie jusqu'ici, les entraînements, les séances d'endoctrinement, le culte de la lame sacrée, tout prend son sens avec ce voyage. Jestine est ma rivale et ma semblable à la fois. Et si le prix à payer pour sauver Anna, c'était de lui céder ma place ? Si les membres de l'Ordre me rendaient la fille que j'aime à condition que j'abandonne l'héritage de mon père entre des mains étrangères ? Est-ce que j'accepterais un tel sacrifice, moi qui me disais prêt à tout pour Anna ?

Thomas et Carmel parlent à peine, une rangée derrière nous. Le retour de Carmel est encore trop frais, trop inattendu, pour qu'on ait retrouvé notre dynamique de groupe. On cherche encore nos marques, mais la joie d'être ensemble est intacte.

Je n'ose pas imaginer mon bonheur si on était de nouveau réunis, Anna et moi... La frustration est si vive que je vois soudain sa silhouette se refléter dans la vitre. Je cligne des yeux de toutes mes forces pour la chasser de mon cerveau. Je ne veux pas y penser.

— Pourquoi pas ? me demande Thomas.

Il a passé la tête entre mon siège et celui de Jestine. Je ne l'ai pas vu venir. Ça m'aurait arrangé que le bruit du train brouille ses

perceptions, mais, comme toujours, rien ne lui échappe.

— C'est pour elle que tu fais ça, insiste-t-il. Pourquoi la bannirais-tu de tes pensées ?

J'aimerais vraiment qu'ils se mêlent de leurs oignons, lui et son insupportable clairvoyance.

— Tu t'incrustes aussi comme ça dans le cerveau de Carmel ? Elle aurait peut-être mieux fait de ne jamais revenir...

— Ne t'inquiète pas pour elle, elle a trouvé des parades super efficaces, réplique Thomas sans se démonter. Alors ? Maintenant qu'on a identifié le malaise, autant crever l'abcès.

— C'est juste que... J'ai peur de perdre de vue la réalité quand je pense trop à elle.

— Ah bon ?

Il essaie de me tirer les vers du nez, l'enfoiré, alors que je n'arrive même pas à me formuler les choses. C'est exactement pour ça que je préfère agir, vous voyez ! Dès qu'on laisse libre cours à ses angoisses, on est fichu.

— Attends, je sais ce qu'on pourrait faire ! Je laisse mes pensées tourbillonner et toi, mon pote, tu décryptes toute cette merde contradictoire pour moi. Ça marche ?

— Je veux bien t'aider, mais pas au risque de saigner du nez jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le plus simple c'est encore que tu parles.

Facile à dire. J'ai passé ma vie à cacher mes émotions, à ravalier les mots aujourd'hui amoncelés dans mon cœur et qui l'oppressent affreusement. Ouvrir les vannes ? Il en a de bonnes. Et si je n'arrivais plus à contrôler ? Je tente de mettre de l'ordre dans mes idées.

— Bon. Le premier problème, c'est l'homme obeah. Je suis quasiment certain que c'est lui qui la tient prisonnière. La dernière fois que j'ai croisé son chemin, il était déjà plus fort que moi. Il n'y a qu'Anna qui ait su lui résister, et maintenant elle est à sa merci. Comment serais-je de taille à lutter, moi ? Ensuite, il y a l'Ordre. Je ne sais pas dans quel panier de crabes on est en train de se fourrer, mais moi je suis un homme d'action, pas un Machiavel. J'ai peur de manquer de stratégie pour les affronter. Et puis il y a ce « prix à payer » dont on ignore la nature... Ce qui m'amène à mon dernier sujet d'inquiétude, les fameuses épreuves qu'ils veulent nous faire passer, et dont ce voyage en train interminable est sans doute le premier volet.

— Je vois. Le paradoxe c'est qu'à côté de tout ça, tu as juste envie de foncer dans le tas sans te poser de questions.

— Bravo, Sherlock, t'as tout compris. Il y a une chose que j'ai oublié de vous dire, c'est ma crainte de vous impliquer, Carmel et toi, dans un combat qui ne vous concerne pas ; mais je ne vous pousserai pas à vous justifier une fois de plus.

— Écoute, c'est vrai que l'heure est grave et qu'il est possible qu'on aille au-devant de sacrés ennuis. Mais si tu te réjouis de revoir Anna, savoure-le, ne te censure pas ! Tu as besoin de motivation, c'est ça qui te porte. C'est l'unique raison pour laquelle on se bat, ne l'oublie pas. Même moi je serai content de lui claquer la bise – si elle ne m'arrache pas la tête en retour.

Il me sourit et ses yeux rayonnent de certitude. Pour lui ça ne fait pas l'ombre d'un doute, on reviendra vainqueurs, auréolés de gloire sous une pluie de pétales de rose. Est-ce qu'il aurait oublié le nombre de morts très réels que j'ai laissés dans mon sillage l'automne dernier ?

Correspondance à Glasgow. L'occasion de se dégourdir les jambes avant de grimper dans un tortillard qui nous amène enfin au bord du Loch Etive, lac niché entre des reliefs escarpés, et dont la surface reflète le ciel comme un miroir. Pas une seule ride ne vient troubler l'étendue bleutée où flottent quelques nuages. C'est beau et terrifiant à la fois, quand on se rappelle que cette harmonie de façade cache des profondeurs insondables, des grottes et des replis, un monde de ténèbres aquatiques où évoluent des bestioles en tout genre. Nous prenons un ferry pour rejoindre la rive gauche du lac, et je ne suis pas fâché de retrouver la terre ferme. La mousse sous mes pieds, l'air humide qui me dégage les bronches sont bien plus honnêtes et rassurants. Je m'efforce de ne pas penser à l'eau trompeuse que je laisse derrière moi, plus fourbe qu'un piège masqué sous les feuilles mortes. Je lui préfère largement les fureurs franches du lac Supérieur. Lui au moins ne cache pas sa violence. On sait à quoi s'en tenir.

Jestine sort son portable et vérifie qu'elle n'a pas reçu de texto de Gideon.

— Il y a peu de chances, nous dit-elle en rangeant son appareil, vu la qualité du réseau dans ce coin du pays.

Génial. Perdus au fin fond de l'Écosse sans possibilité d'appeler personne. Ça n'a pas l'air de gêner Jestine qui s'étire tranquillement, fait craquer son cou et fléchit les genoux. Elle a passé la moitié du voyage à dormir, blottie dans une position affreusement inconfortable. Ses cheveux détachés flottent au vent. On arbore tous un style décontracté, pull-over et chaussures de marche. Nos gros sacs à dos achèvent de nous faire passer pour un des nombreux groupes de

randonneurs que nous croisons. La seule chose qui nous distingue, c'est que nous ne rions pas comme les autres en nous prenant en photo partout. Nous sommes concentrés, presque graves. Sur nos gardes. Nous n'appréhendons pas le paysage comme des touristes, nous essayons de trouver nos marques pour assurer nos arrières. Avant, il me suffisait de quelques secondes pour m'approprier un lieu, en maîtriser toutes les ressources. Je ne suis plus aussi adaptable. J'ai dû m'encroûter en stagnant à Thunder Bay, mes réflexes se sont émoussés. Le fait d'être dépendant de Jestine pour l'itinéraire n'aide pas. Cela dit, j'admire sa façon de faire diversion. Elle égrène les anecdotes pittoresques sur les vieux remparts pour le plus grand plaisir de Thomas et Carmel qui s'émerveillent, le nez en l'air ; elle enchaîne avec la légende de William Wallace, le héros de *Braveheart* ; de kilts en cornemuses je me laisse prendre par ses récits. Elle réussit à nous changer les idées et nous entrons dans un pub pour manger un morceau, tout ragaillardis.

Entre deux bouchées, Jestine regarde Carmel et Thomas, enlacés sur leur banquette :

— C'est chouette que vous vous soyez rabibochés. Vous formez un joli couple.

Carmel sourit et resserre sa queue-de-cheval :

— Tu plaisantes ? Il est trop bien pour moi.

Elle donne un coup de coude complice à Thomas qui lui baise la main en retour. Je passe sur la mièvrerie de la chose, mais seulement parce que leurs retrouvailles sont fraîches. Après, ce sera niet. Jestine pousse un soupir attendri.

— Je vous propose de dormir ici, ils ont quelques chambres à l'étage. Comme ça on pourra se lever tôt demain, on a encore une longue route à faire. Comment on s'arrange ? demande-t-elle en regardant les amoureux. Vous deux dans une chambre, Cas et moi dans l'autre ? Ou alors les filles et les garçons séparés ?

Mon sang ne fait qu'un tour, et je crie presque :

— Filles et garçons séparés !

— D'accord. Je vais voir avec la patronne, conclut Jestine en me laissant face à mes amis interloqués.

— Ça sort d'où, ça ? me demande Carmel.

— De quoi tu parles ?

Pas la peine de jouer les innocents, elle m'a complètement grillé.

— Attends, ne me dis pas qu'il se passe quelque chose avec...

Elle fait un geste évasif vers le comptoir où Jestine parle avec la propriétaire de l'auberge. Carmel secoue la tête comme pour répondre à sa propre question. « Non, impossible », murmure-t-elle tout en évaluant Jestine du regard. Elle a l'air de se rendre compte pour la première fois de sa beauté indiscutable. J'affirme sans tarder :

— Bien sûr que non !

Thomas répète ma déclaration sur le même ton péremptoire. Non sans ajouter :

— Cela dit, Cas, tu dois admettre que Jestine a tout pour te plaire. Elle fait partie des rares filles capables de te mettre une raclée.

Je lui jette une frite à la figure en riant.

— D'abord, ce n'est pas vrai. Et ensuite tu peux parler, toi. Je suis sûr que tu ne tiendrais pas deux minutes face à Carmel et sa batte de baseball.

Ça fait du bien de rire ensemble. On retourne à notre repas le cœur léger. Quand Jestine revient, je mets un point d'honneur à ne pas lui accorder un regard.

Je me réveille en sursaut, les yeux grands ouverts dans le noir de la chambre. Les épais rideaux laissent à peine filtrer un halo bleuté. Thomas ronfle doucement. Ce n'est pas ça qui m'a réveillé. Ce n'était pas non plus un cauchemar, je m'en rappellerais. Non, ce sont les chuchotements. Sauf que je n'arrive pas à savoir si je les ai rêvés, ou s'ils sont bien réels. Je soupçonnerais bien le lac placide d'être sorti de son lit pour venir nous happer dans le nôtre, mais c'est impossible.

Une anxiété diffuse m'empêche de me rendormir. C'est qu'il doit bien y avoir une raison. Je suis mon instinct et me lève, athamé en main. Mes cinq sens sont en ébullition, à l'affût d'une cible invisible ; je suis aussi alerte que s'il était trois heures de l'après-midi, pas trois heures du matin.

J'entrebâille la porte. Un silence de mort règne dans le couloir. Je n'emploie pas l'expression à la légère : il n'y a *aucun* bruit. Ça n'arrive jamais. On entend toujours la maison craquer, la rumeur distante d'un frigo ou d'une chaudière. Là, rien. J'entre dans un univers dont on a coupé le son.

Il n'y a pas de lumière non plus. Les rideaux ont été tirés devant les fenêtres, et j'ai beau écarquiller les yeux comme un malade, ça n'aide pas. Je dois me fier à la photographie mentale que j'ai faite de l'espace quand on est montés se coucher. Autant dire que c'est vague. On a

tourné deux fois à gauche, Carmel et Jestine ont continué plus loin. Je progresse lentement vers leur chambre. Le manche de mon athamé se met à vibrer contre ma paume.

Un cri déchire la nuit. La voix de Carmel se brise après avoir hurlé mon prénom. Je réagis au quart de tour. En moins d'une seconde je suis à leur porte, et la force d'un coup de pied. Je reste figé sur le seuil, ébloui par l'ampoule nue allumée au plafond.

Je cligne des yeux. Carmel est debout, le dos plaqué au mur qui jouxte son lit défait. Jestine est toujours dans le sien, droite comme un i, les yeux fixes. Ses lèvres bougent à toute allure. Elle prononce une incantation en breton. Au milieu de la pièce, une femme en chemise de nuit flotte à quelques mètres du sol. Elle est immobile. Même ses cheveux d'un blond tirant sur le blanc sont suspendus en l'air. Sa peau violacée est fripée comme un pruneau. Elle n'est pourtant pas vieille. C'est juste l'effet que ça fait de pourrir une éternité entière dans ce fichu lac.

Carmel est prostrée, je lui tends la main pour l'encourager à me rejoindre. Elle est trop choquée pour bouger. La mélopée de Jestine est de plus en plus forte. Le corps flétri de la noyée se rigidifie. Elle résiste, gagnée par une rage qui lui déforme le visage. Les dents jaunes claquent de frustration, les veines se gonflent aux tempes. Elle se contorsionne, rompant peu à peu la digue qui l'enferme. L'eau croupie qu'a absorbée sa chair suinte par tous les pores, formant une flaque verdâtre à ses pieds. Carmel se protège le visage en poussant un cri perçant.

— Cas, je ne vais pas la contenir longtemps !

Au moment où Jestine lâche ces mots, le sort se rompt. Le fantôme se rue sur elle dans un flot d'éclaboussures. Pas le temps de réfléchir, je lance mon couteau. Il fend l'air et s'enfonce jusqu'à la garde dans le dos de la femme avec un petit bruit sec. *Schtack* ! Comme une flèche en plein dans le mille. Elle se cambre, les mains crispées, puis tombe à genoux et s'effondre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande un Thomas affolé depuis le couloir.

Il me percute en entrant et se précipite vers Carmel.

— Bonne question.

Je referme la porte et m'approche de Jestine, penchée au-dessus du cadavre qui convulse encore au pied de son lit. J'essaie de trouver des mots apaisants mais Jestine n'a pas l'air effarouchée. Elle avance la main et touche le fantôme avec curiosité. Le corps roule sur le côté,

révélant des yeux révoltés de surprise.

— Elle n'est pas censée se désintégrer, maintenant ?

C'est tout ce qui l'intéresse ? Si elle veut des détails dégueu, elle a frappé à la bonne porte.

— Pas nécessairement. Parfois ils explosent, aussi.

Jestine se recule précipitamment.

— Une fois, je m'en suis coltiné un qui avait été victime d'une bombe. Quand j'ai réussi à planter mon athamé dans ce qui restait de lui, ses intestins ont volé à travers la pièce.

J'ai réussi mon effet, Jestine roule des yeux, écoeurée. Carmel secoue la tête d'un air de réprobation. Ben oui, je suis désolé, mais la chasse aux fantômes ça fait des taches. Elle n'a qu'à repartir si elle n'est pas contente. Je m'approche du corps ratatiné. La bouche n'est plus qu'un trou noir dont s'échappe un liquide boueux. La peau verdit à vue d'œil, mangée de pourriture. La couleur et la consistance du cadavre changent à chaque seconde, c'est assez impressionnant mais pas plus effrayant que ce que j'ai croisé au quotidien ces dernières années. C'est ça, les épreuves que l'Ordre me réserve ? Si tout est de ce niveau, je suis tranquille.

Je pousse la morte du bout du pied. Elle finira bien par se décomposer tôt ou tard. Et si elle choisit la manière lente, on n'aura qu'à la jeter dans le lac ni vu ni connu. Retour à l'envoyeur. Je regarde Jestine.

— Maintenant raconte-moi.

— On s'est endormies tranquillement et, à un moment, j'ai ouvert les yeux dans le noir ; je sentais une présence avec nous. J'ai vu une forme près du lit de Carmel. J'ai allumé la lumière et quand j'ai compris que c'était le fantôme, j'ai commencé mon incantation.

J'interroge Carmel de l'œil. Elle hausse les épaules que Thomas entoure d'un bras protecteur. Puis donne sa version des faits :

— Tout s'est passé très vite. La litanie de Jestine m'a réveillée juste au moment où la chose se penchait sur moi.

Elle frissonne et se blottit contre Thomas.

— C'était quoi, ton sortilège ? demande ce dernier à Jestine.

— De la vieille magie bretonne pas très élaborée, un sortilège que je connais depuis que je suis gamine. Le premier truc qui m'est venu à l'esprit dans le feu de l'action, en fait. Pas du tout ce que j'avais prévu.

— Comment ça, pas ce que tu avais prévu ?

— Ben oui ! J'ai choisi cette auberge parce qu'elle était hantée. Je n'étais pas sûre que le fantôme se montrerait, alors j'ai jeté un petit sort pour l'appâter, et je me suis couchée en croisant les doigts.

— Mais tu es complètement malade ? beugle Thomas, rouge de colère.

Indignation légitime face à une telle inconscience, néanmoins je lui fais signe de baisser d'un ton. Il pince les lèvres par considération pour nos voisins, mais il n'en pense pas moins. Je me retourne lentement vers Jistine :

— Donc tout ça, c'est ta faute ? Tu as convoqué un fantôme *exprès* ?

— Je me suis dit que ça nous ferait de l'entraînement. J'admets aussi que j'étais curieuse. En théorie, je sais tout de l'arme secrète, mais je ne l'avais jamais vue à l'œuvre.

— La prochaine fois que tu te livres à tes expérimentations, tu seras sympa de prévenir ta copine de chambrée, maugrée Carmel.

Thomas lui embrasse le sommet du crâne et la serre contre lui. Les restes du fantôme continuent de suinter leur eau rance sur le parquet. Cette femme méritait-elle vraiment de finir comme ça ? Bien sûr, Jistine ne se pose pas ces questions, elle se fiche de savoir qui était la personne qui gît tristement là et qu'elle regarde sans aucun affect. J'ai envie de l'étrangler, ou de lui hurler qu'elle n'a pas le droit de disposer de l'existence des gens, morts ou vivants. Je n'en fais rien, bien sûr, et me baisse pour récupérer mon athamé. Il est si profondément enfoncé entre les omoplates de sa victime que je dois m'y reprendre à deux fois pour l'en dégager. J'ai un petit haut-le-cœur en sentant les chairs molles résister.

La lame ressort enfin, tachée d'un liquide poisseux. La blessure s'élargit aussitôt, dévorant la peau dans un mouvement surnaturel, absorbant la soie synthétique de la chemise de nuit. Bientôt nous n'avons plus à nos pieds qu'une écorchée vive, tendons, nerfs et muscles exposés, sanguinolents. Ils se désagrègent et révèlent le squelette qui se réduit à son tour en un tas de poussière noire. Jistine contemple, médusée, l'endroit où il n'y a pas cinq secondes les vestiges d'un être humain fumaient encore. Je claque des doigts pour attirer son attention et plante mon regard dans le sien :

— Si tu t'avises encore de mettre mes amis en danger, tu auras affaire à moi.

D'abord elle ne cille pas ; puis elle abdique, baisse la tête, et demande pardon à Carmel. J'ai bien vu ce que ses yeux brillants pensaient de moi : sale hypocrite.

CHAPITRE 21

Les filles transportent leurs affaires dans notre chambre, cependant personne n'arrive plus à trouver le sommeil. Thomas et Carmel se blottissent sur un des lits. Je laisse l'autre à Jestine, et moi je passe les quelques heures qui nous séparent de l'aube dans un fauteuil à regarder le lac sombre par la fenêtre. À un moment, Jestine me dit :

— Magnifique, ton lancer.

Je grogne, pas encore prêt à faire la paix. Elle reste éveillée par solidarité et parce qu'elle se sent un peu coupable vis-à-vis de Carmel, mais je suis sûr qu'elle se serait rendormie sans problème. Le soleil paraît derrière une colline. On commence à se préparer.

— J'ai payé d'avance, si les propriétaires ne sont pas debout, on laissera les clés sur le bar, nous dit Jestine.

— Tu es sûre qu'on aura rejoint l'Ordre ce soir ? lui demande Carmel après avoir jeté un coup d'œil dubitatif par la fenêtre.

Un brouillard épais noie la forêt. En dessous, il n'y a rien que des arbres, à perte de vue.

— C'est l'idée, répond Justine en soulevant son sac à dos.

On descend l'escalier en faisant le moins de bruit possible, précaution ridicule après le boucan qu'on a fait cette nuit. C'est étonnant, d'ailleurs, que nos hôtes n'aient pas débarqué en peignoir, une carabine à la main. Ou avec une batte de cricket, pour faire couleur locale.

Je m'avance vers la réception déserte quand soudain une voix surgit de nulle part :

— J'espère que vous n'avez rien cassé au moins.

Thomas est tellement surpris qu'il rate les trois dernières marches de l'escalier et atterrit de justesse dans les bras des filles. La propriétaire de l'auberge, une femme robuste à la figure rougeaude, émerge de derrière le comptoir. Je lui tends les clés, un peu embarrassé :

— Non, rien à signaler. On est désolés de vous avoir réveillée. Notre amie a fait un cauchemar et tout le monde a un peu paniqué.

— Paniqué..., répète-t-elle, les sourcils froncés.

Elle m'arrache le trousseau des mains en grommelant. J'ai du mal à

la comprendre, entre sa voix enrouée, son accent à couper au couteau et le cure-dent rivé à ses lèvres.

— Je devrais vous faire payer une nuit de plus, pour me dédommager de la peine.

— Je ne comprends pas...

— Une auberge écossaise sans fantôme, ça ne vaut pas un clou ! Les touristes, qu'est-ce qu'y cherchent ? Des bruits de pas dans les couloirs, des chuchotements quand la nuit tombe. Maintenant, qui c'est qui va devoir s'en charger toute seule ? C'est bibi !

Je lui répète que je suis désolé, et c'est sincère. Je prends sur moi pour ne pas fusiller Jestine du regard. Ça ne sert à rien, et puis elle ne comprendrait pas. Je n'aime pas du tout l'idée de suivre cette fille en terre étrangère. Comment lui faire confiance maintenant qu'elle vient de me prouver qu'elle est assez maline pour m'obliger à contourner mes propres règles ?

— Une aubergiste qui bichonne ses fantômes ? Alors ça c'est une première ! s'exclame Thomas sur le pas de la porte.

Décidément cette région est étrange. Les gens du coin vous sondent l'âme d'un seul coup d'œil. On dirait qu'ils baignent dans la magie depuis qu'ils sont nés, comme s'ils descendaient tous de Merlin l'Enchanteur. Cette femme à l'auberge était tout ce qu'il y a de plus ordinaire, mais j'ai eu l'impression de parler avec un elfe maléfique. Je ne fais plus confiance à rien, même l'air du dehors me semble trop frais, presque piquant, et la ligne sombre des arbres menaçante. Pas d'autre choix que de remettre notre sort entre les mains de Jestine, qui ouvre la marche sans se retourner. On remplit nos gourdes à la fontaine en pierre qui marque le début du chemin de randonnée, une piste blanche qui serpente à travers bois.

Ma mauvaise humeur se dissipe peu à peu. Le soleil luit à son zénith, et le parcours est plus facile que je ne pensais. Le chemin est bien balisé, on sent à peine le dénivelé. On croise pas mal de monde, de joyeux petits groupes émerveillés par la majesté de cette nature grandiose. Ils ont l'air normaux et rassurants, harnachés de leurs équipements high-tech. Une autre faune a également fait son apparition, rongeurs et oiseaux qui s'agitent sur les branches. Jestine nous signale les plus exotiques d'un doigt connaisseur. Quand vient le moment de la pause déjeuner, même Carmel a repris des couleurs.

— Encore quelques heures de marche sur ce chemin et les choses sérieuses commenceront. Il faudra couper par la forêt, lance Jestine.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Il faut trouver le signal.

— Quel signal ?

Jestine se tait. Carmel lui demande si c'est un nom de code pour dire « trouver l'Ordre ». Moi je sais que ce n'est pas ça. Et si Jestine ne répond rien, c'est qu'elle-même n'a aucune idée de ce fameux signal. Ses approximations m'exaspèrent :

— Je croyais que tu avais déjà fait le voyage !

Jestine écarquille de grands yeux ingénus :

— Ah non, j'ai dit que j'avais déjà rendu visite à l'Ordre, nuance. Pour ce qui est de la façon de s'y rendre, je n'en ai aucune idée. Surtout par la voie pédestre.

La pomme dans laquelle elle mord crisse sous ses dents comme si elle mâchait des os.

Elle ne s'est jamais vantée de connaître le chemin, c'est vrai. Et quand Gideon m'a dit qu'elle nous guiderait, il n'a rien spécifié non plus. Tout ça ne suffit pas à me calmer :

— Je ne comprends pas comment on peut avoir fréquenté si souvent un endroit et ne pas savoir comment y aller. Tu as pratiquement grandi là-bas, non ?

— J'ai été convoquée une poignée de fois dans les locaux de l'Ordre, mais ils ont toujours eu soin de me bander les yeux sur le trajet.

Non, mais ils sont complètement tapés, dans cette secte ! Vu le regard halluciné que me lance Thomas, il est d'accord. La chose n'échappe pas à Jestine, qui se défend comme elle peut :

— C'est la tradition. Heureusement qu'il y a encore des gens pour la respecter.

Bravo, c'est fin comme sous-entendu. Je me fiche de ce qu'elle pense et de ses principes réactionnaires. Elle me cherche ? Elle va me trouver.

— Si tu respectais les gens comme tu respectes les traditions, on aurait dormi cette nuit, et nos nerfs s'en porteraient mieux. Franchement tu as déconné, Jestine.

— Cette auberge était hantée, il fallait libérer le fantôme !

— Sauf que le fantôme en question ne dérangeait personne.

— Les morts et les vivants ne peuvent pas cohabiter dans le même monde, Cas ! Et ce n'est pas la peine de me regarder avec ton petit air

de supériorité scandalisé comme si tu parlais à une débile lobotomisée. Tu ne détiens pas la science infuse. On n'a pas le même sens moral, mais ça ne veut pas dire que le tien est plus respectable que le mien.

En fait ce qu'elle est en train de m'expliquer, c'est que, dans son monde idéal, mon histoire d'amour avec Anna ne serait pas possible. Ça me coupe la chique. J'hésite entre le doigt d'honneur ou lui tirer la langue. Thomas s'empresse de réagir, me sentant perdre pied :

— Tu ne t'es jamais demandé où atterrissaient les fantômes après avoir été soi-disant « libérés » ?

— L'athamé les envoie là où ils doivent aller.

— Ah oui ? Si c'est l'Ordre qui le dit, c'est que c'est vrai.

Jestine m'assassine du regard. Je m'en fous, je ne baisserai pas les yeux. Elle non plus ? Alors on verra qui cillera en premier. Et tant pis si mes globes oculaires se dessèchent entièrement dans la manœuvre.

— Quand vous aurez fini de vous étripier, j'aimerais qu'on en revienne au cœur du problème, intervient Carmel avec son pragmatisme habituel. Si je comprends bien, non seulement on n'a pas de carte ni d'itinéraire précis, mais en plus tu as l'intention de nous faire quitter le chemin balisé pour une petite virée dans la forêt la plus touffue que j'ai vue de ma vie ?

— C'est ça. Sauf qu'on aura le signal pour nous guider, répond tranquillement Jestine.

— Mais comment ça, un signal ? Moi, à moins qu'il y ait une succession de marques gravées sur le tronc des arbres, je ne mets pas un orteil dans cette forêt. Ce matin, depuis la fenêtre, je ne pouvais même pas voir où elle s'arrêtait. Cas, je suis persuadée que tu penses comme moi. On n'a pas de boussole, ce serait de la folie. Il y a des gens qui meurent comme ça.

Carmel a raison. C'est le meilleur moyen de mourir bêtement. Sauf que Gideon nous attend quelque part de l'autre côté ; il ne nous laissera pas crever s'il ne nous voit pas arriver dans les délais convenus. Et puis, au fond de moi, je ne crois pas qu'on puisse se perdre. Jestine non plus, j'en suis certain. Cet instinct que nous avons en commun est formel. Expliquer quelque chose d'aussi impalpable à une fille rationnelle comme Carmel, voilà une autre paire de manches. Essayons la provoc, ça marchera peut-être :

— Tu peux retourner à l'auberge, personne ne te retient.

Thomas rentre les épaules, très ennuyé par la tournure que prend la situation. Il n'a pas à s'en faire : Carmel croise les bras, bien campée

sur ses deux jambes, et dit d'une voix butée :

— Je ne vais nulle part. Je voulais juste qu'on soit d'accord sur les termes : on s'apprête à faire une connerie irresponsable, et on risque d'en payer le prix fort.

— Motion adoptée.

Jestine sourit à mon commentaire, et ça me fait plaisir. Ça y est, je suis prêt à enterrer la hache de guerre. De son côté, elle n'est pas rancunière, tant mieux. On peut ne pas être d'accord, on ne va pas se détester pour autant. J'ai envie de l'étrangler la moitié du temps mais ça ne m'empêche pas de bien l'aimer.

— On s'y remet ? nous propose-t-elle. Ce serait dommage de perdre de précieuses minutes de soleil.

Cela fait une bonne heure qu'on a repris la route. Jestine ralentit le pas, puis s'arrête carrément pour examiner les arbres qui nous entourent, tous pareils à perte de vue. Le signal ne doit pas être loin, mais plus nous avançons, plus je la sens nerveuse. A-t-elle peur de ne pas le trouver ? Elle fait une nouvelle pause au sommet de la colline suivante, scrutant les alentours, la main en visière au-dessus des yeux. On en profite, Carmel, Thomas et moi, pour poser nos sacs à dos et nous asseoir deux minutes par terre. Un tel périple nous coûte, malgré nos chaussures de pros et notre bonne forme. Carmel se masse les genoux, Thomas s'étire le mollet. Une fine pellicule de sueur nimbe leurs fronts pâles.

— Je le vois ! s'écrie Jestine sur le ton du triomphe

Elle se retourne vers nous, une étincelle farouche au fond de l'œil.

— Le signal. Je vous l'avais dit.

Je me lève. Un ruban noir flotte au vent, accroché au tronc d'un des arbres qui bordent la descente.

— Il ne nous reste plus qu'à traverser la forêt, et l'Ordre nous attend de l'autre côté.

— On est presque au bout, les gars !

J'essaie de ranimer l'énergie des troupes. Mes amis se remettent sur pied tant bien que mal et regardent le ruban en masquant à peine leur appréhension.

— Voyons le bon côté des choses, on va marcher sur de la terre meuble. Cette caillasse me coupait les jambes, déclare Thomas avec un sourire courageux.

Jestine hoche la tête :

— Allez, c'est la dernière ligne droite.

CHAPITRE 22

On a quitté le sentier de randonnée depuis à peine quelques minutes. Déjà les sapins laissent place à des troncs épais qui filent droit vers le ciel. Des arbres morts gisent çà et là, envahis par la mousse.

— On entre dans la forêt primaire, murmure Jestine.

— C'est beau.

Carmel a raison, le décor est à couper le souffle. Une canopée vert tendre s'étend au-dessus de nos têtes ; sous nos pieds, le tapis de fougères est doux comme du coton. Les couleurs sont en parfaite harmonie, émeraude et gris, ourlés de touches plus sombres aux rares endroits où la terre apparaît nue. Les jeunes feuilles filtrent la lumière, nous évoluons dans un halo de chlorophylle qui souligne chaque détail d'une clarté surnaturelle. Il règne sur ce temple de verdure une quiétude absolue, que seuls viennent troubler les bruits impies de nos pas, et le froissement trivial de nos K-way en plastique.

Soudain, Thomas s'arrête, le nez en l'air et l'index tendu :

— Regardez, il y a un panneau.

Sur une planche peinte en noir clouée à un arbre se détache en lettres blanches la phrase suivante : « Il y a tant de belles choses à voir. »

— Bizarre.

— Ça s'accorde bien avec la magie du lieu, non ? commente Carmel.

Jestine hausse les épaules et reprend la marche. Je ne dis rien. Une sensation de déjà-vu me chatouille le cerveau. Cette formule convoque en moi des images que je n'arrive pas à replacer. Un vague souvenir de lecture, une photo croisée dans un livre peut-être ? La mémoire me revient tout à coup ; au même moment, Thomas pointe une nouvelle pancarte. Je murmure doucement :

— Je connais cet endroit.

Carmel lit à voix haute :

— « Pensez à ceux qui vous aiment. » Mouais. Ça, ça fait moins sens.

— Au contraire, quand on sait où on est, c'est limpide.

Trois paires d'yeux anxieux se tournent vers moi. La colère m'empêche de parler. Si jamais je revois Gideon, je lui casse le nez. J'essaie de calmer les battements de mon cœur et d'écouter le silence qui plane autour de nous. Il n'y a pas un pépiement, pas un grattement d'animal sur l'écorce cendrée. On n'entend rien, pas même le bruit du vent. La forêt est trop dense. En revanche, ce que je sens à plein nez maintenant, c'est l'odeur. D'abord indécélable sous les notes entêtantes de terreau et de végétation humide, le parfum de la mort me remplit les narines. Elle semble me dire avec un petit rire ironique : bienvenue dans la Forêt des Suicides. Tu ne croyais pas que j'existais ? Tu pensais que j'appartenais à l'imagination débordante de charlatans comme Rudy Bristol, ou ne servais qu'à alimenter les récits sordides des veillées scouts ? Eh bien non, me voilà, et tu vas devoir me traverser, avec ton couteau qui attire les fantômes comme un aimant. Bonne chance.

— La Forêt des Suicides ? couine Thomas, submergé par la violence de mon flot de pensées. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Alarmés, Carmel et lui ne tarissent plus de questions. Même Jestine sort de sa réserve habituelle pour m'interroger.

— La réponse est dans l'énoncé, les amis, dis-je, les yeux fixés sur le panneau fait pour dissuader de commettre l'irréparable. C'est la forêt des désespérés. Les gens viennent des quatre coins du monde pour mourir ici. Ou, plus précisément, pour en finir.

— C'est affreux ! souffle Carmel. Tu es sûr ?

Elle cherche la présence réconfortante de Thomas dont le teint rappelle joliment la couleur de l'herbe.

— Sûr et certain.

— Et on a rien trouvé de mieux que ces pancartes débiles pour les en empêcher ? Ce ne sont pas des mantras qu'il leur faut, ce sont des patrouilles ou... de l'aide psychologique, je ne sais pas, moi !

— Je suppose qu'il y en a, des patrouilles, pour récupérer les corps et les rendre aux familles, intervient Jestine.

— Comment ça, tu « supposes » ? Tu ne vas pas me faire croire que tu ne savais pas où on mettait les pieds ? Même moi qui habite à l'autre bout de la planète, j'ai entendu parler de la Forêt des Suicides.

— OK, moi aussi j'en discutais avec les copines dans la cour de récré, comme tous les gamins d'Écosse. Mais jamais je n'aurais cru qu'elle existait vraiment. Pour moi c'était comme le croquemitaine, un conte pour enfants.

Thomas n'a pas l'air de la croire, toujours aussi suspicieux. Pourquoi

mentirait-elle ? Les pouvoirs publics savent très bien comment étouffer ce genre d'affaire. C'est dans leur intérêt, pour garder le contrôle sur les statistiques et ne pas s'attirer une mauvaise presse.

— Je ne continuerai pas, déclare Carmel. C'est au-dessus de mes forces. Il faut contourner.

— On ne peut pas, lui répond Jestine.

Techniquement, ce n'est pas vrai. On n'est tout de même pas sur une île, il ne faut pas déconner. Devant notre perplexité, Jestine argumente :

— Si on ne traverse pas à l'endroit du signal, là on risque vraiment de se perdre. Tu disais toi-même ce matin que la forêt s'étendait à perte de vue. Si on va tout droit, on est sûrs d'arriver. Ce ne sera pas assez long pour que l'atmosphère mortifère ait le temps de nous ronger le cerveau.

Thomas et Carmel me regardent. Ils s'en remettent à moi, quoi que je décide ils me suivront. Et Jestine aussi, même si je choisis de contourner. Entre mourir de faim au milieu d'une banale forêt et couper à travers le sous-bois le plus flippant du monde, mon cœur balance... Je préfère l'option par laquelle je me rapprocherai d'Anna. Car nous voici enfin face à l'épreuve concoctée par l'Ordre. Au pied du mur. Ce n'est pas le moment de flancher.

— L'important, c'est de rester groupés, d'accord ? Tant qu'on est ensemble, il ne peut rien nous arriver.

Le peu d'espoir qu'il restait encore à Carmel s'évapore. Ressaisis-toi, meuf, l'optimisme est notre meilleure arme.

— Jestine l'a dit, on n'a jamais été aussi proches du but. Il y aura des scènes pénibles, il faudra être sur nos gardes, mais on peut y arriver.

On se met en ordre de bataille, moi devant, Jestine derrière, Carmel et Thomas serrés l'un contre l'autre au milieu. Malgré mes beaux discours, j'ai la lugubre impression, tandis que nous laissons la pancarte derrière nous, de tomber dans un puits sans fond. Et ce n'est que le début.

Personne n'ose respirer pendant les dix minutes qui suivent. On s'efforce de regarder droit devant nous, mais la tentation morbide de scruter les profondeurs l'emporte. Carmel pousse un petit cri. Des restes humains sont éparpillés au pied d'une souche. Pour notre premier aperçu de ce que cache la forêt, ce n'est pas très

impressionnant. La mousse a pris d'assaut les os nus de la cage thoracique. La dépouille n'a plus qu'un bras.

— Ce n'est rien, chuchote Thomas d'un ton qui se veut apaisant.

— Non, ce n'est pas rien. J'espérais encore que tout cela soit faux, mais ça y est, le cauchemar se concrétise. Chaque cadavre qu'on croise est un fantôme potentiel qui pourrait nous attaquer.

Ses mots flottent dans le silence avec la persistance des vérités qu'on ne veut pas entendre. Je garde le squelette à l'œil, au cas où il lui viendrait l'envie de se recomposer.

La sérénité qu'on goûtait tout à l'heure à l'ombre de la forêt paisible vient de basculer dans l'horreur. La beauté sublime de cette nature cache un mécanisme sournois qui commence à peser sur nos esprits. Je me demande si ce n'est pas la forêt elle-même, avec son calme lugubre, qui inocule l'envie de mourir aux promeneurs innocents.

— Ce n'est pas le moment de flancher, on arrive bientôt !

Je surenchéris, leur jurant qu'on est à moins d'une demi-heure de notre destination... finale, j'allais dire ; je m'abstiens de justesse. L'abattement me gagne, mais je ne le laisse pas m'envahir.

Au loin, j'aperçois un autre cadavre, d'un seul tenant cette fois. Il pend au bout d'une corde, le long d'un arbre, tout habillé. La mort est fraîche. Discrètement, je m'assure que la nuque brisée est bien inerte, qu'aucun soubresaut vindicatif n'agite le défunt. Mes camarades ne l'ont pas vu ; s'il est inoffensif, autant passer notre chemin sans attirer leur attention.

On continue sur la pointe des pieds, maîtrisant notre terreur alors qu'on crève d'envie de courir sans se retourner. Depuis le premier squelette, on ne fait pas trois mètres sans croiser la mort sous toutes ses formes, ossements empilés ou cadavres en pièces détachées. Je frôle l'épaule d'un mec en costard, assis contre un tronc d'arbre la tête renversée, mâchoire ouverte et orbites vides, les poignets tailladés. Je me demande si ce sont les corbeaux qui lui ont bouffé les yeux. Non, il n'y a pas âme qui vive ici. On a beau avancer d'un seul bloc, j'ai l'impression qu'on est loin les uns des autres. Je voudrais prendre la main de Carmel et la serrer très fort.

— Redis-moi ce qui te motive à endurer tout ça ? me lance Jestine. Gideon me l'a dit, Thomas aussi, mais c'est tellement invraisemblable que j'ai besoin de l'entendre de ta bouche. Comment peut-on se donner autant de peine pour une fille morte il y a soixante ans ?

— Parce qu'elle nous a sauvé la vie.

— Il suffisait d'allumer une bougie en sa mémoire et de lui adresser

une prière de temps en temps. Toi, tu fais six mille kilomètres en avion, tu parcoures l'Écosse en passant par une forêt maudite, tout ça dans l'espoir incertain de ramener une fille déjà morte deux fois dans un monde où elle n'a pas sa place. Tu ne crois pas que c'est un peu disproportionné ? Si elle s'est sacrifiée pour vous, elle l'a fait en connaissance de cause.

Pourquoi est-ce qu'elle me cherche comme ça ? Elle croit vraiment que c'est le moment ?

— Oui, mais sans prévoir les conséquences. Elle n'a rien à faire là où elle a atterri.

— Pourtant, elle avait toutes les chances de mal finir, avec son passif de tueuse en série. Mais laissons là la morale, qu'est-ce qui te permet, toi, de décider pour elle ce qui est bon ou non ? On ne sait pas où vont les morts, l'Après défie notre système de pensée, notre logique, nos lois. Le Bien et le Mal n'existent pas dans l'au-delà.

J'accélère le pas, ignorant la fatigue qui me coupe les jambes.

— Et toi, qu'est-ce qui te permet de croire que tu détiens la vérité là-dessus ?

Elle éclate de rire.

— Je ne dis pas que c'est vrai, c'est juste ce qu'on m'a appris.

Je cherche l'appui de Thomas du regard. Il hausse les épaules.

— Chaque doctrine a développé son idéologie et ses valeurs propres. Peut-être que tout le monde a raison, ou que tout le monde a tort. Moi je ne me prononce pas, je suis sorcier, pas philosophe.

— Et Morfran, il dirait quoi ?

— Il dirait qu'on est malades d'avoir cette conversation en pleine Forêt des Suicides. Tu es sûr qu'on va dans le bon sens ?

— Absolument certain.

Mensonge éhonté. En l'absence de boussole, j'aimerais me repérer à la lumière, mais il est impossible de voir le soleil avec ce fichu feuillage. J'ai la ferme impression qu'on trace en ligne droite depuis le début, mais je sais aussi qu'une ligne peut se courber sournoisement pour revenir sur elle-même si on progresse sans repère. Or on marche depuis longtemps. Trop longtemps.

— Bref, reprend Jestine après quelques minutes d'un silence pesant, vous étiez tous amis avec cette fille ?

— Oui, aboie Carmel, d'un ton qui indiquerait à toute personne sensée de la fermer.

Ce n'est pas qu'elle se sente en porte-à-faux, c'est juste qu'elle voudrait qu'on se concentre sur la tâche en cours, et les éventuels fantômes qui pourraient nous fondre dessus par surprise. Pour l'heure, nous n'avons croisé que des corps inanimés, des hectares entiers couverts de cadavres plus ou moins décomposés. Traumatisant mais pas dangereux.

— Enfin toi, Cas, tu étais un peu plus que son ami, si j'ai bien compris, insiste lourdement Jestine pour le plus grand énervement de Carmel.

— Tu as un problème avec ça, peut-être, Jestine ?

— Non, pas vraiment. Je me demande à quoi ça rime, c'est tout. Admettons qu'on se tire d'ici et qu'ensuite par miracle vous arriviez à ramener la fille... Ce n'est pas comme si elle et Cas allaient acheter une maison ensemble et fonder une famille, non ?

— Est-ce qu'on peut la boucler deux minutes et garder notre énergie pour en finir avec cette putain d'épreuve ?

Ma voix résonne entre les branches. Je garde les yeux fixés devant moi. Pourquoi est-ce qu'on parle de ça alors qu'il y a des gens pendus partout et que chaque arbre ressemble à un sapin de Noël macabre ? Je ne sais pas ce que Jestine essaie de faire, si elle a été formée par l'Ordre pour nous déstabiliser au pire moment, ou si c'est juste la logique de la forêt qui la pousse à me provoquer comme ça, mais je crois qu'on a suffisamment à faire du moment présent pour ne pas s'amuser à projeter un futur approximatif.

Évidemment, Jestine ne m'écoute pas et continue de jacasser comme une pie. Elle pose des questions intéressées à Thomas sur Morfran. Tout pour me montrer qu'elle ne se pliera pas à mes ordres ; fanfaronnade de plus qui sert aussi à cacher sa nervosité grandissante. D'après ses estimations, on devrait être arrivés depuis longtemps. On se répète depuis le début que c'est bientôt fini, mais on n'en voit pas le bout. On parcourt encore un bon kilomètre avant que Carmel n'ose formuler la crainte générale :

— On a dû se tromper quelque part. C'est beaucoup trop long.

J'aurais préféré qu'elle se taise, et garder pour moi les mots exacts qu'elle vient de prononcer. Les entendre hors des limites de mon cerveau les rend bien trop réels, et la panique m'engourdit les bras. De deux choses l'une, soit Jestine nous a menti en disant que nous touchions au but, soit la forêt se rallonge à mesure que nous progressons, refermant sur nous son piège perfide. Un affreux pressentiment me dit que Jestine n'y est pour rien ; maintenant que nous avons mis les pieds dans cet enfer, il ne veut plus nous laisser

repartir. On ne ressort pas indemne de la Forêt des Suicides.

— Stop !

Carmel m'arrête par le pan de mon T-shirt.

— On tourne en rond depuis tout à l'heure !

— Impossible ! Je veux bien qu'on soit perdus, mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'on marche droit. À moins que mes jambes ne fassent pas la même taille, je ne vois pas comment...

— Regarde !

Elle me montre un corps pendu à un arbre par une cordelette noire. T-shirt marron déchiré, pantalon en toile, une main manquante. J'ai déjà vu ce mort quelque part.

— C'est la deuxième fois qu'on le croise ! crie Carmel dans mon oreille. Je te dis qu'on est revenus sur nos pas.

— Merde !

— Non..., balbutie Thomas. On aurait carrément fait un demi-tour sans s'en rendre compte ?

— Je ne pourrai pas marcher de nouveau la moitié de ce qu'on vient de faire, je vous préviens. Il faut qu'on trouve un autre chemin.

Le découragement brise la voix de Carmel. Je ne reconnais pas ses yeux, fébriles et affolés.

— Un seul chemin mène à l'Ordre.

C'en est trop. Carmel apostrophe Jistine avec angoisse :

— Eh bien peut-être qu'on n'y arrivera jamais, alors, à ton fichu Ordre. On n'a plus d'autre issue que...

— Ne dis pas de bêtises ! Tu ne vois pas que tu te laisses contaminer par les mauvaises ondes de la forêt ?

Je ne comprends pas comment on a pu à ce point perdre le cap. Je me souviens bien d'avoir vu ce pendu, mais au tout début du parcours. L'essentiel maintenant c'est de gagner du temps sur la panique. Le premier qui y cède la transmettra aux autres, il faut l'éviter à tout prix. Si on détale comme des lapins chacun de notre côté, ce sera la fin de tout.

Soudain, Thomas lâche un juron horriblement grossier. Ça ne lui ressemble pas.

— Quoi encore ?

Il ouvre des yeux gros comme des balles de ping-pong derrière ses

lunettes sales, fixant un point par-dessus mon épaule. Je fais volte-face. Le pendu est toujours là, la bouche béante, la peau flasque. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat, rien ne bouge autour de lui. Je suis sur le point de demander des explications quand tout d'un coup je me rends compte que le cadavre a grossi. Ou plutôt : il s'est rapproché.

— Il était trois arbres plus loin il y a trente secondes, hulule Carmel en m'agrippant les poignets.

— Du calme, c'est peut-être juste un mirage, tempère Jestine.

Merci pour cette intervention réconfortante : soit un fantôme nous traque, soit on est en train de céder à une hallucination collective. Ça ne me donne pas du tout envie de partir en hurlant et en arrachant tous mes vêtements, tiens. Une chose est sûre, il faut qu'on sorte d'ici. Et vite.

Un craquement retentit derrière nous. On se retourne tous comme un seul homme. C'est la première fois que la forêt produit un son depuis qu'on y est entrés. Ça n'a rien de rassurant. Quelque chose se déplace au ras du sol, mais je n'arrive pas à voir, c'est trop loin. Je crois percevoir un mouvement agiter un massif de fougère. Si ça se trouve, c'est seulement dans ma tête.

— Là ! mugit Thomas sur une note stridente qui nous vrille les oreilles.

Nous pivotons dans l'autre sens, les nerfs à vif. Le pendu a encore gagné du terrain. Il nous toise de toute sa stature, à quelques mètres à peine. Il nous regarde avec intérêt, on dirait ; enfin, c'est difficile d'en juger, étant donné la couche de pus accumulée sur son globe oculaire. Derrière nous, la forêt bruisse à nouveau de toute part, mais je résiste et ne me retourne pas. Si je perds le pendu de vue, il en profitera pour gagner du terrain. Au prochain face-à-face, c'est à mon cou qu'il aura passé sa corde. Très peu pour moi.

— Tous en cercle !

Je bats le rassemblement en essayant de garder le contrôle de ma voix. Instinctivement, mes amis se groupent autour de moi, sans quitter la forêt des yeux. Nos épaules se touchent, unies face aux froissements qui s'élèvent à présent en continu. Tous les suicidés que nous avons croisés sont en train d'affluer vers nous. Ils nous suivent depuis le début, tapis dans les fourrés, attendant leur moment. Leurs têtes putrides se sont tournées sur notre passage, je les imagine en train de se poulécher et de se frotter les mains. Pouah !

— Il faut toujours les avoir à l'œil, vous m'entendez ? C'est la seule façon de les tenir à distance. Dès que l'un d'eux apparaît devant vous,

débrouillez-vous pour le garder dans votre champ de vision. On reste en position et on avance, le plus vite possible mais sans se précipiter. Ne trébuchez pas, restez calmes et concentrés.

Je sens Carmel derrière moi se baisser lentement et fourrager à l'aveugle le tapis de feuilles mortes, à la recherche d'un bâton pour se défendre. Je la reconnais bien là.

— La bonne nouvelle, c'est qu'on n'est pas revenus sur nos pas. Ce sont juste les fantômes qui nous ont fait escorte.

— Ça c'est une putain de bonne nouvelle ! Tu en as d'autres comme ça ?

J'adore Carmel. Dès qu'elle stresse, le vernis de sa bonne éducation vole en éclats. Ça me fera toujours marrer, même dans les situations désespérées.

Je donne le signal du départ. On a d'abord du mal à coordonner nos pas, puis on prend le pli et on avance de plus en plus vite, sans courir. Ce serait la dernière chose à faire, nos assaillants ne demandent rien de mieux que de nous voir perdre le contrôle pour se jeter à notre poursuite. Tous les cinq mètres, un de mes camarades s'écrie :

— Là, il y en a un autre.

— J'en ai deux à ma droite, un troisième à gauche.

— Merde, ils viennent de partout, je perds le compte.

De mon côté je fixe toute mon attention sur Johnny l'Œil Pourri, laissant les autres s'accumuler à la périphérie. À force de ne pas voir où je mets les pieds, ça va mal se finir. Je suis obligé de regarder devant moi en croisant les doigts pour que quelqu'un prenne le relais avec mon pendu ; trois autres cadavres jaillissent à l'horizon, deux accrochés aux branches, un autre étendu dans un parterre de mousse. On n'aura jamais assez d'yeux pour tous les surveiller. Jestine fait le même constat à voix haute :

— On n'y arrivera pas.

— Si la lisière de la forêt n'est pas loin, on pourrait peut-être courir ? suggère Carmel.

— Ils nous faucheraient les uns après les autres, hors de question de leur tourner le dos, proteste Thomas.

Pourtant c'est inévitable, ils sont beaucoup trop nombreux. Quelle est la meilleure tactique ? Est-ce que je pars seul devant pour nous tailler un chemin à la machette, ou est-ce qu'on fonce tous en même temps ? Les trois affreux en face guettent ma réponse de leurs orbites vides. Ils attendent patiemment qu'on se vautre, comme des vautours

tournoyant autour de leur proie. C'est bien la première fois que je rencontre des fantômes aussi surnois.

Je n'ai pas le temps de me décider : Carmel pousse un hurlement sauvage. Son bâton fend l'air et fait voler la tête d'un cadavre un peu trop proche. Il vacille mais ne tombe pas. Carmel s'acharne, troue le thorax de son adversaire, fait sauter ses lombaires. Le cercle se délite, nous avons perdu le contact. Ce n'est que lorsque je sens une main spongieuse se refermer autour de ma gorge que je réalise l'ampleur du désastre. Nous avons baissé la garde, les loups sont dans la bergerie. Erreur fatale.

Je tords les doigts mousseux qui essaient de m'étrangler et envoie mon coude en arrière, percutant le mort en pleine face. En un éclair, j'ai sorti mon athamé et le plonge dans le ventre déjà ouvert du suicidé. Je n'ai pas le temps de vérifier, mais je crois qu'il se dissout en une pâte poisseuse ; je vole déjà à la rescousse de Carmel et la débarrasse pour de bon de son zombie sans tête, qu'un coup de couteau réduit en cendres.

Deux de moins. Plus que cinquante. On a éclusé une goutte d'eau dans un océan d'emmerdes. Les morts nous encerclent. Ils ne bougent pas, ils sont juste là, plus proches à chaque battement de cil. L'étau se resserre. Carmel mugit comme une joueuse de tennis à chaque coup de massue qu'elle assène. Jestine et Thomas psalmodient dans des langues différentes, recueillis comme deux bonzes au milieu du déluge. Moi je me démène comme un diable, découpe dans le vif les corps démantibulés qui se dissolvent en effluves de fumée noire. Je commence à fatiguer. J'essaie de calculer combien de gens ont pu se suicider ici depuis toutes ces années, mais c'est peine perdue. Il faut s'enfuir avant d'y passer à notre tour.

— Courez !

Ni Jestine ni Thomas ne réagissent à mon ordre. La voix de Thomas domine. Son incantation me perce les tympans. C'est du pur vaudou qui me rappelle l'homme obeah. Au moins c'est efficace : deux cadavres accrochés aux branches au-dessus de nous explosent en une pluie d'asticots grouillants que j'évite de justesse.

— Pas mal, mon pote.

Thomas sourit. Je vois avec horreur une charogne refermer ses deux bras autour de sa poitrine. Il se débat mais c'est trop tard. Deux rangées de dents acérées s'enfoncent dans son cou. Il est tellement surpris qu'il ne crie pas. Ou alors la blessure est déjà trop profonde pour qu'il puisse.

Jestine a tout vu. Elle rugit trois mots en breton qu'elle ponctue en

se frappant le torse. L'assaillant de Thomas se fige, desserre son étreinte et s'effondre lourdement dans l'herbe où il se met à convulser.

— Courez !

C'est Jestine qui a crié. Cette fois on réagit au quart de tour. Je prends les devants et découpe en rondelles tout cadavre qui prétendrait nous arrêter. Carmel n'est pas en reste, et d'une seule main fait tourner son bâton avec la dextérité de Xena la Guerrière. De l'autre elle soutient Thomas, dont le T-shirt est trempé de sang. La plaie est sérieuse, il ne va pas pouvoir courir longtemps. Une lumière blafarde perce au bout du sentier : j'aperçois enfin la lisière de la forêt. Encore quelques mètres, et nous serons sortis.

— Cas, attention !

Je suis la voix de Jestine et tombe nez à nez avec mon pire cauchemar. Le pendu a fini par me rattraper, ses yeux blanchâtres sont rivés aux miens. La seconde d'après je roule dans l'herbe, terrassé par la masse de son corps inerte.

C'est comme si une vague de cinq mètres m'était tombée sur les épaules. Il me maintient sous lui avec une poigne surnaturelle. Je ne sais pas d'où il tient cette force. Ses bras, rugueux et mous, ne sont qu'un conglomerat de chair pourrie. Je dégage ma tête tant bien que mal et me retrouve niché dans son cou, juste à l'endroit où la corde a laissé sa trace violette et boursouflée. Ma main droite, celle qui tient mon couteau, est immobilisée dans un angle délicat. Le moindre faux mouvement, et la lame s'enfonce dans mon flanc plutôt que dans le sien. Je plaque ma main gauche sur le visage grumeleux et le repousse. Il plante ses dents dans le muscle de mon pouce. Une douleur aiguë me foudroie. Si je tire, ma peau part en lambeaux. Alors je serre le poing et l'enfonce dans la bouche du démon pour qu'il s'étouffe avec. Je sens sa langue et ses gencives s'effiloche sous mes doigts.

— Ne vous arrêtez pas ! crie Jestine à Carmel et Thomas.

Elle revient sur ses pas et donne un énorme coup de pied à la carcasse qui m'écrase. Ça suffit tout juste à le soulever un quart de seconde. Assez pour que je dégage mon couteau : quand le monstre retombe sur moi, la lame s'enfonce jusqu'à la garde entre ses côtes. Il se dissout aussitôt, laissant derrière lui un nuage de poudre jaune pestilentielle. Un haut-le-cœur me soulève l'estomac et j'enfouis mon visage pour ne pas vomir.

— Rien de cassé ? me demande Jestine en me tendant la main.

Je fais non de la tête et la laisse me remettre sur pied, submergé par

la nausée. La sensation granuleuse de la langue persiste sous mes doigts, je titube au milieu des relents de souffre et de purin. Sans perdre une minute, Jestine me force à courir. Trente mètres plus loin, la forêt recule. Derrière les derniers branchages s'étend un carré de gazon sage. Carmel est agenouillée auprès du corps inerte de Thomas. Il fait soleil là-bas, on y est presque. Mes amis ne sont pas seuls. Un comité d'accueil nous attend. Une voiture noire, deux hommes en costume et Gideon, qui regarde la scène sans sourciller.

CHAPITRE 23

On dégringole dans la clairière comme on tombe de son lit après un cauchemar, le sang et la rage en plus. Effondré à genoux près de mes amis, je tâche de reprendre mon souffle sous le regard compatissant, presque condescendant, des hommes en noir. Enfin, pour ce que j'en vois, car mes yeux ne sont pas encore habitués à la lumière.

L'athamé luit dans ma main. Je me retourne vers la forêt, où les cadavres nous guettent entre les troncs qui les empêchent d'avancer comme les barreaux d'une cage. Mais non. Pas de silhouette tordue ni de charogne décomposée, il n'y a rien que des arbres, des feuilles et de la mousse. Je retrouve le tableau paisible qui nous avait émus par sa beauté. Les morts ont repris la place que le destin leur a assignée pour l'éternité.

— Il s'avère que vous aviez raison, monsieur Palmer. Contre toute attente ils ont réussi.

L'homme qui a parlé est plus petit et plus jeune que Gideon. Des mèches grises parsèment ses cheveux blonds et brillants, lissés en arrière. De loin, on dirait qu'il porte un casque argenté. Sa chemise cintrée et son pantalon soigneusement repassé sont aux antipodes de la robe mitée et de l'encensoir que j'imaginais.

— Vous n'avez plus rien à craindre. Ils ne peuvent pas sortir de la forêt.

Merci, j'avais cru comprendre. Il se paie notre tête, celui-là ! Son ton nonchalant me met hors de moi, et Carmel me touche le bras juste à temps avant que je lui réponde d'aller se la fourrer où je pense, sa forêt. Elle a raison, il y a plus urgent que d'insulter ce connard. Thomas est en danger.

— Il n'arrête pas de saigner, Cas !

Le ton est implorant, paniqué. Elle presse la plaie des deux mains pour faire garrot. Je remarque tout de suite que la respiration de mon ami est régulière et que le sang ne coule pas à flots. Il dodeline de la tête, les yeux révulsés, mais je crois que c'est surtout la fatigue qui est en cause. Ça vous pompe de l'énergie, de déployer une magie aussi puissante que la sienne, bien plus que la morsure d'un mort. Je ne me risquerai pas à le dire à Carmel, elle est trop inquiète pour l'entendre. Et prête à dévisser la tête du premier qui relativiserait la situation.

L'homme aux cheveux argent marche vers Jestine et la prend par les

épaules d'un geste protecteur. Elle baisse la tête sous son regard admiratif.

— Bravo, ma chère. Tu t'en sors sans une égratignure. Je n'en attendais pas moins de toi.

— Y a-t-il un docteur ici ?

Je crie, mais personne ne me répond. M. Connard m'ignore royalement. Jestine intervient :

— Est-ce que le Docteur Clements est là ?

— Oui, il est au siège.

Il se tourne vers notre misérable petit groupe – c'est tout le dédain qu'expriment ses yeux de lynx, vifs et méchants. Il prend le temps de nous dévisager un par un, sourire cruel aux lèvres.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas très loin. Votre ami sera pris en charge – et vous, par la même occasion, ajoute-t-il à mon intention.

Ses yeux s'attardent avec mépris sur mon pouce ouvert.

— Je m'appelle Colin Burke.

Carmel considère un instant la main tendue du type. Non mais ce culot ! Thomas baigne dans son sang et lui fait des politesses ! La réaction ne se fait pas attendre, Carmel bondit et envoie valdinguer la main de Colin, laissant une trace rouge sur sa paume.

— Je me fiche de savoir qui vous êtes. Si vous ne vous bougez pas pour l'aider, je foutrai le feu à votre putain de sanctuaire, et j'enverrai tous les membres de l'Ordre rôtir en Enfer.

Vas-y, Carmel ! Ce crétin de Colin Burke la regarde avec intérêt. Il ne bronche pas. Gideon finit par se manifester. Après s'être éclairci la gorge (toujours aucune réaction de son acolyte) il s'avance vers Carmel et l'aide à mettre Thomas debout. Puis il passe le bras de mon ami autour de ses épaules et le soutient jusqu'à la voiture. Tout ça sans me regarder une seule fois en face.

— Vous mettrez quelque chose pour protéger le siège, Palmer, lance Burke.

Je voudrais lui mettre mon poing dans la gueule, mais le sort de Thomas dépend de ce salaud. Alors je ravale ma haine et monte dans la voiture.

Le chemin de campagne sur lequel nous roulons longe la forêt. Le chauffeur n'est pas pressé, j'ai envie de lui prendre le volant et

d'appuyer sur le champignon. Il n'a pas dit un mot depuis le début. C'est normal, notez, ce n'est *que* le chauffeur. Sauf que je me méfie. M'est avis que les membres de cette organisation sont tous polyvalents. Qui sait si ce n'est pas le président de l'Ordre lui-même qui nous conduit à cette lenteur exaspérante ? Thomas est allongé en travers des sièges. Carmel a recueilli sa tête sur ses genoux et lui caresse tendrement les cheveux. Jestine appuie une compresse pêchée dans son kit de survie sur le cou de mon ami. Je me demande ce qu'elle pense du comportement de ses pairs. À sa décharge, elle a l'air sincèrement inquiet.

Nous nous arrêtons en haut d'un petit col, comme si le conducteur voulait nous faire admirer le paysage. En contrebas, un complexe moderne s'offre à la vue. Une succession de blocs d'habitation aux lignes prétentieuses s'allonge au creux de la vallée aux pentes verdoyantes. Alors c'est à ça que ressemble le siège de l'Ordre ? Une architecture ultra-contemporaine, tout en bois brut et acier trempé ? Des gadgets à la pointe, panneaux solaires sur les toits et murs en verre fumé ? Le tout a dû coûter plusieurs millions de dollars. J'aimerais bien connaître leur sponsor. Tout ça a plus de gueule que les sempiternels châteaux fortifiés et monastères moyenâgeux qu'on croise dans ce genre de contexte. C'est plus discret surtout. Thomas perçoit notre surprise, et tente de se redresser pour regarder par la fenêtre. C'est bon signe, cette curiosité. Ça prouve qu'il n'est pas à l'article de la mort. Le saignement s'est arrêté et s'il ne contracte pas une infection (le mort qui l'a mordu n'a pas dû voir de dentiste depuis longtemps), il devrait s'en tirer.

— Bienvenue.

Nous sommes garés devant le bâtiment principal. Un jeune mec en costard nous ouvre la portière. Il est baraqué, la mâchoire carrée. On dirait qu'il sort d'une couverture de magazine. Le chauffeur est taillé pareil ; je suis sûr que le cuisinier a le même look. On dirait des clones de l'agent Smith dans *Matrix*. Flippant.

— Robert, allez prévenir le Dr Clements qu'une urgence l'attend, demande Burke au gars. Qu'il prépare son kit de sutures.

C'est tout juste si Robert ne claque pas des talons avant de partir. Burke se tourne vers moi :

— Robert est un de nos membres juniors. Ils se forment en observant et assurent la logistique.

Je ne sais pas ce qu'il veut que je fasse de cette information. Il ne compte tout de même pas me voir claquer des talons comme son toutou endimanché ?

Plus je regarde autour de moi, plus je tombe des nues. Je ne sais pas ce que j'imaginai. Que tous les membres de l'Ordre ressemblaient à Gideon ? De vieux messieurs grisonnants qui me regarderaient de derrière leurs lunettes avec malice ? En lieu et place de cette assemblée de sympathiques grands-pères, je tombe sur Burke. Un connard gominé qui me parle de haut. L'antipathie qu'il m'inspire a été immédiate et, je crois, réciproque. Gideon, de son côté, m'ignore toujours. Je suppose qu'il n'ose pas affronter mon regard. Il sait très bien qu'on a eu de la chance de s'en sortir. J'espère qu'il a honte.

— Ah ! Docteur Clements, s'écrie Burke avec un empressement feint.

Une longue barbe grise, un pull en cachemire bordeaux et un pantalon en velours marron, pour le coup le docteur correspond totalement à mes attentes. Il ne s'embarrasse pas de politesse, et va droit au blessé. Il soulève la compresse, révélant la peau déchiquetée par une plaie en forme de croissant. Des images de Will et Chase gisant dans leur sang après le passage de l'homme obeah affluent dans ma mémoire. Ne surtout pas penser à mon père et à son cadavre mutilé, ou je vais vomir. Je *déteste* les morsures...

— Il faut désinfecter et recoudre. Avec un bon cataplasme, il n'y paraîtra plus d'ici trois jours.

Il tend la compresse à Thomas qui la remet en place lui-même.

— Je suis le docteur Marvin Clements.

Quand le doc me serre la main à mon tour, il la garde dans la sienne et examine ma paume gonflée :

— Quelques points de suture ne vous feraient pas de mal.

— Ça ira, merci.

Il me dévisage d'un air perplexe :

— Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais la plaie est sérieusement infectée.

Il prend Thomas par le bras et le conduit vers l'infirmierie. Je lui emboîte le pas, Carmel aussi. Jestine en revanche ne nous suit pas. Elle reste avec Burke. Évidemment.

Après nous avoir soignés, on nous accompagne dans une pièce commune garnie de canapés et d'une imposante cheminée. Plusieurs portes mènent à des chambres individuelles où on nous invite à nous installer. Je prends une douche rapide sans fermer les yeux, sur mes

gardes même sous le jet d'eau chaude ; puis je refais mon pansement. Je n'ai aucune confiance en qui que ce soit ici. Je suis sûr qu'ils coupent leur désinfectant avec des substances bizarres. D'ailleurs ça fait vingt minutes que j'ai laissé Carmel et Thomas seuls, et je ne suis pas tranquille.

Ma chambre est immense, le lit bombé qui trône au milieu aussi. Tout est luxueux, des couvertures moelleuses aux lambris de bois sombre qui tapissent les cloisons. La moquette épaisse étouffe mes pas, un feu crépite dans ma cheminée personnelle. J'ai vu une fois un film qui se passait dans un pavillon de chasse. C'est exactement le même décor, les trophées de sanglier et de cerf en moins.

— S'il y avait des têtes empaillées accrochées aux murs, ce serait des têtes humaines, observe Thomas dans l'embrasure de la porte.

— Tu m'étonnes, dis-je avec un grand sourire.

Carmel et lui entrent, main dans la main. Je n'aime pas cet endroit. Il est profondément menaçant, sous ses dehors confortables. Peut-être à cause du nombre incroyable de fenêtres et de velux qui nous donnent l'impression d'être observés en permanence. Le bâtiment tout entier ressemble à un vaste cube de verre où on aurait enfermé des souris de laboratoire.

J'entends frapper à la porte restée ouverte. Thomas fait volte-face, prêt à se défendre, mais il regrette aussitôt d'avoir tiré sur sa blessure encore fraîche.

— Aïe !

— Je suis désolé, mon garçon, dit Gideon en le prenant par l'épaule. La préparation à la jusquiame du Docteur Clements fait des miracles, tu verras. Dans une heure tu n'auras plus mal.

Il s'arrête devant Carmel et me regarde, attendant que je fasse les présentations. Je m'exécute à contrecœur. Qu'est-ce qu'ils ont tous avec leur maudite politesse ?

— Alors c'est vous, le fameux Gideon ?

Les yeux de Carmel se rétrécissent.

— Vous n'auriez pas pu venir nous chercher en voiture à Loch machin-truc ? Non, c'était trop vous demander de nous épargner une course-poursuite avec les revenants dans la forêt la plus flippante du monde.

Elle se détourne vers la fenêtre sans attendre la réponse d'un Gideon déconcerté. Je continue sur sa lancée :

— Tu nous as envoyés au casse-pipe sans nous prévenir. Je n'aurais

jamais cru ça de toi.

Cette fois, Gideon ne se laisse pas impressionner. Il soutient mon regard, calme et déterminé. Moi qui croyais qu'il avait honte tout à l'heure, je n'en suis plus si sûr.

— J'ai passé mon temps à te mettre en garde, Thésée. Tu m'as fait comprendre que tu prenais tes décisions en adulte. Assume, maintenant.

Il marque un point. Je hoche la tête pour lui prouver mon immense maturité, même si je déteste admettre qu'il a raison.

— J'ai tout fait pour te dissuader de venir ici. J'avais promis à tes parents de te tenir à l'écart de l'Ordre, mais tu es tellement obstiné... Je ne pouvais tout de même pas te séquestrer au fond de ma cave, tu aurais trouvé le moyen d'en sortir. Tu es un acharné, Thésée, et je n'arrive pas vraiment à savoir si c'est une qualité.

Les mots sont prononcés avec tendresse. Un peu plus et il verserait une larme. Moi qui avais peur que Gideon ait perdu toute humanité...

— Colin m'envoie te chercher.

Thomas s'avance, mais Gideon le retient gentiment par le bras. Il n'en fait pas autant avec Carmel, qui esquissait elle aussi le geste de me suivre ; il a trop peur d'y perdre une phalange.

— Il veut te voir seul. Je resterai ici avec tes amis.

Il a devancé ma seule objection. S'il est là pour veiller sur eux, je suis sans crainte.

Une femme m'attend dans le couloir pour me conduire à mon rendez-vous. Bizarrement, ça me réconforte de savoir que l'Ordre n'est pas exclusivement composé d'hommes, même si mon accompagnatrice est aussi sinistre que les autres. Elle a la cinquantaine, sèche comme un coup de trique ; aucun cheveu ne dépasse de son carré strict. Elle m'a accueilli avec un sourire pincé, aussi amène qu'une gardienne de prison. Des cheminées crépitent dans chaque pièce que nous passons. Les doubles portes sont grandes ouvertes. Il n'y a pas moyen d'avoir un peu d'intimité dans cet endroit ? Voir et être vu, ça pourrait être la devise de l'Ordre. Et à quoi servent tous ces espaces vides ? Tiens, dans cette chambre à gauche, un groupe de personnes est assis en cercle à même le sol. Vingt têtes se tournent à la même seconde pour me regarder. Ils sont robotisés ou quoi ?

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils prient.

Élémentaire, mon cher Watson. Je préfère ne plus poser de questions, de peur d'apprendre qu'ils prient l'arme sacrée que je balade dans ma poche. C'est fou de penser que Jestine a été élevée dans cette ambiance. Elle s'en tire plutôt bien, au final. Même le Docteur Clements, qui au début me paraissait normal, faisait une drôle de tête en nettoyant ma main. Ses yeux brillaient en regardant mon sang, comme s'il contemplait le Graal. Si ça se trouve, la compresse dont il s'est servi trône désormais sous cloche au milieu d'un tas de reliques. À moins qu'il ne l'ait brûlée avec des feuilles de sauge, ou que sais-je encore.

— C'est ici.

La femme s'arrête devant une porte en chêne, ouverte elle aussi. Est-ce qu'elle compte rester plantée comme un poireau tout le long de mon entretien avec Burke ? Je lui fais carrément signe de partir, mais elle ne bouge pas d'un pouce. Tarée.

Colin Burke m'attend devant – devinez quoi ? – une nouvelle cheminée ! Il se tient dos aux flammes, les mains jointes comme un banquier prêt à toucher ses intérêts. Le foyer rougeoyant anime son visage de reflets diaboliques, accentuant ses traits taillés à la serpe. On dirait Méphistophélès tout droit sorti des Enfers.

— Ainsi vous êtes Thésée Cassio Lowood, me lance-t-il avec un sourire pompeux.

— Et vous, vous êtes Colin Burke. Enfin, je dis ça, mais je n'ai jamais entendu parler de vous.

— Certains secrets sont mieux gardés que d'autres. On est habile, ou on ne l'est pas.

Il le prend sur ce ton ? Il va voir de quel bois je me chauffe. J'affecte de me gratter le menton, l'air pensif, pendant qu'il s'éloigne de l'âtre pour se placer devant un long fauteuil en cuir brun :

— Burke, Burke... ça me dit quelque chose en fait. Ce n'est pas un des pires tueurs en série qu'ait connus l'Écosse ? Un lointain parent, sans doute ?

Le sourire hypocrite masque difficilement son irritation. Il n'est pas habitué à ce qu'on lui réponde. Tant mieux, ça lui fera les pieds. Même si ce n'est pas très malin de m'en faire un ennemi. Après tout, je suis là pour lui demander un service. Dommage que la détestation ait été immédiate, dès l'instant où nos regards se sont croisés. Toute la fausse cordialité du monde n'y changera rien.

Pourtant Burke prend sur lui, et ouvre les bras comme s'il accueillait

le fils prodigue. Le geste est déconcertant, je ne sais pas quelle attitude adopter. Je ne peux pas croire qu'il dépose les armes si facilement.

— Je suis vraiment heureux de vous recevoir au sein de l'Ordre, Thésée. Il y a longtemps que nous vous attendions. Le retour du guerrier. Pour nous c'est une joie et un honneur.

Son sourire est chaleureux, presque sincère. Il est très fort, mais il aura beau me passer de la pommade, il ne me fera pas oublier son comportement dans la prairie. Ce type est une raclure. Charismatique, certes, mais raclure tout de même.

— Vraiment ? Alors c'est que vous ignorez la raison de ma présence.

Il prend un air peiné, baisse la tête puis lève ses yeux gris vers moi :

— N'en parlons pas pour l'instant. L'heure est au repos, vous avez fait un voyage éprouvant. Attendons le dîner, ce sera plus propice. J'ai fait préparer un festin de bienvenue, pour que chacun des membres puisse vous rencontrer. Ils sont tous impatients de vous voir.

— Écoutez, c'est très gentil de votre part, mais je n'ai pas de temps pour les mondanités. Si je suis ici c'est pour...

— Je connais vos raisons, mon cher. Suivez mon conseil, venez dîner ce soir. Peut-être saurons-nous vous convaincre de ne pas vous faire tuer pour rien.

J'ai envie de lui rabattre son caquet, mais je ravale les sarcasmes qui me viennent à l'esprit. Pour une fois, il est dans mon intérêt de me taire.

— Très bien. Après tout, nous sommes ici chez vous. Je ne vous ferai pas l'impolitesse de refuser une invitation à dîner.

Nous suivons Gideon sur le chemin de la salle à manger. Les trophées de chasse qui manquaient dans les chambres ponctuent le long corridor. Têtes d'élans et d'ours se succèdent, et je repense à la plaisanterie de Gideon sur les espions cachés dans les murs de ma maison.

— Moi je vous dis qu'on se fourre dans la gueule du loup, insiste Carmel.

Elle avise une pauvre chèvre empaillée sur le mur.

— Cet endroit me fiche la trouille. Je vais finir végétarienne, avec tous ces animaux morts.

Gideon part d'un petit rire amusé. S'il est encore capable de se

dérider, la situation n'est pas si grave.

— Ne t'en fais pas, Carmel, ce soir c'est juste du spectacle. On va regarder Burke faire son numéro de despote éclairé qui respecte l'opinion de chacun. Ce n'est que la façade. Derrière, il a la ferme intention de t'éliminer, Thésée.

Gideon me balance ça avec une désinvolture déstabilisante.

— C'est le seul moyen pour que Jestine te remplace. Il veut fondre de nouveau l'athamé pour mêler le sang de sa protégée à son métal. Une purification. Un nouveau départ.

— OK, je redemande : pourquoi on va manger à la table de ce type, alors ? s'offusque Carmel. Qui fait ça, rassasier ses ennemis avant de les zigouiller ?

— L'Ordre est divisé, une bonne partie des membres ne partagent pas les vues de Burke. Les partisans les plus farouches de la tradition n'admettent pas qu'on touche au descendant des gardiens de l'arme sacrée. Ils te soutiendront Cas, si tu leur promets de faire profil bas et d'adhérer à leurs principes.

— Et si je ne veux pas ?

Gideon n'a pas le temps de répondre. Nous arrivons devant la salle à manger aux portes grandes ouvertes. Les flammes d'une sempiternelle cheminée se réfléchissent dans le lustre en argent. Une douzaine de personnes sont assises à table. Les jeunes recrues sont au garde-à-vous le long des murs pour assurer le service. Je cherche Jestine des yeux, mais elle n'est pas là. Burke doit la tenir recluse sous haute surveillance. Nous franchissons le seuil. Tous se lèvent, Burke plus rapide que les autres, le fayot. La table est ronde, et pourtant on jurerait qu'il préside.

Un homme s'avance pour me serrer la main. Il se présente. Ian Hindley, enchanté. Je jauge son regard bienveillant. Est-ce qu'il est sincère, avec sa fine moustache et son début de calvitie ? Je salue un à un les convives en me demandant qui est de mon côté et qui ne l'est pas. Qui préférerait me voir mort tout de suite, et qui attendra le dessert pour se ranger à cet avis.

Burke me fait signe de prendre place à côté de lui. L'arrivée des plats rompt le silence gêné. À ma grande surprise, la conversation est enjouée et légère. J'ai l'impression d'être à un repas de famille. Quelqu'un me demande comment ça marche à l'école, un autre si je me suis bien acclimaté au Canada. Je vide mon assiette sans m'en apercevoir, moi qui croyais ne rien pouvoir avaler.

Enivré par la simplicité de ce moment, je ne remarque pas tout de

suite que la discussion a glissé. D'un sujet à l'autre, on en est venus à la question des valeurs de la communauté, et je me prends à méditer sur l'importance de la tradition sans même m'en rendre compte. Je me laisse expliquer l'éthique de l'athamé, la ligne de conduite qui incombe à son gardien. Leurs arguments, déclinés à l'envi, me bercent comme une comptine. C'est intéressant comme perspective. Ça fait sens. Si je leur donne raison, ils me défendront contre Burke. Si je leur donne raison, je renie ma promesse à Anna.

Cette pensée me fait l'effet d'un électrochoc. Je les regarde soudain avec distance, ces sympathisants aux visages amènes, avec qui Gideon, Thomas et même Carmel devisent à bâtons rompus. Seul Burke n'a pas dit un mot. Droit comme un cierge, il observe en silence. Son regard ne m'a pas quitté depuis le début de la soirée.

— Ils pensent qu'ils m'ont amadoué...

Je me tourne franchement vers Burke.

—... mais vous n'êtes pas dupe, n'est-ce pas ?

Les conversations s'arrêtent net. À croire que personne ne se parlait vraiment. Burke affiche une expression de stupeur mêlée de regret. Très belle improvisation.

— Vous m'en voyez navré, mon cher Thésée. J'espérais que les membres de l'Ordre vous feraient entendre raison, et qu'en les rencontrant vous renonceriez à vos projets insensés.

— Je vous en prie, Thésée !

La femme qui m'a escorté tout à l'heure s'est levée. La dénommée Mary Ann Cotton – puisque c'est son nom – joint presque les mains en m'interpellant :

— Ne bafouez pas votre sang ! Ne profanez notre maître à tous, ar Kontell Du !

Oh, Mary Ann, ne t'inquiète pas pour nous, le Kontell Du et moi on se portera d'autant mieux à l'abri des illuminés de ton espèce. Je garde mon ironie pour moi mais je réagis quand même :

— Vous êtes bien dressés, tous, c'est remarquable.

— Pas d'insolence, c'est aux plus éminents membres de l'Ordre que vous parlez ! s'offusque Burke.

— Un Ordre, vraiment ? Moi j'appellerais plutôt ça une secte. Vous êtes polis et propres sur vous, anglais avant tout, mais il n'empêche, on vous a bien lavé le cerveau.

J'attrape l'athamé dans ma poche et le brandis devant les yeux

hallucinés de l'assistance. Ils regardent les flammes danser sur le métal dans un concert d'exclamations sordides.

— Le couteau m'appartient. On se le transmet de père en fils dans ma famille depuis des générations. Vous voulez le récupérer ? Alors donnez-moi ce que je suis venu chercher. Dites-moi comment ouvrir la porte sur l'autre monde et en tirer une jeune fille qui n'a rien à y faire.

Un silence profond accueille ma proposition. On entendrait une mouche voler ; ou en l'occurrence, Gideon et Thomas remonter leurs lunettes sur leur nez dans un bel unisson.

Enfin Burke prend la parole :

— L'athamé ne saurait être l'objet d'un troc aussi vulgaire.

Le Docteur Clements tente de s'interposer, et entame un plaidoyer pour la défense du sang de mes ancêtres. Quand Burke lève une main impérieuse, il s'interrompt.

— Ar Kontell Du est le produit de votre sang, Thésée, et il n'obéira qu'à vous. Jusqu'à ce que ce sang se tarisse.

Carmel l'impétueuse s'arc-boute sur sa chaise, prête à envoyer sa fourchette dans l'œil de notre hôte. Le type vient explicitement de me menacer de mort, et Gideon est le seul à réagir :

— C'est absurde, Colin, vous savez très bien que tuer le dernier des guerriers n'y changerait rien. Le couteau n'aurait plus de maître, ce serait un sacrilège pour l'Ordre.

— Et de quel droit vous exprimez-vous au nom d'une communauté que vous avez désertée depuis des années, monsieur Palmer ?

L'auteur de la question est un des plus jeunes de la table, un garçon aux cheveux courts, très noirs. Il devait encore passer les plats avec ses copains clones à l'arrière-plan, il y a six mois à peine.

— J'ai pu effectivement avoir des désaccords avec l'Ordre, répond Gideon, mais malgré cela je vous connais et je sais que vous partagez mon point de vue – du moins pour la plupart, ajoute-t-il avec un regard dédaigneux pour son détracteur. Vous n'admettez pas qu'on touche à une lignée millénaire pour un caprice de Colin Burke !

La tirade fait mouche. Les convives s'agitent, échangent des regards perplexes. Nous ne sommes pas en reste, Thomas, Carmel et moi.

— Gideon a raison. Ce n'est pas à un seul homme d'en décider. C'est la volonté de l'athamé qui doit nous dicter notre conduite.

Clements semble formuler l'opinion générale, vu le nombre de hochements de tête qui accompagnent sa déclaration.

— Laisser ce garçon extraire de l'au-delà le fantôme le plus dangereux de notre siècle, croyez-vous que c'est respecter la volonté de l'athamé ? Jestine ne se livrerait jamais à pareille inconséquence, si elle détenait la lame sacrée, objecte Burke.

— Dans ce cas, laissons le couteau choisir ! s'écrie Clements, soudain frappé d'un éclair de génie. Ouvrons la porte et envoyons les deux champions dans l'autre monde. Jestine et Thésée feront le voyage ensemble. Seul en reviendra celui qui sera digne de servir ar Kontell Du.

— Et si aucun des deux ne revenait ? L'athamé serait perdu à jamais ! s'effraie quelqu'un.

— Et s'il ramène le fantôme avec lui ? Nous ne saurions tolérer cette hérésie.

Hormis ces deux voix discordantes, tout le monde approuve Clements. Burke devient soudain très rouge, les mâchoires serrées. Il voit le vent tourner. En politicien habile, il se recompose aussitôt une contenance, rompu à l'art de la dissimulation :

— Alors c'est convenu, c'est ainsi que nous procéderons. Du moins si Thésée est prêt à payer le prix de son passage.

Nous y voilà, je vais enfin savoir.

— Affichez la couleur. Je saurai mettre les moyens.

— Quelle trivialité ! Vous n'êtes pas en train de négocier une assurance-vie, mon cher, s'amuse Burke.

Non seulement il se fout de ma gueule, mais en plus il a le culot de prendre le temps de demander à ses sbires de servir le café. Là, en plein milieu de la conversation la plus importante de ma vie. Et c'est moi qui suis trivial.

— Les sorciers qui ont créé l'athamé pratiquaient une magie ancestrale qui leur permettait d'utiliser la porte vers l'autre monde comme bon leur semblait. Mais ces rites se sont perdus au fil du temps. L'athamé est l'unique clé qui nous reste. Vous l'avez en votre possession depuis le début, seulement vous ne saviez pas comment vous en servir.

Bon, le couteau n'est plus une porte, maintenant, c'est une clé. J'en ai marre de ces sornettes, je veux du concret !

— Venez-en au fait, Burke.

— Pour passer dans l'autre monde, vous devrez le payer de votre

vie, tout simplement, cher Thésée. Verser en offrande à l'athamé tout le sang de vos artères.

Thomas et Carmel ne peuvent retenir un cri horrifié. Burke affecte d'être peiné. Je n'y crois pas une seconde. Un éclair de plaisir sadique passe dans ses yeux :

— Si vous y tenez toujours, nous procéderons dès demain soir à la cérémonie.

CHAPITRE 24

Tout le sang de mes artères. Les mots de Burke tournent dans ma tête. Si ce n'est que ça... Voilà ce que j'aurais dû lui répondre, ne rien laisser paraître de la terreur qui m'a serré le ventre. Ne pas lui donner la satisfaction de me voir pâlir. J'ai beau avoir peur, je ne reculerai pas. Rien de ce que me disent Thomas et Carmel sur le chemin de nos chambres n'entamera ma détermination.

— Écoutez, je savais dès le début que sauver Anna n'irait pas sans sacrifice. On ne s'aventure pas impunément en enfer, vous aussi en aviez conscience.

— C'était beaucoup plus facile à accepter quand ce n'était qu'une vague possibilité, rétorque Carmel.

— Rien n'est fait pour l'instant. Il faut rester optimiste.

Les mots sonnent faux dans ma bouche desséchée. Rester optimiste, de qui est-ce que je me moque ? Alors que demain je me baladerai en enfer après m'être vidé de mon sang. C'est un peu difficile à avaler, même pour moi. D'ailleurs Carmel me regarde comme s'il fallait me mettre sous tutelle. Elle donne un coup de coude à Thomas pour qu'il réagisse :

— Non mais tu l'entends ?

Thomas regarde le bout de ses chaussures, visiblement en difficulté. Carmel lui met la pression, néanmoins il m'a soutenu depuis le début, et je sais qu'il continuera.

— Écoute, Cas, pour le coup je suis bien obligé d'être d'accord avec elle. Ce n'est pas une si bonne idée que ça.

— Quoi ? Non, Thomas, pas toi quand même !

— J'ai omis de te dire un truc. Quand j'ai appelé Morfran pour lui demander l'appui de la communauté vaudou, il m'a répondu qu'ils se rangeraient sans restriction derrière nous – il regarde Carmel, hésite un instant – mais pas derrière toi.

Un grognement de frustration sort de ma gorge, mais au fond je ne peux pas dire que je suis surpris, ni que j'en veuille à Thomas. Son mensonge (si on peut l'appeler comme ça) partait d'une bonne intention, il a gardé l'information pour lui afin de ne pas me démoraliser.

— Ils disent que ce combat ne les regarde pas. Ils ne prendront pas le risque de se brouiller avec l'Ordre pour une cause qui ne leur tient pas tant à cœur.

— J'ai compris, pas besoin de te justifier.

Surtout que ce n'est pas la vraie raison. Morfran a été très clair, la magie vaudou n'accepte aucune transgression des limites entre le monde des morts et celui des vivants. Ma volonté de ramener Anna est à leurs yeux un délire de toute-puissance, un péché d'orgueil. Personne ne veut qu'Anna revienne. Quand je la tirerai de son calvaire, elle aura intérêt à défendre chèrement sa peau, parce qu'elle atterrira au milieu d'une assemblée de druides hostiles et que moi je ne pourrai rien pour elle. Je ne serai pas en état. Je la vois bien faire irruption par l'une de ces maudites cheminées dans un nuage de cendres, fondre sur Burke et le jeter dans les flammes, qu'on n'en parle plus.

— Je ne dis pas qu'il faut renoncer à Anna, mais on doit trouver un autre moyen. Cas, tu m'écoutes ? Attention, hein, je vais appeler ta mère si tu continues à t'entêter.

En s'entendant parler, Carmel ne peut s'empêcher de pouffer. Un rire contagieux s'empare de nous, relâche la tension. Ma mère... Je l'avais presque oubliée ; sans parler de la promesse que je lui ai faite. *Je ne serai pas parjure, maman. Au moment de mourir, je me rappellerai que je suis ton fils, celui dont tu as fait un homme de parole et de principe. Je ne laisserai pas Anna croupir dans la chambre de torture de l'homme obeh.*

— Carmel, Thomas, j'ai un service à vous demander. Si vous êtes d'accord, il faudra que vous alliez en parler immédiatement à Gideon. Je voudrais... j'aimerais que vous assistiez au rituel.

J'aurai au moins deux visages amis autour de moi au moment fatal. Ils hochent la tête dans un silence solennel, même s'ils gardent espoir qu'en l'espace de vingt-quatre heures je change d'avis.

Je continue vers nos quartiers pendant qu'eux rebroussement chemin en direction de la salle à manger. Avant de nous séparer, Carmel m'attrape par le bras et me glisse à l'oreille que j'ai encore le choix, que tout n'est pas joué. Puis elle se détourne à la hâte sans me laisser le temps de protester. J'ai besoin de prendre l'air. Il fait si chaud, je suis sûr qu'on brûle des substances hallucinogènes dans ces fichues cheminées pour parachever le lavage de cerveau des membres. Je remonte le couloir au pas de course en maudissant chaque centimètre carré de cette colonie de vacances pour druides endoctrinés, quand une voix m'arrête :

— Cas, attends-moi !

Jestine me rejoint en deux enjambées. C'est fou comme elle a changé en si peu de temps. Le petit air bravache a disparu, remplacé par une expression grave et des traits tirés. Elle se plante devant moi :

— On m'a rapporté ce que tu as décidé.

— Ce qu'ils ont décidé, tu veux dire.

Elle ne relève pas et me regarde, le sourcil levé. Elle attend quoi au juste ? Que je me justifie ? Que je m'excuse de l'embarquer dans cette galère ? Demain un seul de nous deux reviendra de notre virée en enfer. Si j'étais honnête, je lui dirais ça, je mettrais les pieds dans le plat ; mais je n'ose pas et choisis un détour :

— Ils t'ont dit ce que ça implique, je suppose ?

— Oui, je sais tout. Toi, en revanche, je ne suis pas sûre que tu sois conscient des conséquences.

Putain, encore une énigme ? Voilà ce que je gagne à parler la langue de bois.

— J'en ai assez de ces dialogues de sourds. Est-ce qu'on ne peut pas appeler un chat un chat pour une fois ? Le temps nous est compté, à toi comme à moi.

Je me remets à marcher à vive allure, fuyant ma propre lâcheté.

— Oh ! mais c'est qu'il se fâche ! me poursuit Jestine, tout son sarcasme retrouvé. Je te signale que tu n'as pas le droit de t'énervier contre la fille à qui ton meilleur ami doit la vie. Si je n'avais pas réagi, le fantôme n'aurait fait qu'une bouchée de sa carotide.

— Ironie du sort, c'est le même Thomas qui me prémunissait contre toi quand nous étions à Londres. Mais moi j'ai toujours su que tu ne représentais aucune menace. Je n'ai pas changé d'avis.

À mon tour de faire de la provocation. Le pire c'est que ça marche, Jestine se raidit, piquée au vif.

— Ils veulent nous monter l'un contre l'autre, et toi tu tombes dans le panneau. Dois-je te rappeler que je n'ai pas choisi ? réplique-t-elle. Tu es à même de comprendre ça, non ? Quand on vous assigne un destin alors que vous n'aviez rien demandé.

Sa voix s'altère légèrement, ses mains s'agitent avec une nervosité que je ne leur connaissais pas. Je ralentis le pas pour mieux l'observer. Ses cheveux sont mouillés, elle n'a pas eu le temps de les sécher après sa douche. On ne distingue plus les mèches rouges au milieu de la masse brillant d'un éclat d'or sombre.

— Tu me regardes comme si j'allais te planter un couteau dans le dos à la première occasion.

— Est-ce que j'ai tort ? Je te rappelle que le but de l'opération demain, c'est de nous départager.

Son visage se durcit d'un seul coup. J'aperçois quelque chose d'inhumain dans ses yeux, comme si elle perdait le contrôle d'elle-même.

— Tu as peur de perdre, avoue, grince-t-elle entre ses dents.

Puis elle secoue la tête : la lueur folle disparaît aussi vite qu'elle est arrivée, remplacée par une moue irritée qui me rappelle Carmel. Ça, au moins, je gère.

— Tu ne t'es pas dit que j'avais peut-être un plan ? Tu me sous-estimes trop pour ça, je suppose.

— Tu veux rire ? À la seconde où je t'ai rencontrée, j'ai senti que tu étais le genre de fille à avoir un plan en toutes circonstances. En l'occurrence, c'est parfait, tu auras le champ libre pour le mettre à exécution pendant que moi je pisserai le sang comme un porc égorgé.

— Ah, parce que tu crois que tu seras le seul ? Mon pauvre, tu es bien naïf. Quiconque prétend passer de l'autre côté doit payer de sa personne.

Je m'arrête net, les jambes coupées. Je n'y avais pas pensé.

— Mon Dieu, Jestine ! Tu ne peux pas accepter.

Elle me sourit et hausse les épaules avec une inconcevable désinvolture, comme si elle se faisait hara kiri tous les quatre matins au petit déjeuner.

— Plus on est de fous, plus on rit.

Clements croit avoir trouvé la solution géniale, l'épreuve ultime pour sélectionner le gardien de l'athamé, mais le problème c'est qu'il n'y a jamais eu de précédent. Rien ne nous prouve qu'on n'y passera pas tous les deux. Nous nous dévisageons en silence. Et si je perdais le couteau pendant le voyage ? L'Ordre n'aurait plus de raison d'exister, ils se dissoudraient et Jestine serait libre. Moi aussi. Il n'y aurait plus de compétition entre nous. Sauf que rien que d'y penser, je sens une voix s'élever de mes entrailles pour réclamer son dû : mon corps est lié à l'athamé, une assignation implacable m'empêche d'aller contre mon destin. Jestine a raison. À chacun sa croix, même si on ne l'a pas choisie.

Nous nous remettons en marche sans parler. Je déteste cet endroit, les couloirs étroits comme les esprits. Tiens, encore un cercle de prière

au coin du feu. Et si je me plantais au milieu d'eux et me mettais à jongler avec l'athamé plus deux ou trois bougies ? Juste pour voir leurs têtes horrifiées et les entendre crier à l'anathème ? Jestine me tire de mon fantasme.

— Ce que je vais te demander va sonner bizarre, mais... est-ce que je peux rester avec vous ce soir ? De toute façon, je n'arriverai pas à dormir, et puis...

Elle lève un œil coupable vers la tête de sanglier accrochée au mur :

—... pour la première fois de ma vie, cet endroit me fout les jetons.

La présence de Jestine à mes côtés lorsque j'entre dans la pièce commune laisse pantois Carmel et Thomas. Ils sont surpris mais pas hostiles, trop conscients qu'ils lui doivent une fière chandelle l'un et l'autre. Gideon est là, enfoncé dans un grand fauteuil. Il lève les yeux du feu à notre arrivée, mais son attention est ailleurs. La lumière du foyer accuse la vieillesse de son visage. C'est peut-être à ça que servent ces cheminées, finalement : elles révèlent les faiblesses qu'on cherche à cacher.

— Alors ? Vous pourrez assister à la cérémonie ?

— Oui, ils sont d'accord, répond Carmel. Apparemment il y aura une préparation à faire, j'espère que ça ne sera pas trop compliqué. Je n'ai pas révisé mes bases d'apprentie-sorcière.

— Du moment que tu es prête à donner ton sang, c'est tout ce qui importe, intervient Gideon d'une voix lugubre. Chacun de nous versera sa part. Dans des proportions moindres que Cas et Jestine, je te rassure. C'est un véritable événement qui se prépare, le rituel le plus puissant que la communauté ait accompli depuis au moins cinquante ans.

Mes amis ne flanchent pas. Ce n'est pas un peu de sang au creux de leur paume qui leur fait peur. Une ombre voile soudain le visage de Thomas :

— Je viens de réaliser que tu allais vraiment passer de l'autre côté. En personne, je veux dire. C'est idiot, mais je me disais qu'on resterait groupés ; qu'on sortirait Anna de là en... je ne sais pas, en lui tendant un long bâton pour qu'elle l'attrape ? Je n'aime pas l'idée que tu affrontes l'épreuve seul. J'ai l'impression de te laisser sur le carreau.

— Arrête ! Tu ne te rends pas compte de tout ce que vous avez déjà

fait pour moi. Je te rappelle que tu as failli servir de goûter à un mort-vivant il n'y a pas une heure.

Ça ne fait rien pour l'apaiser, mon pauvre cher Thomas. Je vois les rougeurs de son cerveau s'activer sous son front à la recherche d'une meilleure solution.

Tous les regards sont tournés vers moi. Je suis la seule raison de leur présence ici, de leur résignation courageuse. Le poids de la responsabilité est presque insupportable. J'ai envie de leur crier de fuir tant qu'il en est encore temps, mais je ne peux pas leur faire ça. Mordre la main que l'on m'a tendue. Soyons honnêtes, si le goût du risque et de l'adrénaline doit bien les motiver un peu, je sais que leur principal motif c'est l'amitié qu'ils me portent. Je ne saurai jamais leur exprimer ma gratitude, alors je remercie silencieusement la vie de les avoir mis sur ma route.

Dans un moment pareil, le mieux est encore d'aller dormir, nous dit Gideon. Mais même lui n'est pas capable de suivre sa propre recommandation. Il ne quitte pas son fauteuil de la nuit. Il s'assoupit de temps à autre, le menton roulant sur la poitrine, et se réveille en sursaut au moindre craquement du feu. Nous ne trouvons pas la force de nous séparer et nous installons là où nous pouvons, roulés en boule dans un fauteuil pour Jistine et moi. Thomas et Carmel se partagent le canapé. Nous ne parlons pas. Ce qui compte, c'est d'être ensemble. Les heures passent dans le silence, chacun replié sur soi. Le sommeil me surprend vers 3 ou 4 heures du matin ; quand j'ouvre les yeux, j'ai l'impression d'avoir dormi cinq minutes. Pourtant il n'y a plus qu'un tas de cendres dans la cheminée, et les premières lueurs de l'aube me caressent le visage à travers la rangée de fenêtres. Autour de moi tout le monde se réveille doucement. Jistine se frotte le visage.

— On va manger un morceau ? Je serai trop stressée pour y penser dans quelques heures, et je ne suis pas sûre qu'il soit bon de se faire saigner à jeun.

Elle s'étire et ses cervicales se remettent en place en craquant successivement.

— Nuit tout confort ! Mes os s'en souviendront. Je vous montre le chemin de la cuisine ?

— Je doute que le chef soit si matinal, objecte Gideon.

— Parfait, exulte Carmel, j'en profiterai pour ouvrir tous les placards, trouver la réserve de caviar de ces maniaques, en manger une cuillerée et répandre le reste par terre. Et puis je casserai quelques

assiettes par-dessus pour faire bonne mesure.

— Carmel, s'il te plaît, ne...

Elle ne laisse pas à Thomas le temps de protester et plonge ses yeux dans les siens. Je ne sais pas quel était le contenu de son message télépathique, mais Thomas conclut avec un sourire faible :

— D'accord, mais ne gâche pas la nourriture, au moins.

— Partez devant, on vous rejoint, Cas et moi, leur lance Gideon.

Ils ne se font pas prier et prennent le chemin du petit déjeuner. J'entends Carmel maugréer depuis le couloir qu'elle déteste cet endroit et qu'elle espère que le retour d'Anna en fera tomber tous les murs. Gideon s'éclaircit la gorge derrière moi. Je me tourne vers lui avec défiance. Nos derniers tête-à-tête ne se sont pas précisément bien passés jusqu'ici.

— Tu voulais me dire ?

— J'ai compris quelque chose cette nuit, et j'ai pensé que ça pourrait te servir. Tu te moques peut-être des intuitions d'un vieil homme, ajoute-t-il en me voyant renfrogné.

— Mon père s'est toujours fié à tes intuitions, elles le mettaient sur la bonne voie.

— Jusqu'au jour où ça s'est mal fini...

Gideon se décompose soudain. Il s'abîme dans un océan de tristesse. Une telle émotion me prend de court. Je ne mesurais pas la culpabilité qu'il portait sur ses épaules. Il n'a pourtant aucune responsabilité dans la mort de mon père. L'histoire se répétera si jamais je ne revenais pas ce soir. Le poids de sa conscience le torturerait à vie. Thomas et Carmel aussi, sans doute, alors qu'ils n'y sont pour rien.

— C'est au sujet d'Anna, lance-t-il abruptement.

— Je t'écoute, dis-je avec un soupir.

Il fallait bien qu'il me sermonne une dernière fois sur la folie que je m'apprête à commettre. Il s'en voudrait s'il n'essayait pas encore de me dissuader.

— Je crois effectivement qu'elle n'est pas au bon endroit.

Alors là, les bras m'en tombent. C'est un revirement inespéré.

— Tu veux dire que tu comprends que je veuille la ramener dans notre monde ?

Gideon balaie ma remarque d'une main impatiente :

— Ce n'est pas la question. Pour l'instant, tu mets tout en œuvre

pour l'atteindre, et c'est normal que tu t'engages entièrement. Mais admettons que tu la retrouves ; est-ce que tu as pensé à ce que tu ferais ? Je crains qu'elle soit attachée à l'homme obeah de façon irrémédiable. Peut-être arriveras-tu à la soustraire à son bourreau mais... crois-tu qu'il faille vraiment la ramener avec toi ? N'est-il pas égoïste de la river pour l'éternité à la terre alors que tu pourrais la libérer pour de bon ?

La « libérer ». Encore ce mot. Tant que je ne saurai pas ce qu'il recouvre, je ne pourrai pas répondre. Si ça se trouve, il cache un sort encore plus sordide que celui d'Anna en ce moment. Je ne prendrai pas le risque de la perdre à nouveau dans une si horrible équation.

— Gideon, je vais te poser une question et je voudrais que tu m'y répondes franchement. C'est ton avis que je sollicite, pas une analyse philosophique ni une leçon de morale homologuée par l'Ordre. Est-ce que tu penses qu'Anna mérite d'être punie pour ce qu'elle a fait ?

— Tu me demandes de statuer sur des choses qui nous dépassent. Existe-t-il une instance supérieure qui décide de ces choses-là ? Est-ce la culpabilité, le repentir de chacun qui gouverne notre destinée dans l'au-delà ? On ne le saura pas tant qu'on ne l'aura pas expérimenté soi-même.

Bon sang, Gideon, ce n'est pas une réponse fourre-tout que j'attendais ! Je veux ton opinion, que tu te mouilles, pour une fois. Il semble lire dans mes pensées car après une seconde de réflexion il ajoute :

— D'après ce que tu m'as dit, cette jeune fille a assez souffert dans la vie comme dans la mort. Si je devais rendre un verdict, j'estimerai qu'elle a suffisamment payé comme ça.

— Merci, Gideon.

Il allait ajouter quelque chose mais il s'en tient là, et je lui en sais gré. Je préfère rester sur cette note sachant que ce sera peut-être notre dernière conversation à cœur ouvert. C'est un drôle de mélange, on est conscients de la solennité de l'instant mais on ne veut pas l'admettre : comme si le risque, la mort, tout ce que je vais affronter, n'existait pas vraiment, ou du moins allait se produire dans un avenir lointain. Pourtant il reste à peine quelques heures avant le rituel. Bientôt je reverrai Anna. Ce qui n'était qu'une chimère se mesure désormais sur les aiguilles de ma montre. Je pourrai la toucher. La tirer des ténèbres et partager ma vie avec elle.

Ou bien la libérer en lui donnant le repos qu'elle mérite ?

Gideon a instillé le doute. J'y penserai le moment venu, c'est déjà assez compliqué comme ça. Pour l'heure, mangeons. Ça nous changera les idées.

Quand nous entrons dans la cuisine, les débris d'un plat en porcelaine jonchent le sol. Carmel n'a qu'une parole. Pourtant elle rougit un peu quand je lui fais un clin d'œil. Je comprends ses scrupules ; soit on casse toute la vaisselle, soit on s'abstient. Un seul plat, c'est mesquin. Mais c'est dans la logique des sectes : elles ont le don de vous inhiber jusque dans vos instincts les plus impérieux.

Gideon sort un jeu de casseroles du placard, et nos inquiétudes s'effacent devant le délice des œufs Bénédicte qu'il nous sert, arrosés d'une sauce hollandaise maison, sans oublier les saucisses grillées et les six énormes pamplemousses que Jestine découpe en un tour de main et assaisonne de sucre et de miel. Nos estomacs sont pleins, mais c'est si réconfortant qu'on ne s'arrête plus. Après une ultime bouchée, Thomas nous rappelle à l'ordre en se frottant le ventre :

— Maintenant on a de quoi rester vigilants jusqu'à ce soir. Ne relâchez jamais votre attention, on ne sait pas de quoi ils sont capables. Heureusement qu'on assiste au rituel, on pourra surveiller chaque étape de la préparation.

— N'oublie pas d'appeler ton grand-père. C'est un atout inestimable dans votre manche, ajoute Gideon à la surprise de Thomas.

— Vous connaissez Morfran ?

— De réputation seulement.

— Je l'ai déjà averti. Il a contacté les mages vaudous du monde entier. Ils entreront en méditation à l'heure du rituel pour nous protéger.

Thomas baisse le nez. Il n'a pas le courage de préciser que cela ne le concerne que lui et Carmel. Des centaines de mages à tous les coins de la planète... Ça n'aurait pas été de trop pour m'aider, mais tant pis, je devrai faire sans.

On prend soin de laisser la cuisine dans l'état cataclysmique où on l'a mise, pour la plus grande joie de Carmel. Gideon les emmène, elle et Thomas, rejoindre les membres de l'Ordre. Il faut une journée entière pour mettre en place une cérémonie de cette envergure. Livrés à nous-mêmes, on décide de tuer le temps ensemble, Jestine et moi. Incapable de rester une seconde de plus enfermé dans cet antre

malsain, je lui propose de prendre l'air. Nous longeons le bois qui entoure le complexe. Le murmure d'un ruisseau nous parvient au loin. Je respire enfin librement, malgré l'anxiété qui pèse sur ma poitrine.

— Je suppose qu'ils ne tarderont pas à venir nous chercher...

Jestine me regarde sans comprendre.

— Ils ne vont pas nous expliquer comment ça se passera ce soir ?

— Quel optimisme, mon vieux ! Je te rappelle qu'on nous met à l'épreuve ; ce n'est pas pour nous fournir un mode d'emploi en amont.

Une branche basse nous barre le passage. Elle attrape une des ramifications, la casse net et la pointe sur ma poitrine comme si elle tenait un fleuret.

— Tu veux dire qu'ils vont nous propulser dans l'inconnu et attendre de voir comment on s'en sort ? Comme à la bonne vieille époque où on jetait les filles suspectées d'être sorcières dans une rivière avec un boulet attaché au pied, quoi ?

— Est-ce que tu aurais peur ? me demande Jestine avec son petit air en coin.

— De toi ? Tu rêves !

Elle fait quelques pas, le sourire aux lèvres. Je suis sûr qu'elle sent comme moi les petites décharges d'adrénaline qui se répandent dans mon système nerveux à chaque battement de cœur. J'ai envie de courir un cent mètres là, maintenant, sans prévenir, de sauter, d'évacuer le trop-plein d'énergie que l'attente des grands événements secrète. Soudain Jestine fait volte-face. La branche qu'elle tient à la main fend l'air comme une badine. Elle vise ma tête, mais l'attaque est prévisible. Je l'ai vue venir à cent mètres. Je me baisse et lui balance un coup de pied amorti dans les tibias. La riposte ne se fait pas attendre ; cette fois je n'arrive pas à esquiver le coude qu'elle m'envoie dans les dents, pour rire. Elle s'esclaffe d'ailleurs en me voyant surpris. Sa technique est impressionnante, elle contre toujours là où on ne l'attend pas. Chaque geste est fluide, calibré. Je grimace de douleur quand elle m'atteint au ventre, pile sur le foie. Et encore, elle retient ses coups. Je ne me laisse pas faire, lui bloque le poignet et simule un uppercut qui aurait pu la mettre KO si j'y avais mis la force. Sans mon athamé, je ne montre que la moitié de ce que je sais faire. Avec lui, mon potentiel se décuple. Elle n'aurait aucune chance si je le sortais de ma poche. Mais à mains nues, pour être honnête, je crois qu'on se vaut. On enchaîne encore quelques mouvements, comme des lionceaux qui se défoulent dans leur cage. Tous les deux à bout de souffle, on s'appuie contre le tronc d'un arbre, épuisés. Au moins on a

éliminé la tension qui tétanisait nos muscles.

— Donc en fait tu n'as aucun scrupule à frapper les filles, remarque Jestine entre deux bouffées d'air frais.

— Et toi tu n'en as aucun à frapper les garçons ! N'empêche, ça m'inquiète un peu pour ce soir. Si je dois t'affronter en plus de tous les démons de l'enfer, je ne ferai pas de vieux os.

Elle hoche la tête, soudain sérieuse.

— Tu défies tous les principes auxquels je crois en voulant ramener une morte dans notre monde, qui plus est une meurtrière.

— Anna n'est pas une meurtrière ! On l'a condamnée à tuer, mais elle n'est pas fondamentalement mauvaise !

La colère et la frustration me donnent envie de taper Jestine, pour de vrai cette fois. Je suis déçu. Après cette nuit de solidarité, j'ai cru avoir trouvé en elle une alliée. J'aurais dû me douter qu'elle ne pouvait pas tourner si rapidement le dos à l'idéologie dans laquelle elle baigne depuis l'enfance.

— Tu parles toujours d'Anna par allusion, tu ne mentionnes jamais son prénom. Alors vas-y, dis-moi exactement ce que tu sais d'elle et de notre histoire. Recrache-moi la version cousue de mensonges que l'Ordre t'a fait avaler, je suis curieux de l'entendre.

Elle me lance un regard blessé, comme si je venais de la poignarder dans le dos. Non mais je rêve ! C'est quand même elle qui m'agresse au nom de ses croyances !

— Pour toi je ne suis qu'un instrument aux mains de l'Ordre, mais je t'assure que j'en sais plus long que tu ne crois. Je ne tiens jamais ce qu'on me dit pour acquis. Je vérifie, j'écoute, je lis. Est-ce que tu es capable de me dire, par exemple, comment l'athamé fonctionne ?

— Je frappe. Les fantômes se désintègrent. Point final.

Elle éclate de son rire supérieur et rebrousse chemin. Je la suis et l'entends murmurer à voix basse quelque chose comme « c'est toi l'instrument aveugle, pauvre idiot ». Non mais pour qui elle se prend ?

— Eh bien je vais t'apprendre quelque chose, Cassio. L'athamé n'est pas seulement une porte qui s'ouvre sur le monde que nous percerons ce soir ; il en est l'émissaire, et le produit.

— Tu veux dire qu'il a un lien avec l'enfer ?

Le métal résonne comme un diapason au fond de ma poche. On croirait que ses oreilles sifflent.

— L'enfer, le paradis, le purgatoire, les limbes, peu importe le nom.

Je te parle de l'endroit où vont les morts, et qu'aucun vivant ne saurait comprendre ou qualifier.

Devant mon air d'incompréhension méfiante, ses épaules s'affaissent. Une fatigue soudaine marque son visage.

— Le temps nous est compté, et toi tu continues à me voir comme si j'allais te racketter à la sortie de l'école. Que ce soit clair une bonne fois pour toutes, je n'ai pas l'intention de te tuer. En revanche, je ne comprends vraiment pas ce qui te pousse à mettre ta vie en danger pour elle.

Un énorme coup de barre me tombe dessus sans prévenir. Je ne sais pas si c'est le retour de bâton après notre bagarre ou si la lassitude de Jestine est contagieuse, mais je n'ai pas l'énergie de répondre. Je ne mets pas seulement *ma* vie en danger, mais aussi la sienne. Si j'ai un seul regret, c'est bien celui-là. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Jestine s'est approchée de moi. Elle me caresse la joue du bout des doigts. Je frissonne et retire sa main, doucement. Elle recule, le menton fier, et murmure :

— Parle-moi d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? dis-je en évitant son regard.

— Je veux comprendre. Pourquoi s'est-elle sacrifiée pour toi comme elle l'a fait ? Et pourquoi es-tu prêt à lui rendre la pareille sans une seconde d'hésitation ?

Il y aurait tant à dire... Et moi, tout ce que je trouve à répondre, c'est, je vous le donne en mille :

— Je ne sais pas.

À peine les mots lâchés, je me demande ce qui m'est passé par la tête. Je sais exactement ce qui rend Anna si spéciale, je l'ai ressenti la première fois que j'ai entendu son nom. J'ai su que je ferais n'importe quoi pour elle dès que nos regards se sont croisés et qu'elle m'a laissé sortir vivant de chez elle. C'est cet incroyable mélange d'admiration et de compréhension mutuelle qui l'a fait m'épargner. Ni elle ni moi n'avons rien expérimenté d'aussi fort.

— Tu ne sais pas ? Alors dis-moi à quoi elle ressemble. Au moins je mettrai toutes les chances de mon côté pour la trouver, pendant que je me viderai de mon sang.

Je tire la photo d'Anna de mon portefeuille et la tends à Jestine. Elle l'examine quelques secondes.

— Jolie fille.

C'est ce que tout le monde dit, mais elle ne le dit pas comme tout le

monde. Dans la bouche des autres, le commentaire sonne comme un regret : quel dommage qu'elle soit morte si jeune, blablabla. Jestine, elle, prononce ces deux mots avec une pointe de dérision amère. Comme si elle ne voyait pas ce que je lui trouve. Je lui arrache la photo des mains et me mets à me justifier.

— Ce n'est pas tout à fait elle sur ce portrait. Quand elle bascule dans l'autre versant de sa personnalité, elle n'est plus seulement jolie, elle est sublime.

Jestine fait une moue dédaigneuse. Mon dépit monte d'un cran, mais je me contiens. Bientôt, elle rencontrera Anna en personne. Je la mets au défi, quand elle lui apparaîtra dans sa robe de sang, yeux et cheveux noirs, veines pourpres sous la peau pâle, de hausser les épaules comme elle vient de le faire.

CHAPITRE 25

Le coucher du soleil n'est pas loin quand deux jeunes filles viennent à notre rencontre. Leurs longs cheveux détachés flottent au vent. Elles portent l'exacte même tenue, talons hauts et tailleur tiré à quatre épingles. Sans un mot, elles font signe à Jestine de les suivre. Elles ne sont pas beaucoup plus âgées que nous.

— Je te présente Hardy et Wright.

Si ce n'est pas leurs noms de famille, il faut coller un procès aux parents. Mais je tends à penser que les membres juniors de l'Ordre n'ont pas le privilège d'être appelés par leur prénom. Ce serait trop humain.

Je traîne sous les réverbères de l'allée centrale, livré à l'attente, quand Gideon vient me chercher à mon tour. Pas trop tôt. Mon taux d'adrénaline est remonté en flèche, et j'étais prêt à me lancer dans une série de pas chassés pour évacuer mon stress. Nous contournons le bâtiment et débouchons presque directement dans la chambre de Gideon. Le rebord des fenêtres est garni de bougies blanches qui achèvent de se consumer. Sur le bureau, je reconnais le velours rouge et trois des faux athamés, apprêtés pour la cérémonie. Gideon referme la porte derrière nous.

— Tu me donneras bien quelques informations sur le rituel, toi, mon cher Gideon... ?

— Hm. Je peux te dire qu'il ne va pas tarder à commencer.

D'accord. Autant s'adresser à Morfran, même lui aurait été moins vague.

— Où en sont Carmel et Thomas ?

— Ils sont prêts.

Une mimique amusée détend soudain son visage :

— C'est une boule de feu, cette Carmel ! Elle a passé l'après-midi à dire des horreurs et à insulter le monde entier. Honnêtement je n'avais jamais entendu un vocabulaire pareil. En temps normal je ne cautionne pas la vulgarité, mais c'était trop bon de voir le pauvre Colin perdre toute contenance. Je ne l'ai jamais vu aussi rouge.

Je ris en imaginant la scène. Qu'est-ce que j'aurais donné pour y assister ! Gideon lève un sourcil interrogateur :

— C'est incroyable que tu ne l'aies pas courtisée, cette jeune fille.

— Qu'est-ce que tu veux, Thomas a été plus rapide.

Notre accès de gaité ne dure qu'un temps ; bientôt l'atmosphère solennelle reprend ses droits. À voir la quantité de cire qui a coulé des bougies jusqu'au tapis, ce devaient être d'immenses cierges avant que le feu ne les dévore de son implacable appétit. Gideon s'enfonce dans son placard et en sort chargé d'une brassée de tissu rouge. Il stocke des rideaux de théâtre chez lui ou quoi ? Il les étend sur le lit et je comprends qu'il s'agit de deux robes de cérémonie.

— Ah ! Quand même ! Je me demandais quand on allait enfin se déguiser.

Gideon ignore mon sarcasme, occupé à rafraîchir l'étoffe du plat de la main. Sans fer à repasser, et vu le poids du machin, il n'est pas rendu. Merci, mais je n'ai aucune intention de me trimballer en enfer avec dix kilos supplémentaires sur le dos. J'aurai suffisamment chaud comme ça.

— Sérieusement, est-ce que ça va changer quoi que ce soit que je reste en pantalon et en T-shirt ? Je ne suis pas sorcier, mais je sais que la moitié du cérémonial dans un rituel n'est que pur décorum. Ça va déjà être assez dur comme ça, je n'ai pas en plus besoin de ressembler à un guignol.

— Ça ne change rien, mais c'est la tradition.

— Tu sais ce que j'en pense, de la tradition ?

Je soulève la corde censée me servir de ceinture. Elle est légèrement humide et pèse un âne mort.

— Jamais de la vie je ne porterai un truc pareil. Imagine la tête d'Anna si elle me voyait débarquer comme ça ? Elle se foutrait de moi *ad vitam æternam*.

Cette fois Gideon se redresse, et plante son regard dans le mien. J'ai dépassé les bornes, ça va dérouiller. Je l'entends déjà : *Tu ne respectes rien, Thésée, comment peux-tu faire de l'esprit dans un moment aussi grave ?* Je recule de quelques pas. Il me retient brutalement par les épaules :

— Thésée, si tu franchis la porte du siège maintenant sans te retourner, ils te laisseront partir. C'est ta dernière chance.

Je lève la tête vers lui. Ses yeux sont luisants, un peu exorbités derrière ses lunettes en écaille. Est-ce qu'ils me laisseraient vraiment partir ? Je n'en suis pas sûr. Burke est trop heureux de me tenir à sa merci. Il serait bien capable de me poursuivre avec un chandelier dans la bibliothèque, moi je répondrais avec le poignard dans la cuisine, et

tout ça finirait en partie de Cluedo géante. Je repousse doucement mon vieil ami un peu tremblant.

— Tu diras à maman que...

Que quoi ? Mon esprit est vide. L'image de ma mère y flotte un instant, puis disparaît.

— Je ne sais pas. Je te fais confiance, tu trouveras les mots.

— Toc toc toc ?

Thomas passe une tête par la porte entrebâillée. Jusqu'ici tout est normal, mais quand il s'avance sur le seuil, et Carmel après lui, je dois me mordre les lèvres pour ne pas rire. Ils n'y ont pas coupé, c'est à peine s'ils ne trébuchent pas dans les pans de leurs robes. Les manches, trop longues elles aussi, tombent sur leurs mains. Ils ressemblent à deux pères Noël après une cure d'amaigrissement.

— Vous savez que vous n'êtes pas obligés, hein ?

— On a d'abord dit non, mais j'ai cru que Burke allait faire une attaque, maugrée Carmel en roulant les yeux. Ça pèse une tonne cette saloperie, et, en plus, ça gratte.

Derrière nous, Gideon passe sa robe. Il noue la corde autour de sa taille et ajuste la capuche sur ses épaules. Puis il prend un des athamés de cérémonie et le glisse à sa ceinture. Il tend les deux autres à mes amis :

— Ne vous inquiétez pas, ils ont déjà été aiguisés.

Carmel et Thomas échangent un regard nerveux, mais leur main est ferme quand ils se saisissent chacun d'un manche.

— J'ai réussi à joindre Morfran. Pour résumer la conversation, il dit qu'on est inconscients.

— « On » ?

— Heu, surtout toi en fait, on ne peut rien te cacher.

On se regarde avec un sourire. Morfran peut dire ce qui lui chante, du moment qu'il veille sur Thomas pendant le rituel, je suis tranquille. Je m'éclaircis la gorge. C'est le moment des dernières instructions. Je me déteste de leur demander encore quelque chose, mais il le faut bien.

— Je ne sais pas dans quel état je serai quand tout sera fini et que j'aurai ramené Anna. Mais si jamais ils essayaient de la...

— Alors là, je ne me fais aucun souci pour elle, me coupe Thomas. Le premier qui l'approche, elle lui mettra son poing dans l'estomac et on le verra ressortir de l'autre côté.

Voyant mon air dubitatif, il ajoute :

— Enfin, au cas où, j'ai un ou deux sortilèges dans ma manche qui les ralentira.

— Dommage qu'ils n'acceptent pas les battes de baseball dans les avions, songe Carmel. Tiens mais j'y pense, comment est-ce qu'on rapatriera Anna à Thunder Bay ? Son passeport doit être expiré depuis longtemps, ça va poser problème, non ?

On éclate tous de rire, même Gideon. Il hoquète encore quand il pousse gentiment Thomas et Carmel vers la porte.

— Il est l'heure. Partez en avant, on arrive.

Ils s'exécutent et me serrent maladroitement le bras sur le chemin de la sortie. Je me retourne vers Gideon :

— Est-ce que tu pourras t'occuper d'eux si jamais...

— Allons, mon garçon, me répond le vieil homme en posant sa main ridée sur mon épaule. Ça va de soi. Je veillerai sur eux comme sur mes propres enfants.

Si vous vous lassez de votre intérieur ultra sophistiqué et que vous voulez lui donner une touche flippante, remplacez l'électricité par un éclairage à la bougie. Dépaysement garanti ! Je reconnais à peine les couloirs du sanctuaire, transfiguré par les centaines de petites flammes qui clignotent au niveau du sol, nimbant les dalles de béton coulé de reflets délicats. Les autochtones ont laissé leurs costards et leurs tailleurs guindés au placard. Chaque membre qu'on croise porte son lot de tissu rouge et s'arrête pour me bénir au passage. Du moins c'est comme ça que j'interprète leur geste de la main, mais, si ça se trouve, il s'agit tout aussi bien d'une malédiction. Ça m'inspire de leur répondre par un autre geste, un seul doigt levé, mais ils risqueraient de le prendre mal – à raison.

Gideon me guide dans un dédale de couloirs sombres. Le dernier boyau dans lequel nous tournons est sans issue. Deux énormes panneaux en chêne se dressent devant nous. Gideon s'arrête devant leur surface lisse. Il n'y a pas de poignée, et je me demande si on va devoir forcer l'entrée avec un bélier. On ne sait jamais avec ces stupides rituels. Soudain, un craquement déchire le silence et les deux battants s'ouvrent sur un gigantesque trou noir.

— Torche ! réclame Gideon.

Sur ma droite, un homme sort de l'ombre dans laquelle il était resté caché jusque-là. Je sursaute. Il allume un long flambeau à la bougie la

plus proche et la tend à Gideon qui s'avance vers le vide.

— Attention !

Je crie mais, au lieu de basculer dans le néant, Gideon s'arrête sur le premier degré d'un escalier en granit.

— Enfin Thésée, je sais encore ce que je fais ! maugrée-t-il.

À ma décharge, cet endroit a de quoi vous rendre paranoïaque, avec ses portes dérobées, ses agents cachés, et ses gouffres qui n'en sont pas. J'essaie de me rattraper et bredouille :

— Excuse-moi, j'ai eu peur que tu ne te prennes les pieds dans ta robe.

Les marches sont hautes et descendent à pic. Gideon a beau grommeler qu'il n'est pas encore totalement sénile, il redouble de précaution. Je m'engouffre à mon tour dans la spirale vertigineuse qui s'enroule sur elle-même. L'escalier tourne tellement que je n'arrive plus, au bout d'un moment, à évaluer la profondeur à laquelle on s'est enfoncés. Il fait de plus en plus froid et humide. J'ai l'impression de pénétrer dans les entrailles d'un monstre marin.

Je distingue à peine, à la lueur tremblotante de la torche, le mur qui nous accueille en bas. Gideon le contourne et disparaît. Je me dépêche de le suivre, et débouche soudain sur une immense pièce ronde inondée de lumière. À un mètre du sol, la muraille est creusée pour accueillir trois rangées de cierges, l'une noire, l'autre blanche, et au milieu un mélange des deux.

Une armée de robes nous fait face, rangées sur une ligne en demi-cercle, comme dans un amphithéâtre romain. J'observe les visages, obscurcis par les lourdes capuches rabattues sur les fronts. Ils sont tous ridés, à l'exception de ceux de Thomas et Carmel, à l'extrémité. Je mets un peu de temps à les repérer, masqués jusqu'aux yeux par le rabat rouge. Thomas se tient droit comme un i, et cache comme il peut le bout de ses Converse. Il doit trouver que ça fait déplacé. Carmel, comme d'habitude, se fiche du protocole : une mèche de cheveux blonds s'aventure carrément sur son épaule. Ils m'adressent tous les deux un petit signe de tête nerveux. Burke se détache comme une clé de voûte au milieu de ses disciples. L'heure n'est plus aux grands sourires hypocrites, et il nous regarde sans ciller, la mâchoire serrée, le menton aiguisé comme un silex. L'éclairage révèle toute la dureté de ses traits, et pour la première fois je vois la vérité de son âme méchante se refléter sur sa figure.

Chaque participant a un athamé glissé dans la corde de sa ceinture. Ils ont beau être faux, ils n'en sont pas moins tranchants. Je réalise

tout d'un coup que si les choses tournent mal, mes amis pourraient finir comme Jules César. J'espère que ça n'a pas échappé à Gideon et qu'il a un plan B pour éviter d'avoir la peau trouée de vingt-trois coups de couteau.

Thomas relève légèrement sa capuche pour attirer mon attention. Puis il lève le nez : le plafond est trop haut, la lumière des cierges ne monte pas jusqu'à lui. Impossible de savoir où finit la muraille, ni ce que cachent les ténèbres qui nous surplombent. Thomas pense la même chose que moi : cet endroit nous glace le sang. On s'y sent coupé de tout, déjà retiré du monde. Un véritable tombeau.

Le temps s'égrène sans que personne ne parle. Les yeux qui se posent sur moi trahissent l'impatience. Au fond, ces tarés ne sont là que pour une chose : récupérer leur précieux athamé. J'entends d'ici leurs clameurs fétichistes. *Ne comptez pas sur moi pour entrer dans votre jeu, les mecs. Tant que je n'aurai pas récupéré Anna, vous n'aurez pas voix au chapitre.*

Ça commence à devenir lourd, tout ce cirque. Qu'est-ce qu'on attend ? Mes mains se mettent à trembler malgré moi. Je serre les poings pour ne rien en laisser paraître. Un bruit de pas se rapproche, venu de l'escalier. Je me retourne pour voir Jestine faire son entrée, encadrée par Hardy et Wright. Un murmure parcourt le groupe à l'arrivée de la championne. Ou alors c'est lié au fait qu'elle ne porte pas non plus de robe ? Elle a dû refuser de s'encombrer. Ce détail me rappelle combien on se ressemble... ou alors c'est du pur bon sens ? Les deux, peut-être. Elle se poste à côté de moi et tente de m'adresser son petit sourire en coin. Je suis incapable de voir en elle une ennemie. C'est de la folie sans doute, mais même à l'orée du duel fatal qui va nous opposer, je la trouve chouette. Sa tenue de combat est simple, débardeur blanc et jean noir. Je ne remarque pas de médaille providentielle ni de talisman. Une légère odeur de romarin flotte autour d'elle. Mince, j'aurais dû y penser moi-aussi. Deux courroies en cuir sont fixées à ses cuisses, façon Lara Croft. Je n'arrive pas à identifier le manche que je vois dépasser d'un fourreau. Un couteau peut-être ? Ses deux chaperons se retirent par l'escalier. Jestine embrasse l'assistance d'un coup d'œil, et le cercle se referme autour de nous. Burke prend la parole d'une voix douce :

— Vraiment, nous ne pourrions pas vous convaincre de changer d'avis, Cassio ?

— Je ne reculerai pas, même si c'était encore possible.

Son rictus insidieux ferait peur à un assassin de première classe.

— Tout a été préparé pour vous ouvrir le chemin. Il ne vous reste

plus qu'à pousser la porte et vous déboucherez sur ce que vous cherchez. Mais, avant cela, vous devez chacun choisir la personne qui vous servira de fanal. Elle agira comme une balise, un point de repère pour repasser dans notre monde.

Le nom de Gideon se forme sur mes lèvres...

— Thomas ! dis-je d'une voix forte qui me surprend moi-même.

Il sursaute, le front plissé, l'œil hagard. Il fait son possible pour se montrer digne de l'honneur, mais s'il pouvait se retourner et vomir dans un coin il le ferait. Le choix de Jestine est sans surprise :

— Colin Burke.

Thomas fait un pas en avant, plus pâle que jamais. Il prend l'athamé à sa ceinture et serre la lame dans sa main gauche. Quand il tire d'un coup sec, j'ai peur qu'il ne s'évanouisse à la vue du sang qui gicle dans son poing fermé, mais il ne bronche pas. Il essuie le couteau sur sa robe, le remet à son côté, puis racle sa paume sanglante avec le pouce de sa main droite. Le liquide est encore chaud quand il l'applique sur mon front, sous le regard abasourdi de Carmel. Elle aussi pensait que j'allais choisir Gideon.

À côté, Burke et Jestine accomplissent le même rituel. Quand elle se tourne vers moi, je dois me contenir pour ne pas nettoyer la marque brillante tracée par le type que j'abhorre. Elle est déterminée, anxieuse, impatiente. Je le sais, je me sens tout pareil. L'imminence de l'action aiguise nos perceptions. Chaque détail de son visage m'apparaît avec une précision nouvelle. Ma lucidité s'accroît avec les battements de mon cœur. Je reconnais cette sensation, elle s'approche de l'absolue plénitude qui m'envahit lorsque je traque un fantôme, l'athamé à la main, sûr de ma réussite et de ma vocation.

Sur un signe de Burke, les membres de l'Ordre sortent leurs athamés. Carmel suit le mouvement, hésitant juste un quart de seconde avant de s'entailler la main avec une grimace. Puis l'assemblée toute entière tend le bras, paume ouverte pour que le sang coule sur les carreaux de mosaïque jaune. Soudain les mille cierges autour de nous s'embrasent et ne forment plus qu'une seule boule de feu. Une vague d'énergie balaie l'intérieur du cercle. Nous chancelons, Jestine et moi, comme sous le souffle d'une bombe. Quand je retrouve mon équilibre, je ne sens plus la terre sous mes pieds. Pourtant mes semelles sont toujours en contact avec le sol, mais le flux magique qui nous entoure lui fait perdre toute densité. Les volumes s'estompent, la surface sur laquelle nous reposons n'est plus vraiment réelle.

— Allez, Cas, c'est le moment.

— Le moment de quoi ? dis-je en fixant Jestine.

— Ils ont fait leur partie du boulot, ils nous ont guidés au seuil de la porte. Maintenant c'est à nous de le franchir.

J'ai soudain le cerveau noyé par la puissance de la magie qui nous enveloppe. Je suis incapable de penser. Mon regard erre à la recherche d'un appui, mais je ne parviens plus à distinguer les visages sous les capuches baissées. La panique me serre la gorge, quand soudain Thomas surgit dans mon champ de vision, aussi net que s'il avait un projecteur braqué sur lui. Sa présence me remet d'aplomb. Une volonté qui me dépasse anime ma main. Elle brandit mon athamé sans même que je m'en rende compte. Je le regarde briller à la lumière des flammes immenses qui lèchent les murs.

— Les dames d'abord, dit Jestine, plantée devant moi.

Elle dirige la pointe du couteau vers son nombril.

— Non !

Je suis à deux doigts de lâcher l'athamé, mais Jestine me retient. Non, c'est impossible ! L'horreur du sacrifice qu'ils nous demandent prend toute sa dimension. Jusqu'ici j'avais refusé de me le représenter, refoulant l'idée très loin dans un coin de ma tête. En principe, on s'en tire avec de simples éraflures, dans ce genre de rituel, rien de plus. Sauf qu'évidemment, ce n'est pas comme ça qu'on verse « tout le sang de ses artères ». L'intitulé a toujours été clair. Je recule. Jestine m'attrape par le poignet et murmure entre ses dents serrées :

— Plus on est de fous...

Sans finir, elle se jette contre moi. La lame déchire la peau sans aucun effort, lentement mais sûrement. Je reste interdit devant l'impensable. C'est un cauchemar.

— Jestine !

C'est trop tard, crier ne nous ramènera pas en arrière. Mon hurlement se meurt, sans écho. Jestine est pliée en deux, le couteau enfoncé dans l'estomac jusqu'à la garde. Quand je le retire d'un coup sec, le métal sort trempé d'un rouge translucide. Elle tombe à genoux, les mains pressées sur le ventre. Un mince filet de sang tache le débardeur blanc. On pourrait croire que la blessure est superficielle. Mais ce n'est que le début. Bientôt ses doigts ne contiennent plus le flot noir et épais qui se déverse de la plaie. La vie s'échappe à gros bouillons de son corps.

Elle semble perdre substance à son tour, comme le sol tout à l'heure. La matière se dérobe, ses bras, ses jambes ne sont plus solides. Elle est en train de passer de l'autre côté.

Je ne réfléchis pas. La douleur est foudroyante. J'ai retourné l'arme contre moi. Le tranchant du poignard se fraye un chemin dans mes entrailles ; le monde bascule. Mon âme est aspirée par le trou creusé au plus profond de mon être. Je serre les dents et pousse la lame. Je le fais pour Jestine. Je le fais pour Anna. Mes jambes ne me supportent plus. Je m'effondre, le noir m'enveloppe.

CHAPITRE 26

Le vide. Le néant. La mort. Je ne veux pas ouvrir les yeux. Il n'y a plus de raison, plus de sens, rien qu'une surface dure qui m'écrase le front, la poitrine, les hanches. Ni froide, ni rugueuse, elle n'existe que par ce poids qui menace de faire exploser chaque parcelle de ma carcasse. Je ne sais pas combien elle mesure, si elle me recouvre tout entier, si je suis encore d'un seul tenant. Je n'ai rien à faire ici. C'est trop tôt pour moi. Il n'y a pas de lumière, pas d'obscurité. Ni chaleur, ni froid. Tous les contraires s'annulent, il ne reste que le rien et le silence.

Si je continue de penser, mon crâne va exploser. Ou alors c'est la pression de cette dalle qui va le fendiller comme une coquille d'œuf. J'écouterai les morceaux tomber par terre et je connaîtrai le repos.

(Cas, ouvre les yeux.)

J'ai les yeux grands ouverts ! C'est juste qu'il n'y a rien à voir.

(Ouvre les yeux. Respire.)

Je suis au-delà de la logique, je n'ai plus de fonction vitale. Le vide, le néant, la mort ! Je n'ouvrirai pas les yeux sur un non-lieu. Pas d'horizon, pas de fin, pas de mots. Cet endroit, c'est la fréquence inaudible dans le cri d'un fou.

(Concentre-toi sur ma voix. Je suis là. Je sais combien c'est dur, mais il *faut* que tu y arrives. C'est ton esprit qui a la clé. Fais confiance aux pouvoirs de ton cerveau.)

Mon cerveau est en miettes. Matière grise ? Il n'y a plus de matière. J'ai fait tout ce chemin pour m'abîmer dans un trou noir. Je me rappelle vaguement. L'humain a besoin de respirer. De manger. De rire.

De l'air.

Les contours flous de la silhouette de Jestine se dessinent dans un brouillard.

— C'est bien, vas-y doucement.

Petit à petit, la vue me revient. Je croyais ne rien distinguer d'autre que les sillons de la pierre qui m'écrase, mais il n'en est rien. Je suis allongé sur le sol. Ce renversement me donne le vertige. Comment est-ce possible ? Je n'arrive à bouger aucun de mes membres, rivé par une

pesanteur inouïe. Je me sens comme les poissons tirés de l'eau par les pêcheurs et jetés sur le pont d'un bateau : le bois comprime leur chair jusque-là habituée à l'enveloppe accueillante des flots. Leurs branchies se gonflent en vain, incapables de traiter l'air qu'ils respirent. Mes poumons font exactement pareil. Ils s'agitent, se remplissent, mais aucun oxygène n'est relayé dans mon sang, seul le vide dilate ma poitrine. La sensation est abominable. Mes doigts se crispent autour de ma gorge.

— Ne panique pas, continue à respirer. Ce n'est pas grave si ce n'est pas réel. Ce qui compte, c'est le réflexe. Il ne faut pas le perdre.

Jestine pose sa main sur mon bras. C'est doux, plus que tout ce dont je me souviens. Est-ce qu'on est ici depuis longtemps ? J'ai l'impression que ça fait des heures. Ou à peine une seconde. Peut-être que dans cet endroit c'est pareil ?

— Nous ne sommes plus des créatures de chair. C'est notre esprit qui contrôle tout. Regarde.

Elle passe un doigt sur mon ventre. Je me rétracte, prêt à hurler de douleur, mais je ne sens rien. Là où devrait s'ouvrir une plaie béante, ma peau est intacte. Mon T-shirt sec. Je regarde Jestine avec stupeur. Un nouveau vertige me saisit.

— Résiste, Cas. Tu n'as pas besoin de ça.

Je baisse les yeux : une petite tache sombre s'élargit au niveau de mon nombril, imprègne le tissu de rouge.

— Tu n'as pas besoin de ça, répète doucement Jestine, pas ici. Nos blessures ne sont pas de ce monde. Laissons-les de côté pour l'instant. Nous ne pourrions pas les ignorer toujours : il faudra revenir avant que nos corps se vident entièrement. Sinon, nous serons morts.

— Revenir ? Mais comment ?

— Regarde derrière toi.

Hein ? Derrière moi, il n'y a que la pierre sur laquelle je repose. Je hausse un sourcil interrogateur, mais Jestine a l'air très sérieux. Je m'exécute et tourne la tête. Thomas ! Il est là, penché sur mon épaule comme un perroquet fidèle. Je ne vois d'abord que lui, mais si je plisse les yeux, toute la salle du rituel se dessine en arrière-plan. Les sentinelles en robes rouges ont toujours la main tendue, et leur sang goutte lentement sur le sol. À leurs pieds, deux silhouettes recroquevillées sur elles-mêmes. C'est étrange de contempler sa propre dépouille.

— On est passés de l'autre côté du miroir.

— Oui, si tu veux, sauf qu'on n'est pas encore morts, et que seule notre âme a fait le voyage. Ton T-shirt, tes poumons, tout ça, ce n'est qu'une illusion, une reconstitution nécessaire opérée par l'esprit. Il n'y a qu'une chose qui s'est matérialisée concrètement ici, c'est ton athamé.

Je sens soudain le manche dans ma main, réconfortant, solide. Un coup d'œil furtif achève de me rassurer : la lame est propre, le métal brillant. Je suis tellement ému par cette présence familière, tellement heureux de me sentir un allié au milieu de la désolation, que je serais tenté de me le plonger dans le ventre une deuxième fois, pour lui prouver ma dévotion.

— Allez, debout maintenant.

Jestine se relève et me tend la main. Son corps ne projette aucune ombre au sol. Il est lumineux dans un univers sans lumière, sa tête se découpe sur un immense ciel noir. Sans étoile. Sans profondeur.

Je refuse son aide et me contorsionne pour me remettre sur pied tout seul.

— Comment sais-tu autant de choses sur cet endroit ?

J'aimerais qu'on m'explique comment fonctionne la gravitation, ici. J'ai un mal fou à me mouvoir, le simple fait de bouger ma jambe me coûte des efforts infinis. La perspective aussi est bizarre. Je ne sais plus si je vois à des kilomètres à la ronde, ou pas plus loin que le bout de mon nez. Rien n'a de dimension, il n'y a pas de distance, pas de limites. Le paysage n'a aucun relief, il existe sans être vraiment là. Un univers de pierre, du sol crayeux aux murailles qui se dressent çà et là, comme les versants d'une falaise tronquée.

— J'ai épluché les archives de l'Ordre. La mémoire des pères fondateurs s'est transmise de génération en génération, et si la plupart des documents se sont perdus, j'ai pu reconstituer leur épopée à la recherche du métal pour forger l'athamé.

— Tu es tellement mieux préparée que moi... Tu pourrais me semer ici en deux temps, trois mouvements.

Jestine jette un coup d'œil anxieux derrière son épaule. Je suppose qu'elle cherche le regard de Burke. Si Thomas est en permanence dans mon dos, son fanal à elle doit aussi être à son poste.

— Si ton destin est de mourir ici, je ne te serai d'aucun secours quoi qu'il arrive. De toute façon, je te l'ai dit, Cas, je ne suis pas là pour te tuer. En revanche, ne compte pas sur moi pour t'aider à sauver ta copine. J'ai mes propres projets.

Je ne dirai pas que je suis déçu, mais j'ai quand même besoin de

serrer l'athamé pour me donner du courage. Au moins Jestine a eu la délicatesse de ne pas appeler Anna le « monstre » ou la « meurtrière ». Il y a du progrès.

— Combien de temps j'ai devant moi ?

— Je ne peux pas te dire. Ce n'est pas quantifiable ici, tu as dû remarquer que ce monde n'obéit pas aux mêmes lois que le nôtre. Je n'ai pas pris de montre parce que je ne voulais pas me donner mal au cœur en voyant les aiguilles s'affoler dans tous les sens. Tu saurais dire, toi, combien de temps s'est écoulé depuis qu'on a joué les kamikazes de l'autre côté ?

— Je n'essaierai pas, de toute façon je me tromperais.

— Tu as tout compris, conclut-elle avec un sourire.

La balle est dans mon camp alors. Seulement c'est difficile de décider où aller et quoi faire dans un environnement qui n'a pas de sens. Je suis perturbé par la passivité et la geignardise inhabituelles dont je fais montre. Je meurs dans une autre dimension et je ne me sens capable que de rester planté à m'apitoyer sur mon sort. À ce rythme-là, mon corps terrestre sera bientôt rendu à ma mère éplorée, enterré et oublié une bonne fois pour toutes. Il faut que je me secoue, c'est dans la tête que ça se joue. Je rassemble ce qu'il me reste de volonté pour soulever un pied et le placer devant l'autre.

Chaque pas me tire une grimace. Le contact du sol me laboure la plante des pieds. Je ne pensais pas qu'un corps immatériel pouvait autant souffrir. Ou alors c'est que mon cerveau est un mauvais cordonnier, incapable de concevoir des semelles décentes. Nouvel élan de pessimisme :

— Ça ne sert à rien. Il n'y a personne d'autre que nous, ici. Nous et le vide.

— Si tu la cherches, tu la trouveras. C'est la règle de ce lieu : la volonté est maîtresse. Concentre-toi et tu verras surgir l'objet de tes désirs au prochain tournant.

— Quel tournant ? Je ne sais même pas dans quelle direction je marche.

— L'important ce n'est pas de savoir, c'est de croire.

— Dis donc, ça va la philosophie de comptoir ?

Ça la fait rire en plus ! J'essaie de me rappeler que c'est l'Ordre qui l'a désignée, qu'elle n'a pas choisi d'être là. Elle roule des mécaniques, mais au fond je suis sûr qu'elle a peur. Elle regarde à droite et à gauche, à l'affût de quelque chose. C'est fou que, au milieu de tout ça,

elle prenne le temps de m'aider, de me conseiller. Ma supposée rivale se révèle le meilleur guide dont j'aurais pu rêver au milieu de ce cauchemar.

Tout d'un coup, une paroi de caillasse noire se dresse devant nous, ruisselante d'humidité. En une seconde, un réseau de murailles nous encercle, denses et intriquées. Un vrai labyrinthe, solide, inamovible, comme s'il avait toujours été là. C'est quoi ce bordel ? *Thomas, j'ai besoin de toi ! Dis-moi ce que je dois faire. Avancer ou retourner sur mes pas ? Est-ce le bon chemin ?* J'ai beau me dévisser le cou pour mieux le voir, il ne réagit pas. Il ne m'entend pas. Ses yeux sont rivés sur le sol de la cave, alarmés par l'état du Cas qui gît devant lui.

Une forme arrête mon regard, à quelques pas devant nous. La carcasse d'un animal, dévorée par les insectes qui grouillent encore sous la fourrure blanche. Difficile de dire s'il s'agissait d'un gros chat ou d'un chien. Vu la forme des pattes, ça aurait même pu être un veau. Mais je m'en fiche, je ne cherche pas à savoir ce qu'il fait là, je le laisse derrière sans poser de question. Pas le temps pour la curiosité morbide. Nous avançons ; un pan de roche calcaire nous barre soudain le chemin. Il vient de pousser là, sans prévenir. Heureusement on peut l'escalader. Jestine pointe un doigt hésitant :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Des lettres noires se détachent sur la pierre blanche : MARINETTE AUX BRAS SECS. En dessous de l'étrange inscription, une esquisse grossière représente un bras décharné prolongé par une main osseuse. Une épaisse croix noire signe le tout, dégoulinante de peinture fraîche. La marque du vaudou. Morfran saurait sûrement répondre à Jestine. Moi, je veux juste me tenir le plus éloigné possible de ce truc.

— N'allons pas par-là.

— Là ou ailleurs, ce sera toujours la même chose, observe Jestine en haussant les épaules.

Nous longeons le mur, et le paysage se transforme à nouveau. Les murailles sombres arborent désormais des couleurs indéfinissables, entre l'ocre et le marron. L'une d'elles se matérialise droit devant nous, démesurément haute. La teinte jaunâtre s'éclaircit à vue d'œil, jusqu'à devenir transparente et lisse comme la glace d'un iceberg. Une masse se dessine à l'intérieur, prisonnière. Je passe une main sur la surface. Mes doigts ressortent noirs de crasse. Je gratte la paroi à la pointe de mon couteau, éliminant la pellicule sale qui l'obscurcit. Deux yeux jaunes jaillissent devant moi, révoltés par la rage. Je recule, mais cette fois la curiosité est la plus forte. Je continue de gratter jusqu'à révéler une chemise tachée de rouge. Les habits de

l'assassin sont encore trempés du sang de sa femme. Le cou est violet, la nuque brisée. Je suis nez à nez avec Peter Carver, le premier fantôme que j'ai tué.

— Qui c'est ce type ?

— Rien, juste une vieille connaissance.

Je nous revois comme si c'était hier lutter sur le tapis mité de son horrible baraque, lui essayant de m'étrangler avec sa ceinture, moi me débattant comme un chiot apeuré. Je sens encore la pression du cuir contre ma gorge et l'athamé s'enfoncer dans sa bedaine adipeuse. Une minuscule fissure apparaît juste au dessus du front de Peter. La glace qui le tient enfermé se craquèle doucement.

— Ne te laisse pas impressionner, Cas, ce n'est qu'un test.

L'entaille s'élargit, une véritable crevasse menace de fendre le bloc en deux.

— Ressaisis-toi ! Tu dois le contenir, Cas, c'est de l'histoire ancienne. Juste un vieux démon.

— Je n'y arrive pas, je ne comprends pas ce que tu me demandes. Je veux juste partir, ne plus le voir.

Je bats en retraite, aussi rapidement que me le permettent les deux enclumes qui me servent de pieds. Je tourne à gauche, puis à droite. Je ne sais plus où je suis. Qu'est-ce qui m'arrive ? Ça ne me ressemble pas de fuir comme ça ! Il ne manquerait plus qu'on se perde. Le fantôme ne nous a pas suivis. Il n'y a aucun bruit derrière nous. Je ralentis. Si ça se trouve, cette fissure était le fruit de mon imagination. Peter Carver lui-même ! Maudit endroit.

— Plus de peur que de mal, dis-je en me tournant vers...

Personne. Jestine a disparu. Non, ce n'est pas possible. Je reviens sur mes pas. Comment ai-je pu prendre la poudre d'escampette et la laisser seule ? J'ai paniqué, je me suis tiré, et surtout je l'ai laissée face à *ma* victime, comme si c'était à elle de gérer les projections de ma mauvaise conscience. Lâche, lâche, lâche !

— Jestine !

Ça ne sert à rien, il n'y a pas d'air pour porter ma voix. Je refais exactement le même parcours en sens inverse. Tourner à gauche, puis à droite.

— C'était là ! Je suis sûr que c'était là.

Oui c'était là, mais la place est vide. Aucune trace de Jestine ni de Peter. La muraille est intacte, abrupte et stupide. Pourquoi ?

— Jestine !

Elle aurait dû préciser qu'on ne devait pas se séparer ! J'aurais fait plus attention ! Ou alors elle aurait dû me suivre. Une crampe horrible contracte mes abdominaux. Je touche mon ventre : mes mains sont rouges et humides.

Ressais-toi ! Tu n'as pas besoin de ça.

Je dois rester concentré. Fermer les yeux, laisser mes poumons faire leur travail. Inspirer, expirer.

Au bout de quelques secondes, je sens la tache se résorber sous mes doigts. Un souffle d'air frais me caresse le visage. Quoi ? Le vent n'a pas droit de cité, ici. Celui-ci colporte dans son sillage un son épouvantable. Un ricanement suraigu, hystérique. C'est une voix de fille, mais ça ne peut pas être Anna. Encore moins Jestine. Putain, que je hais cet endroit ! La folie est partout, contagieuse, elle s'insinue dans mon crâne comme ce vent de malheur. Un bruit de pas résonne à mon oreille. Je me retourne : personne. Qu'est-ce que je fais ici, déjà ? Je commence à oublier. Une pression insoutenable me compresse l'épaule. Je me suis appuyé contre la falaise sans même m'en rendre compte. Une bourrasque me fouette le visage, et avec elle revient le rire cinglant. Je veux que ça s'arrête, je ferme les yeux. Soudain, ce n'est plus la bise qui me balaye la figure, mais une matière soyeuse. Une cascade de cheveux blonds-roux contre laquelle ma joue repose. Je fais un bond en arrière. Le buste d'Emily Danagger sort à moitié de la paroi, réminiscence de son horrible destin d'emmurée vivante. Pourquoi est-ce qu'ils reviennent tous me tourmenter ? Je la dévisage. C'est bien le portrait de Cait Hecht tout craché, malgré la peau tombante et les orbites creuses. Je chuchote son nom à voix basse ; la morte se renforce dans le roc, un sourire sinistre sur les lèvres.

Je prends mes jambes à mon cou sans attendre qu'elle réapparaisse. Des rochers poussent sur mon chemin exprès pour me faire trébucher, mais je ne m'arrête pas, je cours comme jamais je n'ai couru, poursuivi par ce rire aux accents désespérés. Les éclats tranchants de la voix aiguë cèdent place à un chuchotement rauque, une cacophonie de ferraille broyée au fond d'une gorge. Insupportable. Je m'arrête et plaque mes mains sur mes oreilles. C'est alors seulement qu'un relent douceâtre me brûle les narines. La même fumée âcre et sucrée qui remplissait ma chambre ce fameux jour d'automne. La dernière odeur qu'a sentie mon père avant de mourir. Celle de l'homme obeah. Tout proche.

L'athamé se met à chanter. Je m'allège de cent kilos. Soulagé. Je n'en reviens pas. C'est donc le monstre que je cherchais sans le savoir. Comment a dit Jestine déjà ? L'objet de mes désirs ? J'aurais cru

qu'Anna m'apparaît en premier, mais non, c'est mon pire ennemi qui se dresse au prochain tournant, au cœur de ce labyrinthe qui semble avoir été dessiné pour me mener à lui.

Je fais tourner mon couteau avec dextérité soudain animé d'une ardeur guerrière. Caché par l'arête du mur, je m'avance prudemment pour l'observer. Les épaules voûtées, la veste de smoking vert foncé, les dreadlocks à moitié pourries, je reconnais tout. Mon cœur se gonfle de haine. *Assassin. ASSASSIN ! Tu as tué mon père, tu as sali sa mémoire en t'appropriant le pouvoir de l'athamé. Tu m'as volé la fille que j'aime. L'heure est venue, tu vas payer !*

Je dis ça, mais je ne me résous pas à attaquer. Un doute me freine : si on se blesse dans ce monde, quelles sont les conséquences ? Vous savez ce qu'on dit, quand on se sent mourir en rêve, c'est qu'on meurt pour de vrai dans son sommeil. Est-ce pareil ici ? Ça m'ennuierait un chouia. D'ailleurs, je ne sais pas si mes yeux me trompent ou si c'est l'absence de perspective, mais j'ai l'impression que l'homme obeah est plus grand que dans mes souvenirs. Comme si son dos comptait vingt vertèbres de trop et que ses jambes avaient gagné quelques jointures supplémentaires. Il est penché au-dessus d'une sorte d'autel, trop absorbé par une tâche mystérieuse pour déceler ma présence. Ses mains s'agitent fébrilement comme les pattes d'une araignée qui tisse sa toile.

Les gestes sont amples, maîtrisés. Sur terre, chacun de ses mouvements était saccadé, mal articulé ; ici, il est comme un poisson dans l'eau. Les mots d'Anna me reviennent à l'esprit : son monde, ses règles.

Une bobine de ficelle blanche se dévide à ses pieds. Il allonge un bras démesurément long et tire le fil, puis il se baisse à nouveau. Je n'en vois pas plus, son corps nouveau fait écran.

J'ai envie de fondre sur lui, mais me dévoiler trop tôt serait stupide. Profitons qu'il ait le dos tourné pour en savoir plus. Une volée de marches se découpe dans la roche juste à ma droite. Je ne les avais pas remarquées jusqu'ici. Sans doute viennent-elles d'apparaître parce que j'en avais besoin ? Je commence à entrevoir les avantages de cet endroit. Je grimpe silencieusement et atteins un promontoire. Je rampe à plat ventre jusqu'au bord de la falaise, tends le cou et manque basculer dans le vide devant l'horreur du spectacle qui s'offre à moi.

Sur l'autel, qui ressemble à s'y méprendre à une pierre tombale, Anna est étendue, ligotée avec l'horrible ficelle de boucher qui lui rentre dans la peau, tachée de son sang. L'homme obeah met la touche finale à son œuvre : il lui coud les paupières d'une main habile. La bouche, elle, est déjà suturée de croix blanches.

C'est insoutenable, et pourtant je ne peux pas détacher mes yeux de la scène tandis qu'il fait un dernier nœud et tranche le fil d'un coup de dents. Il se recule pour admirer le travail. Son bras télescopique se déploie pour caresser la tête d'Anna, comme si c'était une poupée. Il s'approche et se penche sur elle, pour lui murmurer quelque chose à l'oreille ou déposer un baiser sur sa joue, je ne sais pas. Rien ne laisse présager de la suite. Son bras se lève dans les airs, s'y attarde juste le temps pour moi de voir ses doigts se transformer en épieux acérés. Une seconde après, l'instrument de torture fond sur sa proie avec une vitesse foudroyante. Les pointes transpercent l'abdomen d'Anna. Le bourreau exulte, renverse la tête en arrière tout en tournant lentement le poignet, fourrageant dans les entrailles de sa victime.

— Non !

Anna se contorsionne comme un ver cloué au sol. Je pousse le hurlement que sa bouche cousue ne laisse pas passer. Je pleure les larmes qui brûlent ses paupières closes.

L'homme obeah lève la tête vers moi dans un mouvement fulgurant. La sidération se lit sur sa face ravagée. Les sutures qui lui ferment les yeux ne sont pas pareilles qu'avant. Elles se sont transformées en deux énormes croix noires qui lui mangent le visage, et à travers lesquelles suinte un liquide rougeâtre. Dieu seul sait quels pouvoirs supplémentaires il a emmagasinés en six mois.

Je brandis l'athamé, révélant la lame éblouissante. Un son inhumain sort de la bouche du monstre. Je ne sais pas si c'est de l'effroi, de la fureur, ou de la pure démente. Ce qui est sûr, c'est qu'il bat en retraite. Le voilà qui recule jusqu'à se heurter au mur derrière lui. Un dernier regard vers moi, et il disparaît dans les méandres du labyrinthe.

Je ne perds pas une minute et me laisse glisser le long de la falaise escarpée sans perdre Anna de vue. J'ai trop peur qu'elle se désagrège, avalée par cet univers absurde comme Jestine tout à l'heure. Je heurte le sol de plein fouet avec la légèreté d'un sac à patates. Ma hanche et mon épaule trinquent, ça fait mal, très mal même, sans parler de la faiblesse au creux de mon ventre qui commence à se faire sérieusement sentir. Mais je m'en fiche. Je me jette à genoux devant la pierre tombale :

— Anna ! C'est moi !

Je voudrais trouver autre chose à lui dire, mais les mots ne viennent pas. Ceux-là n'ont pas l'air de l'atteindre. Elle se tortille dans tous les sens, les mains crispées comme des serres. Une dernière convulsion plus violente la rejette sur la pierre où elle repose enfin, immobile.

Tout est silencieux. L'homme obeam s'est volatilisé. Le passage par lequel il s'est engouffré s'est refermé derrière lui. Je voudrais qu'il ne retrouve jamais son chemin, mais j'abandonne vite cet espoir naïf. On ne se perd pas dans sa propre demeure.

— Anna...

Je passe un doigt sur les cordes qui lui meurtrissent la chair. Je pourrais les sectionner d'un coup de couteau, mais je ne veux pas imaginer ce qui se passerait si elle se remettait à bouger et que je la coupais par mégarde. Une tache sombre, presque noire, s'élargit au niveau de son ventre. Mon cœur se serre. Cette petite robe blanche ensanglantée ne me rappelle pas de bons souvenirs.

— Anna, s'il te plaît, ne...

Qu'est-ce que je voulais dire ? Ne meurs pas ? Allons, Cas, ne sois pas ridicule. Je gronde de frustration, la tête enfouie dans les mains. Soudain, un bruit argentin se fait entendre. Je lève la tête : les ficelles ont disparu comme par magie. Le sang s'efface, la bouche et les yeux d'Anna cicatrisent, le trou dans son ventre se referme. Elle se redresse d'un coup, appuyée sur les coudes, et prend une grande bouffée d'air, comme une noyée qu'on aurait arrachée de justesse aux flots déchaînés. Son regard est fixe, braqué droit devant elle ; sans aucune expression, ni panique, ni surprise. Elle ne me voit pas. Je veux l'appeler, mais son nom me reste coincé en travers de la gorge. Quelque chose a changé en elle, c'est comme si elle n'était pas là, absente. Je me souviens d'avoir eu une sensation similaire le soir où je l'ai vue pour la première fois descendre l'escalier de sa maison comme une grande prêtresse de la mort. J'étais subjugué, hypnotisé, mais je n'avais pas peur. Aujourd'hui, cette Anna somnambule me terrifie. Je crains de l'avoir perdue pour de bon, que toutes les maltraitances qu'elle a subies l'empêchent de me reconnaître. Tout ce que nous partagions serait perdu. Je n'ose pas bouger, craignant que ses doigts aveugles ne me confondent avec son bourreau, et se resserrent autour de mon cou pour m'étrangler. Soudain, ses lèvres frissonnent.

— Tu n'es pas réel.

Ses prunelles se figent de panique en s'arrêtant enfin sur moi. Elle m'examine de la tête aux pieds, et l'effroi cède la place à une moue cynique, qui masque mal un espoir insensé. Je retrouve cette amertume, cette ironie, cette douceur qui font tout son caractère. Un poids immense s'ôte de ma poitrine. C'est bien elle, c'est mon Anna.

— Si c'est une blague, je risque de ne vraiment pas être contente.

Je pousse une exclamation de joie et range l'athamé à la hâte. Je me penche pour la soulever de son tombeau, mais elle est plus rapide. Elle

se jette à mon cou et m'enlace avec fougue. Tout mon corps s'abandonne à cette étreinte inouïe. C'est tellement bon de sentir sa tête contre mon épaule, de caresser ses joues, d'enlacer sa taille.

Pourtant, c'est étrange, sa peau n'a pas de température. Ni chaude ni froide, elle se fond avec l'air ambiant comme si Anna avait pris la couleur du paysage. J'en viens presque à regretter le contact glacé et glaçant du fantôme qu'elle était. De quoi je me plains ? Elle est en un seul morceau, c'est déjà ça.

— Tant pis si tu n'es pas réel. Ça m'est égal, je suis trop heureuse, murmure-t-elle dans mon oreille.

— C'est bien moi, Anna. Tu m'as demandé de venir, j'ai fait aussi vite que j'ai pu.

Soudain elle se contracte, saisie par un haut-le-cœur. Ses doigts nouveaux agrippent mon T-shirt. Elle s'écarte légèrement, le souffle court. J'essaie de la soutenir du mieux que je peux, désarmé. Elle reprend péniblement ses esprits.

— Attends... Comment as-tu fait pour me trouver ? Ne me dis pas que...

Ses grands yeux clairs sont soudain affolés. Ses mains pressent mes hanches avec angoisse.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas mort. Promis.

Elle se recule, suspicieuse :

— Comment est-ce possible ? Il n'y a rien ici qui ne soit pas mort.

— Eh bien, maintenant, il y a deux exceptions à la règle, dis-je en lui reprenant la main. Moi, et cette fille particulièrement agaçante avec qui j'ai fait le voyage et qu'il faut qu'on retrouve.

— J'ai du mal à comprendre.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'on se casse d'ici.

Facile à dire, sauf que je n'ai aucune idée de la marche à suivre. Si seulement je pouvais tirer deux fois sur une corde nouée à ma ceinture pour qu'on nous remonte... mais ça n'est pas si simple. Encore une fois, je dépends entièrement de Jestine.

Ce n'est pas le seul problème : Anna n'a pas l'air décidée à bouger. Ses yeux brillent, elle m'effleure du bout des doigts avec une précaution infinie, comme si j'allais m'évaporer d'une seconde à l'autre.

— Tu n'aurais pas dû venir.

Elle essaie de prendre un ton sévère, mais la joie qui pétillie au fond de sa prunelle désamorce le reproche.

— Je n'ai fait que t'obéir. Tu m'as dit de te sauver. Cet endroit t'était insupportable.

— Ah bon ? Maintenant que tu es là, ça ne m'a plus du tout l'air aussi terrible.

Son ton est rêveur. Je la regarde tristement. Non, bien sûr ce n'est pas si terrible quand personne ne vient lui coudre les paupières avec de la ficelle de boucher, ou l'équarrir à coups d'ongles.

— Je suis condamnée, Cassio, il ne me laissera jamais sortir d'ici. Tu dois repartir seul.

Ce n'est plus la joie qui fait briller ses yeux, c'est la fièvre ; ou peut-être quelque chose de plus grave que je ne veux pas nommer. Cet endroit la mine, sa raison vacille. Elle m'a l'air soudain minuscule, accablée par la fatalité. Son visage reflète encore le bonheur de me voir, mais ses mâchoires crispées trahissent la douleur de devoir me perdre à nouveau.

— Ce n'est pas lui qui décide.

— Si, Cas. Il dispose de moi. Je suis l'esclave de son bon plaisir.

Je la serre à nouveau dans mes bras. En six mois, son énergie a été sapée. Mon Anna si combative, si résolue, est vidée de sa substance. Six tout petits mois. Mais le temps ne veut rien dire ici. J'ai l'impression d'avoir marché une heure entière avec Jestine dans ce labyrinthe, puis d'en avoir passé une autre à errer seul, mais c'est impossible. De l'autre côté, nos corps moribonds ne sauraient tenir si longtemps. Notre agonie doit se compter en secondes.

— Comment est-ce arrivé, Anna ? comment a-t-il pris le dessus sur toi ?

Elle se dégage et remet sa robe en place d'une main distraite, dissimulant une cicatrice fraîche. L'autre main reste accrochée à ma taille. Je ne la lâche pas d'un pouce.

— J'ai beau me battre, il gagne toujours. C'est une défaite sans fin.

Son regard halluciné se fixe sur un point derrière moi. Je me demande ce qu'elle voit. Si je me retournais, cet endroit diabolique ne me montrerait pas la même chose. Elle fronce les sourcils.

— Tu connais le supplice de Prométhée ? Il a été puni pour avoir donné le feu aux hommes, attaché à un rocher, livré en pâture à un

aigle qui lui mangeait le foie. Toutes les nuits, son foie repoussait et chaque jour l'aigle revenait. J'ai toujours trouvé ce châtimeur stupide. Je me disais qu'on s'accoutumait à la douleur, et que l'aigle aurait dû se renouveler un peu. J'étais bien présomptueuse. L'imagination de l'homme oiseau en matière de torture est inépuisable ; et j'ai appris qu'on ne s'habitue jamais à aucune souffrance.

— Je suis tellement désolé, Anna.

Ça n'a pas de sens de lui dire ça, elle ne se plaint même pas, ni ne crie à l'injustice. Pour elle, chaque seconde de son martyre est méritée. Elle me dévisage attentivement :

— C'est drôle, je ne me rappelais plus tout à fait ton visage. Ça fait combien de temps ? Le souvenir est si lointain, j'ai l'impression qu'il remonte à des siècles ; que je t'ai connu de mon vivant.

Ses lèvres ébauchent un sourire qui s'évanouit aussitôt.

— J'ai oublié à quoi ressemble le monde.

— Ça te reviendra.

— Il ne me laissera pas, répète-t-elle en secouant la tête.

Ce n'est pas tout à fait normal, ce craquement dans son cou, ses cervicales qui se déboîtent et donnent au mouvement une amplitude atroce. Je ne mesure pas encore l'étendue du mal, ni les séquelles qu'elle en conserve. Je la guide doucement par les épaules.

— Il faut qu'on essaie. Mon amie s'appelle Jistine. Il ne nous reste qu'à la trouver, et...

Une brûlure au plus profond de mes entrailles me coupe la parole. Je m'immobilise, coupé en deux par la douleur. Elle disparaît une seconde après, aussi vite qu'elle est venue ; je peux à nouveau respirer.

— Cas ?

Anna contemple mon T-shirt avec une expression horrifiée. Je n'ai pas besoin de me pencher pour savoir que le sang le tache à nouveau. Je ne suis pas sûr de ce que ça veut dire, si je ne suis pas assez concentré, ou si le temps commence à sérieusement me manquer. J'aimerais autant ne pas le vérifier à mes dépens.

— Qu'est-ce que tu as fait ? se morfond Anna en essayant de contenir l'hémorragie, les deux mains plaquées sur mon ventre.

— Je t'expliquerai plus tard. Il faut trouver Jistine et déguerpir d'ici.

Quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne : Jistine est derrière

moi, plus fanfaronne que jamais. Elle affiche une mine ravie malgré les entailles qui lui couvrent les doigts. Ses phalanges, ses jointures sont parsemées de coupures à vif.

— Où est-ce que tu étais passée ? Qu'est-ce que tu as fabriqué pour te mettre dans cet état ?

— Pendant que tu jouais les chevaliers servants, j'ai trouvé la solution à tous nos problèmes.

Elle plonge la main dans sa poche. La grimace de douleur est bientôt remplacée par un sourire de triomphe. Elle me présente avec un geste cérémonieux le résultat de sa pêche magique : sur sa paume luisent d'épais copeaux argentés.

— C'est le métal qui a servi à forger la dague noire. J'ai trouvé le filon et j'en ai extrait deux poignées entières !

Elle dérobe son trésor à ma vue et le range précautionneusement. Deux poignées. De quoi fondre un autre couteau. Un instinct jaloux me tord les tripes.

— L'Ordre pourra sacrer son propre guerrier. Ils ne te demanderont plus rien, tu auras enfin la paix.

Je repense au sourire carnassier de Burke, et j'ai envie de la contredire, mais Jestine ne m'en laisse pas le temps. Elle vient de voir mon T-shirt.

— Moi aussi je sens la blessure se réveiller. Il est grand temps de s'arracher d'ici.

Elle daigne enfin poser les yeux sur Anna, qui lui rend son regard défiant. Elles se jaugent quelques secondes. Jestine brise leur bras de fer muet la première.

— Tu as beau dire, c'est la même que sur la photo.

Je passe un bras protecteur autour d'Anna :

— On en discutera une fois tirés d'affaire, si tu veux bien. Viens Anna, on part.

— Non !

Un hurlement déchire l'espace et couvre la protestation d'Anna. La fréquence du cri est tellement saturée que je n'arrive pas à savoir s'il est grave ou aigu. On dirait une machine. Notre environnement le reconnaît, et le répercute à l'infini, ondulant à l'unisson. L'homme obeh nous appelle.

Jestine sursaute et dégaine aussitôt deux petits instruments. Un ciseau et un burin, tous les deux finement dentelés. C'est ce qui lui a

servi à extraire le métal, et qu'elle cachait sous les courroies à ses cuisses. Elle compte vraiment se défendre avec des outils de sculpteur ? J'aimerais bien voir ça.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en agitant ses armes de pacotille.

— C'est l'homme obeah. Le fantôme qu'Anna a éradiqué de la surface de la terre.

— Il est devenu bien plus qu'un fantôme. C'est un démon, un monstre. Et je suis sa chose.

— Tu ne peux pas dire ça.

— Si, c'est exactement le mot. Je lui appartiens, comme tous les autres.

Elle ferme les paupières, frustrée de ne pas arriver à mieux s'expliquer.

— Vingt-cinq morts aux mains tachées de sang. Quatre hommes innocents. Et moi. On fait tous partie de lui, on le porte en nous comme une croix.

Elle se tord les bras, les yeux dans le vide, les doigts crispés. C'est un geste de folle. Elle essaie de se raccrocher à quelque chose au milieu des débris de sa raison. Jestine la regarde, le sourcil levé, sans une once de compassion. Anna se rend soudain compte du spectacle qu'elle offre, et tente de se ressaisir.

— Soyons lucides, le démon en question la possède effectivement, diagnostique Jestine avec froideur. C'est un lot : si on arrive à la faire passer, il vient avec elle. Ni toi ni moi ne serons en état de le combattre une fois là-bas. Reste à espérer que les membres de l'Ordre puissent le maîtriser... Avec un peu de chance ils pourront le mettre hors d'état de nuire.

— Non, il est beaucoup trop fort, insiste Anna.

Je ne les écoute pas argumenter. J'ai décroché quand j'ai entendu la formule énigmatique d'Anna. Vingt-cinq morts. C'est le nombre exact des fantômes que j'ai tués ces trois dernières années. Se pourrait-il que l'homme obeah les ait tenus prisonniers eux aussi pendant tout ce temps ? L'auto-stoppeur et ses cheveux plaqués, le flic dédoublé... Peter Carver ? Et bien sûr Emily Danagger ! Je comprends mieux maintenant pourquoi ces deux-là me sont apparus dans le paysage façonné par leur maître. Aucun de ces fantômes n'est allé là où il aurait dû. Je croyais les libérer, mais je n'ai fait qu'aggraver leur enfer. L'homme obeah les attendait la gueule ouverte, comme un requin prêt à croquer sa proie. Une question me taraude mais ma voix

ne veut pas sortir :

— Quatre hommes innocents... Anna, qui sont-ils ?

Elle ose à peine me regarder. Encore une fois, elle voulait me préserver, me cacher l'ampleur du drame, mais la réalité l'a rattrapée, elle ne peut plus faire marche arrière.

— Il y en a un que tu ne connais pas. Deux autres sont tes camarades.

Le joggeur du parc. Will et Chase.

— Et le quatrième ?

Je sais déjà, mais j'ai besoin de l'entendre. Anna lève les yeux vers moi et soupire :

— Si tu savais comme tu lui ressembles.

Mes poings se serrent. Mes cordes vocales vibrent à se rompre. Je hurle à pleins poumons, comme une bête sauvage. Mon cri emplit l'espace et fait trembler le sol. Cette fois il va m'entendre, ce salopard, et il saura que ses heures sont comptées.

CHAPITRE 27

Jestine m'attrape par l'épaule et me secoue. Je me dégage d'un geste furieux.

— Cas, ce n'est pas le moment de perdre ton sang-froid.

Je lui en ficherais, du sang-froid ! Le mien bouillonne de rage, je marche comme un lion en cage pour évacuer l'énergie meurtrière qui me monte au cerveau. Je martèle le sol, ignorant les trépidations qui me tuent les genoux à chaque pas. Le sol est dense, plus agressif encore que tout à l'heure. Tout exprime la présence du monstre autour de nous. Un courant électrique rase la plaine, allume des étincelles rouges sur les rochers. Les reliefs se précisent, aiguisés par la proximité de leur créateur. Qu'il vienne, je suis prêt. J'ai le couteau à la main, la vengeance au cœur, ma force... qui s'épuise, quelque part dans un autre monde. Merde. Je me tourne vers Anna :

— Je suis sûr qu'on peut le battre.

Elle ouvre la bouche, interdite. Son premier mouvement serait de me dire non, mais je vois une lueur briller dans son regard, un éclat sombre et dangereux que je connais bien. La guerrière s'éveille à mon appel. Jestine me secoue, avec plus de force cette fois :

— Tu délires, Cas ! Il est sur son terrain. Même Anna a renoncé à lutter alors qu'elle ne faisait qu'une bouchée de n'importe qui sur terre.

Elle jette un coup d'œil à la jeune fille frêle qui se tient légèrement voûtée à côté d'elle, les paupières agitées de tics.

— C'est difficile à croire, d'ailleurs, quand on la voit dans cet état, mais passons. De toute façon on n'a pas le temps. Tu sens comme moi la morsure dans ton ventre, non ? Colin vient de me dire que mon poulx était en chute libre. Qu'est-ce que te dit Thomas ?

— Rien pour l'instant.

C'est la stricte vérité, Thomas ne m'a pas adressé un mot depuis qu'on a traversé. Je ne savais même pas que je pouvais l'entendre. Si je me retournais, je pourrais voir la tête qu'il fait, mais c'est inutile. Si le cœur de Jestine ralentit, le mien ne tardera pas à en faire autant. Sauf que deux battements de nos cœurs essoufflés dans l'autre monde valent peut-être deux pleines heures dans celui-ci. Je n'ai qu'une urgence : en finir avec l'homme obeah. Je brandis mon couteau sous

les yeux de Jestine.

— Dis-moi tout ce que tu sais sur l'athamé.

— Tu as perdu la tête ? On n'a pas le temps ! répète-t-elle en écartant ma main comme si je la menaçais.

— Je ne te demande que ça, après tu pourras partir. Est-ce que je peux m'en servir dans ce monde comme dans l'autre ? Est-ce qu'il pourra éliminer ce salaud une bonne fois pour toutes ?

Jestine me fixe par-dessus la lame dressée entre nous. On se mesure du regard quelques instants. Elle cède en premier.

— Tout ce que je sais c'est que l'Ordre lui a insufflé son pouvoir il y a plus de trois mille ans et qu'il n'a cessé de croître à chaque fantôme libéré. Il n'y a pas de raison que ses facultés se tarissent ici, alors qu'on est à la source de ses origines.

— Pourquoi tu ne me poses pas la question ? Je suis un fantôme après tout, la mieux placée pour te répondre, remarque Anna. Quand tu approches le couteau de moi, je retrouve cette aura magnétique qui me clouait sur place dans l'autre monde. La menace est là, plus forte que jamais, et je suis sûre que l'homme obeah l'a sentie lui aussi. C'est ce qui l'a fait fuir.

— Il avait peur ?

— Peur ? Certainement pas. Il n'était même pas surpris. Juste excité. Le plaisir d'un maniaque qui retrouve son meilleur ennemi.

Cas, tu m'entends ? Il faut que tu reviennes. Tu frises l'attaque cardiaque.

Pas maintenant, Thomas. Je ne suis pas prêt.

— Merci pour tout ce que tu as fait, Jestine. Va-t'en maintenant, on te retrouvera de l'autre côté. Si on y arrive.

Elle essaie de me retenir, mais je me dérobe et prends résolument Anna par la main.

— Je ne partirai pas d'ici tant qu'il ne sera pas vaincu. Ce n'est pas seulement pour me venger, c'est aussi pour ceux dont il se nourrit encore. Will, Chase, le joggeur du parc, aucun n'a mérité un sort pareil. Ils doivent trouver le repos.

Je ne parle pas de mon père, mais elles ont compris. La colère me crispe la mâchoire.

— Même ce salaud de Peter Carver ! Je vais les libérer. Et toi avec, Anna.

— Ce sera la seconde fois, murmure Anna.

Mon discours l'a galvanisée, son regard est vif, concentré. Elle n'en oublie pas moins ma blessure, et pose la main sur mon ventre. Oui, je sais. On doit faire vite.

— Oh et puis merde, je reste ! s'écrie Jestine. Plus on est de fous, comme je disais tout à l'heure. Je n'aurais jamais cru que cette phrase ridicule prendrait autant de sens. Je vous serai utile. Peut-être pas avec mon matériel d'artiste, mais j'ai de la magie à revendre. Dépêchons-nous maintenant.

Elle essuie la sueur qui perle à son front, légèrement pâle. Elle se tourne vers Anna.

— Toi, ma belle, tu as intérêt à reprendre du poil de la bête. Ton numéro de demoiselle en détresse a assez duré. Avec toutes les contraintes qu'on se tape, on n'a pas besoin d'un boulet supplémentaire.

— Tu sais ce qu'il te dit le boulet ? Attends un peu qu'on te dépèce à mains nues, qu'on te brûle les cheveux, qu'on te jette en haut d'une falaise vingt fois par jour comme on me l'a fait ici depuis six mois et après on verra qui c'est, la demoiselle en détresse.

Jestine renverse la tête, les épaules secouées par un immense éclat de rire que le néant absorbe aussitôt.

— Je ne sais pas ce qui se passerait si on se faisait « tuer » ici, mais je ne veux prendre aucun risque, déclare Jestine, notre experte en monde parallèle. Techniquement, on ne peut pas mourir, puisqu'aucune de nos fonctions vitales ne marche ; en revanche ce qu'il faut éviter, c'est de se faire immobiliser. Si on ne peut plus bouger, on ne reviendra pas. Admettons qu'il nous plaque sous lui comme un lutteur grec, il n'aurait plus qu'à attendre tranquillement qu'on se vide de notre sang de l'autre côté pour faire de nous ses prisonniers éternels.

— Donc il faut l'attaquer de front, tous les trois en même temps, sans jamais lui laisser de répit. Tu sais te battre ? demande Anna à Jestine.

— Je prends Cas quand je veux, réplique cette dernière du tac au tac.

— Il en faut plus que ça pour m'impressionner.

— Aïe, ça fait mal, pas vrai, Cas ? Ta nana a du répondant, s'esclaffe Jestine. Pour quelqu'un qui frôlait la crise de démence il n'y a pas cinq minutes, ça contraste, ajoute-t-elle en scrutant Anna avec une

soudaine défiance.

— Tu n'as pas tort, concède Anna. Tu sais ce qui fait la différence ? C'est que j'ai un but, maintenant. Cet endroit dissout tout espoir, toute perspective, toute raison. J'avais perdu le sens, au propre comme au figuré. Le retrouver éloigne la folie, me rend à moi-même.

Jestine ne la connaît pas assez pour voir qu'elle ment, sauf que moi je ne m'en laisse pas compter. Elle n'est pas tirée d'affaire, comme le prouve l'ombre qui passe à l'instant sur son visage. Pourtant, elle fait mine que tout va mieux, pour ne pas prêter le flanc aux piques de Jestine, trop orgueilleuse, trop brave pour se complaire dans son malheur. Ça me rend malade de la voir comme ça, mais je me dis qu'on aura le temps, quand tout sera fini, de la soigner. De lui faire oublier ce qu'elle a souffert. En espérant que les dégâts ne soient pas irréversibles.

Cas. Tu dois revenir. Maintenant.

Désolé, Thomas, c'est impossible. J'embrasse l'immensité de cailloux et de terre ocre du regard. Il n'y a pas un relief, pas une aspérité, tout est plat, lisse, infini. Un vertige me saisit. Impossibilité d'évaluer les distances. Absence de perspective. L'homme obeah façonne un vaste leurre pour mieux nous piéger. Je sais qu'il est là, qu'il se cache quelque part, prêt à surgir d'une trappe invisible. Je murmure, les yeux dans le vide :

— Il n'a pas l'air de vouloir se montrer pour l'instant.

— On ne va pas rester les bras croisés à attendre qu'il se décide, déclare Jestine.

Elle sursaute sans raison apparente, et secoue légèrement la tête. Burke doit être en train de lui sonner les cloches.

— Il faut lui faire croire que c'est lui qui nous chasse, pas l'inverse, intervient Anna.

— Sympa comme plan ! Bon, allez, exécution. Je veux bien jouer les appâts. Un gnou est toujours plus appétissant quand il s'écarte du troupeau. Si vous m'entendez crier, c'est qu'il m'a trouvée. Je compte sur vous pour rappliquer.

Sur ce, elle prend une profonde inspiration et s'apprête à nous quitter.

— Attends ! Qui nous dit qu'on te retrouvera ?

— Je te l'ai déjà dit, Cas, ce que tu cherches ici t'apparaîtra. Allez de votre côté, moi du mien, et nos chemins convergeront inmanquablement vers le même but. La volonté, c'est le maître mot

pour ne pas se perdre.

D'accord. Donc, tout à l'heure, on ne s'est pas vraiment perdus. Elle m'a abandonné volontairement pour accomplir son plan, trouver son filon. Ça paraît évident à présent. Comment ai-je pu être si naïf ? À nouveau ?

— Ne joue pas les héros, Jestine. Si tu dois sauver ta peau, fais-le.

— T'inquiète, mon vieux. Je t'aime bien, mais pas au point de me sacrifier pour toi. Je ne suis pas Thomas. Je ne suis pas *elle*.

Elle tourne les talons et s'éloigne en sifflotant un air qui ressemble à celui de l'Inspecteur Gadget. Puis elle disparaît, absorbée par le paysage lunaire.

Me voilà qui marche en enfer avec la fille que j'y suis venu trouver. Devant le fait accompli, et l'irréalité totale de la chose, je comprends enfin que je n'y avais jamais cru. Je me suis acharné dans cette quête comme les chevaliers de la Table ronde se lançant à la poursuite d'un idéal. Pourtant, je suis bel et bien là avec elle, une plaie mortelle dans le ventre, à la recherche de l'assassin de mon père. C'est inconcevable. Si je survis à tout ça, je ne suis pas sûr de pouvoir en dire autant de ma santé mentale. D'ailleurs, de l'autre côté, j'ai peut-être déjà une hémorragie cérébrale que ça ne m'étonnerait pas. Bref, le résultat, c'est que je suis incapable de décrocher un mot à celle pour qui j'ai commis toutes les folies. L'impression persistante que le temps nous est compté me bloque. Je n'ai pourtant pas fait tout ce chemin pour repartir sans elle.

— Je comprends que tu veuilles délivrer ton père. Je ferais exactement la même chose à ta place.

Délivrer mon père. J'étais persuadé qu'Anna s'en était chargée il y a six mois, quand elle a entraîné l'homme obeah dans ces profondeurs infernales. Si je n'étais pas arrivé jusqu'ici, je n'aurais jamais su l'horrible vérité. Ils auraient tous été condamnés à cette prison pour l'éternité. Ma dette envers Anna m'a poussé à braver les obstacles, et je me rends compte à présent que l'enjeu dépassait tout ce que j'avais imaginé. Il n'y a pas qu'à elle que je devais justice.

Soudain une forme apparaît devant nous et nous sursautons. Un arbre, arrivé de nulle part. Un petit bout de tissu se tortille, à ses branches, mû par un vent impalpable. Nous continuons d'avancer ; enfin, ce n'est pas le mot, puisque nos pas ne nous portent pas vraiment. Impossible de progresser dans un environnement sans point fixe. Le décor change autour de nous, comme si nous cheminions sur

un tapis roulant dans une interface de jeu vidéo. Des tas de cailloux apparaissent, ni loin ni proches, puis s'effacent, remplacés par un dénivelé dont nous ne sentons pas la pente. Soudain le sol se fend et un véritable canyon s'ouvre devant nous, au fond duquel serpente une rivière noire.

— Tu as... est-ce que tu as pu lui parler ? À mon père, je veux dire ?

Anna secoue doucement la tête :

— Il n'est plus qu'une ombre, ici. Comme les autres.

— Tu crois qu'il sait où il est ? Qu'il se rend compte ?

— Je ne peux pas te dire avec certitude, Cas.

Mais la façon dont elle fuit mon regard laisse deviner ce qu'il en est vraiment. Les bords du précipice se rapprochent de nous à une vitesse disproportionnée par rapport à notre allure. Putain d'endroit ! Il y aurait de quoi rendre fou un professeur de physique. J'ai de plus en plus mal au ventre, mes pieds sont engourdis. Où se cache ce salaud d'homme obeah ? Et Jestine, où est-elle ? Peut-être qu'elle nous a lâchés, ramenée aux forceps par Burke ? Si son cœur menace de s'arrêter, c'est ce qu'elle a de mieux à faire. Anna contemple la vue qui s'étend devant nous et se crispe. Il n'y a pourtant rien à signaler.

— Écoute, Anna, quand tout sera fini, si on s'en sort tous les deux, je veux vraiment que tu reviennes de l'autre côté avec moi. C'était notre but ultime avec Thomas et Carmel. On veut ton retour. Surtout moi. Je te veux dans ma vie. Voilà, je te le redis une bonne fois pour toutes, maintenant je ne peux pas décider à ta place. Ce sera ton choix.

— Je serai toujours un fantôme, Cassio, tu en es conscient ?

— Je mourrai bien un jour aussi, ça n'a pas d'importance.

Je la force à s'arrêter, et la regarde bien en face. Elle baisse doucement les yeux, ses longs cils noirs tranchent sur sa joue pâle.

— D'accord, murmure-t-elle enfin. Je reviendrai avec toi.

Un immense soulagement m'envahit de la tête aux pieds. Le cri monstrueux de l'homme obeah brise le silence. Une secousse soulève le sol. Il arrive.

CHAPITRE 28

La minuscule silhouette qui se détache au fond du précipice pourrait être n'importe qui. Pour l'instant, elle n'est pas plus haute qu'une figurine, mais je ne m'y trompe pas. C'est bien lui, l'assassin, le bourreau, le geôlier. Mon foie se souvient encore du sort qu'il m'a jeté il y a six mois. L'homme obeah a survécu à notre dernière confrontation ; mieux que ça, il en est sorti plus fort que jamais. Il est temps de finir le travail.

Le bruit de ses pas nous martèle les oreilles. Il ne peut pas être si loin qu'on le croit. Il marche sur nous, et l'espace change sans qu'on ait le temps de s'en rendre compte. Nous le regardions du haut d'un gouffre ; en moins d'un clin d'œil, le voilà qui s'avance de plain-pied, sur le même niveau que nous. Je ne sais pas si c'est lui qui est monté ou nous qui sommes descendus. En tout cas les parois du canyon nous encerclent comme les murs d'une prison.

— C'est quoi le délire avec ses articulations ? On dirait qu'il a les bras et les jambes deux fois trop longs.

— Il a volé la force de tous ceux qu'il a mangés ; et s'est approprié leurs jointures au passage.

Les yeux d'Anna sont aimantés par son ennemi. Elle le regarde foncer sur nous sans ciller, d'un calme effrayant. Les bouts de corps supplémentaires gênent presque la démarche du monstre. Autrefois, ses mouvements étaient saccadés, entravés par la raideur cadavérique. Maintenant ses membres tournent sur eux-mêmes à chaque pas, comme s'ils étaient mal attachés. Il se déplace en crabe vers l'une des murailles. La verticalité n'arrête pas sa progression ; ses mains et ses pieds s'arriment à la pierre et il continue d'avancer comme une araignée surnoise suspendue au plafond, défiant la gravité, un sourire dément sur les lèvres. Il est encore plus rapide comme ça. Je recule malgré moi.

— Tu te prends pour Spiderman ? Crâneur, va !

J'essaie de sauver la face, mais ma voix sort un peu trop aiguë pour être crédible. Il fait ce qu'il veut ici, se dévisser le cou à trois cent soixante degrés ou je ne sais quelle horreur comme dans *L'Exorciste*. *La peur est notre meilleure alliée, hein papa ? Tu serais fier de moi, je n'ai jamais aussi bien appliqué tes conseils.*

— Je vais essayer de le ralentir.

Sur ces mots, Anna se transforme. Ses pupilles se dilatent, le noir envahit la totalité de l'œil. Le réseau de veines se dessine sous sa peau, les cheveux se dressent, la robe s'imprègne, la déesse ressuscite de ses cendres.

L'homme obeah renonce à ses acrobaties et reprend pied sur le sol. Il se déboîte de plus belle à chaque enjambée. Ses yeux couturés ne me lâchent pas. C'est moi qu'il veut ; Anna, il la connaît par cœur, elle est déjà à sa merci. Je suis la cible ultime, la proie qui lui manque pour compléter son tableau de chasse.

— Il va d'abord me casser les bras.

— Quoi ?

— C'est juste pour te prévenir. En général c'est par là qu'il commence. Je ne tiendrai pas très longtemps, ne compte pas trop sur moi. Je *sais* que je ne peux pas le battre. J'espère que tu auras plus de chance.

Elle me parle le plus naturellement du monde, mais son ton trahit le regret. Elle aurait voulu qu'on ait plus de temps. Ou qu'on ne se rencontre jamais. Si seulement Thomas et Carmel étaient là ! Je ne voudrais pour rien au monde qu'ils courent un tel risque, néanmoins je me suis habitué à leur présence dans les situations critiques. La dernière fois que j'ai affronté l'homme obeah, ils m'ont épaulé. On avait un plan, on était préparés. Sans Thomas qui m'a tiré des décombres de la maison, je ne m'en serais pas sorti. Là, je n'ai aucun atout dans ma manche, aucun avantage sur l'ennemi, rien que mon couteau et mon courage (et je dois avouer que ce dernier vacille sérieusement). Anna s'avance, résolue. Résignée.

— Tu n'as pas peur ?

— Je n'en suis pas à mon coup d'essai.

Elle a encore assez de hardiesse pour me sourire avant de se lancer à corps perdu dans le combat. En trois enjambées, elle est sur sa cible. J'avais oublié sa vitesse de frappe, sa fulgurance, toute cette puissance... qu'il retourne contre elle au premier coup. Elle l'atteint en pleine tête mais les dents du monstre lui harponnent le bras au passage. Un trait de sang jaillit de la chair déchiquetée. Anna ne réagit pas. Elle enchaîne, comme un automate qui connaît d'avance l'issue du combat. La douleur et la défaite ne sont qu'une routine.

— Tu attends quoi, le déluge ? Bouge-toi, mon vieux, viens l'aider ! me crie Jestine, déboulant de nulle part.

Je ne sais pas d'où elle sort, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle n'hésite pas une seconde. Elle se jette sur les combattants, évite l'un des bras à

rallonge qui cingle l'air, à deux doigts de la décapiter, et plonge son ciseau de sculpteur dans l'omoplate du monstre. Pendant ce temps Anna essaie de lui bloquer la tête, mais c'est peine perdue.

Je suis paralysé. Je ne sais pas par où m'y prendre, comment joindre mes forces à leurs efforts inutiles. Aucune de leurs attaques n'a d'effet, je le vois bien, et je ne me résous pas à me lancer à l'assaut d'un moulin imprenable. Quel pari stupide ! On aurait dû se sauver tant qu'il en était encore temps. Thomas n'en finit pas de m'appeler, petite voix paniquée à l'intérieur de ma tête. Je ne l'écoute pas, j'en suis incapable. Je ne me retourne pas non plus, non, je regarde l'homme obeah attraper Anna par le bras et le casser net d'un coup de genou, comme un karatéka avec une brique. Il l'envoie valser et elle s'écrase un peu plus loin. Jestine, il la balaie d'un revers de main, pas plus consistante qu'une fiente de pigeon sur son épaule. Pendant tout ce temps il n'a pas détourné la tête, fixant sur moi les deux croix en fil noir dont s'échappent des gouttes de sang. La terreur me glace. Il marche sur moi, je suis figé sur place ; je serai bientôt à sa portée et je n'aurai pas bougé le petit doigt pour me défendre. Ses dents cannibales claquent. Il ouvre une mâchoire démesurée, se démanche le cou pour ne faire qu'une bouchée de moi. Je vais connaître le même sort que mon père et rester enfermer ici avec lui pour l'éternité.

Juste avant que je ferme les yeux, j'aperçois un ruban noir se déployer au-dessus de la gueule immonde prête à me dévorer. J'attends de sentir ses crocs me lacérer mais rien ne vient qu'un cri de frustration. Je rouvre une paupière : Anna a grimpé sur le dos du monstre et lui bloque le menton de sa main encore valide. Elle lui ferme la bouche de force, cisailant au passage la langue noire et avide qui s'apprêtait à me happer. L'homme obeah se débat, mais cette fois elle a le dessus, et en pivotant l'épaule, elle se sert de son poids pour le déséquilibrer. Il chancelle. Rapide comme l'éclair, elle en profite pour le propulser de toutes ses forces contre le pan de falaise le plus proche.

— Je te défends de toucher à un seul de ses cheveux, grince-t-elle entre ses dents.

La roche s'effrite sous le choc. Le corps distendu du bourreau rebondit comme sur la corde d'un ring. Elle le renvoie à nouveau valdinguer contre la muraille et resserre l'espace qu'il y a entre eux, ne le lâche plus d'un pouce, le pilonne sans répit contre le mur où sa carcasse broyée s'aplatit, lamentable, dans un craquement sinistre. Jestine, prostrée non loin sur le sol, laisse échapper un sifflement admiratif. Elle ne s'avisera plus de traiter Anna de petite fille fragile, c'est certain.

Épuisée par l'effort, Anna ralentit la cadence. L'animal enragé en profite pour planter ses griffes dans la pierre, s'en faire un appui et envoyer un coup de pied féroce dans le ventre d'Anna. Elle se plie en deux, sciée par l'impact. L'homme obeah lui lacère les épaules, le dos, les bras de ses ongles pointus. Des lambeaux de peau volent dans les airs, exposant les muscles et la chair à vif. Aiguillonnée par la douleur, Anna fonce en avant, comme un taureau secouant ses banderilles, et percute l'odieux matador dont le crâne heurte le mur avec un bruit spectaculaire, creux et sonore. Sa tête aurait dû exploser, – l'homme obeah se contente de la secouer et se redresse, plus immense que jamais. Les assauts d'Anna ne lui ont pas laissé une égratignure. Bientôt du sang lui macule la figure : c'est celui de sa victime qui tente faiblement de lui obstruer la bouche, et dont il croque la main sans scrupule. C'en est trop pour Anna qui tombe à genoux, les bras ballants, vaincue. D'un coup de pied mesquin, il lui fait mordre la poussière.

L'homme obeah se dirige tranquillement vers moi, passant sa langue sur ses lèvres craquelées. Je veux en finir, mais le tuer est impossible. Je le regarde se rapprocher avec terreur, cloué sur place. Son parfum douxcreux me pique les narines.

Jestine n'a pas dit son dernier mot. Tapie sur le sol, elle bondit soudain par surprise et le frappe du plat de la main en hurlant « *Diframmañ !* ». Destabilisé, abasourdi, il tombe en avant et bien sûr, le salaud, l'entraîne dans sa chute. Leurs deux corps roulent, intriqués, et je sais déjà que Jestine ne se remettra pas de la commotion. Il pèse le poids de trente personnes. Le craquement des os de mon amie couvre mon cri horrifié.

S'il l'immobilise, elle est fichue. Cette prise de conscience agit comme un déclic. Je réagis enfin, plonge et attrape Jestine par le bras juste au moment où l'homme obeah allait l'écraser sous lui pour de bon. Je mets toute mon énergie à l'extirper de son emprise, la saisissant par les deux épaules pour l'éloigner du monstre. Ses jambes traînent inertes sur le sol. Sa colonne vertébrale n'a pas tenu le coup. Le sang colore son sourire et s'échappe sur son menton en une rigole écarlate.

— Ça y est, murmure-t-elle en levant doucement la tête pour regarder l'homme obeah.

Roulé en boule, il se contorsionne au sol, à la merci du sort qu'elle lui a jeté. Un halo brumeux l'entoure, chacun de ses mouvements semble démultiplié, souligné par une ombre qui s'échappe de son corps et se dissout dans la nuit. J'ai l'impression qu'il bouge trop vite pour que mon œil capte tous ses gestes ; c'est juste qu'ils sont

plusieurs à se débattre autour de lui. J'aperçois un bras, une tête qui ne lui appartiennent pas, se dresser au-dessus de la mêlée. Je crois voir passer le blouson de cuir de l'auto-stoppeur. Jestine a ouvert une brèche par laquelle ses prisonniers s'évadent.

— Comment as-tu fait ?

Jestine tousse au lieu de répondre. Des éclaboussures rouges mouchètent son visage baigné de sueur. Je prends sa main devenue bleue et lance à Anna, qui a réussi à se traîner jusqu'à nous, un regard désespéré.

— Magie bretonne, secret de famille, souffle Jestine. Je n'ai fait qu'entamer sa carapace, je ne suis pas sûre qu'ils pourront tous sortir. Il ne m'a pas laissé le temps. C'est fini pour moi, il m'a eue. Mais je ne veux pas mourir ici.

Elle prononce ces mots presque avec surprise. Mon cœur se serre. Je voudrais réchauffer ses doigts glacés, arrêter l'hémorragie, ne pas admettre qu'elle a raison. Pourtant il n'y a rien à faire. Sa cage thoracique est enfoncée, ses vertèbres rompues. C'est un miracle qu'elle puisse encore parler.

— Va-t'en vite, retourne auprès de l'Ordre tant qu'il est encore temps.

Je prends délicatement sa tête entre mes mains et la tourne de façon à ce qu'elle voie Burke. Au passage, ses yeux rencontrent ceux d'Anna, majestueuse malgré ses plaies dans sa robe de sang. Jestine sourit et me fait un dernier clin d'œil. Puis ses sourcils se froncent, son regard se fixe quelque part au-delà de la surface sur laquelle elle est allongée, et son corps se dissout instantanément comme si elle n'avait jamais été là.

Nous n'avons pas le temps de nous appesantir. Derrière nous, l'homme obeah pousse un mugissement, les mains plaquées sur son torse comme s'il essayait de contenir un barrage en train de céder. Anna maintient son bras disloqué contre elle. Je me lève, l'athamé à la main.

— Tu en as assez fait. Je ne veux pas qu'il t'abîme plus.

— Ça n'aura pas d'importance, après.

Elle dit ça mais elle ne bouge pas. Tant mieux. C'est entre lui et moi que ça se joue, maintenant. Je ne me pose plus de questions, je ne sais pas à quoi ça va aboutir ; tout ce que je veux, c'est frapper cette ordure. Lui faire mal. L'ignoble fumée qui le nimbe me soulève le cœur, rehaussée par une autre odeur, rance, aigre, celle des morts qui luttent autour de lui. Il ne me voit pas m'approcher, trop occupé à

colmater les fuites. Maintenant qu'il est à terre, j'ai envie de le narguer, lui lancer une dernière pique qu'il emportera en enfer, mais ce n'est pas le moment. Et puis en enfer, on y est déjà. Je le fais rouler sur le dos d'un coup de pied et lui fiche mon athamé en pleine poitrine. Il rugit, mais il criait déjà comme un goret avant que je ne le frappe. Je tire sur le manche et larde le monstre jusqu'au ventre. Peut-être qu'en l'ouvrant comme une outre j'en verrai surgir le visage de mon père ? Sa main se referme sur mon poignet. Sans me lâcher il se relève. Les os de mon bras craquent dangereusement sous la pression. Nous voilà debout, face à face. Un ballet de spectres continue de danser autour de lui. J'essaie de discerner les silhouettes qui nous enveloppent, obnubilé par une question : est-ce que je reconnaitrai l'auteur de mes jours après tant d'années ? L'homme obeah me ramène au cœur du sujet en plantant ses crocs dans mon épaule. Mes muscles tressaillent, mais leur protestation est vaine. Le piège se referme et les déchire impitoyablement. Je plaque ma main droite sur le front de l'ogre pour le repousser. Il renverse la tête en arrière, arrachant un tronçon entier de chair entre ses dents.

Plus que la douleur, c'est la panique qui l'emporte. Ma vieille hantise des morsures me rend la scène insupportable. Hors de question que je finisse dévoré vivant ! De mon bras encore vaillant, j'essaie désespérément de récupérer mon couteau. Ça y est, je tiens le manche ! Je donne des coups désordonnés, tout pour que le monstre me lâche et ne pas le regarder m'engloutir à petites bouchées.

Ma lame tranche dans le vif, taillade une cuisse, coupe un doigt qui vole dans les airs. Ce n'est pas l'homme obeah que j'ai touché, mais un de ses évadés. C'est pourtant lui qui hurle comme un possédé, pendant qu'une silhouette se fraie un passage à travers le trou que j'ai percé dans sa poitrine. Le fantôme s'interpose entre lui et moi, et je tombe en arrière, les yeux fixés sur le visage familial de Will Rosenberg. Pendant une seconde, nos regards se croisent. Il ouvre la bouche, mais soudain ses contours se floutent et l'instant d'après il n'y a plus rien. Il s'est dissous sans laisser de trace, sans que je sache s'il m'a reconnu, s'il a compris ce qui se passait. Son âme a été rappelée là où elle aurait dû aller avant que l'homme obeah ne lui mette le grappin dessus.

— Je le savais, espèce de voleur !

Ça n'a pas de sens, je ne savais rien du tout, mais maintenant je m'en donne à cœur joie. Ivre de vengeance, je pourfends le monstre, le couvre de coups de la tête aux pieds ; par chaque balafre un fantôme s'échappe, parfois deux en même temps. L'homme obeah n'est plus qu'un long cri, pourtant il se bat encore. Je pare ses ripostes par pur automatisme, les yeux braqués sur ma lame et les brèches qu'elle ménage. Je vais revoir mon père. Et lui aussi me verra, comme Will

Rosenberg tout à l'heure. Accroché à mon idée fixe, je sous-estime mon adversaire. Il me contre à deux reprises, reprend peu à peu le dessus. Je me fends en avant, le flanc à découvert. Mon imprudence ne tarde pas à être punie. Le genou de l'homme obeah m'atteint en plein sternum ; l'impact est si puissant qu'il me soulève de terre. Des débris de côtes se détachent dans ma cage thoracique. Je m'écrase dans un océan de douleur.

Un cri de Titan me fait ouvrir les yeux. Anna est revenue à l'attaque. Elle se fait battre comme plâtre pour moi, pour ne pas le laisser m'achever. *C'est trop tard, mon amour. Tout est fini.* Je voudrais lui dire mais je ne peux pas, j'ai trop de sang dans la gorge pour parler. Jestine est morte. Mon heure est venue.

Il ne me reste plus qu'à tourner la tête à mon tour et m'éteindre dans les bras de mes amis, à la lumière douce des bougies. J'esquisse le mouvement. Encore quelques centimètres, et je verrai Thomas. Si je le fixe sans ciller, je sentirai le sol céder sous moi et bientôt la dalle noire de la cave recueillera mon dernier souffle.

— Cassio, sauve-toi, je t'en supplie, me crie Anna.

Non ! Je veux mourir près de toi ! Ses deux bras pendent, brisés, mais elle résiste avec l'énergie du désespoir. Pour moi et pour les autres, ses camarades de lutte qui peuvent encore s'en sortir. Combien en ai-je délivré pendant ces quelques secondes de corps-à-corps ? À peine trois ou quatre. Étais-tu parmi eux, papa ? J'ai fait de mon mieux, je ne sais pas si ça compte. J'aurais voulu que tu saches que je suis venu jusqu'ici et que ton fils est de la même trempe que toi, entêté à en mourir.

CAS !

Une secousse s'empare de mon corps. La voix perçante de Thomas éclate dans mon crâne démolé, pile entre mes deux yeux.

Reviens ! Tout de suite ! Tu as perdu trop de sang. Ton pouls est faible. Tu vas y passer, on arrête tout ! J'arrête tout, tu m'entends ?

Moi, j'ai perdu trop de sang ? Et comment tu expliques alors les litres de liquide qui encombrant mes poumons et m'empêchent de respirer ? Cette masse poisseuse qui envahit mon ventre comme les cales d'un navire en train de couler ? Mon cœur lâche ? Mais alors pourquoi suis-je lucide à te parler comme ça, hein, Thomas ? Je meurs là-bas, mais ici je suis encore présent. Et à deux mètres de moi Anna est en train de se battre alors qu'elle a les bras cassés. Du moment qu'ils fonctionnent, ça n'a aucune importance. Rien de tout ça n'existe

vraiment, ni mon épaule en lambeaux, ni mes côtes en capilotade. Un craquement retentit. Anna s'effondre. L'homme obeah vient de lui retourner la rotule.

Je roule péniblement sur le côté et crache un filet de sang sur le sol. La douleur n'est plus aussi vive qu'avant, intense mais supportable. Sans conséquence. Je plie un genou puis l'autre, me mets sur mes pieds. Je souris en baissant les yeux sur ma main droite : tu as vu, papa, au milieu de tout ça, je n'ai pas lâché ton athamé.

L'homme obeah m'a vu me lever, et pousse un mugissement à mi-chemin entre le rire et la colère. Tout ce qui m'intéresse, c'est de repérer par où les spectres se fauillent hors de son corps, où sont les niches, comment les tirer de là le plus rapidement possible. Les vibrations du couteau remontent jusque dans mon poignet. Il chante. Toutes ces âmes à délivrer : c'est le coup de sa vie.

Je bondis, et plante mon couteau dans la cuisse de mon adversaire par surprise. Un fantôme s'échappe de la plaie, reprenant avec lui la jambe que l'homme obeah lui avait volée. Un coup de poing dans le ventre : le monstre est à genoux devant moi. Je lacère son dos dont jaillit une forme blanche, rejointe par deux autres qui sortent de la poitrine. L'homme obeah rue, se cambre, hurle – quelle douce musique à mes oreilles ! Ses membres rapetissent à vue d'œil, mais il essaie encore de m'atteindre de son bras en accordéon. J'esquive et en profite pour plonger ma lame sous ses côtes. Pas le temps de réfléchir, pas le temps de regarder. Juste les libérer, tous jusqu'au dernier.

Le savoir que m'a transmis mon père me porte. Ses conseils résonnent dans ma tête, décuplent mes forces et ma vitesse. Ces trois années d'entraînement, ces vingt-cinq fantômes que je suis allé chercher au péril de ma vie pour être préparé quand serait venu le moment de le venger, tout cela prend sens. L'heure est arrivée, et je les retrouve tous pour le bouquet final.

— Il ne pouvait pas en être autrement, hein papa ?

Je ne sais pas s'il m'entend ou s'il me comprendra. Il est mort pour un idéal : protéger les vivants et secouer le joug des morts. Une erreur d'aiguillage, la rencontre avec l'homme obeah, a tout fait basculer, et aujourd'hui c'est à moi de réparer l'injustice. Et de parachever l'œuvre de mon père. Je pensais que je serais animé par la rage pour cet ultime affrontement, mais je ne trouve en moi que de la joie, la jubilation d'un accomplissement. Tout ce que j'ai construit se justifie enfin, et je sais à présent que j'ai eu raison de m'acharner. Anna, mon père sont avec moi, derrière moi, ils me soutiennent. L'athamé est tout-puissant, rien ne peut nous arrêter. À chaque spectre qui s'envole, l'homme obeah beugle sa frustration. Sa colère s'accroît à mesure que

ses forces diminuent. Il enfonce ses mains dans ses blessures pour essayer de boucher les failles. Le flux d'âmes est plus fort. Les digues sautent, la peau du monstre se fend.

Anna arrive en renfort, galvanisée par mon regain d'énergie. Elle lui donne un uppercut et le maintient au sol. Je virevolte au milieu du tourbillon qui commence à se tarir. Les derniers prisonniers s'extraient de leur cage dans un souffle de tempête. Ils écartèlent les côtes de leur geôlier qui s'effondre enfin sur la pierre, exsangue, à moitié cisaillé. Vidé de tout, sauf de lui-même. Autant dire qu'il ne reste pas grand-chose.

Ça s'est fini avant même que j'aie le temps de m'en apercevoir. Je cligne des yeux au milieu du néant, scrute le fond noir qui sert de ciel à cette scène surréaliste. J'ai raté mon père. Je ne l'ai pas vu sortir du salaud qui me l'a pris, et je reste à contempler la carcasse désertée, les débris de mon espoir fou.

Je m'agenouille à ses côtés, avance mon athamé et fait sauter d'un geste sec les sutures qui lui fermaient les paupières. Deux globes noirs, mangés de moisissure se tournent vers moi, percés par des iris d'un jaune presque fluo. Je soutiens son regard de serpent qui me fixe avec un étonnement incrédule.

— Va au diable, et pour de bon.

Anna me prend par la main ; nous reculons ensemble. L'homme obeah lève un sourcil désespéré en nous voyant faire, en proie à la peur et à la colère de la défaite. Ses plaies suppurent une matière granuleuse qui se durcit à vue d'œil. Bientôt chaque entaille n'est plus qu'une balafre dans un fossile. La sécheresse gagne du terrain, racornit son cou qui se flétrit comme un trognon de pomme. Le visage boucané se fige. Je plonge une dernière fois mes yeux dans les siens avant qu'ils ne se dégradent à leur tour. Son corps reste immobile un instant comme une statue de cendres puis la chair grisâtre s'effrite, balayée par un vent de cauchemar qui disperse les particules de l'infâme aux confins des mondes.

CHAPITRE 29

Comment ai-je pu rater *le* moment de ma vie ? Dans cet enchaînement d'estoc et de taille, j'ai frappé sans réfléchir. Je n'ai pas vu mon père. Autour de nous il n'y a plus que le vide. L'absence. J'ai envie de pleurer.

— Tu n'es pas passé à côté, me dit Anna.

C'est étrange, je n'ai pourtant pas parlé à voix haute. Elle pose une main sur mon épaule.

— Tu l'as sauvé, Cas. Grâce à toi, il est parti pour de bon.

Je baisse les yeux sur mon athamé dont la lame brille, plus lumineuse que tout dans ce monde gris.

— Parti pour de bon, je répète à voix basse.

J'aurais tellement voulu qu'il reste justement, qu'il s'attarde ne serait-ce qu'une seconde, revoir son visage. Lui dire que... Je ne sais pas. Qu'il ne doit pas s'inquiéter pour nous. Que je l'aime.

Anna perçoit mon désarroi et se contente de me prendre dans ses bras. Elle n'essaie pas de me reconforter en avançant des choses dont elle n'a aucune idée. Elle me serre fort par la taille, le front niché au creux de mon cou. C'est tout ce dont j'ai besoin, et je fixe éperdument mon couteau comme s'il avait retenu le reflet de son ancien propriétaire.

Je lève la tête, stupéfait par le changement qui est en train de se produire autour de nous. L'homme obeah n'est plus là pour imposer sa touche infernale au paysage. L'image se gondole autour de moi comme une feuille de papier qu'on froisse. Le fond noir s'éclaircit progressivement, je crois même entendre la brume vaporeuse des nuages froufrouter à mon oreille. Il n'y a plus ni sol rocailleux, ni falaises à pic. Plus rien de tranchant ni d'agressif. Mes pieds ne me font plus mal, ils fourmillent de l'énergie qui se répand dans le sol, l'énergie d'un nouveau départ. On se tient enlacés, Anna et moi, au milieu de cet univers plein de promesses : — On ferait mieux d'y aller avant que Thomas ne fasse un infarctus à son tour.

Anna se dégage doucement et sourit, plongeant ses yeux pleins d'attente dans les miens. La peau claire l'a emporté sur le teint sombre de la déesse.

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ?

— Le bonheur, enfin.

Je lui prends la main. Elle rayonne, dans cette atmosphère. Son regard lance des étincelles, et le soleil naissant illumine ses cheveux châains de reflets dorés.

— Comment revient-on en arrière ?

Je ne lui réponds pas, subjugué par la transformation qui s'opère derrière elle. Le brouillard s'est répandu comme une traînée de poudre ; un nouveau monde en émerge. Je me repais de ce spectacle inouï en me demandant si je m'en souviendrai. Le cerveau humain est-il capable de se rappeler du miracle de la création ? Peut-être n'en retiendrai-je qu'une réminiscence indicible, comme au sortir d'un rêve... Un tapis d'herbe grasse me chatouille les orteils, si doux que je pourrais m'y allonger et y dormir des heures. Au loin, des arbres se dessinent et, au milieu, sous les rayons glorieux, se dresse une superbe maison victorienne qui ressemble à s'y méprendre à celle de Thunder Bay ; mais dans sa version neuve, majestueuse et saine. C'est bien la maison d'Anna, plus belle qu'elle n'a jamais été, même du vivant de ses habitants. Anna ne m'a pas quitté des yeux, soudain inquiète : — Qu'est-ce qu'il y a, Cas ? C'est Thomas qui t'appelle ? Il faut qu'on se dépêche !

Elle esquisse un mouvement pour suivre mon regard, mais je la retiens : — Non ! Ne te retourne pas.

Elle m'obéit, les yeux écarquillés par la peur de ce que je veux lui cacher. Ses oreilles se tendent, à l'affût du moindre bruit. Je ne peux pas soustraire à ses sens le souffle de la bise qui agite doucement sa robe ; ni le chant des oiseaux, le bourdonnement des abeilles qui butinent les fleurs du jardin, et tout le bruissement de la nature qui s'épanouit sous la chaleur du jour. L'appel de la vie est trop fort, elle finit par regarder. Je vois sa nuque frémir et me prépare à sentir ses doigts quitter les miens d'une minute à l'autre. Ce que nous contemplons, c'est son paradis. Là où elle pourrait être heureuse pour l'éternité.

— Non !

— Quoi ?

— Je ne pourrais pas être heureuse ici sans toi, proteste-t-elle en serrant ma main plus fort qu'avant. Allons-nous en.

Son obstination m'arrache un sourire ému. Ce n'est pas pour rien qu'elle a bravé la mort pour me retrouver ; et que j'ai traversé l'enfer pour la sauver.

— Anna !

Une silhouette l'appelle depuis le seuil. Nous n'en croyons pas nos oreilles. Cette voix, c'est la mienne.

— Cas ? répond-elle d'un ton tremblant.

Le garçon fait un pas en avant et nous distinguons nettement ses traits dans la lumière. C'est moi. Aussi incroyable que ce soit, je me tiens bel et bien sur le perron de la maison, une main en visière sur le front, faisant un signe de l'autre. Un petit rire incrédule s'échappe de la gorge d'Anna.

— Alors, tu viens ? On avait dit qu'on irait se balader, lui lance l'autre Cas.

Elle hésite et se retourne vers moi, le vrai moi. Sa vue se brouille, la confusion lui fronce les sourcils. Elle ferme les yeux.

— Partons. Cet endroit ment. Pendant une seconde, il a réussi à me faire oublier... je ne savais plus où tu étais.

Elle se tourne de nouveau vers la maison :

— Pendant une seconde, j'ai cru que j'étais chez moi.

Sa voix est lointaine, comme si elle était déjà ailleurs.

— Allez, Anna, qu'est-ce que tu attends ? reprend le garçon au loin. Carmel et Thomas ne vont pas tarder à arriver.

Je regarde par-dessus mon épaule, soudain effrayé de ne plus y trouver la voûte sombre et ses rangées de bougies. Mais non, tout est encore en place. Je vois Thomas agenouillé sur le sol à côté de mon corps sanglant, en train de me faire un massage cardiaque. Je n'ai plus le temps. Tout se passe trop vite.

Si je lâche la main d'Anna, elle oubliera tout. À l'exception de cette existence nouvelle qui s'offre à elle. Balayé, le Cas éventré venu la chercher au milieu d'un cauchemar ; balayé aussi le souvenir de ses crimes, du sort atroce que lui a jeté Malvina, balayé son assassinat. Elle pourra enfin savourer la douceur de vivre qu'elle aurait dû connaître, et le destin que nous aurions partagé si nos chemins s'étaient croisés dans de bonnes conditions. Cet endroit ment, c'est vrai, mais c'est un délicieux mensonge.

— Anna...

Elle pivote et me regarde, éplorée, écartelée. Je lui souris doucement et dégage ma main pour lui caresser la joue : — Je dois y aller.

— Quoi ?

Au lieu de lui répondre, je l'embrasse. J'essaie de mettre dans ce

baiser tout mon amour, toute ma tendresse, et de lui dire ce qu'elle oubliera aussitôt que je serai parti. Tu vas me manquer, Anna. Mon âme sœur. Sois heureuse.

Je me détourne pour de bon.

CHAPITRE 30

J'entends un bruit de verre qui se casse, et j'ai l'impression d'être propulsé de tout mon poids au milieu des débris. Tout ça sans avoir bougé d'un pouce. Mes paupières se soulèvent. Il n'y a guère que le battement de mes cils qui ne me fasse pas mal. La douleur a le monopole du reste, envahissant tout mon corps. Carmel et Gideon se précipitent, rejoignant Thomas qui me tient la tête. Je distingue vaguement leurs croassements alarmés. Quelqu'un me presse l'estomac, comme s'il y avait encore du sang à contenir. Les membres de l'Ordre restent plantés sans savoir quoi faire. Gideon leur crie quelque chose. Ils sortent de leur torpeur et s'agitent en essayant de se rendre utiles. Je lève les yeux. Le plafond est invisible mais je sais qu'il est là, quelque part. Un peu comme Anna ? Oui, ça me va cette idée. Là-dessus je peux sombrer en paix dans les méandres de l'inconscience.

Je suis allongé dans un lit d'hôpital, une perfusion dans le bras, l'estomac bardé d'agrafes. Cinq gros oreillers moelleux me rehaussent, à portée d'un plateau repas que j'ai laissé intact. Un seul réconfort : il n'y a pas de gelée en dessert, l'impression de déjà-vu est assez vertigineuse comme ça.

Je suis resté dans le coma pendant une semaine. On a cru que je ne m'en sortirais pas. Heureusement pour moi, l'Ordre est équipé d'une mini-unité de soins dans un sous-sol attenant au sanctuaire. Il paraît que j'ai reçu un nombre record de transfusions sanguines. Je dois surtout une fière chandelle à Carmel, qui est donneur universel et qui me surnomme affectueusement son petit vampire depuis que j'ai repris connaissance. C'était il y a trois jours. La première chose que j'ai vue : une cascade de cheveux blancs striée de roux penchée sur moi. Ma mère, arrivée par le premier avion, prévenue par Gideon. Elle entre justement, suivie de Carmel et Thomas.

— Tu n'as rien mangé ? remarque-t-elle immédiatement en voyant le plateau. Fais un effort !

— J'essaie de reposer mon estomac. Je n'ai pas bien digéré le couteau de la dernière fois.

Elle me lance un regard sombre. *D'accord, maman, trop tôt pour plaisanter.* J'attrape la compote de pommes et l'avale en deux

cuillérées pour lui faire plaisir. Je lui arrache un pâle sourire.

— On a décidé de passer l'été ici, histoire de te laisser le temps de récupérer, déclare Carmel en s'asseyant sur mon lit. Comme ça on prendra l'avion ensemble, juste à temps pour la rentrée.

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclame ironiquement Thomas en entortillant son index dans les longs cheveux blonds d'un geste tendre.

Il m'adresse un regard narquois.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un se réjouir autant de la fin des vacances. C'est sans doute l'excitation d'entrer en terminale, la consécration. En même temps ça ne changera pas grand-chose, Carmel, tu règues déjà sur le lycée. Moi, par contre, je ne suis pas du tout si pressé de rentrer. D'ailleurs, Cas, si tu veux refaire un petit tour par la Forêt des Suicides pour se défouler un peu, je viens avec toi.

— Hilarant, commente Carmel en le poussant doucement.

Gideon fait son entrée, les épaules voûtées, et gagne la chaise à côté de ma mère. Ils échangent un regard gêné, sans s'adresser un mot. Elle ne lui a pas pardonné son implication dans les affaires de l'Ordre. J'ignore si leur relation s'en remettra un jour. J'ai hâte de lui expliquer que ce n'était pas la faute de Gideon, qu'il n'avait pas le choix.

— Je viens d'avoir Colin Burke au téléphone. Jestine récupère bien, apparemment elle est déjà sur pied.

Ah oui, j'ai oublié de vous dire : Jestine n'est pas morte. Les blessures que lui a infligées l'homme obeah dans l'autre monde n'étaient pas plus réelles que les miennes. Quant à sa plaie au ventre, la maline n'avait rien laissé au hasard, comme à son habitude. Elle a étudié son coup pour faire le moins de dégâts possible. Peut-être qu'un jour j'arriverai à lui faire cracher tous ses secrets. Ou peut-être pas. Après tout, la vie est bien plus drôle avec sa part de mystère.

Un ange passe. Personne n'ose me poser de questions sur ce qui s'est passé de l'autre côté. Pourtant ils meurent tous d'envie d'entendre mon récit, et en soi, ça ne me poserait pas de problèmes. Je m'amuse de les voir patauger, s'échanger des regards gênés, et attendre que l'un d'eux ait le courage de mettre les pieds dans le plat. Je lève un sourcil comme une invitation. Ils se contentent de me renvoyer des sourires polis, les lèvres plissées pour contenir leur curiosité. Il faudra bien qu'ils se décident, moi j'ai tout mon temps.

— Bon, je vais m'occuper du dîner, déclare ma mère en se levant. Désolées Cas, je ne peux rien faire d'autre que des purées et des compotes pour toi.

Elle sort et ébouriffe affectueusement Thomas au passage. Elle ne le remerciera jamais assez de tout ce que je lui dois, mon ami, mon fanal. Quand elle a appris que je l'avais choisi et la bravoure avec laquelle il avait tenu son rôle, sa cote de popularité a explosé tous les records.

— Est-ce que tu l'as vue, au moins ? Je veux dire, Anna ?

Ah ! Bravo Thomas.

— Bien sûr que je l'ai vue.

— Qu... Qu'est-ce qui s'est passé ? C'était bien l'homme obeah alors ?

Il bafouille, s'empêtre sous les yeux inquiets de Carmel qui surveille ma réaction, à l'affût du moindre signe de détresse. Tant que je ne bronche pas, elle ne dit rien, mais le cas échéant elle tapera sur les doigts de Thomas et décrètera la fin de l'interrogatoire. Chère Carmel, protectrice et délicate. C'est idiot, mais les voir si attentifs me fait chaud au cœur.

— L'homme obeah était là. Tu avais raison, Gideon, il l'avait enchaînée à lui.

Gideon hoche la tête, mais ce n'est pas de satisfaction. Il aurait préféré avoir tort, sur ce coup-là.

— Cette fois-ci, il est fini. Je l'ai fini. Et j'ai libéré les autres, tous ceux qu'il tenait prisonniers. Les fantômes que j'avais tués avec l'athamé ; Will et Chase..., dis-je pour Carmel.

Je laisse un temps de silence et reprends, à l'intention de Gideon :

— Et mon père.

Il ferme les yeux, douloureusement atteint. Je m'empresse d'ajouter :

— Ne le dis pas à maman. Je le ferai moi-même, seulement... pas tout de suite. Je n'ai pas pu le voir, ni lui parler, j'aurais voulu... c'est dur à expliquer.

— Ne t'en fais pas, je te laisse toute latitude.

— Et Anna ? Tu l'as libérée aussi ? Elle va bien ?

Je souris, touché par la bienveillance de Thomas :

— Oui, je l'espère. Je crois que j'ai fait ce qu'il fallait et qu'elle est heureuse, maintenant.

— Tant mieux, murmure Carmel. Mais toi, ça va aller ? demande-t-elle en posant la main sur mon genou.

J'acquiesce doucement. Je suis secoué, mais ça ira. L'histoire a trouvé sa résolution, c'est tout ce qui compte. Enfin, il y a encore un petit détail à régler :

— Gideon, est-ce que tu as su que Jestine a ramené suffisamment de métal de l'autre monde pour forger un nouvel athamé ?

— Colin l'a évoqué, oui. Elle a toujours eu de la suite dans les idées, cette jeune fille.

— Un nouvel athamé ? C'est possible ça ? s'interroge Thomas.

— Je ne sais pas. L'Ordre avait l'air de penser que oui.

— Ça veut dire qu'ils vont nous faire la guerre pour concurrence déloyale et qu'il faudra se battre jusqu'à éliminer la dernière robe rouge ? Je le ferais avec plaisir, mais...

La voix de Carmel est épuisée d'avance. Je la comprends.

— S'ils avaient voulu se débarrasser de moi pour de bon, ils m'auraient laissé crever sur la dalle du sanctuaire sans lever le petit doigt pour m'aider.

Gideon confirme d'un signe de tête.

— Ils m'ont laissé la vie sauve. C'est qu'ils n'ont plus rien contre moi. Après tout, maintenant ils ont leur propre couteau. Et la main pour le servir, ajouté-je avec un petit pincement au cœur en pensant à Jestine. Je n'ai pas de souci à me faire.

— J'en suis sûr, renchérit Gideon. Ils ont eu ce qu'ils voulaient, dans cette histoire. D'ailleurs, ils se sont volatilisés. Dès que Jestine a pu se déplacer, ils ont levé le camp pour rejoindre une autre de leurs bases secrètes. On est seuls à bord depuis ce matin.

Je suis heureux d'entendre Gideon parler de l'Ordre comme une organisation lointaine dont il ne fait plus partie. Il s'enfonce dans son fauteuil avec un soupir d'aise.

— Il semblerait, mon cher Thésée, que tu aies les mains libres.

Les derniers instants passés avec Anna me reviennent en tête avec la fulgurance des grands bonheurs. Je me souviens de son baiser, la façon dont je la sentais sourire contre ma bouche à la vie qui l'attendait, et de ses lèvres qui avaient enfin retrouvé leur chaleur humaine.

Thomas et Carmel sont près de moi, pleins de bosses et de bleus. Ils me veillent, malgré tout, de leurs regards aimants. Mon père lui-même se penche peut-être aussi sur la scène, de là où il est, tout en essayant de se débarrasser d'un chat noir particulièrement collant. Une joie

sans précédent me soulève presque de mon lit.

J'ai les mains libres ; et l'avenir m'appartient.

REMERCIEMENTS

Fille des cauchemars doit beaucoup à Melissa Frain. Dans la catégorie des éditeurs, elle est ce qui se fait de mieux ! Merci, chère Mel, pour ton regard perspicace, et pour m'avoir encouragée à chaque minute de la rédaction de ce roman. Merci à mon agent, Adriann Ranta, qui tient la barre au milieu des eaux houleuses de l'édition et me garde des écueils avec talent. À nouveau merci à Seth Lerner et aux pinceaux de Nekro pour la superbe illustration de couverture. Et merci à toute l'équipe de la maison Tor Teen, si efficace quand il s'agit de l'essentiel : donner vie aux livres.

Le monde a plus que jamais besoin de lecteurs, alors merci à vous tous, ainsi qu'aux critiques, aux professeurs, aux libraires et aux bloggeurs qui répandent l'amour de la lecture.

Dédicace spéciale à mes parents, en particulier mon père (pour cette fois !), cet enthousiaste invétéré qui transforme tout ce qu'il touche en or. Merci papa !

Je ne pouvais pas finir sans citer ma super brigade : Ryan VanderVenter, Missy Goldsmith, Susan Murray et Dylan Zoerb.



CE ROMAN VOUS A PLU ?



Donnez votre avis et
retrouvez la communauté
Black Moon sur

LECTURE
academy.com

ET



/ BLACK-MOON-OFFICIEL